1.26.H.

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

Division GR15

Section L77

V.4

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME IV

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADUCTIONS, LÉGENDES
CONTES. CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

—

TOME IV

PARIS
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1889

—

Tous droits réservés

LES CONTES POPULAIRES

DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

LES CONTES POPULAIRES

DE

L'ÉGYPTE ANCIENNE

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

G. MASPERO

Professeur au Collége de France, Membre de l'Institut

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 26 1911
THEOLOGICAL SEMINARY.

PARIS

J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1889

Tous droits réservés

INTRODUCTION

Lorsque *M. de Rougé découvrit en 1852 une nouvelle d'époque pharaonique, analogue aux récits des* Mille et une Nuits, *la surprise en fut grande, même pour les savants qui croyaient bien connaître l'Égypte ancienne. On avait trouvé dans les papyrus des hymnes à la divinité, des poèmes historiques, des écrits de magie ou de science, des lettres d'affaire, une littérature sérieuse et solennelle, mais des contes! Les hauts personnages dont les momies reposent dans nos musées avaient un renom de gravité si bien établi, que personne au monde n'avait osé les soupçonner d'avoir lu ou composé des romans, au temps où ils n'étaient encore momies qu'en espérance. Le conte existait pourtant ; il avait*

appartenu à un prince, à un enfant de roi qui fut roi lui-même, à Sêti II, fils de Mînéphtah, petit-fils de Sésostris. Une Anglaise de passage à Paris, Madame Élisabeth d'Orbiney, avait remis à M. de Rougé un papyrus qu'elle avait acheté en Italie, et dont elle désirait connaître le contenu. Il y était question de deux frères, dont le plus jeune, accusé faussement par la femme de l'autre et contraint à la fuite, se transforme successivement en taureau, puis en arbre, avant de renaître une dernière fois dans le corps d'un roi. Le premier mémoire de M. Rougé était une analyse plutôt qu'une traduction (1). Plusieurs parties du texte étaient à peine effleurées; d'autres étaient coupées à chaque instant par des lacunes, provenant soit de l'usure du manuscrit, soit de la difficulté qu'on éprouvait alors à déchiffrer beaucoup de signes ou à suivre certaines tournures grammaticales : le nom même du héros était mal lu (2). Depuis, nul morceau de littérature égyptienne n'a été plus minutieusement étudié, ni à plus de profit. L'industrie incessante des savants en a corrigé les fautes et

(1) *Dans la* Revue archéologique, *1852, t. IX, p. 385 sqq., et dans l'*Athénæum Français, *T. I, 1852.*

(2) Satou *au lieu de* Bitiou. *C'est au reste M. de Rougé lui-même qui a corrigé cette erreur de lecture.*

comblé les vides : le Conte des deux Frères *se lit couramment aujourd'hui, à quelques mots près (1).*

Pendant douze ans il demeura comme un monument unique. Mille reliques du passé reparurent successivement au jour, listes de provinces conquises, catalogues de noms royaux, inscriptions funéraires, chants de victoires, des épîtres familières, des livres de compte, des formules d'incantation magique, des pièces judiciaires, jusqu'à des traités de médecine et de géométrie, rien qui ressemblât à un roman. En 1864, le hasard des fouilles fit découvrir, en pleines ruines de Thèbes, à Déir-el-Médinéh, et dans la tombe d'un moine copte, un coffre en bois qui contenait, avec le cartulaire d'un couvent voisin, des manuscrits de nature moins édifiante, les recommandations morales d'un scribe Ani à son fils Khonshotpou (2), des prières pour les douze heures de la nuit, et un conte fantastique plus étrange encore que le

(1) C'est le premier des contes imprimés dans ce volume, p. 1-32.

(2) Analysées par Maspero dans The Academy *(août 1871), et par Brugsch,* Altægyptische Lebensregeln in einem hieratischen Papyrus des vice-königlichen Museums zu Bulaq, *dans la* Zeitschrift, *1872, p. 49-51, traduit entièrement par E. de Rougé,* Etude sur le Papyrus du Musée de Boulaq, lue à la séance du 25 août 1872, *in-8°, 12 p. (Extrait des* Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2e *série, t. VII, p. 340-351), et par Chabas,* L'Égyptologie, *t. I-II,* Les Maximes du scribe Ani, *in-8°, 1876-1877.*

Conte des Deux Frères. *Le héros s'appelle Satni, fils d'un roi de Memphis : il se débat contre une bande de momies parlantes, de sorcières, de magiciens, d'êtres ambigus dont on se demande s'ils sont morts ou vivants. Ce qu'un roman de mœurs païennes venait faire dans la tombe d'un moine, j'imagine qu'il sera toujours malaisé de le savoir exactement. On conjecture que le possesseur des papyrus a dû être un des derniers Égyptiens qui aient entendu quelque chose aux anciennes écritures ; lui mort, ses dévots confrères enterrèrent avec lui des manuscrits que personne ne comprenait plus, et sous lesquels ils flairaient je ne sais quels pièges du démon. Quoi qu'il en soit, le roman était là, incomplet du début, mais assez bien conservé partout ailleurs pour qu'un savant accoutumé au démotique le déchiffrât sans trop de difficulté. L'étude de l'écriture démotique (1) n'était pas encore populaire parmi les égyptologues : la ténuité et l'indécision des caractères qui la composent, la nouveauté de plusieurs formes grammaticales, l'aridité ou la niaiserie des textes, effrayaient ou rebutaient*

(1) *On nomme* écriture démotique *l'écriture employée aux usages de la vie civile à partir de la XXVIe dynastie. C'est une forme très rapide et très abrégée de l'ancienne écriture cursive connue sous le nom de* hiératique.

bien des gens. Ce que M. de Rougé avait fait pour le papyrus d'Orbiney, M. Brugsch était seul capable de le faire pour le papyrus de Boulaq : la traduction qu'il en a donnée, en 1867, dans la Revue archéologique, *est si fidèle, qu'aujourd'hui encore on n'y a presque rien changé (1).*

Depuis lors, les découvertes se sont succédé sans interruption. En 1874, M. Goodwin, furetant au hasard dans la collection Harris, que le British Museum venait d'acquérir, mit la main sur les Aventures du Prince Prédestiné *(2), et sur un fragment qu'il prit pour l'extrait d'une chronique, en dépit d'une ressemblance évidente avec certains passages des aventures d'Ali Baba (3). Quelques semaines après, M. Chabas signalait à Turin ce qu'il pensait être les feuillets épars d'un conte licencieux (4),*

(1) C'est le Conte de Satni-Khâmoïs, *p. 161-208 de ce volume.*

(2) Transactions of the Society of Biblical Archæology, *t. III, p. 599; annoncé par M. Chabas à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 17 avril 1874; cf.* Comptes-rendus, *1874, p. 92, 117-120, et p. 225-244 de ce volume.*

(3) Transactions of the Society of Biblical Archæology, *t. III, p. 600. C'est le conte publié dans ce volume sous le titre :* Comment Thoutii prit la ville de Joppé, *p. 147-160.*

(4) Annoncé par M. Chabas à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 17 avril 1874, et publié sous le titre : L'épisode du Jardin des Fleurs, *dans les* Comptes-rendus, *1874, p. 92, 120-124. M. Chabas pensait avoir retrouvé l'histoire des amours d'une courtisane avec un militaire. L'examen attentif que*

et parmi les papyrus de Boulaq les restes d'une histoire d'amour (1). M. Golénischeff a découvert depuis, à Saint-Pétersbourg, trois nouvelles dont le texte est demeuré inédit jusqu'à présent (2). M. Erman a donné récemment l'analyse d'un long récit, dont le manuscrit, après avoir appartenu à Lepsius, est aujourd'hui au musée de Berlin (3). Enfin, il y a, dans un papyrus de Berlin, le début d'un roman d'aventures, trop mutilé pour qu'on puisse en deviner sûrement le sujet (4), et sur plusieurs ostraca dispersés dans les divers musées de l'Europe les débris d'une histoire de revenants (5). Ajoutez que certaines œuvres consi-

j'ai fait du manuscrit original m'a montré que les fragments en avaient été mal assemblés et doivent être disposés d'une manière fort différente de celle qu'avait imaginée M. Chabas. Le papyrus renferme, non pas un conte licencieux, mais des chants d'amour analogues à ceux du Papyrus Harris, n° 500 (Maspero, Études égyptiennes, *t. I, p. 219-220).*

(1) Comptes-rendus, *1874, p. 124.*

(2) Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde, *1876, p. 107-111, sous le titre :* Le Papyrus n° 1 de Saint-Pétersbourg ; *et* Sur un ancien conte égyptien. Notice lue au Congrès des Orientalistes à Berlin, *1881, in 8°, 21 p.*

(3) Voir p. 51-86 de ce volume.

(4) Lepsius, Denkmäler, *Abth. VI, pl. 112, et p. 263-272 de ce volume.*

(5) Deux au musée de Florence (Golénischeff, Notice sur un Ostracon hiératique, *dans le* Recueil, *T. III, p. 3-7), un au musée du Louvre* (Recueil, *T. III, p. 7), un au musée de Vienne (Bergmann,* Hieratische und Hieratisch-Demotische Texte der Sammlung Ægyptischer Alterthümer des Allerhöchsten Kaiserhauses, *pl. IV, p. VI).*

dérées généralement comme des documents historiques, les Mémoires de Sinouhit *(1), la* Querelle entre l'employé et le paysan *(2), les négociations entre le roi Apôpi et le roi Soqnounrî (3), la* Stèle de la princesse de Bakhtan *(4), sont en réalité des morceaux de littérature romanesque. Même après vingt siècles de ruines et d'oubli, l'Égypte a conservé presque autant de contes amusants que de poèmes lyriques ou d'hymnes adressés à la divinité.*

I.

L'EXAMEN *de ces contes soulève diverses questions plus ou moins difficiles à résoudre. Sont-ils originaires du pays même, ou l'Égypte les a-t-elle empruntés à des peuples voisins qui les connaissaient avant elles ? Je ne prétends pas indiquer tout ce que le* Conte des Deux Frères, *par exemple, a de commun avec des récits recueillis ailleurs, un peu partout ; mais prenez-en quelques traits au hasard, et vous serez éton-*

(1) Lepsius, Denkmäler, *Abth. VI, pl. 104-106 et p. 87-130 de ce volume.*

(2) Lepsius, Denkmäler, *Abth. VI, pl. 108-110, 113-114 ;* Papyrus Butler *527, au British Museum ; voir p. 33-50 de ce volume.*

(3) Sallier I, *pl. 1-3 ; pl. 2* verso ; *voir p. 271-286 de ce volume.*

(4) Voir p. 209-224 de ce volume.

nés de voir à quel point la donnée et le détail en ressemblent à certaines données et à certains détails qu'on retrouve dans la littérature populaire d'autres nations.

Il se résout à première vue en deux contes différents. Au début, c'est l'histoire de deux frères, l'un marié, l'autre célibataire, qui vivent dans la même maison et s'occupent aux mêmes travaux. La femme d'Anoupou s'éprend de Bitiou sur le vu de sa force, et veut profiter de l'absence du mari pour satisfaire brutalement un accès de passion subite. Il refuse avec indignation ; elle l'accuse de viol, et manœuvre si adroitement qu'Anoupou, saisi de fureur, se décide à tuer son frère en trahison. Celui-ci, prévenu par les bœufs qu'il conduisait, s'enfuit, échappe à la poursuite grâce à la protection du soleil, se mutile et se disculpe, mais refuse de revenir à la maison commune et s'exile au Val de l'Acacia. Le frère aîné, désespéré, rentre chez lui, met à mort la calomniatrice, puis « demeure en deuil de son petit frère ».

Jusqu'à présent, le merveilleux ne tient pas trop de place dans l'action : sauf quelques discours prononcés par les bœufs et l'apparition miraculeuse d'une eau remplie de crocodiles entre les deux frères, au plus chaud de la poursuite, le narrateur ne s'est guère servi que de faits empruntés à la vie courante. L'autre

conte n'est que prodiges d'un bout à l'autre. Bitiou s'est retiré au Val pour vivre seul, et a déposé son cœur dans une fleur de l'Acacia. C'est une précaution des plus naturelles : on enchante son cœur, on le place en lieu sûr, au sommet d'un arbre ; tant qu'il y restera intact, aucune force ne prévaudra contre le personnage auquel il appartient (1). Cependant, les dieux, descendus en visite sur la terre, ont pitié de la solitude de Bitiou et lui fabriquent une femme (2). Il l'aime éperdûment, lui confie le secret de sa vie, et lui recommande de ne pas quitter la maison, car le Nil qui passe à travers la vallée est épris de sa beauté et ne manquerait pas à vouloir l'enlever. Cette confidence faite, il part pour la chasse, et naturellement la fille des dieux agit au rebours de ce qu'il avait dit : le Nil la poursuit et s'emparerait d'elle, si l'Acacia qui joue, on ne sait trop comment, le rôle de protecteur, ne la sauvait en jetant à l'eau

(1) *C'est la donnée du* Corps sans âme *qui se retrouve dans un grand nombre de contes orientaux et occidentaux.*

(2) *Hyacinthe Husson, qui a étudié d'assez près* Le Conte des Deux Frères (La Chaîne traditionnelle, Contes et Légendes au point de vue mythique, *Paris 1874, p. 91), a rapproché avec raison la création de cette femme par Khnoumou et la création de Pandore, fabriquée par Hephæstos sur l'ordre de Zeus. « Ces deux femmes sont « gratifiées de tous les dons de la beauté, toutes deux sont pourtant « funestes, l'une à son époux, l'autre à la race humaine tout entière. »*

une boucle de ses cheveux. Cette épave, charriée jusqu'en Égypte, est remise à Pharaon, et Pharaon, conseillé par ses magiciens, envoie ses gens à la recherche de la fille des dieux. La force échoue une première fois ; à la seconde tentative la trahison réussit, on coupe l'Acacia, et la chute de l'arbre produit la mort immédiate de Bitiou. Trois années durant il reste inanimé; la quatrième, il ressuscite avec l'aide de son frère, et songe à tirer vengeance du crime dont il a été victime. C'est désormais entre l'épouse infidèle et le mari outragé une lutte d'adresse magique et de méchanceté. Bitiou se change en taureau : la fille des dieux obtient qu'on égorge le taureau. Le sang, tombé sur le sol, en fait jaillir deux perséas qui trouvent une voix pour reprocher à la fille des dieux sa double perfidie : la fille des dieux obtient qu'on abatte les deux perséas, qu'on en façonne des planches, et, pour être certaine de sa vengeance, veut assister à l'opération. Un copeau, envolé sous l'herminette des menuisiers, lui entre dans la bouche : elle l'avale, conçoit, accouche d'un fils qui devient roi d'Égypte à la mort de Pharaon. Ce fils est Bitiou réincarné : à peine monté sur le trône, il rassemble les conseillers de la couronne, leur expose ses griefs, et condamne celle qui, après avoir été sa femme, est devenue sa mère.

Ces deux contes sont indépendants l'un de l'autre, et auraient pu fournir la matière de deux romans différents. La fantaisie populaire les a ajustés bout à bout. C'est une liberté qu'elle s'accorde souvent, en vertu de l'axiome bien connu : La plus longue histoire est toujours la meilleure. *La soudure est assez grossière entre les deux pièces, et les Égyptiens n'ont pas déployé grand effort d'imagination à l'opérer. Avant de s'exiler, Bitiou a déclaré qu'un malheur lui arriverait bientôt, et a décrit les prodiges qui doivent annoncer à son frère la mauvaise nouvelle. Ils s'accomplissent au moment où l'Acacia tombe. Anoupou se met en marche et part à la recherche du cœur de son frère. Le service rendu en cette circonstance compense la tentative de meurtre dont il s'était rendu coupable dans le premier conte.*

La tradition grecque, elle aussi, avait ses romans, où le héros est tué ou menacé de mort pour avoir dédaigné l'amour coupable d'une femme, Hippolyte, Pélée, Phinée. Bellérophon, fils de Glaucon, « à qui donnèrent les dieux la beauté et une aimable vigueur », avait résisté aux avances de la divine Anteia, et celle-ci, furieuse, s'adressa au roi Prœtos : « Meurs, Prœtos, ou tue Bellérophon, car il a voulu s'unir d'amour avec moi, qui n'ai point voulu. »

Prœtos, envoya le héros en Lycie, où il dut combattre la Chimère (1). La tradition hébraïque raconte en grand détail une histoire analogue au récit égyptien. Joseph vivait dans la maison de Pôtifar comme Bitiou dans celle d'Anoupou : « Or il était beau de taille et de figure. Et il arriva à quelque temps de là que la femme du maître de Joseph jeta ses yeux sur lui et lui dit : « Couche avec moi ! » Mais il s'y refusa et lui répondit : « Vois-tu, mon « maître ne se soucie pas, avec moi, de ce qui se « passe dans sa maison, et il m'a confié tout son « avoir. Lui-même n'est pas plus grand que moi « dans cette maison, et il ne m'a rien interdit, si ce « n'est toi, puisque tu es sa femme. Comment donc « commettrais-je ce grand crime, ce péché contre « Dieu ? » Et quoiqu'elle parlât ainsi à Joseph tous les jours, il ne l'écouta point et refusa de coucher avec elle et de rester avec elle. Or, il arriva un certain jour qu'étant entré dans la chambre pour y faire sa besogne, et personne des gens de la maison ne s'y trouvant, elle le saisit par ses habits en disant : « Couche avec moi ! » Mais il laissa son habit entre ses mains et sortit en toute hâte. Alors, comme elle

(1) Iliade, *Z*, 155-210. *Hyacinthe Husson avait déjà fait ce rapprochement* (La Chaîne traditionnelle, *p.* 87).

vit qu'il avait laissé son habit entre ses mains et qu'il s'était hâté de sortir, elle appela les gens de sa maison et leur parla en ces termes : « Voyez donc, « on nous a amené là un homme hébreu pour nous « insulter. Il est entré chez moi pour coucher avec « moi, mais j'ai poussé un grand cri, et quand il « m'entendit élever la voix pour crier, il laissa son « habit auprès de moi et sortit en toute hâte. » Et elle déposa l'habit près d'elle, jusqu'à ce que son maître fût rentré chez lui ; puis elle lui tint le même discours, en disant : « Il est entré chez moi, « cet esclave hébreu que tu nous as amené, pour « m'insulter, et quand j'élevai la voix pour crier, il « laissa son habit auprès de moi et se hâta de sortir. » Quand son maître eut entendu les paroles de sa femme qu'elle lui adressait en disant : « Voilà ce que m'a fait ton esclave! » il se mit en colère, et il le prit, et il le mit en prison, là où étaient enfermés les prisonniers du roi. Et il resta là dans cette prison (1). » La comparaison avec le Conte des Deux Frères *est si naturelle que M. de Rougé l'avait faite dès 1852 (2). Mais la séduction tentée par la femme*

(1) Genèse, *XXXIX, 6-20 (trad. Reuss).*

(2) Notice sur un manuscrit égyptien, *p. 7, note 5, mais sans insister sur les ressemblances.*

adultère, ses craintes en se voyant repoussée, la vengeance qu'elle essaie de tirer en accusant celui qu'elle n'a pu corrompre, sont données assez naturelles pour s'être présentées indépendamment, et sur plusieurs points du globe, à l'esprit des conteurs populaires (1). Il n'est pas nécessaire de reconnaître dans l'aventure de Joseph une variante du récit dont le papyrus d'Orbiney nous a conservé la version courante à Thèbes, vers la fin de la XIXe dynastie.

Peut-être faut-il traiter avec la même réserve un conte emprunté aux Mille et une Nuits, *et qui présente assez d'analogie avec le nôtre. Le thème primitif y est dédoublé et aggravé d'une manière singulière : au lieu d'une belle-sœur qui s'offre à son beau-frère, ce sont deux belles-mères qui essaient de débancher les fils de leur mari commun. Le prince Kamaralzaman avait eu Amgiâd de la princesse Badoûr et Assâd de la princesse Haïât-en-néfoûs. Amgiâd et Assâd étaient si beaux, si bien faits, que, dès l'enfance, ils inspirèrent aux deux sultanes une tendresse incroyable. Les années écoulées, ce qui paraissait n'être qu'affection maternelle se change en passion violente : au lieu de combattre leur ardeur*

(1) *Ebers,* Ægypten und die Bücher Moses, *1868, t. I, p 316.*

criminelle, Badoûr et Haïât-en-néfoûs se concertent et déclarent leur amour par lettres de haut style. Repoussées avec mépris, elles craignent une dénonciation. A l'exemple de la femme d'Anoupou, elles prétendent qu'on a voulu leur faire violence, pleurent, crient, et se couchent ensemble dans un même lit, comme si la résistance avait épuisé leurs forces. Le lendemain matin, Kamaralzaman, revenu de la chasse, les trouve plongées dans les larmes et leur demande la cause de leur douleur. On devine la réponse : « Seigneur, la peine qui nous accable est de telle nature que nous ne pouvons plus supporter la lumière du jour, après l'outrage dont les deux princes vos enfants se sont rendus coupables à notre égard. Ils ont eu, pendant votre absence, l'audace d'attenter à notre honneur. » Colère du père, sentence de mort portée contre les fils : le vieil émir chargé de l'exécuter ne l'exécute point, sans quoi il n'y aurait plus de conte. Kamaralzaman ne tarde pas à reconnaître l'innocence d'Amgiâd et d'Assâd : cependant, au lieu de tuer ses deux femmes comme Anoupou la sienne, il se contente de les emprisonner pour le restant de leurs jours. C'est la donnée du Conte des Deux Frères, *mais adaptée aux habitudes du harem et aux besoins de la polygamie musulmane : à se modifier de la sorte,*

elle n'a gagné ni en intérêt, ni en moralité (1).

Les versions du second conte sont à la fois et plus nombreuses et plus curieuses (2). On les retrouve partout : en France (3), en Italie (4), dans les différentes parties de l'Allemagne (5), en Hongrie (6), en Russie et dans les pays slaves (7), chez les Rou-

(1) Une version pehlévie de ce premier des deux contes a été signalée par M. Nöldeke, Geschichte des Artachshîr î Papakân, *dans les* Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen, *t. IV, 1879.*

(2) Elles ont été recueillies et discutées par M. Emmanuel Cosquin, dans son article : Un problème historique à propos du conte égyptien des Deux-Frères (*Extrait de la* Revue des Questions historiques, *octobre 1877). Tirage à part, in-8, 15 p. Comme ces matières sont assez peu connues du grand public, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de citer un certain nombre de livres ou recueils de contes, où l'on trouve les variantes actuellement existantes du* Conte des Deux Frères. *Je me suis fait un devoir scrupuleux d'indiquer à chaque fois les références que j'ai empruntées au beau mémoire de M. Cosquin.*

(3) Cabinet des Fées, *t. XXXI, p. 233 sqq., d'après E. Cosquin.*

(4) Giambattista Basile, Il Pentamerone, *n° 49, d'après E. Cosquin.*

(5) En Hesse, J. W. Wolff, Deutsche Hausmärchen, *Göttingen, 1851, p. 494 sqq. ; en Transylvanie, J. Haltdrich,* Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen, *Berlin, 1856, n° 1, d'après E. Cosquin.*

(6) O. L. B. Wolff, Die schönsten Märchen und Sagen aller Zeiten und Völker, *Leipzig, 1850, t. I, p. 229 sqq. ; Gaal et Stier,* Ungarische Volksmärchen, *Pest, 1857, n° 7, d'après E. Cosquin.*

(7) En Lithuanie, Alex. Chodzko, Paris, 1864, p. 368, d'après E. Cosquin ; en Russie, l'ouvrage d'Alfred Rambaud, La Russie épique, *Paris, 1876, p. 377-380.*

mains (1), dans le Péloponèse (2), en Asie-Mineure (3), en Abyssinie (4), dans l'Inde (5). En Allemagne, Bitiou est un berger, possesseur d'une épée invincible. Une princesse lui dérobe son talisman ; il est vaincu, tué, coupé en morceaux, puis rendu à la vie par des enchanteurs qui lui donnent la faculté de « revêtir toutes les formes qui lui plairont ». Il se change en cheval. Vendu au roi ennemi, et reconnu par la princesse qui insiste pour qu'on le décapite, il intéresse à son sort la cuisinière du château : « Quand on me tranchera la tête, trois gouttes de mon sang sauteront sur ton tablier ; tu les mettras en terre pour l'amour de moi. » Le lendemain, un superbe cerisier avait poussé à l'endroit même où les trois gouttes avaient été enterrées. La princesse fait abattre le cerisier ; la cuisinière ramasse trois

(1) *Franz Obert,* Romanische Märchen und Sagen aus Siebenbürgen, *dans* l'Ausland, *1858, p. 118 ; Arthur und Albert Schott,* Walachische Märchen, *Stuttgart, 1845, n° 8, d'après E. Cosquin.*

(2) *D'Estournelles de Constant,* La vie de Province en Grèce, *Paris, 1878, p. 260-292, et le* Bulletin de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France, *1878, p. 118-123.*

(3) *J. G. von Hahn,* Grieschische und Albanesische Märchen, *Leipzig, 1864, n° 49, d'après E. Cosquin.*

(4) *Leo Reinisch,* Das Volk der Saho, *dans l'*Oesterreichische Monatschrift für den Orient, *1877, n° 5.*

(5) *M. Frere,* Old Deccan Days or Hindoo Fairy Legends, *London, 1868, n° 6, d'après E. Cosquin.*

copeaux et les jette dans l'étang, où ils se transforment en antant de canards d'or. La princesse en tue deux à coups de flèche, s'empare du troisième et l'emprisonne dans sa chambre ; pendant la nuit, le canard reprend l'épée magique et disparaît (1). En Russie, Bition s'appelle Ivan, fils de Germain le sacristain. Il trouve une épée magique dans un buisson, va guerroyer contre les Turcs qui avaient envahi le pays d'Arinar, en tne quatre-vingt mille, cent mille, et reçoit pour prix de ses exploits la main de Cléopâtre, fille du roi. Son beau-père meurt, le voilà roi à son tour, mais sa femme le trahit et livre l'épée aux Turcs; quand Ivan désarmé a péri dans la bataille, elle s'abandonne au sultan comme la fille des dienx à Pharaon. Cependant, Germain le sacristain, averti par un flot de sang qui jaillit au milieu de l'écurie, part et retrouve le cadavre. « Si tu veux le ranimer, dit son cheval, « ouvre mon ventre, arrache mes entrailles, frotte le « mort de mon sang, puis, quand les corbeaux vien- « dront me dévorer, prends-en un et oblige-le à t'ap- « porter l'eau merveilleuse de vie. » Ivan ressuscite et renvoie son père : « Retourne à la maison ; moi « je me charge de régler mon compte avec l'ennemi. »

(1) *J. W. Wolff,* Deutsche Hausmärchen, *Göttingen, 1851, in-8, p. 394, d'apres E. Cosquin.*

En chemin, il rencontre un paysan : « Je me chan-« gerai pour toi en un cheval merveilleux, avec une « crinière d'or ; tu le conduiras devant le palais du « sultan. » Le sultan voit le cheval, l'achète, l'enferme à l'écurie et ne se lasse pas de l'aller admirer. « Pour-« quoi, seigneur, lui dit Cléopâtre, es-tu toujours « aux écuries ? — J'ai acheté un cheval qui a une « crinière d'or. — Ce n'est pas un cheval, c'est Ivan, « le fils du sacristain : commande qu'on le tue. » Du sang du cheval naît un bœuf au pelage d'or : Cléopâtre le fait égorger. De la tête du taureau naît un pommier aux pommes d'or : Cléopâtre le fait abattre. Le premier copeau se métamorphose en un canard magnifique. Le sultan ordonne qu'on lui donne la chasse et se jette lui-même à l'eau pour l'attraper. Le canard s'échappe vers l'autre rive, reprend sa figure d'Ivan, mais avec des habits de sultan, jette sur un bûcher Cléopâtre et son amant, puis règne à leur place (1).

Voilà bien, à plus de trois mille ans d'intervalle, les grandes lignes de la version égyptienne. Si l'on voulait se donner la peine d'examiner un à un les

(1) Rambaud, La Russie épique, *p. 377-380. Une légende hongroise, citée par M. Cosquin (p. 5), ne présente que des différences fort légères avec le récit allemand et le récit russe.*

détails, on en retrouverait partout d'analogues. La boucle de cheveux enivre Pharaon de son parfum ; dans un récit breton, la mèche de cheveux lumineuse de la princesse de Tréménéazour rend amoureux le roi de Paris (1). Bitiou place son cœur sur la fleur de l'Acacia ; dans le Pantchatantra, un singe raconte qu'il ne quitte jamais sa forêt sans laisser son cœur caché au creux d'un arbre (2). Anoupou est averti de la mort de Bitiou par du vin et de la bière qui se troublent ; dans divers contes européens, un frère partant en voyage annonce à son frère que, le jour où l'eau d'une certaine fiole se troublera, on saura qu'il est mort (3). Et ce n'est pas seulement la littérature populaire qui possède l'équivalent des aventures de Bitiou : les religions de la Grèce et de l'Asie occidentale renferment des légendes qu'on peut leur comparer presque point par point. Pour ne citer que le mythe phrygien, Atys dédaigne l'amour de la déesse Cybèle, comme Bitiou l'amour de la femme d'Anoupou, et se mutile comme Bitiou (4) ; de même que Bitiou

(1) *F. M. Luzel,* Troisième Rapport sur une mission en Bretagne, *dans les* Archives des Missions scientifiques, *IIe série, t. VII, p. 192 sqq.*

(2) *Benfey,* Pantschatantra, *I, p. 426 ; H. Husson,* La chaîne traditionnelle, *p. 88-90.*

(3) *Voir tous les exemples réunis dans Cosquin, p. 10-12.*

(4) *Cf. dans le* De Deâ Syriâ, *19-27, l'histoire de Combabos, où*

en vient de changement en changement à n'être plus qu'un perséa, Atys est transformé en pin (1). D'autres ont fait ou feront mieux que moi les rapprochements nécessaires : j'en ai dit assez pour montrer que les deux récits, dont est sorti le conte égyptien, avaient cours ailleurs qu'en Égypte et en d'autres temps qu'aux époques pharaoniques.

Est-ce une raison suffisante à déclarer qu'ils ne sont pas ou sont originaires de l'Égypte ? Un seul point me paraît hors de doute pour le moment : la version égyptienne est de beaucoup la plus vieille en date que nous ayons. Elle nous est parvenue en effet dans un manuscrit du XIIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire nombre d'années avant le moment où nous commençons à relever la piste des autres. Si le peuple égyptien a emprunté ou transmis au dehors les données qu'elle contient, l'opération a dû s'accomplir à une époque plus ancienne encore ; qui peut dire aujourd'hui comment et par qui elle s'est faite ?

le thème de la mutilation est plus intelligemment développé que dans le Conte des Deux Frères. *Bitiou se mutile* après, *ce qui ne prouve rien ; Combabos se mutile* avant *l'accusation, ce qui lui permet de se disculper.*

(1) Le côté mythologique de la question a été mis en lumière, avec quelque exagération, par M. Fr. Lenormant, dans Les Premières civilisations, *t. I (édition in-8°), p. 375-401 ; cfr. H. de Charencey,* Les Traditions relatives au fils de la Vierge (*extrait*

II

Que le fond soit ou ne soit pas étranger, la forme est toujours égyptienne : s'il y a eu assimilation du récit, au moins l'assimilation est-elle complète. Et d'abord les noms. Quelques-uns, Bitiou et Anoupou, appartiennent à la légende : Anoupou est le dieu Anubis, et son frère, Bitiou, porte le nom du roi mythique Bytis, qui passait pour avoir régné sur le Nil longtemps avant Mîni (1).

D'autres sont empruntés à l'histoire et rappellent le souvenir des plus célèbres parmi les Pharaons. L'instinct qui porte les conteurs à choisir partout, comme héros, des rois ou des seigneurs de haut rang, s'associait en Égypte à un sentiment patriotique très vif. Un homme de Memphis, né au pied du temple de Phtah, et grandi, pour ainsi dire, à l'ombre des Pyramides, était familier avec Mîni et Khoufoui : les bas-reliefs et les peintures étalaient leurs portraits à ses yeux ; les inscriptions énumèraient leurs titres et célébraient

des Annales de Philosophie chrétienne), *in-8°. Paris, 1881, p. 12 sqq.*

(1) C'est M. Lauth qui, le premier, a reconnu l'identité du nom de Bitiou avec celui de Bytis (Ægyptische Chronologie, *1877, p. 30-31).*

les gloires de leurs règnes. Sans remonter aussi loin que Memphis dans le passé de l'Égypte, Thèbes n'était pas moins riche en monuments : sur la rive droite comme sur la rive gauche du Nil, à Karnak et à Louqsor comme à Gournah et à Médinét-Habou, les murailles parlaient de grandes victoires remportées sur de grandes nations, de guerres toujours heureuses, d'expéditions lointaines au-delà des mers. Quand le conteur mettait des rois en scène, l'image qu'il évoquait n'était pas seulement celle d'un mannequin superbe affublé d'oripeaux souverains : son auditoire et lui-même songeaient aussitôt à ces princes toujours vainqueurs, dont la figure et la mémoire vivaient encore au milieu d'eux. Il ne suffisait pas d'avancer que le héros était un monarque et de l'appeler Pharaon : il fallait dire de quel Pharaon glorieux on parlait, si c'était Pharaon Ramsès ou Pharaon Khoufoui, un constructeur de pyramides ou un conquérant des dynasties guerrières. La vérité en souffrait souvent. Si familiers qu'ils fussent avec les rois monumentaux, les Égyptiens qui n'avaient pas fait de leurs annales une étude spéciale étaient assez portés à corrompre le nom des rois ou à brouiller les époques. Dès la douzième dynastie, le roi auquel Sinouhit raconte ses aventures est un certain Khopirkerî Amen-

embâït, qu'on chercherait en vain dans les listes officielles (1). Snofroui, de la quatrième dynastie, est introduit dans le roman conservé à Pétersbourg avec Amoni de la onzième (2); Nibkerî, de la troisième figure, dans l'un des papyrus de Berlin; Khoufoui, Khâfrî et les trois premiers Pharaons de la Ve dynastie jouent les premiers rôles dans les récits du papyrus Westcar (3); Ousirmarî et Mînibphtah, de la dix-neuvième, dans le Conte de Satni, *Râhotpou dans un fragment d'histoire de revenant conservé à Florence, et un roi d'Égypte anonyme dans le* Conte du Prince Prédestiné. *Les noms d'autrefois prêtaient au récit un air de vraisemblance qu'il n'aurait pas eu sans cela : une aventure merveilleuse mise au compte de Sésostris devenait plus probable qu'elle n'aurait été, si on l'avait rapportée simplement de quelque personnage inconnu.*

Il s'établit ainsi, à côté de l'histoire réelle, une histoire populaire parfois bouffonne, toujours amusante.

(1) Le nom de ce roi est formé du nom d'Amenemhâït II et du prénom de son père Ousirtasen Ier : c'est peut-être un souvenir du règne commun de ces deux princes. Cf. dans la suite de ce volume les Aventures de Sinouhit, *p. 87 sqq.*

(2) W. Golenischeff, Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde, *1876, p. 109-111.*

(3) Voir p. 51 sqq. de ce volume.

De même qu'on eut dans l'Europe du Moyen-Age le cycle de Charlemagne où le caractère de Charlemagne ne fut guère respecté, on eut en Égypte des cycles de Sésostris, des cycles de Thoutmos III, des cycles de Khéops où la personne de Sésostris, de Thoutmos III, de Khéops, se modifia au point de devenir souvent méconnaissable. Khoufoui est l'exemple le plus frappant peut-être que nous ayons de cette dégénérescence. Les monuments nous donnent de lui l'opinion la plus avantageuse. Il fut guerrier et sut contenir les Nomades qui menaçaient les établissements miniers du Sinaï. Il fut constructeur et bâtit en peu de temps, sans nuire à la prospérité du pays, la plus haute et la plus massive des grandes Pyramides. Il fut dévôt, enrichit les dieux de statues en or et en matières précieuses, restaura les temples anciens, en édifia de nouveaux. Bref, il fut le type accompli du Pharaon Memphite. Voilà le témoignage des documents contemporains ; mais écoutez celui des générations postérieures, tel que les historiens grecs l'ont recueilli. Chez eux, Khéops est un tyran brutal et impie, qui opprime son peuple et prostitue sa fille pour achever sa pyramide. Il proscrit les prêtres, pille les temples et les tient fermés cinquante années durant. Le passage de Khoufoui à Chéops n'a pas pu s'accomplir en un

jour, et, si nous possédions toute la littérature égyptienne, nous le suivrions à travers les âges comme nous faisons celui du Charlemagne historique au Charlemagne populaire. Le conte du Papyrus Westcar (1) nous montre un des moments de la métamorphose. Khoufoui n'y est déjà plus le Pharaon soumis religieusement aux volontés des dieux. Lorsque Râ se déclare contre lui et suscite les trois princes qui doivent un jour détrôner sa famille, il se ligue avec un magicien pour déjouer les projets du dieu, ou pour en retarder l'exécution : on voit qu'il n'hésiterait pas à faire contre le temple de Sakhibou ce que le Khéops d'Hérodote fait contre tous les temples d'Égypte. Ici, du moins, le roman n'emprunte pas le ton de l'histoire : sur la Stèle de la princesse de Bakhtan (2), il s'est entouré d'un appareil de noms et de dates si habilement combiné, qu'il a réussi à se donner les apparences de la vérité. Le thème originel n'a rien d'extraordinaire : c'est la princesse possédée par un démon, délivrée par un magicien, par un dieu ou par un saint. La variante égyptienne met en mouvement l'inévitable Ramsès II. Au cours d'un voyage en Syrie, il épouse la fille aînée du prince de Bakhtan.

(1) Voir p. 51 sqq. de ce volume.
(2) Voir p. 209 sqq. de ce volume.

Quelques temps après, en l'an XV, une ambassade lui apprend que sa belle-sœur Bint-rashit est obsédée d'un esprit, et lui demande le plus habile de ses magiciens : Thotemhabi part, échoue dans ses exorcismes et revient. Dix années s'écoulent en l'an XXVI; nouvelle ambassade : cette fois, une des formes du dieu Khonsou consent à se déranger, chasse le démon et guérit la princesse. Le prince de Bakhtan, ravi, médite de garder dans sa ville le dieu libérateur, mais un songe suivi de maladie a promptement raison de son obstination, et l'an XXXIII, Khonsou rentre à Thèbes, chargé de gloire et de présents. Ce n'est pas sans raison que le roman affecte ici l'allure solennelle de l'histoire. Le dieu Khonsou avait été longtemps obscur et de petit crédit. Sa popularité, qui ne commença guère qu'à la fin de la XIXe dynastie, crût rapidement sous les derniers Ramessides : au temps de Hrihor et des grands-prêtres qui lui succédèrent, elle balançait presque celle d'Amon lui-même. Cela ne se fit pas sans exciter des sentiments d'ironie jalouse chez les partisans des vieux dieux : les prêtres de Khonsou et ses dévôts durent chercher naturellement dans le passé toutes les traditions qui étaient de nature à hausser son prestige. Je ne crois pas qu'ils aient fabriqué de toutes pièces le conte de la princesse

de Bakhtan : il existait sans doute presque entier avant qu'ils songeassent à s'en servir. Ramsès II avait dû y être introduit de bonne heure : ses conquêtes en Asie, son mariage avec la fille du prince de Khiti le désignaient naturellement pour être le héros d'une aventure dont une princesse syrienne était l'héroïne. Voilà pour le nom du roi : celui du dieu guérisseur était avant tout affaire de mode ou de piété personnelle. Khonsou étant à la mode, c'est la statue de Khonsou à qui le conteur confia le soin d'opérer le miracle nécessaire à la guérison de la malade. Les prêtres se bornèrent à recueillir ce roman si favorable à leur dieu, à lui donner la forme d'un acte officiel, et à l'afficher dans le temple (1).

On conçoit que les Égyptologues aient pris pour histoire réelle un document qui s'offrait à eux avec toutes les apparences de l'authenticité : ils ont été victimes d'une fraude pieuse, comme nos archivistes lorsqu'ils se trouvent en face des chartes fausses d'une abbaye. On conçoit moins qu'ils se soient laissé tromper à d'autres récits qui ne présentaient pas le même caractère, et qu'ils aient attribué une valeur historique aux romans d'Apopi ou de Thoutii. Dans le

(1) *Erman,* Die Bentreschstele, *dans la* Zeitschrift, *1883, p. 59-60.*

premier, qai est fort mutilé, le roi Pasteur Apôpi envoie ambassade sur ambassade au thébain Soqnounrî et le somme de chasser les hippopotames du lac de Thèbes qui l'empêchent de dormir. On ne se douterait guère que ce message bizarre sert de prétexte à une propagande religieuse : c'est pourtant la vérité. Si le prince de Thèbes refuse d'obéir, on l'obligera à renoncer au culte de Râ pour prendre le culte de Sît (1). *Aussi bien la querelle d'Apôpi et de Soqnounrî semble n'être qu'une version égyptienne d'un récit populaire en Orient. « Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées. » C'est ainsi qu'Hiram faisait résoudre par un certain Abdémon les énigmes que Salomon lui proposait. Sans examiner ici les différentes versions de ce conte, je me bornerai à en citer une qui me paraît avoir une certaine analogie avec ce qui subsiste du récit égyptien. Le Pharaon Nectanébo envoie un ambassadeur à Lycerus, roi de Babylone, et à son ministre Ésope : « J'ay des « cavales en Égypte qui conçoivent au hannissement des*

(1) Études Égyptiennes, *t. I, p. 195-216 : cfr. la traduction complète des débris du roman, p. 273 sqq. de ce volume.*

« chevaux qui sont devers Babylone : qu'avez-vous à « répondre là-dessus ? » Le Phrygien remit sa réponse au lendemain ; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat et de le mener foüettant par les rües. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisez du traitement que lon luy faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, et allerent se plaindre au Roy. On fit venir en sa présence le Phrygien. « Ne « savez-vous pas, lui dit le Roy, que cet animal est « un de nos dieux ? Pourquoy donc le faites-vous « traiter de la sorte ? — C'est pour l'offense qu'il a « commise envers Lycerus, reprit Ésope ; car la nuit « dernière il luy a étranglé un coq extrémement cou- « rageux et qui chantoit à toutes les heures. — Vous « estes un menteur, reprit le Roy ; comment seroit-il « possible que ce chat eust fait, en si peu de temps, un « si long voyage ? — Et comment est-il possible, « reprit Ésope, que vos jumens entendent de si loin « nos chevaux hannir et conçoivent pour les en- « tendre ? » Les hippopotames du lac de Thèbes, qu'il faut chasser pour que le roi du Nord puisse dormir, me paraissent présenter quelque analogie avec les chevaux dont le hennissement porte jusqu'à Babylone, et avec le chat qui fait en une seule nuit le

voyage d'Assyrie, aller et retour (1). Je ne doute pas qu'après avoir reçu le second message d'Apôpi, Soqnounrî ne trouvât, dans son conseil, un sage aussi perspicace qu'Ésope le Phrygien, et dont le bon conseil le tirait sain et sauf de l'épreuve. Le roman allait-il plus loin, et montrait-il la guerre éclatée entre les princes du Nord et du Sud, et l'Égypte délivrée du joug des Pasteurs? Il faudrait, pour répondre à ces questions, trouver un manuscrit renfermant la fin de l'histoire, et c'est ce qu'on ne peut guère espérer.

Bien que le roman de Thoutii ait perdu ses premières pages, l'intelligence du récit ne souffre pas trop de cette mutilation. Le prince de Joppé, s'étant révolté contre Thoutmos III, Thoutii l'attire au camp égyptien sous prétexte de lui montrer la grande canne de Pharaon et le tue. Mais ce n'est pas tout de s'être débarrassé du chef, si la ville tient encore. Il cache donc cinq cents soldats dans des jarres, les fait transporter jusques sous les murs, et là, contraint l'écuyer du prince à déclarer que les Égyptiens ont été battus et qu'on ramène leur général prisonnier. On le croit, on ouvre les portes, les soldats sortent de leurs jarres et enlèvent

(1) La vie d'Ésope le Phrygien, *traduite par La Fontaine* (Fables de La Fontaine, *édit. Lemerre, t. I, pp. 41-42, 45).*

*la place. Avons-nous là le récit d'un épisode réel des guerres égyptiennes ? Joppé a été l'une des premières villes de Syrie occupées par les Égyptiens. Thoutmos I*er *l'avait probablement soumise; en tous cas, elle figure sur la liste des conquêtes de Thoutmos III. Sa condition sous ses nouveaux maîtres n'avait rien de particulièrement fâcheux : elle payait tribut, mais conservait son chef héréditaire. Le* Vaincu de Jôpou, *car* Vaincu *est le titre des princes syriens dans le langage de la chancellerie égyptienne, dut agir souvent comme le* Vaincu de Tounipou, *le* Vaincu de Kodshou *et tant d'autres, qui se révoltaient sans cesse et attiraient sur leurs peuples la colère de Pharaon. Le fait d'un seigneur de Joppé en lutte avec son suzerain n'a rien d'invraisemblable en soi, quand même il s'agirait d'un maître aussi puissant qu'était Thoutmos III et aussi dur à la répression. L'officier Thoutii n'est pas non plus un personnage entièrement fictif. On connaît un Thoutii qui vivait, lui aussi, sous le règne de Thoutmos, et qui avait exercé de grands commandements en Syrie et en Phénicie. Il s'intitulait « prince héréditaire, délégué du roi en toute région étrangère des pays situés dans la Méditerranée, scribe royal, général d'armée, gouverneur des contrées du Nord. » Rien n'empêche que dans une*

de ses campagnes il ait eu à combattre un prince de Joppé.

Les principaux acteurs peuvent donc avoir appartenu à l'histoire. Les actions qu'on leur prête ont-elles la couleur historique, ou sont-elles du domaine de la fantaisie? Thoutii se rend comme transfuge auprès du chef ennemi et le tue. Il se déguise en prisonnier de guerre pour pénétrer dans la place. Il introduit avec lui des soldats habillés en esclaves et qui portent d'autres soldats cachés dans des vases de terre. On trouve chez la plupart des historiens classiques des exemples qui justifient suffisamment l'emploi des deux premières ruses. J'accorde volontiers qu'elles doivent avoir été employées par les généraux de l'Égypte, aussi bien que par ceux de la Grèce et de Rome. La troisième renferme un élément non seulement vraisemblable, mais réel : l'introduction dans une place forte de soldats habillés en esclaves ou en prisonniers de guerre. Polyen raconte comment Néarque le Crétois prit la ville de Telmissos, en feignant de confier au gouverneur Antipatridas une troupe de femmes esclaves. Des enfants enchaînés accompagnaient les femmes avec l'appareil des musiciens, et une escorte d'hommes sans armes surveillait le tout. Introduits dans la citadelle, les gens de l'escorte ouvrirent chacun l'étui de

leur flûte qui, au lieu de l'instrument, renfermait un poignard nu, fondirent sur la garnison et s'emparèrent de la ville (1). Si Thoutii s'était borné à charger ses soldats de vases ordinaires ou de boîtes renfermant, sous prétexte de trésors ou d'instruments, des lames bien affilées, je n'aurais rien à objecter contre l'authenticité de son histoire. Mais il les accabla du poids de vases énormes qui contenaient chacun un soldat armé, ou des chaînes au lieu d'armes. Pour trouver l'équivalent de ce stratagème, il faut descendre jusqu'aux récits véridiques des Mille et une Nuits. *Le chef des quarante voleurs, pour introduire sa troupe chez Ali-Baba, ne trouve rien de mieux à faire que de la mettre en jarre, un homme par jarre, et de se donner pour un marchand en voyage. Encore le conteur arabe a-t-il plus souci de la vraisemblance que le conteur égyptien, et fait-il voyager les pots de la bande à dos de bêtes, non à dos d'hommes. Le cadre du récit est historique ; le fond du récit est de pure imagination.*

Si les égyptologues modernes ont pu s'y méprendre, à plus forte raison les anciens se sont-ils laissés duper à des histoires analogues. Les interprètes, les

(1) *Polyen*, Strat., V, XI.

*prêtres de basse classe, qui guidaient les étrangers, connaissaient assez bien ce qu'était l'édifice qu'ils montraient, qui l'avait fondé, qui agrandi et quelle partie portait le cartouche de quel souverain ; mais, dès qu'on les poussait sur le détail, ils restaient court et ne savaient plus que débiter des fables. Les Grecs eurent affaire avec ces gens-là, et il n'y a qu'à lire le second livre d'Hérodote pour voir comment ils furent renseignés sur le passé de l'Égypte. Quelques-uns des on-dit qu'il a recueillis renferment encore un ensemble de faits plus ou moins altérés, l'histoire de la XXVI*e *dynastie par exemple, ou, pour les temps anciens, celle de Sésostris. La plupart des récits antérieurs à l'avènement de Psamitik I*er *sont chez lui de véritables romans où la vérité n'a aucune part. Le conte de Rhampsinitos se trouve ailleurs qu'en Égypte (1). La vie légendaire des rois constructeurs de pyramides n'a rien de commun avec leur vie réelle. L'aventure de Phéron est une sorte de pièce satirique à l'adresse des femmes (2). La rencontre de Protée avec Hélène et Ménélas est tout au plus l'adaptation égyptienne d'une légende grecque (3). On pouvait se*

(1) *Les variantes en ont été recueillies par M. Schiefner, dans le* Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg, *t. XIV, col. 299-316.*

(2) *Hérodote, liv. II, chap.* CXI.

(3) *Id., ibid., chap.* CXVI.

demander jadis si les guides avaient tiré ces fables de leur propre fonds : la découverte des romans égyptiens a prouvé que, là comme ailleurs, ils ont manqué d'imagination. Ils se sont bornés à répéter les contes qui avaient cours dans le peuple, et la tâche leur était d'autant plus facile que la plupart des héros de romans portaient des noms ou des titres authentiques. Aussi les dynasties des historiens qui s'étaient informés auprès d'eux sont-elles un mélange de noms réels : Mînîs, Sabacon, Khéops, Khéphrîn, Mykérinos, de prénoms royaux Miris, MIRÎ, *« l'aimé de Râ », de sobriquets populaires Sésousrî, Sésostris ; de titres Phéro, Prouti, dont on a fait des noms propres, et de mots formés d'éléments contradictoires, comme Rhampsinitos, où paraît, à côté du nom thébain de Ramsès, le titre saïte* Si-nit, *« fils de Nit (1). »*

La passion du roman historique ne disparut pas avec les dynasties nationales. Déjà, sous les Ptolémées, Nectanébo, le dernier roi de race indigène, était devenu le centre d'un cycle important. On en avait fait un magicien habile, un grand constructeur de talismans : on le donna pour père à Alexandre le Macédonien.

(1) Nouveau Fragment de commentaire sur le livre II d'Hérodote, *dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, *1875*.

Poussons même au-delà de l'époque romaine : la littérature copte avait, elle aussi, son roman d'Alexandre, calqué sur celui du Pseudo-Callisthènes (1), et il n'y a pas besoin de feuilleter bien longtemps les écrivains arabes pour y retrouver, attribuées à des sultans d'Égypte, les aventures des Pharaons. Que l'historien empêtré dans ces fables soit Latin, Grec ou Arabe, on se figure aisément ce que devient la chronologie parmi ces manifestations de la fantaisie populaire. Hérodote, et à son exemple presque tous les écrivains anciens et modernes jusqu'à nos jours, ont placé Miris, Sésostris, Rhampsinitos, avant les rois constructeurs de pyramides. Le nom de Sésostris et de Rhampsinitos est un souvenir de la XIXe et de la XXe dynastie ; celui des rois constructeurs de pyramides, Khéops, Khéphrîn, Mykérinos, Asykhis, nous reporte à la quatrième et à la cinquième. C'est comme si un historien de la France plaçait Charlemagne après les Bonapartes ; mais la façon cavalière dont les romanciers égyptiens traitent la succession des règnes nous montre comment il se fait qu'Hérodote ait commis pareille erreur. L'un des contes dont les papyrus nous ont conservé l'original, celui de Satni,

(1) Voir p. 319 sqq. de ce volume.

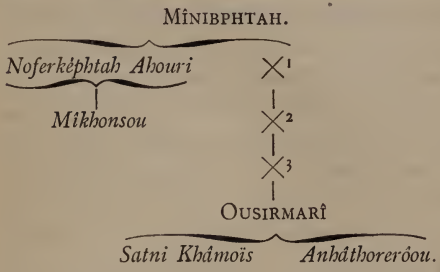
met en scène deux rois et un prince royal. Les rois s'appellent Ousirmârî et Minibphtah, le prince royal Satni Khâmoïs. Ousirmârî est un des prénoms de Ramsès II, celui qu'il avait dans sa jeunesse, alors qu'il était encore associé à son père. Minibpthah est une altération, peut-être volontaire, du nom de Mînéphtah, fils et successeur de Ramsès II. Khâmoïs, également fils de Ramsès II, fut, pendant plus de vingt ans, le régent de l'Égypte pour le compte de son père. S'il y avait dans l'ancienne Égypte un souverain dont la mémoire fût restée populaire, c'était à coup sûr Ramsès II Sésostris. La tradition avait porté à son compte tout ce que la lignée entière des Pharaons avait fait de grand pendant de longs siècles. On devait donc espérer que le romancier respecterait la vérité historique et ne changerait rien à la généalogie réelle :

OUSIRMÂRÎ RAMSÈS II.

Khâmoïs MÎNÉPHTAH Ier.

Il a préféré n'en pas tenir compte. Khâmoïs demeure, comme dans l'histoire, le fils d'Ousirmârî, mais Minibphtah, l'autre fils, a été déplacé. Il est représenté comme étant tellement antérieur à Ousirmârî, qu'un vieillard, consulté par Satni-Khâmoïs sur

certains événements arrivés du temps de Minibphtah, en est réduit à invoquer le témoignage d'un ancêtre éloigné. « Le père du père de mon père a dit au père de mon père, et le père de mon père a dit à mon père : « Les tombeaux d'Ahouri et de Mîkhonsou sont à l'endroit nommé Pehèmato. » Voilà trois générations au moins entre le Minibphtah et l'Ousirmârî du roman :



Le fils, Minibphtah, est devenu l'aïeul et le prédécesseur lointain de son père Ousirmârî.

Supposez un voyageur aussi disposé à croire aux miracles de Satni qu'Hérodote l'était à croire aux richesses de Rhampsinitos. Pensez-vous pas qu'il eût commis, à propos de Minibphtah et de Ramsès II, la même erreur qu'Hérodote au sujet de Rhampsinitos et de Khéops ? Il aurait interverti l'ordre des règnes et placé

le quatrième roi de la XIXe dynastie longtemps avant le troisième. Le guide qui montrait le temple de Phtah et les pyramides de Gizéh connaissait sans doute une histoire où l'on exposait comme quoi, à un Ramsès-si-nit, le plus opulent des rois, avait succédé Khéops, le plus impie des hommes. Il la débita devant Hérodote comme il avait dû faire devant beaucoup d'autres, et le bon Hérodote l'inséra dans son livre. Comme Khéops, Khéphrîn et Mykérinos, forment un groupe bien circonscrit, que d'ailleurs, leurs pyramides s'élevant au même endroit, les guides n'avaient aucune raison de rompre à leurs dépens l'ordre de succession, la transposition une fois opérée pour Khéops, il devenait nécessaire de déplacer avec lui Khéphrîn, Mykérinos et le prince qu'on nommait Asykhis. Aujourd'hui que nous pouvons contrôler les paroles du voyageur grec par le témoignage des monuments, peu nous importe qu'on l'ait trompé. Il n'écrivait pas une histoire d'Égypte. Même bien instruit, il n'aurait pas donné au livre de son histoire universelle qui traitait de l'Egypte plus de développements qu'il ne lui en a donnés. Toutes les dynasties auraient dû tenir en quelques pages, et il ne nous eût rien appris que ne nous apprennent aujourd'hui les textes originaux. En revanche, nous y aurions perdu la plupart de ces récits

étranges et souvent bouffons, qu'il nous a si joliment contés sur la foi de ses guides. Phéron ne nous serait pas connu, ni Protée, ni Rhampsinitos. Je crois que ç'aurait été grand dommage. Les monuments nous disent, ou nous diront un jour, ce que firent les Khéops, les Ramsès, les Thoutmos du monde réel. Hérodote nous apprend ce qu'on disait d'eux dans les rues de Memphis. Toute la partie de son second livre que remplissent leurs aventures est pour nous mieux qu'un chapitre d'histoire : c'est un chapitre d'histoire littéraire. Les romans qu'on y trouve sont égyptiens au même titre que les romans conservés par les papyrus. Sans doute, il vaudrait mieux les avoir dans la langue d'origine, mais le vêtement grec qu'ils ont reçu n'est pas assez lourd pour les déguiser : même modifiés dans le détail, ils ont encore, des traits de leur physionomie primitive, ce qu'il en faut pour figurer, sans trop de disparate, à côté du Conte des Deux Frères *ou des* Aventures de Sinouhit.

III

VOILA *pour les noms : la mise en scène est purement égyptienne et si exacte qu'on pourrait tirer des seuls romans un tableau complet*

des mœurs et de la société. Pharaon s'y révèle moins divin qu'on ne serait disposé à le croire, si on se contentait de le juger sur la mine hautaine qu'il a dans les scènes religieuses ou triomphales. Sans doute sa grandeur ne l'abandonne pas tout entière, et ses sujets ne l'abordent pas plus aisément dans le roman que dans la vie réelle : l'étiquette se dresse toujours aussi haute entre eux et lui. Mais le cérémonial une fois satisfait, si l'homme lui plaît, comme c'est le cas pour Sinouhit (1), il daigne s'humaniser et le dieu bon *se montre bon prince (2) : même il est jovial et plaisante sur l'apparence rustique du héros, plaisanterie de roi qui met l'assistance en joie, mais dont le sel a dû s'évaporer à travers les âges, car nous ne voyons plus en quoi elle consistait (3). Il va plus loin encore avec ses courtisans intimes, et s'enivre au besoin devant eux, sans vergogne (4). Il est du reste envahi par cet ennui profond que les despotes orientaux ont éprouvé de tout temps, et que les plaisirs ordinaires ne suffisent plus à chasser même un seul*

(1) Voir p. 123 sqq. de ce volume.

(2) Dieu Bon, le Dieu Bon, *est une des formules par lesquelles débute le protocole des Pharaons et un des titres qu'on leur donnait le plus souvent dans les textes.*

(3) Voir p. 125 sqq. de ce volume.

*(4) Voir l'*Histoire d'un Matelot, *p. 297-308 de ce volume.*

instant. Comme Haroun-ar-raschîd des Mille et une Nuits, *Khoufoui et Snofroui se font raconter des histoires merveilleuses, ou assistent à des séances de magie sans trop réussir à se distraire. Quelquefois, pourtant, un sorcier plus avisé que les autres leur invente un divertissement dont la nouveauté les aide à passer un ou deux jours presque joyeusement. Snofroui devait être aussi blasé que Haroun sur les délices du harem : un sorcier découvre pourtant le moyen de réveiller son intérêt en faisant ramer devant lui un équipage de jeunes filles à peine voilées d'un réseau à larges mailles (1). Les civilisations ont beau disparaître et les religions changer, le vieil esprit de l'Orient demeure immuable sous tous les déguisements qu'on prétend lui imposer, et Méhémet-Ali, dans notre siècle, n'a pas pu trouver mieux que Snofroui dans le sien. On visite encore à Choubrah les bains qu'il avait construits sur un plan particulier. « C'est, dit Gérard de Nerval, un bassin de marbre « blanc, entouré de colonnes d'un goût byzantin, « avec une fontaine dans le milieu, dont l'eau s'échappe « par des gueules de crocodile. Toute l'enceinte est « éclairée au gaz, et, dans les nuits d'été, le pacha*

(1) *Voir* Le roi Khoufoui et les Magiciens, *p. 64 sqq.*

« se fait promener sur le bassin dans une cange dorée « dont les femmes de son harem agitent les rames. « Ces belles dames s'y baignent aussi sous les yeux de « leur maître, mais avec des peignoirs en crêpe de « soie, le Coran ne permettant pas les nudités. » Sans doute, mais le crêpe de Méhémet-Ali n'était guère moins transparent que le réseau de Snofroui.

Les premières pages du Conte des Deux Frères *nous transportent bien loin de Pharaon : elles présentent une peinture excellente de ce qu'étaient la vie et les occupations habituelles du campagnard aux bords du Nil (1). Anoupou, l'aîné, possède une maison et une femme : Bitiou, le cadet, n'a rien de tout cela. Il vit chez son frère, mais non comme un parent chez son parent, ou comme un hôte chez son hôte. Il soigne les bestiaux, les conduit aux champs et les ramène à l'étable, dirige la charrue, fauche, bottèle, bat le blé, rentre les foins. Chaque soir, avant de se coucher, il met au four le pain de la famille, et se lève de grand matin pour l'aller retirer. Pendant la saison du labourage, c'est lui qui court à la ferme chercher les semailles et rapporte sur*

(1) Voir dans la Zeitschrift für Ægyptische Sprache, *1879, p. 58-63, un article où le texte du conte égyptien est comparé aux peintures du tombeau de Pihiri, à El-Kab (Lepsius,* Denkm., III, *bl. 10).*

son dos la charge de plusieurs hommes. Quand l'inondation retient au logis bêtes et gens, il s'accroupit devant le métier et devient tisserand. Bref, c'est un valet, un valet uni au maître par les liens du sang, mais un valet. Il ne faut pas en conclure d'une manière générale l'existence du droit d'aînesse, ni que, partout en Egypte, l'usage, à défaut de la loi, mît le plus jeune dans la main de l'aîné. Tous les enfants d'un même père avaient les mêmes droits à la succession, quel que fût leur rang de naissance. La loi était formelle à cet égard, et le bénéfice s'en étendait non seulement aux enfants nés dans le mariage, mais encore aux enfants nés hors le mariage. Les fils ou les filles de la concubine héritaient au même titre et dans la même proportion que les fils ou les filles de la femme légitime (1). Anoupou et Bitiou, issus de mères différentes, auraient été égaux devant la loi et devant la coutume : à plus forte raison l'étaient-ils, puisque le conteur les déclare issus d'un seul père et d'une seule mère.

L'inégalité apparente de condition que marquent les premières pages du roman n'était donc pas commandée par le droit égyptien : il faut lui chercher une

(1) *Wilkinson*, Manners and Customs of the Ancient Egyptians, *First series, vol. III, p. 320.*

cause ailleurs que dans la législation. Supposez qu'après la mort de leurs parents communs, Bitiou, au lieu de rester chez Anoupou, eût pris la moitié qui lui revenait de l'héritage et fût allé chercher fortune par le monde, à quels ennuis et à quelles avanies ne se fût-il pas exposé ? Un paysan dont l'histoire est contée au papyrus de Berlin nº II, après avoir gagné quelque bien au Pays du Sel (1), est volé par l'employé d'un grand seigneur sur les terres duquel il passait. Il porte plainte, l'enquête prouve la justesse de sa réclamation ; vous imaginez qu'on va lui rendre son dû et punir le voleur ? Point. L'employé appartient à une personne de qualité, a des amis, des parents, un maître. Le paysan, lui, n'est qu'un homme sans maître ; *l'auteur a soin de nous l'apprendre, et n'avoir point de maître est un tort impardonnable dans la féodale Égypte. Contre les seigneurs puissants, qui se partageaient le pays, contre les employés, qui l'exploitaient pour le compte de Pharaon, un simple particulier isolé était sans défense. Le pauvre homme prie, supplie, présente à mainte re-*

(1) C'est le nom de l'Oasis qui entoure les Lacs de Natron, la Scythiaca regio *des géographies classiques. (Dümichen,* Die Oasen der Lybischen Wüste, *p. 29, sqq.; Brugsch,* Reise nach der Grossen Oase, *p. 74, sqq.)*

prise sa piteuse requête. Comme, après tout, il est dans son droit, Pharaon commande qu'on ait soin de sa femme et qu'on ne le laisse pas mourir de faim ; quant à juger l'affaire et à passer sentence, on verra plus tard s'il y a lieu. Peut-être finit-il par obtenir justice ; peut-être lui donna-t-on à entendre discrètement qu'on lui saurait gré de couper court à ses doléances. La fin du manuscrit est perdue, et, avec la fin du manuscrit, la fin de l'histoire ; mais ce qui en reste n'explique-t-il pas suffisamment pourquoi Bitiou est resté chez son frère ? L'aîné, devenu maître par provision, était pour le cadet un protecteur qui le gardait du mal, lui et son bien, jusqu'au jour qu'un riche mariage, un caprice du souverain, une élévation soudaine, un héritage imprévu, ou simplement l'admission parmi les scribes, lui assurait un protecteur plus puissant, et parfois de protégé le faisait protecteur à son tour.

Donc, à prendre chacun des contes, détail par détail, on verra que tout le côté matériel de la civilisation qu'ils décrivent est purement égyptien. Le fait n'est pas contesté pour ceux d'entre eux dont nous possédons l'original hiératique : il l'a été pour ceux dont nous ne connaissons plus que la version en langue étrangère, comme c'est le cas du conte de Rhampsi-

nitos. Je n'ai pas l'intention de reprendre ce conte mot par mot, afin de montrer combien il est resté égyptien de fond, malgré le vêtement grec qu'Hérodote lui a donné. Je me bornerai à examiner deux des points qu'on y a relevés comme indiquant une origine étrangère.

L'architecte chargé de construire un trésor pour Pharaon tailla et assit une pierre si proprement, que deux hommes, voire un seul, la pouvaient tirer et mouvoir de sa place (1). La pierre mobile n'est pas, a-t-on dit, une invention égyptienne : en Égypte, on bâtissait les édifices publics en très gros appareil, et toute l'habileté du monde n'aurait pas permis à un architecte de disposer un des blocs énormes qu'il employait de manière à le rendre mobile. Les temples égyptiens étaient cependant remplis de cachettes fermées de la manière qu'indique Hérodote. A Dendérah, par exemple, il y a douze cryptes dissimulées dans les fondations de l'édifice ou réservées dans l'épaisseur des parois. « Elles communiquent avec le temple par des « passages étroits qui débouchent dons les salles sous « la forme de trous aujourd'hui ouverts et libres.

(1) *Hérodote,* II, CXXI. *Cfr.* Nouveau fragment d'un commentaire sur le second livre d'Hérodote, *dans* l'Annuaire de la Société pour l'encouragement des études grecques, *1877*.

« Mais ils étaient autrefois fermés par une pierre « ad hoc, dont la face, tournée vers l'extérieur, « était sculptée comme le reste de la muraille (1). » Un passage du Conte de Khoufoui *semble dire que la crypte où le dieu Thot tenait cachée sa bibliothèque était close, à Hèliopolis, par un bloc analogue à ceux que Mariette a si bien décrits (2). Les inscriptions montrent qu'on prenait toutes les précautions possibles pour que la chambre secrète demeurât inconnue non seulement aux visiteurs, mais à la plus grande partie des employés du temple. « Point ne la connaissent les « profanes, la porte, si on la cherche, personne ne la « trouve, excepté les prophètes de la déesse (3). » Les prêtres de Dendérah étaient exactement dans la même condition que l'architecte de Rhampsinitos et ses fils. Ils savaient comment pénétrer dans un réduit rempli de métaux et d'objets précieux, et ils étaient seuls à le savoir. Il leur suffisait de lever une pierre que rien ne signalait aux yeux des profanes, pour se trouver en présence d'un couloir dans la paroi : ils s'y engageaient en rampant et arrivaient après quelques instants*

(1) *Mariette,* Dendérah, *texte, p. 227-228.*
(2) *Voir le conte intitulé* Le Roi Khoufoui et les Magiciens, *p. 73-74 du présent volume.*
(3) *Mariette,* Dendérah, *planches, t. III, pl. 30, c.*

au milieu du trésor. Le bloc remis en place, l'œil le mieux exercé ne pouvait plus reconnaître l'endroit précis où le passage débouchait (1).

Plus loin, celui des fils de l'architecte qui a échappé à la mort enivre les gardes chargés de veiller sur le cadavre de son frère et leur rase à tous la barbe de la joue droite (2). Wilkinson a fait le premier observer, je crois, qu'en Égypte les soldats n'avaient point de barbe, et que toutes les classes de la société avaient l'habitude de se raser : les seuls personnages qui sont représentés sur les monuments portant la barbe sont des barbares (3). Depuis lors, on n'a jamais manqué de reproduire son assertion, comme preuve de l'origine étrangère du conte. Il en est de celle-là comme de bien d'autres que renferme l'ouvrage de Wilkinson : elle a été faite après une étude trop hâtive des monuments. Les Égyptiens de race pure pouvaient porter la barbe, et la portaient quand ils en avaient le caprice. Les bas-reliefs et les statues de toutes les époques le prouvent suffisamment. Il en aurait été autrement, que l'affirmation de Wilkinson

(1) Voir dans Mariette, Dendérah, *t. V,* Supplément, *la planche où sont dessinés la coupe et le mode de fermeture des cryptes.*

(2) Hérodote, II, CXXI.

(3) Cf. l'Herodotus *de George Rawlinson, t. II, p. 165, note 4.*

n'en serait pas moins malheureuse. Les soldats de police auxquels on avait confié le corps appartenaient à une tribu d'origine libyenne du nom de Maziou, *et, de l'aveu même de Wilkinson, pouvaient porter la barbe en leur qualité d'étrangers. Des autres corps de l'armée égyptienne, telle qu'elle était au temps des Saïtes et des Perses, telle en un mot qu'a pu la connaître Hérodote, les uns étaient Libyens comme les Mashaouasha, les autres étaient des mercenaires Cariens ou Grecs, d'autres enfin faisaient partie des garnisons persanes : tous portaient communément la barbe. Il faut donc avouer que, pour les Égyptiens contemporains, il n'y avait rien que d'ordinaire à voir des soldats barbus, qu'ils fussent nés dans le pays ou venus du dehors. L'épisode de la barbe rasée n'est pas une preuve contre l'origine indigène du conte.*

Mais laissons de côté ces détails purement matériels. Le côté moral de la civilisation n'est pas moins exactement reproduit dans nos récits. Sans doute, il faut éviter de prendre au pied de la lettre tout ce qu'ils semblent nous apprendre sur la vie privée des Égyptiens. Le conteur de ces temps-là, comme le conteur moderne, s'attachait à développer ou développait d'instinct des sentiments ou des caractères qui n'étaient, après tout, qu'une exception sur la masse de la nation.

S'il fallait juger les Égyptiennes par le portrait qu'en tracent les romanciers, on serait porté à concevoir de leur chasteté une assez triste opinion. La fille de Rhampsinitos ouvre sa chambre à tout venant et s'abandonne à qui la paie : c'est, si l'on veut, une victime de la raison d'État, mais une victime résignée (1). Tbouboui accueille Satni et se déclare prête à le recevoir dans son lit dès la première entrevue. Si elle paraît incertaine au moment décisif et retarde à plusieurs reprises l'heure de sa défaite, la pudeur n'est pour rien dans son hésitation ; il s'agit de faire acheter au plus cher ce qu'elle a l'intention de vendre et de ne livrer qu'après paiement du prix convenu. La vue de Bitiou, jeune et vigoureux, soulève dans le cœur de la femme d'Anoupou un désir irrésistible. L'épouse divine de Bitiou consent à trahir son mari en échange de quelques bijoux et à devenir la maîtresse du roi. Princesses, filles de la caste sacerdotale, paysannes, toutes se valent en matière de vertu. Je ne vois d'honnêtes qu'Ahouri et une étrangère, la fille du chef de Naharanna ; encore l'emportement avec lequel cette dernière se jette dans les bras de l'homme que le hasard a fait son mari donne-t-il fort à réfléchir.

(1) Hérodote, II, CXXI ; *cfr. p. 254-255 de ce volume.*

Dans l'écrit d'un moraliste de profession, la satire des mœurs féminines n'a guère de valeur historique : c'est un lieu commun, dont le développement varie selon les époques ou selon les pays, mais dont le thème ne prouve rien contre une époque ou contre un pays déterminé. Que Ptahhotpou définisse la femme vicieuse un faisceau de toutes les méchancetés, un sac plein de toutes sortes de malices (1) ; qu'Ani, reprenant le même thème à trois mille ans d'intervalle, la décrive comme une eau profonde et dont nul ne connaît les détours (2), leur dire est sans importance : toutes les femmes de leur temps auraient été vertueuses qu'ils leur auraient inventé des vices pour avoir le plaisir d'en tirer des effets de rhétorique. Mais les conteurs ne faisaient pas métier de prêcher la pudeur. Ils n'avaient contre les femmes aucun parti pris de satire, et les peignaient telles qu'elles étaient pour les contemporains, telles peut-être qu'eux-mêmes les avaient connues à l'user. Je doute qu'ils eussent jamais rencontré, au cours de leurs bonnes fortunes, une princesse du harem de Pharaon ; mais Tbouboui se promenait chaque

(1) *Dans le traité de morale du* Papyrus Prisse, *pl. X, l. 1-4. Cfr. Virey,* Études sur le Papyrus Prisse, *p. 64-66.*

(2) *Dans le dialogue philosophique entre Ani et son fils Khonshotpou (Mariette,* Papyrus de Boulaq, *t. I, pl. 16, l. 13-17 ; Cfr. Chabas,* L'Égyptologie, *t. I, p. 65 sqq.).*

jour dans les rues de Memphis, les filles de prêtres ne réservaient pas toutes leurs faveurs pour les princes du sang, la compagne de Bitiou n'était pas seule à aimer la parure, et plus d'un beau-frère sans scrupule savait où trouver la femme d'Anoupou. Les mœurs étaient faciles en Égypte. Mûre d'une maturité précoce, l'Égyptienne vivait dans un monde où les lois et les coutumes semblaient conspirer à développer ses ardeurs natives. Enfant, elle jouait nue avec ses frères nus ; femme, la mode lui laissait la gorge au vent et l'habillait d'étoffes transparentes qui l'exposaient nue aux regards des hommes. A la ville, les servantes qui l'entouraient d'ordinaire et qui se pressaient autour de son mari ou de ses hôtes ne portaient pour vêtement qu'une étroite ceinture serrée autour de la hanche ; à la campagne, les paysans de ses domaines mettaient habit bas pour travailler. La religion et les cérémonies du culte attiraient son attention sur des formes obscènes de la divinité, et l'écriture elle-même étalait à ses regards des images impudiques. Lorsqu'on lui parlait d'amour, elle n'avait pas, comme la jeune fille moderne, la rêverie de l'amour idéal, mais l'image nette et précise de l'amour physique. Rien d'étonnant, après cela, si la vue d'un homme robuste émeut la femme d'Anoupou au point de lui faire perdre toute retenue. Il

suffisait à peu près qu'une Égyptienne conçût l'idée de l'adultère pour qu'elle cherchât à le consommer aussitôt ; mais y avait-il en Égypte plus de femmes qu'ailleurs à concevoir l'idée de l'adultère ?

Les guides contèrent à Hérodote, et Hérodote nous conte à son tour, avec la gravité de l'historien, qu'un certain Pharaon, devenu aveugle à cause de son impiété, avait été condamné par les dieux en belle humeur à ne recouvrer la vue... Hérodote est quelquefois assez scabreux à traduire. Bref, il s'agissait de trouver une femme qui n'eût jamais eu de commerce qu'avec son mari. La reine fut mise à l'essai, puis les dames de la cour, puis celles de la ville, puis les provinciales, les campagnardes, les esclaves : rien n'y fit, le bon roi continuait de n'y voir. Après bien des recherches, il découvrit la porteuse du remède et l'épousa. Les autres ? Il les enferma dans une ville et les y brûla : les choses se passaient de la sorte en ce temps (1). L'histoire, débitée au coin d'un carrefour par un conteur des rues ou lue à loisir après boire, devait avoir le succès qu'obtient toujours une histoire graveleuse auprès des hommes ; mais chaque Égyptien, tout en riant, pensait à part soi, qu'en pareille aven-

(1) *Hérodote*, II, CXI.

ture sa ménagère aurait su le guérir, et il ne pensait pas mal. Les contes grivois de Memphis ne disent rien de plus que les contes grivois des autres nations ; ils procèdent de ce fond de rancune commune que l'homme a toujours eu et partout contre la femme. Les bourgeoises égrillardes des fabliaux du moyen âge et les Égyptiennes impudiques des récits memphites n'ont rien à s'envier ; mais ce que les conteurs nous disent d'elles ne prouve rien contre les mœurs féminines de leur temps.

Ces restrictions faites, le détail des aventures est égyptien. Prenez le passage où Satni rencontre Tbouboui et lui déclare son désir. Les noms changés, nous avons la peinture exacte de ce qui se passait à Thèbes ou à Memphis en pareil cas : les préliminaires noués par le valet et la servante, le rendez-vous, le divertissement et le repas que la femme offre à son amant. Les amoureux des Mille et une Nuits *n'agissent pas autrement ; même l'inévitable cadi qu'on appelle toujours pour célébrer le mariage de la Zobéide avec l'Ahmed ou le Noureddin d'occasion est déjà annoncé par le scribe qui rédige le contrat destiné à transférer sur Tbouboui les biens de Satni-Khâmoïs (1). Quant*

(1) Voir p. 198 sqq. de ce volume.

aux événements qui précipitent ou retardent le dénoûment, ils sont le plus souvent les incidents de la vie journalière en Égypte.

IV

Je *dis tous les incidents sans exception, même les plus invraisemblables, car il ne faut pas tomber dans l'erreur vulgaire de juger les conditions de la vie égyptienne par celles de la nôtre. On n'emploie pas communément chez nous, comme ressorts de romans, les apparitions de divinités, les transformations de l'homme en bête, les animaux parlants, les opérations magiques. Ceux-là même qui croient fermement aux miracles de ce genre les considèrent comme un accident des plus rares. Il n'en était pas ainsi en Égypte : la sorcellerie y avait sa place dans la vie courante, aussi bien que la guerre, le commerce, la littérature, les métiers qu'on exerçait, les divertissements qu'on prenait. Tout le monde n'avait pas vu les prodiges qu'elle opérait, mais tout le monde connaissait quelqu'un qui les avait vu s'accomplir, en avait profité ou en avait souffert. La magie était donc une science, et d'un ordre très relevé. A bien considérer les choses, le prêtre*

était un magicien : les cérémonies qu'il accomplissait, les prières qu'il récitait étaient autant d'arts magiques par lesquels il obligeait son dieu ou ses dieux à faire pour lui tel ou tel acte, à lui accorder telle ou telle faveur en ce monde ou dans l'autre. Le prêtre porteur du livre (khri-habi), *qui possédait tous les secrets de la divinité au ciel, sur la terre, dans l'enfer, pouvait accomplir tous les miracles qu'on réclamait de lui : Pharaon avait toujours plusieurs de ces savants à côté de lui, qu'on nommait* khri-habi en chef, *et qui étaient ses magiciens attitrés. Il les consultait, et quand ils lui avaient suscité quelque merveille nouvelle, il les comblait de présents et d'honneurs. L'un savait rattacher au tronc une tête fraîchement coupée, l'autre fabriquait un crocodile qui dévorait ses ennemis, un troisième ouvrait les eaux et les amoncelait à son gré (1). Les grands eux-mêmes, Satni-Khâmoïs et son frère, étaient initiés aux sciences surnaturelles et déchiffreurs convaincus des grimoires mystiques. Un prince sorcier n'inspirerait plus chez nous qu'une estime médiocre : en Égypte, la*

(1) *Voir le conte intitulé* Khoufoui et les Magiciens, *p. 57 sqq. La tradition juive et arabe avait gardé le souvenir de ces magiciens puissants, comme le prouvent et l'histoire de Moïse, et la description que Makrizi, par exemple (Malan,* A Short Story of the Copts and of their Church, *p. 13-14), fait d'une réunion des sages égyptiens.*

magie n'était pas incompatible avec la royauté, et les sorciers de Pharaon eurent souvent Pharaon pour élève (1).

Parmi les personnages de nos contes, plusieurs sont donc des sorciers amateurs ou de profession, Thouboui, Noferképhtah, Zazamônkh, Didi. Bitiou « enchante son cœur », se l'arrache de la poitrine sans cesser de vivre, se transforme successivement en bœuf et en arbre. Khâmoïs et son frère ont appris, par aventure, l'existence d'un livre que le dieu Thot avait écrit de sa propre main et qui était pourvu de propriétés merveilleuses. Ce livre se composait de deux formules, sans plus, mais quelles formules ! « Si tu « récites la première, tu charmeras le ciel, la terre, « le monde de la nuit, les montagnes, les eaux; tu « connaîtras les oiseaux et les reptiles, tous tant « qu'ils sont ; tu verras les poissons de l'abîme, car « une force divine les fera monter à la surface de « l'eau. Si tu récites la seconde formule, encore que « tu sois dans la tombe, tu reprendras la forme que « tu avais sur la terre ; même tu verras le soleil se

(1) Même encore au temps de la Renaissance, un prince sorcier n'en était que plus estimé. On peut voir, par exemple, au Weisskunig, *le jeune Maximilien d'Autriche instruit par ses précepteurs ecclésiastiques aux secrets de la Magie Noire.*

« levant au ciel et son cycle de dieux, la lune en la « forme qu'elle a quand elle paraît. » Satni-Khamoïs tenait à se procurer, outre l'ineffable douceur de voir à son gré le lever de la lune, la certitude de ne jamais perdre la forme qu'il avait sur terre : le désir qu'il a de s'emparer du livre merveilleux devient le principal ressort du roman.

Aussi bien, les sorciers et leurs pratiques n'étaient pas les seuls que la magie touchât de près. Qu'il le voulût ou non, chaque Égyptien était, pendant sa vie comme pendant sa mort, soumis fatalement aux dogmes et aux formules de la magie. On croyait, en effet, que l'existence de l'homme se rattachait par des liens nécessaires à celle de l'univers et des dieux. Les dieux n'avaient pas toujours marqué pour l'humaine nature cette indifférence dédaigneuse à laquelle ils semblaient se complaire depuis le temps de Mînî. Ils étaient descendus jadis dans le monde récent encore de la création, s'étaient mêlés familièrement aux peuples nouveau-nés, et, prenant un corps de chair, s'étaient soumis aux passions et aux faiblesses de la chair. On les avait vus s'aimer et se combattre, régner et se succéder, triompher et succomber à leur tour. La jalousie, la colère, la haine avaient agité leurs âmes divines comme elles avaient fait de simples âmes hu-

maines. Isis, veuve et délaissée, pleura de vraies larmes de femme sur son mari assassiné (1), et sa divinité ne la sauva point des douleurs de l'enfantement. Râ faillit périr de la piqûre d'un serpent (2) et détruisit les premiers hommes dans un accès de fureur (3). Horus conquit le trône d'Égypte les armes à la main (4). Plus tard, les dieux s'étaient retirés de la terre ; autant jadis ils avaient aimé se montrer ici-bas, autant maintenant ils mettaient de soin à se dissimuler dans le mystère de leur éternité. Qui, parmi les vivants, pouvait se vanter d'avoir entrevu leur face ?

Et pourtant les incidents heureux ou funestes de leur vie corporelle décidaient encore à distance le bonheur ou le malheur de chaque génération, et, dans chaque génération, de chaque individu. Le 17 Athyr d'une année si bien perdue dans les lointains du passé qu'on ne savait plus au juste combien de siècles s'é-

(1) Le livre des Lamentations d'Isis et de Nephthys *a été publié par M. de Horrack.*

(2) E. Lefébure, Un chapitre de la Chronique solaire *dans la* Zeitschrift, *1883, p. 27-33.*

(3) E. Naville, La destruction des hommes par les dieux, *dans les* Transactions of the Society of Biblical Archæology, *t. IV, p. 1-19, t. VIII, p. 412-420.*

(4) E. Naville, Le Mythe d'Horus, *in-folio. Genève, 1870 ; Brugsch,* Die Sage der Geflügelten Sonne, *in-4°, 1871, Göttingen.*

taient écoulés depuis, Sît avait attiré près de lui son frère Osiris et l'avait tué en trahison au milieu d'un banquet (1). Chaque année, à pareil jour, la tragédie qui s'était jouée dans le palais terrestre du dieu semblait recommencer dans les profondeurs du ciel égyptien. Comme au même instant de la mort d'Osiris, la puissance du bien s'amoindrissait, la souveraineté du mal prévalait partout ; la nature entière, abandonnée aux divinités de ténèbres, se retournait contre l'homme. Un dévot n'avait garde de rien faire ce jour-là : quoi qu'il se fût avisé d'entreprendre, ç'aurait échoué. S'il sortait au bord du fleuve, un crocodile l'assaillait comme le crocodile envoyé par Sît avait assailli Osiris. S'il partait pour un voyage, il pouvait dire adieu pour jamais à sa famille et à sa maison : il était certain de ne plus revenir. Mieux valait s'enfermer chez soi, attendre, dans la crainte et dans l'inaction, que les heures de danger s'en fussent allées une à une, et que le soleil du jour suivant eût mis le mauvais en déroute. Le 9 Khoïak, Thot avait rencontré Sît et remporté sur lui une grande victoire. Le 9 Khoïak de chaque

(1) De Iside et Osiride, *c. 13 (édit. Parthey, p. 21-23). La confirmation du texte de Plutarque se trouve dans plusieurs passages des textes magiques ou religieux* (Papyrus magique Harris, *édit. Chabas, pl. IX, l. 2 sqq., etc.).*

année, il y avait fête sur la terre parmi les hommes, fête dans le ciel parmi les dieux et sécurité de tout entreprendre (1). Les jours se succédaient fastes ou néfastes, selon l'évènement qu'ils avaient vu s'accomplir au temps des dynasties divines.

« Le 4 Tybi. — Bon, bon, bon (2). — Quoi que tu voies en ce jour, c'est pour toi d'heureux présage. Qui naît ce jour-là meurt le plus âgé de tous les gens de sa maison; il aura longue vie succédant à son père.

« Le 5 Tybi. — Mauvais, mauvais, mauvais. —

(1) Papyrus Sallier, IV, *pl. 10, l. 8-10.*

(2) *Les Égyptiens divisaient les douze heures du jour, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, en trois sections, ou, comme ils disaient, en trois saisons* (tori), *de quatre heures chacune. Les trois épithètes qu'on trouve après chaque date au* Calendrier Sallier *s'appliquent chacune à une des sections. Le plus souvent, le présage valait pour le jour entier : alors on trouve la note* bon, bon, bon; hostile, hostile, hostile. *Mais il pouvait arriver que, l'une des sections étant funeste, les deux autres fussent favorables. On rencontre alors la notation* bon, bon, hostile, *ou une notation analogue répondant à la qualité des présages observés. Cette particularité n'a pas été expliquée par M. Chabas* (Le Calendrier des jours fastes et néfastes de l'année égyptienne, *in-8°, Paris, Maisonneuve et Cie, 136 pages). On remarquera qu'il n'est pas question dans ce curieux ouvrage de pronostics relatifs aux heures de la nuit. Le fait s'explique de soi dès qu'on prend connaissance des superstitions analogues qui ont existé ou existent encore chez d'autres peuples anciens ou modernes. Chez tous, la nuit entière est mauvaise : c'est le temps où les esprits, les morts, les démons de toute nature, à formes humaines et animales, obtiennent la plénitude de leur pouvoir et, n'ayant plus à craindre la lumière, sortent de leurs retraites. Il n'y a donc pas lieu d'indiquer pour la nuit les mêmes divisions que pour le jour.*

C'est le jour où furent brûlés les chefs par la déesse Sokhit qui réside dans la demeure blanche, lorsqu'ils sévirent, se transformèrent, vinrent (1) : gâteaux d'offrandes pour Shou, Phtah, Thot; encens sur le feu pour Râ et les dieux de sa suite, pour Phtah, Thot, Hou-Saou, en ce jour. Quoi que tu voies en ce jour, ce sera heureux (2).

« *Le 7 Tybi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Ne t'unis pas aux femmes devant l'œil d'Horus (3). Le feu qui brûle dans ta maison, garde-toi de t'exposer à son atteinte funeste.*

« *Le 8 Tybi. — Bon, bon, bon. — Quoi que tu voies en ce jour, de ton œil, le cycle divin t'exauce. Consolidation des débris (4).*

« *Le 9 Tybi. — Bon, bon, bon. — Les dieux acclament la déesse du midi en ce jour. Présenter des gâteaux de fête et des pains frais qui réjouissent le cœur des dieux et des mânes.*

(1) Je ne saurais dire à quel épisode des guerres osiriennes ce passage fait allusion.

(2) Pap. Sallier IV, *pl. 13, l. 6-7.*

(3) Ici le Soleil.

(4) Le dernier membre de phrase se rapporte à la reconstruction par Isis du corps mutilé d'Osiris. La légende voulait, en effet, qu'Osiris, mis en pièces par Sit, recueilli lambeau à lambeau, puis placé sur un lit funéraire par Isis et Nephthys, se fût reconstitué un moment et eût engendré Horus.

« Le 10 Tybi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Ne fais pas un feu de joncs ce jour-là. Ce jour-là, le feu sortit du dieu Sop-ho dans le Delta, en ce jour (1).

« Le 11 Tybi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — N'approche pas de la flamme en ce jour : Râ, v. s. f., l'a dirigée pour anéantir tous ses ennemis, et quiconque en approche en ce jour, il ne se porte plus bien tout le temps de sa vie. »

Tel officier de haut rang qui, le 13 de Tybi, affrontait la dent d'un lion en toute assurance et fierté de courage, ou entrait dans la mêlée sans redouter la morsure des flèches syriennes (2), le 12, s'effrayait à la vue d'un rat et, tremblant, détournait les yeux (3).

Chaque jour avait ses influences, et les influences accumulées formaient un destin à chaque homme. Le destin naissait avec l'homme, grandissait avec lui, le guidait à travers sa jeunesse et son âge mûr, jetait,

(1) Je ne sais pas quel est le dieu Sop-ho, *ni à quel propos il mit le Delta en feu.*

(2) C'était en effet un jour heureux (Pap. Sallier IV, *pl. 14, l. 4*).

(3) On trouve, en effet, pour le 12 Tybi, la note suivante (Pap. Sallier IV, *pl. 14. l. 3*) : *« Le 12 Tybi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Tâche de ne voir aucun rat ; ne t'en approche pas dans ta maison ».*

pour ainsi dire, sa vie entière dans le moule immuable que les actions des dieux avaient préparé dès le commencement des temps. Pharaon était soumis au destin, soumis aussi les chefs des nations étrangères (1). Le destin suivait son homme jusqu'après la mort; il assistait avec la fortune au jugement de l'âme (2), soit pour rendre au jury infernal le compte exact des vertus ou des crimes, soit afin de préparer les conditions d'une nouvelle vie. Les traits sous lesquels on se le figurait n'avaient rien de hideux. C'était une déesse, Hâthor, ou mieux sept jeunes et belles déesses (3), des Hâthors à la face rosée et aux oreilles de génisse, toujours gracieuses, toujours souriantes, qu'il s'agît d'annoncer le bonheur ou de prédire la misère. Comme les fées marraines du moyen âge, elles se pressaient autour du lit des accouchées et attendaient la venue de l'enfant pour l'enrichir ou le ruiner de leurs dons. Les peintures du temple de

(1) Il est dit d'un des princes de Khiti que « sa destinée » lui donna son frère pour successeur (Traité de Ramsès II avec le prince de Khiti, *l. 10-11).*

(2) Voir le tableau du jugement de l'âme au chap. 125 du Livre des Morts.

(3) C'est le chiffre donné par le Conte des deux Frères *(pl. IX, l. 8). Dans d'autres monuments, le nombre n'en est pas limité.*

Louqsor (1) et celles d'un temple d'Erment (2) nous les montrent qui jouent le rôle de sages-femmes auprès de la reine Moutemouat, femme de Thoutmos IV, et de la fameuse Cléopâtre. Les unes soutiennent tendrement la jeune mère et la raniment par leurs incantations; les autres reçoivent le nouveau-né, se le passent de main en main, lui prodiguent les premiers soins et lui présagent à l'envi toutes les félicités. Les romans les mettent plusieurs fois en scène. Khnoumou ayant fabriqué une femme à Bitiou, les sept Hâthors la viennent voir, l'examinent un moment et s'écrient d'une seule voix : « Qu'elle périsse par le glaive (3). Elles apparaissent au berceau du Prince Prédestiné *et annoncent qu'il sera tué par le serpent, par le crocodile ou par le chien (4). Dans le conte de* Khoufoui et des Magiciens, *quatre d'entre elles, Isis, Nephthys, Maskhonit et Hiqit, assistées du dieu Khnoumou, se rendent, déguisées en almées, auprès de la femme du prêtre de Râ pour la délivrer des trois*

(1) *Champollion,* Monuments de l'Égypte et de la Nubie, *pl. CCCXL-CCCXLI. Le texte reproduit par Champollion n'indique aucun nom de déesse; les Hâthors représentées avec la reine sur le lit d'accouchement sont au nombre de neuf.*

(2) *Champollion,* Monuments, *pl. CXLV, l. 1-2.*

(3) Papyrus d'Orbiney, *pl. IX, l. 5; cfr. p. 19-20 du présent volume.*

(4) *Cfr. p. 230 du présent volume.*

enfants qu'elle porte dans son sein. Leurs opérations sont décrites avec tant de netteté que le récit en pourrait servir de texte aux tableaux de Louqsor et d'Erment. Le seul point par lequel elles diffèrent de nos fées-marraines, c'est une passion désordonnée pour le calembourg : les noms qu'elles donnent à leurs trois filleuls sont de véritables jeux de mots, difficiles à comprendre pour un moderne, plus difficiles à traduire (1). C'est un manque de goût dont elles ne sont pas seules à faire preuve : l'Orient tout entier a toujours été entraîné par un penchant irrésistible vers ce genre d'esprit, et l'Arabie ou la Judée n'ont rien à envier à l'Égypte en matière d'étymologies baroques pour les noms de leurs saints ou de leurs héros.

Voir les Hâthors et les entendre au moment même où elles rendaient leurs arrêts était faveur réservée aux grands de ce monde : il fallait être fils de roi ou fils de dieu pour l'obtenir. Les gens du commun n'étaient pas d'ordinaire dans la confidence de ces divinités. Ils savaient seulement, par l'expérience de nombreuses générations, qu'elles départaient certaines morts aux hommes qui naissaient à de certains jours.

(1) Cfr. p. 76-81 du présent volume.

« Le 4 Paophi. — Hostile, bon, bon. — Ne sors aucunement de ta maison en ce jour. Quiconque naît en ce jour meurt de la contagion en ce jour.

« Le 5 Paophi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Ne sors aucunement de ta maison en ce jour; ne t'approche pas des femmes; c'est le jour d'offrir offrande de choses par devant le Dieu, et Montou (1) repose en ce jour. Quiconque naît en ce jour, il mourra de l'amour.

« Le 6 Paophi. — Bon, bon, bon. — Jour heureux dans le ciel; les dieux reposent par devant le Dieu, et le cycle divin accomplit les rites par devant.... (2). Quiconque naît ce jour-là mourra d'ivresse.

« Le 7 Paophi. — Mauvais, mauvais, mauvais. — Ne fais absolument rien en ce jour. Quiconque naît ce jour-là mourra sur la pierre (3).

« Le 9 Paophi. — Allégresse des dieux, les hommes sont en fête, car l'ennemi de Râ est à bas. Quiconque naît ce jour-là mourra de vieillesse.

« Le 23 Paophi. — Bon, bon, mauvais. — Quiconque naît ce jour-là meurt par le crocodille.

(1) Montou, dieu de Thèbes et d'Hermonthis, est un des dieux belliqueux par excellence.

(2) Manque ici le nom d'une divinité.

(3) Peut-être : « Quiconque naîtra ce jour-là mourra sur la terre étrangère. »

« Le 27 Paophi. — Hostile, hostile, hostile. — Ne sors pas ce jour-là; ne t'adonne à aucun travail manuel : Râ repose. Quiconque naît ce jour-là meurt par le serpent.

« Le 29 Paophi. — Bon, bon, bon. — Quiconque naît ce jour-là mourra dans la vénération de tous ses gens. »

Tous les mois n'étaient pas également favorables à cette sorte de présage. A naître en Paophi, on avait huit chances sur trente de connaître, par le jour de la naissance, le genre de la mort. Athyr, qui suit immédiatement Paophi, ne renfermait que trois jours fatidiques (1). L'Égyptien né le 9 ou le 29 de Paophi n'avait donc qu'à se réjouir et à se laisser vivre : son bonheur ne pouvait plus lui manquer. L'Égyptien né le 7 ou le 27 du même mois n'avait pas raison de s'inquiéter outre mesure. La façon de sa mort était désormais fixée, non l'instant de sa mort : il était condamné, mais avait la liberté de retarder le supplice presque à volonté. Était-il, comme le Prince Prédestiné, *menacé de la dent d'un crocodile ou d'un*

(1) Le 14, le 20, le 23. Quiconque naît le 14 mourra par l'atteinte d'une arme tranchante (Pap. Sallier IV, *p. 8, l. 3). Quiconque naît le 20 mourra de la contagion annuelle* (Id., *p. 8, l. 9). Quiconque naît le 23 mourra sur le fleuve* (Id., *p. 9, l. 12).*

serpent, s'il n'y prenait point garde, ou si, dans son enfance, ses parents n'y prenaient point garde pour lui, il ne languissait pas longtemps sur cette terre; le premier crocodile ou le premier serpent venu exécutait la sentence. Mais il pouvait s'armer de précautions contre son destin, se tenir éloigné des canaux et du fleuve, ne s'embarquer jamais à de certains jours où les crocodiles étaient maîtres de l'eau (1), et, le reste du temps, faire éclairer sa navigation par des serviteurs habiles à écarter le danger par leurs sortilèges (2). On pensait qu'au moindre contact d'une plume d'ibis, le crocodile le plus agile et le mieux endenté devenait immobile et inoffensif (3). Je ne m'y fierais point; mais l'Égyptien, qui croyait aux vertus secrètes des choses, rien ne l'empêchait d'avoir toujours sous la main quelque plume d'ibis et d'imaginer qu'il était garanti.

(1) A la date du 22 Paophi, le Papyrus Sallier IV *enregistre la mention suivante : « Ne te lave dans aucune eau ce jour-là ; quiconque navigue sur le fleuve, c'est le jour d'être mis en pièces par la langue de Sovkou (le crocodile). »*

(2) Voir plus bas, p. 268-269, ce qui est dit des conjurations que les bergers employaient pour empêcher les crocodiles d'attaquer leurs troupeaux : ce qui servait pour les bêtes n'était pas moins utile aux hommes.

(3) Horapollon, Hiéroglyphiques, II, LXXXI, *édit. Leemans, p. 94-95. L'hiéroglyphe dont il est question dans le texte de l'auteur grec est fréquent aux basses époques.*

Aux précautions humaines on ne se faisait pas faute de joindre des précautions divines, les incantations, les amulettes, les cérémonies du rituel magique. Les hymnes religieux avaient beau répéter en grandes strophes sonores qu' « on ne taille point le dieu dans la pierre, — ni dans les statues sur lesquelles on pose la double couronne; on ne le voit pas; — nul service, nulle offrande n'arrive jusqu'à lui; — on ne peut l'attirer dans les cérémonies mystérieuses; — on ne sait pas le lieu où il est; — on ne le trouve point par la force des livres sacrés (1). » C'était vrai des dieux considérés chacun comme un être idéal, parfait, absolu; mais en l'ordinaire de la vie on songeait peu à ces dieux philosophiques. Râ, Osiris, Shou, Amon, n'étaient pas inaccessibles; ils avaient gardé, de leur passage sur la terre, une sorte de faiblesse et d'imperfection qui les ramenait sans cesse à la terre. On les taillait dans la pierre, on les touchait par des services et par des offrandes, on les attirait dans les sanctuaires et dans les châsses peintes. Si le passé de leur vie mortelle influait sur la condition des hommes, l'homme influait à son tour sur le présent de leur vie divine. Il y avait des mots qui,

(1) Pap. Sallier II, *p. 12, l. 6-8, et* Pap. Anastasi VII, *p. 9, l. 13.*

prononcés par une voix humaine, pénétraient jusqu'au fond de l'abîme, des formules dont la force agissait comme un attrait irrésistible sur les intelligences surnaturelles, des amulettes où la consécration magique savait enfermer efficacement quelque chose de la toute-puissance céleste. Par leur vertu, l'homme mettait la main sur les dieux; il enrôlait Anubis à son service, ou Thot, ou Bastit, ou Sît lui-même, les lançait et les rappelait, les forçait à travailler et à combattre pour lui. Ce pouvoir formidable que le magicien croyait posséder, quelques-uns l'employaient à l'avancement de leur fortune ou à la satisfaction de leurs passions mauvaises : on avait vu, dans un complot dirigé contre Ramsès III, des conspirateurs se servir de livres d'incantations pour arriver jusqu'au harem de Pharaon (1). La loi punissait de mort ceux qui abusaient de la sorte; elle protégeait ceux qui exerçaient par leurs charmes une action inoffensive ou bienfaisante.

Désormais, l'homme menacé par le sort n'était plus seul à veiller; les dieux veillaient avec lui et suppléaient à ses défaillances par leur vigilance infaillible. Prenez un amulette qui représente « une

(1) *Chabas*, Papyrus magique Harris, *p. 170-174; Dévéria*, Le papyrus judiciaire de Turin, *p. 124-137.*

image d'Amon à quatre têtes de bélier, peinte sur argile, foulant un crocodile aux pieds, et huit dieux qui l'adorent placés à sa droite et à sa gauche (1). » Prononcez sur lui l'adjuration que voici : « Arrière, crocodile, fils de Sît! — Ne vogue pas avec ta queue; — ne saisis pas de tes deux bras; — n'ouvre pas ta bouche! — Devienne l'eau une nappe de feu devant toi! — Le charme des trente-sept dieux est dans ton œil; — tu es lié au grand croc de Râ; — tu es lié aux quatre piliers en bronze du midi, — à l'avant de la barque de Râ. — Arrête, crocodile, fils de Sît! — protège-moi, Amon, mari de ta mère! » Le passage est obscur? Il fallait bien qu'il le fût pour être efficace. Les dieux comprennent ce qu'on leur dit à demi-mot : des allusions aux événements de leur vie par lesquels on les conjurait suffisent à les toucher sans qu'on ait besoin de les leur rappeler par le menu. Fussiez-vous né le 22 ou le 23 de Paophi, Amon était tenu de vous garder contre le crocodile et les périls de l'eau. D'autres grimoires et d'autres amulettes préservaient du feu, des scorpions, de la maladie (2); sous quelque forme que le destin se

(1) Papyrus magique Harris, *pl. 6, l. 8-9.*
(2) *Le Papypus I, 348, de Leyde, publié par M. Pleyte* (Études

déguisât, il rencontrait un dieu armé pour la défense. Sans doute, rien qu'on fît ne changeait son arrêt, et les dieux eux-mêmes étaient sans pouvoir sur l'issue de la lutte. Le jour finissait par se lever où précautions, magie, protections divines, tout manquait à la fois; le destin était le plus fort. Au moins, l'homme avait-il réussi à durer, peut-être jusqu'à la vieillesse, peut-être jusqu'à cet âge de cent dix ans, limite extrême de la vie, que les sages égyptiens souhaitaient atteindre, et que nul mortel né de mère mortelle ne devait dépasser (1).

Voilà pour la vie; mais après la mort? Après la mort, la magie ne perdait pas ses droits. Comme le destin, elle accompagnait l'homme au-delà de la tombe et continuait à le régenter. Notre terre, telle que l'imaginaient la foi aveugle du peuple et la science superstitieuse des prêtres, était comme un théâtre divisé en deux parties. Dans l'une, l'Égypte des vivants s'étale en pleine lumière. Le vent du nord souffle son haleine délicieuse, le Nil roule à flots, la riche terre noire, sans cesse abreuvée, produit des

égyptologiques, *t. I, Leyde, 1866), est un recueil de formules dirigées contre diverses maladies.*

(1) Sur l'âge de cent dix ans, voir le curieux mémoire de Goodwin dans Chabas, Mélanges égyptologiques, 2e *série, p. 231-237.*

moissons de fleurs, de céréales et de fruits : Pharaon, fils du Soleil, seigneur des diadèmes, maître des deux pays, trône à Memphis, tandis que ses généraux remportent au loin des victoires et que les sculpteurs se fatiguent à tailler dans le granit les monuments de sa piété. C'est là, dans son royaume, ou dans les pays étrangers qui dépendent de lui, que se passe l'action de la plupart des contes. Celle du roman de Satni se déploie en partie dans la seconde région de notre univers, la région des tombeaux et de la nuit. Les eaux éternelles, après avoir couru, pendant le jour, le long des remparts du monde, de l'Orient au Sud et du Sud à l'Occident, arrivaient, chaque soir, à la Bouche de la Fente (1) et s'engouffraient dans les montagnes qui bornent la terre vers le Nord, entraînant avec elles la barque du soleil et son cortège de dieux-lumineux (2). Pendant douze heures, la

(1) Le Ro Pegaït, *ou* Ro Pegarit, *était situé dans le* Ouou Pegaït, *ou* Guou Pegarit, *situé lui-même à l'occident d'Abydos. Le nom signifie littéralement* Bouche de la fente, *et désigne la* fente, *la* fissure, *par laquelle le soleil pénétrait dans le monde de la nuit.*

(2) La description de la course du soleil nocturne se trouve dans le Livre de savoir ce qu'il y a dans l'hémisphère inférieur, *dont le texte, conservé sur des papyrus, sur des sarcophages et sur les parois de quelques tombeaux, peut être rétabli presque en entier dès aujourd'hui. Il donne, heure par heure, avec figures explicatives, les épisodes de la marche du soleil, le nom des salles parcourues, des génies et des dieux rencontrés, la peinture du supplice des damnés et les discours*

compagnie divine parcourait de longs corridors sombres, où des génies, les uns hostiles, les autres bienveillants, tantôt s'efforçaient de l'arrêter, tantôt l'aidaient à vaincre les dangers du voyage. D'espace en espace, une porte, défendue par un serpent gigantesque, s'ouvrait devant elle et lui livrait l'accès d'une salle immense, remplie de flamme et de fumée, de monstres aux formes hideuses et de bourreaux qui torturaient les damnés; puis, les couloirs recommençaient, étroits et obscurs, et la course à l'aveugle au milieu des ténèbres, et les luttes contre les génies malfaisants, et l'accueil joyeux des dieux propices. Au matin, le soleil avait atteint l'extrême limite de la contrée ténébreuse et sortait de la montagne à l'orient pour éclairer un nouveau jour (1).

Les tombeaux des rois, des princes, des riches particuliers, étaient souvent construits à l'image du monde infernal. Ils avaient, eux aussi, leur puits, par où le mort se glissait dans le caveau funéraire; leurs couloirs enfoncés bien avant dans la roche vive, leurs grandes

des personnages mystiques qui accueillent le soleil. On en trouvera la traduction complète et l'interprétation dans Maspero, Les Hypogées royaux de Thèbes, *extrait de la* Revue des religions, *t. XVI et XVII.*

(1) *Au pays de* Boqit, *« l'accouchement ».*

salles aux parois peintes, à la voûte arrondie (1), dont les parois portaient, en peinture, les démons et les dieux de l'enfer (2). Tous les habitants de ces « maisons éternelles (3) » revêtaient, dans sa splendeur bizarre, la livrée de la mort égyptienne, le maillot de bandelettes fines, les cartonnages bariolés et dorés, le masque aux grands yeux d'émail, toujours ouverts : gardez de croire qu'ils étaient tous morts. On peut dire, d'une manière générale, que les Égyptiens ne mouraient pas au sens où nous mourons. Le souffle de vie, dont les tissus s'étaient imprégnés au moment de la naissance, ne disparaissait pas soudain avec les derniers battements du cœur : il persistait jusqu'à la complète décomposition. Combien obscure et inconsciente que fût cette vie du cadavre, il fallait éviter de la laisser éteindre. Les procédés de la momification fixaient la forme et la pétrifiaient, pour ainsi dire; ceux de la magie et de la religion devaient y maintenir une sorte d'humanité latente, toujours susceptible de se développer un jour et de se manifester. Aussi, l'embaumeur était-il un magicien et un prêtre

(1) Ce que les textes appellent Klil (Kerirt), *des* fours, *des salles à voûte arrondie.*

(2) Ainsi le tombeau de Séti I et de Ramsès V.

(3) C'est l'expression consacrée dès le temps des premières dynasties.

en même temps qu'un chirurgien. Tout en macérant les chairs et en roulant les bandelettes, il récitait des oraisons, accomplissait des rites mystérieux, consacrait des amulettes souverains. Chaque membre recevait de lui, tour à tour, l'huile qui rend incorruptible et les prières qui alimentent le ferment de la vie (1). Un disque de carton doré, chargé de légendes mystiques et placé sous la tête, y entretenait un restant de chaleur animale (2). Le scarabée de pierre, cerclé d'or, collé sur la poitrine à la naissance du cou, remplaçait le cœur et en gardait la place intacte (3). Des brins d'herbe, des fleurs sèches, des rouleaux de papyrus, de mignonnes figurines en terre émaillée, perdues dans l'épaisseur des bandages, des bracelets, des anneaux, des plaques constellées d'hiéroglyphes, les mille petits objets qui encombrent aujourd'hui les vitrines de nos musées, couvraient et protégeaient le tronc, les bras et les jambes, comme les pièces d'une armure magique. L'âme, de son côté, n'arrivait pas sans défense à la vie d'outre-tombe. Les chapitres du Livre des Morts

(1) Cfr. le Rituel de l'embaumement *dans Maspero,* Mémoire sur quelques papyrus du Louvre, *p. 14 sqq.*

(2) C'est ce qu'on nomme l'hypocéphale. Le Livre sacré *des Mormons est l'hypocéphale d'une momie égyptienne, transportée en Amérique et achetée par le prophète Joseph Smith.*

(3) Livre des Morts, *chap.* XXX, LXXII.

et des autres écrits théologiques, dont on déposait un exemplaire dans chaque cercueil, étaient pour elles autant de charmes qui lui ouvraient les chemins des sphères infernales et en écartaient les dangers. Si, au temps qu'elle était encore dans la chair, elle avait eu soin de les apprendre par avance, cela n'en valait que mieux. Si la pauvreté, l'ignorance, la paresse, l'impuissance à croire ou quelque autre raison l'avaient empêché de recevoir l'instruction nécessaire à sa sûreté, même après la mort, un parent ou un ami charitable pouvait lui servir d'instructeur. C'en était assez de réciter chaque prière auprès de la momie ou sur les amulettes pour que la connaissance en passât, par je ne sais quelle subtile opération, à l'âme désincarnée.

C'était le sort commun : quelques-uns y échappaient par prestige et art magique. Les personnages que Satni trouva réunis dans la tombe de Noferképhtah n'ont du mort que le costume et l'apparence. Ce sont des momies si l'on veut; le sang ne coule plus dans leurs veines, leurs membres ont été roidis par l'emmaillottement funéraire, leurs chairs sont saturées et durcies des parfums de l'embaumement, leur crâne est vide. Pourtant ils pensent, ils parlent, ils se meuvent, ils agissent comme s'ils vivaient, je suis presque tenté de dire qu'ils vivent : le livre de Thot

est en eux et les porte. Mme de Sévigné écrivait d'un traité de M. Nicole « qu'elle voudrait bien en faire « un bouillon et l'avaler ». Noferképhtah avait copié les formules du livre magique sur du papyrus vierge, les avait dissoutes dans de l'eau, puis avalé, sans sourciller, le breuvage (1). Le voila désormais indestructible. La mort, en le frappant, peut changer les conditions de son existence : elle n'atteint pas son existence même. Il mande dans sa tombe les doubles de sa femme et de son fils, leur infuse les vertus du livre et reprend avec eux la vie de famille un instant interrompue par les formalités de l'embaumement. Il peut entrer et sortir à son gré, reparaître au jour, revêtir toutes les formes qu'il lui convient revêtir, entrer en communication avec les vivants. Il n'use pas souvent de son pouvoir; mais quand Satni l'a dépouillé, il se manifeste à lui sous la figure d'un roi, puis d'un vieillard, et l'oblige à restituer le précieux manuscrit. Il pourrait au besoin tirer vengeance de l'imprudent qui a violé le secret de sa tombe, mais

(1) *Aujourd'hui encore, un moyen employé en Égypte pour se débarrasser d'une maladie consiste à écrire certains versets du Coran à l'intérieur d'un bol de terre cuite, ou sur des morceaux de papier, à verser de l'eau et à l'agiter jusqu'à ce que l'écriture ait été complètement diluée : le patient boit avec l'eau les probriétés bienfaisantes des mots dissous. (Lane,* Modern Egyptians, *London, 1837, t. I, p. 347-348.)*

il se borne à le faire servir à l'accomplissement de celui de ses désirs qu'un vivant seul peut exaucer : il le contraint de ramener à Memphis les momies d'Ahouri et de Mikhonsou qui étaient restées à Coptos et de réunir en un seul tombeau ceux que la colère de Thot avait tenus séparés jusqu'alors.

Voilà qui est égyptien et rien qu'égyptien. Si la conception originelle est étrangère, il faut avouer que l'Égypte se l'est assimilée au point de la rendre entièrement sienne. On a signalé ailleurs des familles de spectres, des assemblées de morts : un parlement de momies n'est possible que dans les hypogées de la vallée du Nil. Après cela, l'apparition d'un revenant dans un fragment malheureusement trop court du Musée de Florence n'étonnera personne (1). Ce revenant ou, pour l'appeler par son nom égyptien, ce khou, *fidèle à l'habitude de ses congénères, racontait son histoire, comme quoi il était né sous le roi Râhotpou de la dix-septième dynastie, et quelle vie il avait menée.*

(1) Publié par Golénischeff dans le Recueil de Travaux relatifs à l'Archéologie égyptienne et assyrienne, *1881, t. III, p. 1 sqq.; cfr. p. 287-296 du présent volume.*

V

C'EN *est assez pour montrer avec quelle fidélité certains récits populaires dépeignent les mœurs et les superstitions de l'Égyptien en Égypte : il est curieux de retrouver dans d'autres contes les impressions de l'Égyptien en voyage. Je sais que j'étonnerai bien des gens en avançant que, tout considéré, les Égyptiens étaient plutôt un peuple voyageur. On s'est en effet habitué à les représenter comme des gens casaniers, routiniers, entichés de la supériorité de leur race au point de ne vouloir rendre visite à aucune autre, amoureux de leur pays à n'en sortir que par force. Le fait était peut-être vrai à l'époque gréco-romaine, bien que la présence des prêtres errants, des nécromants, des jongleurs, des matelots égyptiens, en différents points de l'empire des Césars, et jusqu'au fond de la Grande-Bretagne, prouve qu'une partie au moins de la population n'éprouvait aucune répugnance à voyager, quand elle trouvait profit à le faire. Mais ce qui était peut-être vrai de l'Égypte vieillie et dégénérée l'était-il également de l'Égypte pharaonique ?*

Les armées des Pharaons guerriers traînaient né-

cessairement derrière elles des employés, des marchands, des brocanteurs, des gens de toute sorte : les campagnes, se renouvelant presque chaque année, c'étaient presque chaque année des milliers d'Égyptiens qui quittaient le pays à la suite des conquérants et y rentraient l'expédition terminée (1). Grâce à ces sorties périodiques, l'idée de voyage entra si familière dans l'esprit de la nation, que les scribes n'hésitèrent pas à la prendre pour thème de leurs exercices de style. L'un d'eux a consacré vingt pages de belle écriture à tracer l'itinéraire assez exact d'une excursion à travers les provinces syriennes de l'empire (2). Les incidents habituels d'un voyage en ce temps-là y sont indiqués brièvement : le héros y affronte des forêts peuplées d'animaux sauvages et de bandits, des routes mal entretenues, des pays de montagnes où son char se brise. La plupart des villes où il passe ne sont que nommées dans leur ordre géographique, mais quelques

(1) Dès la XIIe dynastie, on trouve des allusions aux dangers des voyages lointains. (Maspero, Du genre épistolaire, *p. 59-60).*

(2) Le texte se trouve dans le Papyrus Anastasi n° IV, *pl.* XVIII, *l. 3; pl.* XXVIII, *l. 6. Il a été analysé par Hincks, puis traduit et commenté par Chabas,* Le voyage d'un Égyptien, *Paris, Maisonneuve, in-4°, 1866. Chabas a cru que le voyage avait été fait véritablement. H. Brugsh a montré, dans un article de la* Revue Critique, *1866, qu'il n'avait rien de réel, et que le récit est un simple exercice de rhétorique.*

détails pittoresques interrompent çà et là la monotonie de l'énumération : c'est la Tyr insulaire avec ses poissons plus nombreux que les grains de sable de la mer et ses bateaux qui lui apportent l'eau du rivage; c'est Byblos et sa grande déesse, Joppé et ses vergers fréquents en séductions amoureuses. « Je te « ferai connaître le chemin qui passe par Magidi, « car, toi, tu es un héros habile aux œuvres de vail- « lance, trouve-t-on un héros qui charge comme toi « à la tête des soldats, un seigneur qui, mieux que « toi, lance la flèche ? Te voilà donc sur le bord d'un « gouffre profond de deux mille coudées, plein de « roches et de galets, tu chemines, tenant l'arc et « brandissant le fer de la main gauche, tu le montres « aux chefs excellents et tu obliges leurs yeux à se « baisser devant ta main. « Tu es destructeur comme « le dieu El, cher héros ! Tu te fais un nom, héros, « maître des chevaliers d'Égypte, devienne ton nom « comme celui de Kazarti, chef du pays d'Asarou, « alors que les hyènes le rencontrèrent au milieu des « baumiers, dans le chemin creux, féroces comme les « Bédouins qui se cachent dans les taillis, longues « quelques-unes de quatre à cinq coudées, leur corps « massif comme celui de l'hippopotame, d'aspect « féroce, impitoyables, sourdes aux prières. » Toi,

« cependant, tu es seul, sans guide, sans troupe à ta « suite et tu ne trouves pas de montagnard qui « t'indique la direction que tu dois suivre, aussi « l'angoisse s'empare de toi, tes cheveux se dressent « sur ta tête, ton âme passe tout entière dans ta « main, car la route est pleine de roches et de galets, « sans passage frayé, obstruée de houx, de ronces, « d'aloès, de Souliers de Chiens (1), le précipice d'un « côté, la montagne abrupte de l'autre. Tandis que « tu y chemines, ton char cahote sans cesse et ton « attelage s'effraie à chaque heurt ; s'il se jette de « côté, il entraîne le timon, les rênes sont arrachées « violemment et on tombe ; si, tandis que tu pousses « droit devant toi, le cheval arrache le timon au plus « étroit du sentier, il n'y a pas moyen de le rattacher, « et, comme il n'y a pas moyen de le rajuster, le « joug demeure en place et le cheval s'alourdit à le « porter. Ton cœur se lasse enfin, tu te mets à ga- « loper, mais le ciel est sans nuages, tu as soif, « l'ennemi est derrière toi, tu as peur, et, dès qu'une « branche d'acacia te happe au passage, tu te rejettes « de côté, ton cheval se blesse sur l'heure, tu es préci- « pité à terre et tu te meurtris à grand douleur.

(1) Peut-être l'une des plantes épineuses appelées aujourd'hui encore Kelbiah *ou* Omm el-Kelb *par les Arabes d'Égypte et de Syrie.*

« Entrant à Joppé, tu y rencontres un verger fleuri « en sa saison, tu fais un trou dans la haie pour y « aller manger ; tu y trouves la jolie fille qui garde « les vergers, elle te prend pour ami et t'abandonne « la fleur de son sein. On t'aperçoit, tu déclares qui « tu es et on reconnaît que tu es un héros (1). » Le tout formait, sans peine, le canevas d'un roman géographique, pareil à certains romans byzantins, les Éthiopiques *d'Héliodore, ou les* Amours de Clitophon et de Leucippe.

Il n'y a donc point lieu de s'étonner si les héros de nos contes voyagent beaucoup à l'étranger. Ramsès II épouse la fille du prince de Bakhtan, au cours d'une expédition, et Khonsou n'hésite pas à sortir d'Égypte pour aller guérir Bint-rashit. Dans Le Prince prédestiné, *un fils de Pharaon va chercher fortune au Naharanna, en pleine Syrie du Nord. C'est dans la Syrie du Sud, à Joppé, que Thoutii trouve l'occasion de déployer ses qualités de soldat rusé. L'exil mène Sinouhit en Idumée. La description des mœurs ne joue aucun rôle dans les premiers de ces contes et aucun détail n'y prouve que l'auteur connût autrement que de nom le pays où il condui-*

(1) Papyrus Anastasi, *I, pl. XXII, l. 1, — pl. XXV, l. 5.*

sait ses personnages. L'homme qui a raconté les aventures de Sinouhit avait ou voyagé lui-même dans la région qu'il décrivait, ou consulté des gens qui y avaient voyagé. Il devait avoir parcouru le désert et en avoir ressenti les terreurs, pour parler comme il fait des angoisses de Sinouhit en le traversant. « La « soif s'abattit sur moi, l'épuisement accabla mes « membres, je me disais déjà : C'est le goût de la « mort, quand soudain je relevai mon cœur, je ren- « forçai mes membres, j'entendis la voix douce des « troupeaux. » Les mœurs des Iduméens ont été saisies sur le vif, et le récit du combat singulier entre Sinouhit et le champion de Tonou est raconté avec tant de fidélité, qu'on pourrait presque le donner pour le récit d'un combat d'Antar ou de Rebiâ.

Il ne nous restait plus, pour compléter la série des romans de voyages, qu'à trouver un roman maritime : M. Golénischeff l'a découvert à Saint-Pétersbourg (1). Les auteurs grecs et latins nous ont répété à l'envi que la mer était considérée par les Égyptiens comme étant impure et que nul d'entre eux ne s'y aventurait de son plein gré. Les modernes ont réussi jusqu'à

(1) Sur un ancien conte égyptien. — *Notice lue au Congrès des Orientalistes à Berlin, par W. Golénischeff, 1881; cfr. p. 131-146 du présent volume.*

présent à se persuader, sur la foi des anciens, que l'Égypte n'avait jamais eu ni marine nationale, ni matelots indigènes. Le voyage d'exploration de la reine Hâtshopsitou, les victoires navales de Ramsès III, seraient le fait de Phéniciens combattant ou naviguant sous bannière égyptienne et non pas d'Égyptiens proprement dits. Le roman de Saint-Pétersbourg nous contraint de renoncer à cette hypothèse. Il nous reporte en effet au-delà de la dix-septième dynastie, au temps où il n'était pas question pour l'Égypte de conquérir la Syrie, au temps où il n'y avait pas peut-être de Phéniciens sur les bords de la Méditerranée. Les monuments nous avaient déjà fait connaître sous un roi de la onzième dynastie une expédition maritime au pays de Pounit (1) : le roman de Saint-Pétersbourg nous montre que les matelots auxquels Pharaon confiait la tâche d'aller chercher au loin les parfums et les denrées de l'Arabie étaient bien de race et d'éducation égyptiennes.

Rien n'est plus curieux que la mise en scène du début. Un personnage envoyé en mission par ordre du roi présente un rapport officiel à son supérieur immédiat. Les phrases qu'il manie sont celles là même

(1) Sous le roi Sônkhkarî Amoni (Lepsius, Denkm., *II, pl. 150 a).*

que les scribes employaient lorsqu'ils avaient à rendre compte d'une affaire de service. « J'allai aux « mines de Honhen (1), et je descendis en mer sur « un navire de cent cinquante coudées de long sur « quarante de large, avec cent cinquante matelots des « meilleurs du pays d'Égypte, qui avaient vu ciel et « terre, et dont le cœur était plus résolu que celui des « lions (2) ». Le nomarque Amoni-Amenemhâit, qui vivait à peu près au temps où fut composé notre conte, ne parle pas autrement dans le récit qu'il nous a laissé de sa vie : « Je remontai le Nil afin d'aller chercher « les produits des diverses sortes d'or pour la Majesté « du roi Khopirkerî; je le remontai avec le prince « héréditaire, fils aîné légitime du roi, Amoni, v. « s. f.; je le remontai avec un nombre de quatre cents « hommes de toute l'élite de nos soldats (3). » Si, par une de ces mésaventures auxquelles l'égyptologie nous tient accoutumés, le manuscrit avait été déchiré en cet endroit et la fin perdue, nous aurions presque le droit d'imaginer qu'il contenait un morceau d'histoire,

(1) Honhen *est un titre royal :* les mines de Honhen *sont les* mines de Pharaon.

(2) *Cfr. p. 140 du présent volume.*

(3) La grande inscription de Beni-Hassan, *dans le* Recueil de Travaux relatifs à l'Archéologie égyptienne et assyrienne, *t. I, p.* 172.

comme on a fait longtemps pour le Papyrus Sallier n° I, où il est question d'Apôpi (1). Par bonheur, le manuscrit est intact, et nous y voyons nettement comment le héros passe sans transition du domaine de la réalité à celui de la fable. Une tempête coule son navire et le jette sur une île. Le fait n'a rien que d'ordinaire en soi ; mais l'île à laquelle il aborde, seul de tous ses camarades, n'est pas une île ordinaire. Un serpent gigantesque l'habite avec sa famille, serpent à voix humaine qui accueille le naufragé, l'entretient, le nourrit, lui prédit un heureux retour au pays, le comble de cadeaux au moment du départ. M. Golénischeff a rappelé à ce propos les voyages de Sindbad le marin (2), et le rapprochement qu'il indique s'impose de lui-même à l'esprit du lecteur. Seulement les serpents que Sindbad rencontre dans les îles ne sont pas d'humeur aussi accommodante que le serpent égyptien : ils ne cherchent plus à divertir les étrangers par les charmes d'une longue causerie, mais à les avaler de fort bon appétit.

Je ne voudrais pas cependant conclure de cette analogie que nous avons une version égyptienne du conte de Sindbad. Les récits de voyages merveilleux

(1) *Cfr. p. 272-286 de ce volume.*
(2) Sur un ancien conte égyptien, *p. 14-18.*

naissent naturels dans la bouche des matelots et présentent nécessairement un certain nombre de traits communs : l'orage, le naufragé qui survit seul à tout un équipage, l'île habitée par des monstres parlants, le retour inespéré avec une cargaison de richesses. Le voyageur a, par métier, la critique lâche et l'imagination inépuisable : à peine est-il sorti du cercle où se meut la vie ordinaire de ses auditeurs, qu'il entre à pleines voiles dans le pays des miracles. Le Livre des Merveilles de l'Inde (*1*), *les* Relations des Marchands arabes (*2*), *les* Prairies d'Or *de Maçoudi apprendront aux curieux ce que des gens de bonne foi trouvaient moyen d'apercevoir à Java, en Chine et dans l'Inde, il y a quelques siècles à peine. Plusieurs des faits rapportés dans ces ouvrages ont été insérés tels quels dans les aventures de Sindbad ou dans les voyages surprenants du prince Seif-el-molouk : les* Mille et une Nuits *ne sont pas ici plus menson-*

(*1*) Les Merveilles de l'Inde, *ouvrage arabe inédit du Xe siècle, traduit pour la première fois, avec introduction, notes, index analytique et géographique, par* L. Marcel Devic. *Paris, A. Lemerre,* MDCCCLXXVIII, *in-12.*

(*2*) Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le IXe siècle de l'ère chrétienne. *Texte arabe imprimé en 1811 par les soins de feu Langlès, publié par* M. Reinaud, *membre de l'Institut. Paris, Imprimerie royale, 1845, 2 vol. in-18.*

gères que les histoires sérieuses du moyen âge musulman. Aussi bien le bourgeois du Caire qui écrivit les sept voyages de Sindbad n'avait-il pas besoin d'en emprunter les données à un conte antérieur : il n'avait qu'à lire les auteurs les plus graves, ou qu'à écouter les matelots et les marchands revenus de loin, pour trouver à foison la matière de romans invraisemblables.

L'Égypte ancienne n'avait rien à envier de ce chef à l'Égypte moderne. Le scribe, à qui nous devons le conte de Saint-Pétersbourg, avait pour garant des choses étonnantes qu'il débitait les capitaines au long cours de son temps. Dès la douzième dynastie, on naviguait sur la mer Rouge jusqu'aux pays des aromates, sur la mer Méditerranée jusqu'aux îles de la côte asiatique : les noms géographiques épars dans le récit montrent que le héros dirige son voyage vers le sud. Il se rend aux mines de Pharaon : l'autobiographie d'Amoni-Amenemhâït nous apprend que les mines de Pharaon étaient situées en Éthiopie, dans la région de l'Etbaye actuelle, et qu'on y parvenait par voie du Nil. Aussi le naufragé a-t-il soin de nous informer qu'il est parvenu à l'extrémité du pays de Ouaouaït, au sud de la Nubie, et qu'il a passé devant Sonmout, c'est-à-dire devant l'île de Bîgéh, à la première cataracte. Il

*a donc remonté le Nil, puis, du Nil, est entré dans la mer, où une longue navigation a mené son navire jusque dans le voisinage de Pounit. Un géographe d'aujourd'hui ne comprend plus rien à cette façon de procéder : il suffit cependant de consulter quelque carte du XVI*e *et même du XVII*e *siècle pour se représenter ce que le scribe égyptien a voulu dire. On y verra le centre de l'Afrique occupé par un grand lac, d'où sortent, d'un côté le Congo et le Zambèze, de l'autre le Nil. Les marchands arabes du moyen âge croyaient qu'en remontant le Nil on arrivait au pays des Zindjes et l'on débouchait dans l'Océan Indien (1), Hérodote et ses contemporains dérivaient le Nil du fleuve Océan (2). Arabes et Grecs n'avaient pas inventé eux-mêmes cette conception : ils répétaient simplement la tradition égyptienne. Celle-ci à son tour a peut-être des fondements plus sérieux qu'on ne serait porté à lui en prêter de prime abord. La plaine basse et marécageuse où le Bahr el-Abiad s'unit aujourd'hui au Sobat et au Bahr el-Ghazâl pour former le Nil était jadis un lac plus grand que le Nyanza Kérewé*

(1) *Quatremère,* Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines, *t. II, p. 181-182, d'après Maçoudi.*

(2) *Hérodote,* II, XXI.

*de nos jours. Les alluvions l'ont comblé peu à peu, à l'exception d'un creux plus profond que le reste et qu'on appelle Birket-Nou (1), mais il devait encore être assez vaste au XVI*e *ou XVII*e *siècle avant notre ère pour donner aux soldats et aux bateliers égyptiens l'idée d'une véritable mer ouverte sur l'Océan indien.*

L'île où notre héros aborde a-t-elle donc quelque droit à figurer dans une géographie sérieuse du monde égyptien? On nous la dépeint comme une terre fantastique, dont il n'était pas donné à tous de trouver le chemin. Quiconque en sortait n'y pouvait plus rentrer : elle se résolvait en vagues et disparaissait au sein des flots. C'est un prototype lointain de ces îles enchantées, l'île de Saint-Brandan, par exemple, que les marins de notre moyen âge apercevaient parfois dans les lointains de l'horizon et qui s'évanouissaient quand on voulait en approcher. Le nom qu'elle porte est des plus significatifs à cet égard : c'est Ile de double *qu'elle s'appelle. J'ai déjà dit tant de fois ce qu'était le* double *(2), que j'hésite à en parler une fois de plus. En deux mots, le* double *est l'âme qui survit au corps et qu'il faut habiller, loger, nourrir*

(1) *Elisée Reclus*, Nouvelle Géographie universelle, *t. IX. p. 67 sqq.*
(2) Études égyptiennes, *t. I, p. 191-194.*

dans l'autre monde : une île de double *est donc une île où habite l'âme des morts, une sorte d'île paradisiaque analogue aux Iles Fortunées de l'antiquité classique. Le serpent qui l'habite est-il lui-même un double ou le gardien de la demeure des doubles? Je pencherai d'autant plus volontiers vers cette seconde explication que, dans tous les livres sacrés, au* Livre des morts, *au* Livre de savoir ce qu'il y a dans le monde de la nuit, *la garde des endroits où vivent les âmes est confiée le plus souvent à des serpents d'espèce différente. Les doubles étaient trop ténus pour que l'œil d'un vivant ordinaire pût les apercevoir ; aussi n'en est-il pas question dans le conte de Saint-Pétersbourg. Le gardien était pétri d'une manière plus solide, et c'est pourquoi le naufragé entre en relations avec lui. Lucien, dans son* Histoire véritable, *n'y met pas tant de façons : à peine débarqué dans l'île des Champs-Élysées, il lie commerce d'amitié avec les mânes et fréquente les héros d'Homère. C'était afin de mieux se moquer des romans maritimes de son temps. Le scribe égyptien, qui croyait à l'existence des îles où résidaient les bienheureux, conformait les aventures de son héros aux règles de sa religion.*

N'était-ce pas en effet comme une pointe poussée dans le domaine de la théologie que ce voyage d'un

*simple matelot à l'*Ile de double? *Selon l'une des doctrines les plus répandues, l'Égyptien, une fois mort, ne pouvait arriver dans l'autre monde qu'à la condition de faire une longue traversée. Il s'embarquait sur le Nil, au jour même de l'enterrement, et se rendait à l'ouest d'Abydos, où la Bouche de la fente s'ouvrait à lui pour qu'il sortît de notre terre (1). Les monuments nous le montrent dirigeant lui-même son navire et voguant à pleines voiles sur la mer mystérieuse d'Occident, mais sans nous dire quel était le but de sa course. On savait bien d'une manière générale qu'il finissait par aborder au* pays qui mêle les hommes *(2), et qu'il y menait une existence analogue à son existence terrestre; mais on n'avait que des notions contradictoires sur l'emplacement de ce pays. La croyance à la mer d'Occident est-elle une simple conception mythologique? Faut-il y voir un souvenir inconscient de l'époque très reculée à laquelle les bas-fonds du désert libyen, ce qu'on appelle aujourd'hui les* Bahr belâ-ma, les fleuves sans eau, *n'étaient pas encore asséchés et formaient à la vallée du Nil comme une ceinture de lacs et de marais? Quoi que l'on pense*

(1) Maspero, Études égyptiennes, *t. I, p. 121, sqq.*

(2) C'est l'expression même des textes égyptiens (Maspero, Études égyptiennes, *t. I, p. 135).*

*de ces questions, il me paraît certain qu'il y a entre le voyage du matelot à l'*Ile de double *et la croisière du mort sur la mer d'Occident une analogie indiscutable. Le conte de Saint-Pétersbourg n'est guère que la transformation en donnée romanesque d'une donnée théologique. Il nous fournit le premier en date de ces récits où l'imagination populaire s'est complu à représenter un vivant admis impunément chez les morts : c'est, à ce titre, un ancêtre très éloigné de la* Divine Comédie. *La conception première en est-elle égyptienne d'origine ? Si par hasard elle ne l'était pas, il faudrait avouer au moins que la manière dont elle a été traitée est conforme de tout point aux sentiments et aux mœurs du peuple égyptien.*

L'avenir nous rendra sans doute d'autres débris de cette littérature romanesque. Plusieurs sont sortis de terre depuis la première édition de ce livre. J'en connais d'autres qui sont cachés dans des musées de l'étranger ou dans des collections particulières où je n'ai pu m'ouvrir un accès, mais qui tomberont un jour où l'autre dans le domaine public. Les publications et les découvertes nouvelles nous forceront-elles à revenir sur les conclusions qu'on peut tirer de l'examen des contes connus jusqu'à ce jour ? Je sais bien qu'un égyptologue parlant en faveur de l'Égypte

est toujours suspect de plaider pour sa maison : il y a cependant quelques propositions que je puis établir sans encourir le reproche de partialité. Un premier point que nul ne s'avisera de contester, c'est que les versions égyptiennes de plusieurs contes sont beaucoup plus anciennes que les versions des mêmes contes relevées chez les autres peuples. Les manuscrits qui nous ont conservé le Conte des deux Frères, *et la* Querelle d'Apôpi et de Soqnounrî, *sont du XIV*e *ou du XIII*e *siècle avant notre ère. Le* Naufragé, *le* Conte fantastique de Berlin, *les* Aventures de Sinouhit *ont été écrits plusieurs centaines d'années plus tôt. Encore ces dates ne sont-elles que des dates à* minimâ, *car nous savons que les papyrus arrivés jusqu'à nous sont la copie de papyrus plus anciens. Où trouver ailleurs des contes populaires qu'on puisse reporter aussi haut ? L'Inde n'a rien qui remonte à pareille antiquité, et la Chaldée qui, seule parmi les contrées du monde classique, possède des monuments contemporains de ceux de l'Égypte, ne nous a pas livré un seul roman.*

En second lieu, l'étude sommaire que j'achève en ce moment aura suffi, j'espère, à convaincre le lecteur de la fidélité avec laquelle les contes connus dépeignent les mœurs de l'Égypte. Tout y est égyptien du commen-

cement jusqu'à la fin et les détails même qu'on a voulu donner comme indices d'une provenance étrangère se révèlent à nous comme étant purement indigènes quand on les examine de près. Non seulement les vivants, mais les morts qu'on met en scène, ont la tournure particulière au peuple des bords du Nil et ne sauraient être confondus en aucune façon avec les vivants et les morts d'un autre peuple. Je conclus de ces faits qu'il faut considérer l'Égypte, sinon comme un des pays d'origine des contes populaires, au moins comme un de ceux où ils se sont naturalisés le plus anciennement et où ils ont pris une forme vraiment littéraire. J'espère que de plus autorisés souscriront à cette conclusion.

LE

CONTE DES DEUX FRÈRES

Le conte, acheté en Italie par Madame Élisabeth d'Orbiney, de Londres, fut acquis, en 1857, par le British Museum, et publié par Birch, dans les *Select Papyri*, t. II, pl. IX-XIX (1860), in-folio. Une reproduction cursive de ce *fac-simile* couvre les pages 22-40 de l'*Ægyptische Chrestomathie* de M. Leo Reinisch, Vienne, 1875, petit in-folio.

Le texte a été traduit et analysé pour la première fois par :

E. de Rougé, *Notice sur un manuscrit égyptien en écriture hiératique*, écrit sous le règne de Merienphtah, fils du grand Ramsès, vers le XVe siècle avant l'ère chrétienne, dans l'*Athénæum Français*, 1852, et la *Revue archéologique*, Ire série, t. VIII, p. 30 sqq. Tirage à part, chez Leleux, 1852, in-8°, 15 pp. et 1 pl.

C.-W. Goodwin, *Hieratic Papyri*, dans les *Cambridge Essays*, 1858, p. 232-239.

Birch, *Select Papyri*, part. II, London, 1860, Text, p. 7-9.

Lepage-Renouf, *On the Decypherment and Interpretation of Dead Languages*, London, 1863, in-8°.

Chabas, *Étude analytique d'un texte difficile*, dans les *Mélanges Égyptologiques*, IIe série, 1864, p. 182-230.

Brugsch, *Aus dem Orient*, 1864, p. 7 sqq.

Ebers, *Ægypten und die Bücher Moses*, in-8°, 1868.

Maspero, *Le Conte des deux Frères*, dans la *Revue des Cours littéraires*, 1871, numéro du 28 février, p. 780 sqq.

Lepage-Renouf, *The Tale of the Two Brothers,* dans les *Records of the Past*, t. II, p. 137-152.

Maspero, *Conte des deux Frères*, dans la *Revue Archéologique,* IIe série, XIXe année (mars 1878). Tirage à part, chez Didier, Paris, in-8°, 16 p.

E. M. Coemans, *Manuel de la langue égyptienne,* 1887, t. I, p. 95-120.

W.-N. Groff, *Étude sur le Papyrus d'Orbiney*, Leroux, 1888, in-4°, 84-III p.

Ch.-E. Moldenke, *The tale of the two Brothers. A fairy tale of ancient Egypt, being the d'Orbiney Papyrus in hieratic character in the British Museum; to which is added the hieroglyphic transcription, a glossary, critical notes, etc. — 1st Part. The hieratic Text.* New-York, 1888, in-8°, 64 p.

Le manuscrit renferme dix-neuf pages de dix lignes, les cinq premières assez mutilées. Quelques lacunes ont été remplies par l'un des possesseurs modernes; elles ont été signalées sur le *fac-simile*. Le livre portait, à deux reprises, le nom de son propriétaire antique, *Sîti Minephtah,* qui régna plus tard sous le nom de *Sîti II.* Au verso de l'un des feuillets, un contemporain, peut-être Sîti lui-même, a tracé le mémorandum suivant :

Grands pains.....	17
Pains de seconde qualité.....	50
Pains de temple.....	68

Le manuscrit est du scribe *Ennana,* à qui nous devons le Papyrus Anastasi IV, et qui vivait sous Ramsès II, sous Mînephtah, sous Sîti II ; il a plus de trois mille ans d'existence.

LE

CONTE DES DEUX FRÈRES

(XIXe DYNASTIE)

Il y avait une fois deux frères d'une seule mère et d'un seul père (1) : Anou-

(1) La polygamie était permise, bien qu'elle ne fût pas toujours pratiquée par les simples particuliers. Souvent, un riche personnage, après avoir eu des enfants d'une femme légitime ou d'une concubine, la donnait en mariage à quelque subordonné qui en avait des enfants à son tour. Il n'était donc pas inutile de dire, en nommant deux frères, qu'ils étaient « d'une seule

pou (1) était le nom du grand, Bitiou (2) était le nom du petit. Or Anoupou, lui, avait une maison, avait une femme, et son petit frère était avec lui en guise de serviteur : c'était lui qui faisait les vêtements et allait derrière ses bestiaux aux champs, lui qui faisait les labours, lui qui battait, lui qui exécutait tous les travaux des champs ; car ce petit frère était un ouvrier excellent, il n'y avait point son pareil dans la Terre-Entière (3). Voilà ce qu'il faisait. Et beaucoup de jours après cela (4),

mère et d'un seul père ». La préséance accordée ici à la mère sur le père était de droit commun en Égypte : nobles ou roturiers, chacun indiquait la filiation maternelle de préférence à la paternelle. On s'intitulait : « Ousirtasen, né de la dame Monkhit », ou bien : « Sésousrî, né de la dame Ta-Amon », et on négligeait le plus souvent de citer le nom du père.

(1) Forme originelle du nom divin dont les Grecs et les Latins ont fait Anoubis, Anubis.

(2) Bitiou est le nom d'un roi mythique des temps antérieurs à Mînî : les Grecs l'ont connu sous le nom de Bytis.

(3) L'Égypte était divisée en deux moitiés *(Poshoui)*, en deux terres *(tooui)*, dont chacune était censée former un pays distinct, celui du nord *(to-miri)* et celui du sud *(to-rîsi* ou *To-qimâit)*. La réunion de ces deux contrées s'appelait tantôt *Qimit*, la terre noire, tantôt *Torzerouf*, la Terre-Entière.

(4) Il ne faut pas prendre cette transition à la lettre. « Beaucoup de jours après cela » n'implique pas nécessairement un laps de temps considérable ; c'est une formule sans valeur certaine, dont on se servait afin d'indiquer qu'un événement était postérieur à un autre. Pour marquer le passage d'aujourd'hui à demain, on disait : « Quand la terre s'éclaira, et qu'un second jour fut » ; pour aller au-delà on ajoutait : « Beaucoup de jours après cela. »

quand le petit frère était derrière ses bœufs, selon sa coutume de tous les jours, il revenait à sa maison chaque soir, chargé de toutes les herbes des champs, et voici ce qu'il faisait après qu'il était revenu des champs : il déposait les herbes devant son grand frère, qui était assis avec sa femme, il mangeait, il buvait, il dormait dans son étable, avec ses bœufs excellents (1). Et quand la terre s'éclairait et qu'un second jour était, après que les pains étaient cuits, il les mettait devant son grand frère, il emportait des pains pour les champs, il poussait ses bœufs pour les faire manger dans les champs. Tandis qu'il allait derrière ses bœufs, ils lui disaient : « L'herbe est bonne

(1) Dans les tableaux agricoles, on voit souvent le bouvier qui pousse ses bœufs devant lui, d'où l'expression « marcher, aller derrière les bœufs », pour « conduire les bœufs ». Il porte sur les épaules une sorte de bât, analogue à la bricole de nos porteurs d'eau, et d'où pendent, tantôt des couffes remplies de foin ou d'herbe, comme c'est le cas pour Bitiou, tantôt des cages qui renferment un lièvre, un hérisson, un faon de gazelle, une oie, un animal quelconque attrappé pendant la journée. De retour au logis, le bouvier déposait son faix devant le maître; celui-ci est représenté tantôt debout, tantôt assis sur un fauteuil à côté de sa femme, comme Anoupou dans notre roman. La même expression, et quelques autres éparses au cours du récit, se retrouvent mot à mot dans les textes des peintures d'El-Kab, où sont représentées des scènes de labourage. (Lepsius, *Denkmæler*, III, bl. 10, et Maspero dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1879, p. 58-63.)

en tel endroit »; lui, écoutait tout ce qu'ils disaient, il les menait au bon pâturage qu'ils souhaitaient. Aussi les bœufs qui étaient avec lui devenaient beaux, beaucoup, beaucoup; ils multipliaient leurs naissances, beaucoup, beaucoup (1).

Et quand ce fut la saison du labourage, son grand frère lui dit : « Prépare-nous notre attelage pour labourer, car la terre est sortie de l'eau (2), elle est bonne à labourer. Même, va-t'en au champ avec les semences, car nous nous mettrons à labourer demain matin »; ainsi dit-il. Son petit frère fit toutes les choses que son grand frère lui avait dit de faire. Quand la terre s'éclaira, et qu'un second jour fut, ils allèrent aux champs avec leur attelage; ils se mirent à labourer, et leur cœur fut joyeux beaucoup, beaucoup, de leur travail, et ils n'abandonnèrent pas l'ouvrage.

(1) Toute cette partie n'était pas aussi invraisemblable aux Égyptiens qu'elle l'est pour nous. Nous verrons, dans un fragment de conte fantastique qui sera donné plus loin, que le bon berger devait être quelque peu magicien pour protéger ses bêtes (cfr. p. 268) : l'auteur du *Conte des deux Frères* s'est donc borné à douer Bitiou d'un peu plus de science que n'en possédaient les bouviers ordinaires.

(2) C'est une allusion au retrait de l'inondation.

Et beaucoup de jours après cela, ils étaient aux champs et ils labouraient. Le grand frère dépêcha son petit frère, disant : « Cours, apportenous les semences du village ! » Le petit frère trouva la femme de son grand frère à sa coiffure (1). Il lui dit : « Debout ! donne-moi des semences, que je coure aux champs ; car mon grand frère en m'envoyant a dit : Point de flânerie » ! Elle lui dit : « Va, ouvre le magasin, prends ce qui te plaira, de peur que ma coiffure reste en chemin. » Le jeune homme entra dans son étable, prit une grande jarre, car son intention était d'emporter beaucoup de grains, la chargea de blé et d'orge et sortit sous le faix. Elle lui dit : « Quelle est la quantité qui est sur ton épaule ? » Il lui dit : « Orge, trois mesures, froment, cinq mesures, total, cinq, voilà ce qui est sur mon épaule. » Ainsi lui dit-il. Elle lui adressa la parole, disant : « C'est vraiment une grande vaillance qui est en toi, car je vois tes forces chaque jour ! » Et son

(1) La coiffure des Égyptiennes se composait ordinairement de petites tresses très minces et très nombreuses ; il fallait certainement plusieurs heures pour la mettre en ordre, et, une fois faite, on ne devait la renouveler qu'après un intervalle de plusieurs jours, comme aujourd'hui encore celle des femmes nubiennes.

cœur le connut en connaissance de désir amoureux. Elle se leva, elle le saisit, elle lui dit : « Viens ! reposons ensemble, une heure durant ! Si tu m'accordes cela, certes, je te ferai de beaux vêtements. » Le jeune homme devint comme une panthère du midi en fureur grande, à cause des vilaines paroles qu'elle lui disait, et elle eut peur beaucoup, beaucoup. Il lui parla, disant : « Mais certes, tu es pour moi comme une mère ! mais ton mari est pour moi comme un père ! mais lui, qui est mon frère aîné, c'est lui qui me fait subsister ! Ah ! cette grande horreur que tu m'as dite, ne me la dis pas de nouveau, et moi je ne la dirai à personne, et je ne la divulguerai de ma bouche à aucun homme. » Il chargea sa charge, il s'en alla aux champs. Quand il fut arrivé auprès de son grand frère, ils se mirent à s'acquitter de leur travail.

Et, sur le moment du soir, comme le grand frère retournait à sa maison, et que le frère cadet était derrière ses bœufs avec sa charge de toutes les choses des champs, et qu'il menait ses bestiaux devant lui pour les aller coucher à leurs

étables qui étaient dans le village (1), alors la femme du grand frère eut peur des paroles qu'elle avait dites. Elle prit de la graisse toute noire, et devint comme qui a été frappé d'un malfaiteur (2), afin de dire à son mari : « C'est ton petit frère qui m'a fait violence! » quand son mari reviendrait au soir, selon son habitude de chaque jour. En arrivant à sa maison, il trouva sa femme couchée et dolente comme d'une violence; elle ne lui versa point l'eau sur les mains selon l'habitude de chaque jour, elle ne fit pas la lumière devant lui, son logis était dans les ténèbres et elle étendue toute souillée. Son mari lui dit : « Qui donc a parlé avec toi ? » Voilà qu'elle lui dit : « Il n'y a personne qui ait parlé avec moi, excepté ton petit frère. Lorsqu'il vint prendre pour toi les semences, me trouvant assise toute seule, il me dit : « Viens, « toi, que nous reposions ensemble une heure

(1) Le frère aîné, maître de la ferme, entre directement chez lui, son travail une fois terminé. Le cadet, simple valet de ferme, doit encore se charger d'herbe et ramener les bestiaux à l'étable; il marche donc plus lentement et n'arrive à la maison que longtemps après l'autre. La femme a ainsi tout le temps de raconter une fausse histoire et d'exciter son mari contre son beau-frère.

(2) Elle se frotta de graisse sale, pour simuler les traces noirâtres et les meurtrissures que les coups laissent sur la chair humaine.

« durant ; orne ta chevelure. » Il me parla ainsi ; moi, je ne l'écoutai point : « Mais moi, ne suis-« je pas ta mère ? et ton grand frère n'est-il pas « pour toi comme un père ? » Ainsi lui dis-je. Il eut peur, il me battit pour que je ne te fisse point de rapport. Mais si tu permets qu'il vive, je suis morte ; car, vois, quand il viendra, le soir, comme je me suis plainte de ces vilaines paroles, ce qu'il fera est évident. »

Le grand frère devint comme une panthère du midi (1) ; il donna du fil à son couteau, il le mit dans sa main. L'aîné se tint derrière la porte de son étable, afin de tuer son petit frère, lorsqu'il viendrait, au soir, pour faire entrer ses bestiaux à l'étable. Et quand le soleil se coucha, et que le petit frère se chargea de toutes les herbes des champs, selon son habitude de chaque jour, et qu'il vint, la vache qui marchait en tête, à l'entrer dans l'étable, dit à son gardien : « Voici ton grand frère qui se tient devant toi, avec son couteau, pour te tuer ; sauve-toi devant lui ! » Quand il

(1) C'est l'expression consacrée et presque banale pour dire qu'un homme ou un souverain se met en colère : Ramsès II ou l'Éthiopien Piônkhi *s'emportent comme une panthère du midi*, ni plus ni moins que Bitiou.

entendit ce que disait la vache qui marchait en tête, la seconde lui ayant parlé de même, il regarda par dessous la porte de son étable, il aperçut les pieds de son grand frère qui se tenait derrière la porte, son couteau à la main (1), il posa son fardeau à terre, il se mit à courir à toutes jambes, et son grand frère partit derrière lui avec le couteau. Le petit frère cria vers Phrâ-Harmakhouiti (2), disant : « Mon bon maître, c'est toi qui juges le faux du vrai! » Et Phrâ entendit toutes ces plaintes, et Phrâ fit paraître une eau immense entre lui et son grand frère, et elle était pleine de crocodiles, et l'un d'eux se trouva d'un côté, l'autre de l'autre, et le grand frère par deux fois lança sa main pour frapper, par deux fois ne tua

(1) Le bas de la porte égyptienne ne touchait jamais le seuil : dans tous les tableaux où une porte est représentée, on aperçoit un vide assez considérable entre le bas du battant et la ligne de terre.

(2) Les Égyptiens nommaient le soleil Râ, et, avec l'article masculin, Prâ ou Phrâ. Harmakhouiti était Hor dans les deux horizons, c'est-à-dire le Soleil dans sa course diurne, allant de l'horizon du matin à l'horizon du soir. Les deux formes de Râ et d'Harmakhouiti, différentes à l'origine, s'étaient confondues depuis longtemps, à l'époque où le *Conte des deux frères* fut écrit, et l'expression Phrâ Harmakhouiti était employée comme simple variante de Phrâ ou de Râ dans le langage courant. D'Harmakhouiti, les Grecs ont fait Harmakhis; Harmakhis était personnifié dans le grand Sphinx de Gizéh, près des Pyramides.

pas son petit frère : voilà ce qu'il fit. Son petit frère l'appela de la rive, disant : « Reste là jusqu'à l'aube. Quand le disque solaire se lèvera, je plaiderai avec toi devant lui, afin que je rétablisse la vérité, car je ne serai plus avec toi jamais, je ne serai plus dans les lieux où tu seras : j'irai au Val de l'Acacia (1) ! »

QUAND la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, Phrâ-Harmakhouiti s'étant levé, chacun d'eux aperçut l'autre. Le jeune homme parla à son grand frère, disant : « Pourquoi venir derrière moi afin de me tuer en fraude, sans avoir entendu ce que ma bouche avait à dire? Mais moi, je suis cependant ton petit frère ! Mais toi, tu m'es comme un père ! Mais ta femme m'est comme une mère ! Or, ne serait-ce pas, quand tu m'eus envoyé pour nous apporter des semences, que ta femme m'a dit : « Viens, passons une heure, couchons-« nous ! » Et voici, elle a tourné cela pour toi en

(1) Le Val de l'Acacia paraît être en rapport avec la Vallée funéraire, où Amon, le dieu de Thèbes, allait faire une visite annuelle, afin de rendre hommage à son père et à sa mère, qui passaient pour y être enterrés. Il était situé, comme on le verra plus tard, sur les bords du Nil *(iaoumâ)*, sans doute près de l'endroit où le fleuve descendait du ciel sur notre monde.

autre chose. » Il fit connaître à son grand frère tout ce qu'il y avait eu entre lui et la femme. Il jura par Phrâ-Harmakhouiti, disant : « Toi, venir derrière moi pour me tuer en fraude, t'être tenu, le poignard à la main, contre la porte, en embuscade, quelle infamie ! » Il prit un couteau à couper les roseaux, il se trancha le membre, il le jeta à l'eau où le silure trembleur (1) le dévora, il s'affaissa, il s'évanouit : le grand frère en maudit son cœur beaucoup, beaucoup, et resta là à pleurer tout haut, car il ne savait comment passer sur la rive où était son petit frère, à cause des crocodiles. Son petit frère l'appela, disant : « Ainsi, tu t'es figuré une mauvaise action ! ainsi, tu ne t'es pas rappelé une seule bonne action ou une seule

(1) Selon la légende, Osiris, après avoir été coupé en morceaux par Typhon, avait été jeté au Nil. Tous les poissons avaient respecté les débris du dieu, sauf l'oxyrrhynque qui dévora le membre. Le scribe qui écrivit le *Conte des deux Frères* substitua le nom d'un autre poisson au nom de l'oxyrrhynque, sans doute par respect. Ce poisson, qui est représenté à plusieurs reprises sur les parois du tombeau de Ti, s'appelait *nârou ;* on le reconnaît aisément aux barbillons dont le pourtour de sa bouche est hérissé et à la forme convexe de sa nageoire caudale. C'est, comme le prouve la comparaison des dessins antiques avec les planches de la *Description de l'Égypte (Poissons du Nil,* pl. 12, fig. 1-4), le malaptérus électrique ou silure trembleur *(Description,* t. XXIV, p. 299 sqq.).

des choses que j'ai faites pour toi ! Ah ! va-t'en à ta maison, soigne toi-même tes bestiaux, car je ne demeurerai plus à l'endroit où tu seras, j'irai au Val de l'Acacia. Or, voici ce que tu feras pour moi : tu viendras prendre soin de moi si tu apprends qu'il m'est arrivé quelque chose. Car j'enchanterai mon cœur pour le placer sur le sommet de la fleur de l'Acacia; et, si on coupe l'Acacia et que mon cœur tombe à terre, tu viendras le chercher. Quand tu passerais sept années à le chercher, ne te rebute pas, mais, une fois que tu l'auras trouvé, mets-le dans un vase d'eau fraîche (1); alors je vivrai de nouveau, je rendrai le mal qu'on m'aura fait. Or, tu sauras qu'il m'est arrivé quelque chose, lorsqu'on te mettra une cruche de bière dans la main et qu'elle fera des bouillons : ne reste pas un moment de plus, après que cela te sera arrivé. » Il s'en alla au Val de l'Acacia, et son grand frère retourna à sa maison, la main sur sa tête, barbouillé de poussière (2). Lorsqu'il fut arrivé à sa maison, il tua

(1) La libation d'eau fraîche est indispensable aux morts : sans elle, ils ne peuvent revivre. Encore à l'époque Ptolémaïque, les Égyptiens hellénisés affirmaient, dans leurs épitaphes en langue Grecque, qu'Osiris « leur avait donné sous terre l'eau fraîche ».

(2) Une des marques de douleur les plus fréquentes en Égypte

sa femme, la jeta aux chiens (1), et demeura en deuil de son petit frère.

comme dans le reste de l'Orient. On ramassait des poignées de poussière et de boue pour s'en barbouiller le visage et la tête. Un tableau d'une tombe de Thèbes, reproduit par Wilkinson (*Manners and Customs*, 2me Édit., t. III, pl. LXVII), nous montre la famille et les amis du mort se souillant de la sorte en présence de la momie.

(1) Ce même trait se retrouve dans le *Conte de Satni Khâmoïs* (p. 200), où Tbouboui fait jeter les enfants du héros « en bas de « la fenêtre aux chiens et aux chats, et ceux-ci en mangèrent « les chairs ».

*
* *

Et beaucoup de jours après cela, le petit frère, étant au Val de l'Acacia sans personne avec lui, passait la journée à chasser les bêtes de la montagne, et venait se coucher le soir sous l'Acacia, au sommet de la fleur duquel son cœur était placé. Et beaucoup de jours après cela, il se construisit de sa main, dans le Val de l'Acacia, une villa remplie de toute bonne chose, afin de s'y établir. Comme il sortait de sa villa, il rencontra le Cycle des dieux (1) qui s'en allait régler les destins de leur Terre-Entière (2). Le cycle des dieux parla tous ensemble et lui dit :

(1) Les dieux cosmogoniques de l'antique Égypte formaient un ensemble théorique de neuf personnes divines, qu'on appelait *psît* ou *paoût noutirou*, « l'Ennéade, la neuvaine des dieux », ou, pour employer un terme plus vague, le Cycle des dieux. Cette Ennéade, dont chaque personne peut se décomposer en un nombre infini de formes secondaires, présidait à la création et à la durée de l'univers, tel que l'avaient conçue certaines écoles sacerdotales. Ici, elle joue un rôle analogue à celui des dieux d'Homère qui s'en allaient chez les Éthiopiens, les plus justes des hommes.

(2) C'est-à-dire : « de l'Egypte ». Cf. plus haut, p. 6, note 3.

« Ah ! Bitiou, taureau du Cycle des dieux (1), ne demeures-tu pas seul, après avoir quitté ton pays devant la femme d'Anoupou, ton grand frère ? Voici, sa femme est tuée, et tu lui as rendu tout ce qui avait été fait de mal contre toi. » Leur cœur souffrit pour lui beaucoup, beaucoup, et Phrâ-Harmakhouiti dit à Khnoumou (2) : « Oh ! fabrique une femme à Bitiou, afin que tu ne restes pas seul (3). » Khnoumou lui fit une compagne pour demeurer avec lui, qui était parfaite en ses membres plus que femme en la Terre-Entière, car tous

(1) L'épithète de « Taureau » est au moins bizarre, appliquée à un eunuque. On ne doit pas oublier cependant que Bitiou est Osiris, et que sa mésaventure, tout en lui enlevant sur la terre la puissance virile, ne l'empêche pas, comme dieu, de garder ses facultés prolifiques. Dans une des formes de la légende, Osiris, mutilé, réussit à féconder Isis et devient le père d'Horus.

(2) Le nom de Khnoumou signifie *le modeleur*, et l'on disait que le dieu avait *modelé* l'œuf ou la matière du monde sur un tour à potier. Khnoumou, qui était avant tout un dieu local, celui d'Eléphantine et du pays de la première Cataracte, était donc un dieu cosmique, et l'on comprend pourquoi l'Ennéade divine le choisit pour fabriquer une femme à Bitiou : il la pétrit, la modèle du limon de la terre. Nous verrons plus loin, par le *Conte de Khoufoui*, qu'il assistait aux accouchements (cf. p. 79, note 2) : c'était lui qui *modelait* l'enfant, lui donnait sa forme définitive après la naissance.

(3) Cette phrase renferme un brusque changement de personne. Dans la première partie, Phrâ s'adresse à Khnoumou et lui dit : « Fabrique une femme à Bitiou » ; dans la seconde, il se tourne brusquement vers Bitiou et lui dit : « Afin que tu ne sois plus seul. »

les dieux étaient en elle. Les Sept Hathors (1) vinrent la voir et dirent d'une seule bouche : « Qu'elle meure la mort du glaive! » Bitiou la désirait beaucoup, beaucoup : comme elle demeurait dans sa maison, tandis qu'il passait le jour à chasser les bêtes de la montagne, pour les déposer devant elle, il lui dit : « Ne sors pas dehors, de peur que le fleuve (2) t'enlève; je ne saurais te délivrer de lui, car je suis une femme tout comme toi (3), et mon cœur est posé au sommet de la fleur de l'Acacia, mais si un autre que lui le trouve, je me battrai avec lui. » Il lui ouvrait son cœur sous toutes ses formes.

Et beaucoup de jours après cela, Bitiou étant allé à la chasse, selon son habitude de chaque jour, comme la jeune femme était sortie pour se promener sous l'Acacia qui était auprès de sa maison, voici, elle aperçut le fleuve qui tirait vers elle, elle se prit à courir devant lui, elle entra

(1) Les Sept Hathors jouent ici le même rôle qu'ont les fées marraines dans nos contes de fées (Cfr. p. 230).

(2) Les Égyptiens anciens appelaient le Nil *la mer (iaoumâ)* comme les Égyptiens modernes *(bahr)*. On retrouvera l'expression jusque dans le *Conte de Satni* (p. 177 sqq.).

(3) Ne pas oublier que Bitiou est devenu eunuque.

dans sa maison. Le fleuve cria vers l'Acacia, disant : « Que je m'empare d'elle ! » et l'Acacia livra une boucle de ses cheveux. Le fleuve la porta en Égypte, il la déposa au logis des blanchisseurs de Pharaon, v. s. f. (1). L'odeur de la boucle de cheveux se mit dans les vêtements de Pharaon, v. s. f. ; l'on batailla avec les blanchisseurs de Pharaon, v. s. f., disant : « Odeur de parfum dans les vêtements de Pharaon, v. s. f. ! » On se mit à batailler avec eux chaque jour, et ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient, et le chef des blanchisseurs de Pharaon, v. s. f., vint au quai, car son cœur était dégoûté beaucoup, beaucoup, des querelles qu'on lui faisait chaque jour. Il s'arrêta, il se tint sur la berge, juste en face de la boucle de cheveux qui était dans l'eau ; il fit descendre quelqu'un. On la lui apporta, trouvant qu'elle sentait bon beaucoup,

(1) Pharaon est une forme hébraïsée, puis grécisée, du titre *Pirouï-âa*, « la double Grande maison », qui sert à désigner tous les rois. Si le souverain était *la double grande maison* et non pas simplement la grande maison, cela tient à ce que l'Égypte était divisée de temps immémorial en deux terres (Cf. p. 6, note 3) : comme le roi était un double roi, le roi de l'Égypte du Nord et le roi de l'Égypte du Sud, sa maison était une double maison pour répondre à chacune des deux personnes dont il se composait. V. s. f. est l'abréviation de la formule *Vie, santé, force*, qui suit toujours le nom d'un roi ou un titre royal.

beaucoup, et lui la porta à Pharaon, v. s. f. On amena les scribes magiciens de Pharaon, v. s. f. Ils dirent à Pharaon, v. s. f. : « Cette boucle de cheveux appartient à une fille de Phrâ-Harmakhouiti qui a en elle l'essence de tous les dieux (1). O toi à qui la terre étrangère rend hommage, que des messagers aillent vers toute terre étrangère pour chercher cette fille, et le messager qui ira au Val de l'Acacia, que beaucoup d'hommes aillent avec lui pour la ramener. » Voici, Sa Majesté, v. s. f., dit : « C'est parfait, parfait, ce que nous avons dit; » et on fit partir les messagers. Et beaucoup de jours après cela, les hommes qui étaient allés vers la Terre étrangère vinrent faire rapport à Sa Majesté, v. s. f. Mais ceux qui étaient allés vers le Val de l'Acacia ne vinrent pas : Bitiou les tua, et laissa un seul d'entre eux pour

(1) Dans les croyances des Égyptiens, comme dans celles de beaucoup d'autres peuples, toutes les parties du corps étaient si étroitement reliées par une sympathie mutuelle, qu'elles exerçaient encore leur action l'une sur l'autre, même séparées et transportées à de grandes distances. Le sorcier qui possédait un membre, des lambeaux de chair, des rognures d'ongle, surtout des cheveux, pouvait imposer sa volonté à l'homme d'où ces débris provenaient. On ne doit donc pas s'étonner si le Nil demande une boucle des cheveux de la Fille des Dieux, ni si les magiciens, en examinant cette boucle, reconnaissent immédiatement la nature de la personne à qui elle appartient.

faire rapport à Sa Majesté, v. s. f. Sa Majesté, v. s. f., fit partir beaucoup d'hommes et d'archers, aussi des hommes de char, pour ramener la fille des dieux; une femme était avec eux et lui donna tous les beaux affiquets d'une femme (1). Cette femme vint en Égypte avec la fille des dieux, et on se réjouit d'elle dans la Terre-Entière. Sa Majesté, v. s. f., l'aima beaucoup, beaucoup, si bien qu'On (2) la salua Grande Favorite. On lui parla pour lui faire dire qui était son mari, et elle dit à Sa Majesté, v. s. f. : « Qu'on coupe l'Acacia et qu'on le détruise! » On fit aller des hommes et des archers avec leurs outils pour couper l'Acacia ; ils arrivèrent à l'Acacia, ils coupèrent la fleur sur laquelle était le cœur de Bitiou, et il tomba mort en cette male heure.

Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, après que l'Acacia eut été coupé, comme Anoupou, le grand frère de Bitiou, entrait dans

(1) M. Piehl (*Zeitschrift*, 1886, p. 80-81) préférerait traduire : « Une femme était avec eux et lui donna tous les gâteaux doux « d'une femme. »

(2) On, répondant à la forme du pronom indéfini *emtoutou* suivie du déterminatif divin, parait désigner constamment le Pharaon. « On la salua » sera donc l'équivalent de « Pharaon la salua ».

sa maison et s'asseyait, ayant lavé ses mains, on lui donna une cruche de bière et elle fit des bouillons, on lui en donna une autre de vin et elle se troubla. Il prit son bâton avec ses sandales, aussi ses vêtements avec ses armes, il se mit à marcher vers le Val de l'Acacia, il entra dans la villa de son petit frère et trouva son petit frère étendu sur sa natte, mort. Il pleura, quand il aperçut son petit frère étendu mort; il s'en alla pour chercher le cœur de son petit frère, sous l'Acacia à l'abri duquel son petit frère couchait le soir, il fit trois années de recherche sans rien trouver. Et il entamait la quatrième année, quand le cœur de son petit frère désira venir en Égypte et dit : « J'irai demain »; ainsi dit-il en son cœur (1). Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, Anoupou alla sous l'Acacia, passa son temps à chercher;

(1) Les Égyptiens décomposaient la personne humaine en divers éléments distincts, doués chacun d'une sorte de vie indépendante. Le cœur, évoqué par Osiris, juge des Enfers, venait, après la mort, rendre témoignage des actions du défunt *(Livre des Morts,* ch. xxx). Il n'est donc pas étonnant de trouver le cœur de Bitiou vivant encore, après la chute de l'arbre sur lequel il avait été placé, et disant : « J'irai demain en Égypte ». Le manuscrit ajoute : « ainsi dit-il en son cœur », qui est un idiotisme commun dans les textes, mais présente ici une apparence singulière. C'est en effet « le cœur » lui-même qui est supposé prononcer la phrase « en son cœur ».

il revint le soir, et, regardant autour de lui pour chercher de nouveau, il trouva une baie, la retourna sens dessus dessous, et voici, c'était le cœur de son petit frère. Il apporta une tasse d'eau fraîche, l'y jeta et s'assit selon son habitude de chaque jour. Et lorsque la nuit fut, le cœur ayant absorbé l'eau, Bitiou tressaillit de tous ses membres, se mit à regarder fixement son frère aîné, puis défaillit (1). Anoupou, le grand frère, saisit la tasse d'eau fraîche où était le cœur de son petit frère; celui-ci but, son cœur fut en sa place, et lui devint comme il était autrefois. Chacun d'eux embrassa l'autre, chacun parla avec son compagnon. Bitiou dit à son grand frère : « Voici, je vais devenir un grand taureau qui aura tous les bons poils, et dont on ne connaîtra pas la nature (2).

(1) Litt. : « son cœur fut en défaillance, le cœur lui faillit. » L'idiotisme égyptien, très naturel ailleurs, est ici un véritable non-sens. Le cœur de Bitiou, n'étant pas encore en sa place, ne peut pas tomber en défaillance.

(2) Ce taureau est un Apis, Bitiou n'étant lui-même qu'une forme populaire d'Osiris. Apis devait avoir sur le corps un certain nombre de marques mystiques, dessinées par des poils de couleurs diverses. Il était noir, portait au front une tache blanche triangulaire, sur le dos la figure d'un vautour ou d'un aigle aux ailes éployées, sur la langue l'image d'un scarabée ; les poils de la queue étaient doubles. « Le scarabée, le vautour, et toutes celles des autres marques qui tenaient à la présence et à la disposition relative des épis, n'existaient pas réellement. Les prêtres,

Toi, assieds-toi sur mon dos quand le soleil se lèvera, et, lorsque nous serons au lieu où est ma femme, je rendrai tout le mal qui m'a été fait. Toi, conduis-moi à l'endroit où l'On est, et on te fera toute bonne chose, on te chargera d'argent et d'or pour m'avoir amené à Pharaon, v. s. f., car je serai un grand miracle et on se réjouira de moi dans la Terre-Entière, puis tu t'en iras dans ton bourg ». Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, Bitiou se changea en la forme qu'il avait dite à son grand frère. Anoupou, le grand frère, s'assit sur son dos, à l'aube, et arriva à l'endroit où l'On était. On le fit remarquer à Sa Majesté, v. s. f., elle le regarda, elle entra en liesse beaucoup, beaucoup, elle lui fit grand fête beaucoup, beaucoup, disant : « C'est un grand miracle qui se produit ! » et on se réjouit de lui dans la Terre-Entière (1). On chargea d'argent et d'or le grand

initiés aux mystères d'Apis, les connaissaient sans doute seuls et savaient y voir les symboles exigés de l'animal divin, à peu près comme les astronomes reconnaissent, dans certaines dispositions d'étoiles, les linéaments d'un dragon, d'une lyre et d'une ourse. » (Mariette, *Renseignements sur les Apis,* dans le *Bulletin archéologique de l'Athenæum français,* 1855, p. 54.)

(1) Pendant le temps qui s'écoulait entre la mort d'un Apis et l'invention d'un autre Apis, l'Égypte entière était en deuil; l'intronisatiou du nouvel Apis faisait cesser le deuil et était

frère, qui s'établit dans son bourg; On lui donna des gens nombreux, des biens nombreux, et Pharaon, v. s. f., l'aima beaucoup, beaucoup, plus que tout homme en la Terre-Entière.

Et beaucoup de jours après cela, le taureau entra dans le harem (1), se tint à l'endroit où était la favorite, se mit à lui parler, disant : « Vois, je vis pourtant. » Elle lui dit : « Toi, qui es-tu donc? » Il lui dit : « Moi, je suis Bitiou. Tu as su faire abattre par Pharaon, v. s. f., l'Acacia sous lequel était ma demeure, si bien que je ne pusse plus vivre, et, vois, je vis pourtant, je suis taureau. » La favorite eut peur beaucoup, beaucoup, du propos que lui avait tenu son mari. Il sortit du harem, et Sa Majesté, v. s. f., vint passer un jour heureux avec elle : elle fut à la table de Sa Majesté et On fut bon pour elle beaucoup, beaucoup.

célébrée par de grandes fêtes. Le roman reproduit donc en cet endroit les habitudes de la vie réelle.

(1) Les animaux sacrés avaient libre accès à toutes les parties du temple où ils vivaient. On sait les franchises dont jouissait le bouc de Mendès et les fantaisies singulières auxquelles il se livrait parfois (Hérodote, II, XLVI). Bitiou, en sa qualité de taureau sacré, pouvait pénétrer, sans qu'on l'en empêchât, dans les parties du palais fermées au vulgaire et jusque dans le harem.

Elle dit à Sa Majesté, v. s. f. : « Jure-moi par Dieu disant : « Ce que tu diras, je l'écouterai pour « toi. » Il écouta tout ce qu'elle disait : « Qu'il me soit donné de manger le foie de ce taureau, car il ne fera jamais rien qui vaille. » C'est ainsi qu'elle lui parla. On s'affligea de ce qu'elle disait beaucoup, beaucoup, et le cœur de Pharaon en fut malade beaucoup, beaucoup. Et quand la terre s'éclaira et qu'un second jour fut, on célébra une grande fête d'offrandes en l'honneur du taureau, et on envoya un des premiers officiers de Sa Majesté, v. s. f., pour faire égorger le taureau. Or, après qu'on l'eut fait égorger, comme il était sur l'épaule des hommes qui l'emportaient, il secoua son cou, il laissa tomber deux gouttes de sang vers les deux grands perrons (?) de Sa Majesté, v. s. f. : l'une d'elles fut d'un côté de la grande porte de Pharaon, v. s. f., l'autre de l'autre côté, et elles poussèrent en deux grands perséas (1), dont chacun était de toute beauté. On alla dire à Sa Majesté, v. s. f. : « Deux grands perséas ont poussé en grand miracle pour Sa Majesté, v. s. f., pendant la nuit, à côté de la grande porte de Sa

(1) Le Perséa, d'après Schweinfurth le *Mimusops Schimperi*, était consacré à Osiris.

Majesté, v. s. f » ; et on se réjouit à cause d'eux dans la Terre-Entière, et On leur fit des offrandes.

Et beaucoup de jours après cela, Sa Majesté, v. s. f., sortit du portail (1) de lapis-lazuli, le cou ceint de guirlandes de toute sorte de fleurs ; il était sur son char de vermeil et sortit du palais royal, v. s. f., pour voir les perséas. La favorite sortit sur un char à deux chevaux, à la suite de Pharaon, v. s. f. Sa Majesté, v. s. f., s'assit sous un des perséas (2), la favorite s'assit sous l'autre perséa. Quand elle fut assise, le perséa se mit à parler à sa femme : « Ah ! perfide ! Je suis Bitiou et je vis en dépit de toi. Tu as su faire couper par Pharaon, v. s. f., l'Acacia sous lequel était ma

(1) Litt. : « *se leva* du portail ». Le roi étant le fils du Soleil, on se sert, pour rendre ses actions, des mêmes mots qu'on emploie à marquer les phases du soleil. Les tableaux des tombes de Tell-el-Amarna pourraient servir d'illustrations à cette scène. Ils nous montrent le roi sortant d'un palais, et, derrière lui, la reine et les princesses royales, chacune sur son char : les coureurs et les officiers de la garde marchent en file des deux côtés du cortège (*Lepsius, Denkm.* III, pl. 92-93).

(2) Le scribe égyptien a passé ici une ligne entière : « Sa Majesté s'assit sous un des Perséas, *la favorite s'assit sous l'autre perséa. Quand elle fut assise, le perséa* se mit à parler avec sa femme. » C'est un véritable *bourdon* que le scribe a commis. Dans l'original qu'il avait sous les yeux deux lignes se terminaient par le mot *perséa :* il a sauté la seconde.

demeure, puis je suis devenu taureau, et tu m'as fait tuer ». Et beaucoup de jours après cela, comme la favorite était à la table de Sa Majesté, v. s. f., et qu'On était bon pour elle, elle dit à Sa Majesté, v. s. f. : « Jure-moi par Dieu, disant : « Ce « que me dira la favorite, je l'écouterai pour elle. » Parle ! » Il écouta tout ce qu'elle disait. Elle dit : « Qu'on abatte ces deux perséas, qu'on en fasse de bonnes planches ! » On écouta tout ce qu'elle disait. Et beaucoup de jours après cela, Sa Majesté, v. s. f., envoya des charpentiers habiles, on coupa les perséas de Pharaon, v. s. f., et se tenait là, regardant faire, la royale épouse, la favorite. Un copeau s'envola, entra dans la bouche de la favorite. Elle l'avala et conçut. On façonna les poutres, et On en fit tout ce qu'elle voulut.

Et beaucoup de jours après cela, elle mit au monde un enfant mâle, et on alla dire à Sa Majesté, v. s. f. : « Il t'est né un enfant mâle ! » On l'apporta, on lui donna des nourrices et des remueuses (1). On se réjouit dans la Terre-En-

(1) Cette charge de « remueuse » ou de » berceuse » était parfois remplie par des hommes : quelques hauts fonctionnaires de la XVIIIe dynastie en ont été investis. Le mot *khmomou*, qui la

tière, On se mit à faire un jour de fête, on commença d'être en son nom (1). Sa Majesté, v. s. f., l'aima beaucoup, beaucoup, sur l'heure, et On le salua fils royal de Kaoushou (2). Et beaucoup de jours après cela, Sa Majesté, v. s. f., le fit prince héritier de la Terre-Entière. Et beaucoup de jours après cela, quand il fut resté beaucoup d'années prince héritier de la Terre-Entière, Sa Majesté, v. s. f., s'envola vers le Ciel (3). Bitiou dit : « Qu'on m'amène les grands conseillers de Sa Majesté, v. s. f., que je les instruise de tout ce qui s'est passé à mon sujet. » On lui amena sa femme, il plaida contre elle par devant eux, on exécuta leur sentence. On lui amena son grand frère, et il le fit

désigne, signifie au propre *dormir, assoupir* : le *khnomou* est donc au propre la personne qui endort l'enfant, la *monâit* celle qui lui donne le sein.

(1) Cette phrase obscure semble signifier, ou qu'on commença à donner le nom du jeune prince aux enfants qui naquirent après lui, ou qu'on commença à mettre son nom dans le protocole des actes publics.

(2) Un des titres des princes de la famille royale. Le *fils royal de Kaoushou* était, à proprement parler, le gouverneur du pays de Kaoushou, c'est-à-dire de l'Éthiopie. Dans la réalité, ce titre pouvait ne pas être simplement honorifique : le jeune prince gouvernait lui-même, et faisait, dans les régions du haut Nil, l'apprentissage de son métier de roi.

(3) Un des euphémismes ordinaires du style officiel égyptien, pour dire qu'un roi est mort. Cfr. p. 96 du présent volume.

prince héritier de la Terre-Entière. Il fut vingt ans roi d'Égypte, puis passa de la vie, et son grand frère fut en sa place dès le jour des funérailles. —

Il est fini en paix ce livre, pour le compte du scribe trésorier Qagabou, du trésor de Pharaon, v. s. f., du scribe Hori, du scribe Ennana, le maître des livres. Quiconque parle de ce livre, Thot soit son allié.

HISTOIRE D'UN PAYSAN

Ce conte paraît avoir été très populaire pendant la durée du Moyen Empire égyptien, car nous connaissons trois manuscrits qui le renferment, deux à Londres, un à Berlin. Les deux manuscrits de Berlin sont publiés dans les *Denkmäler aus Ægypten und Æthiopien* de Lepsius, Abtheilung VI.

1° *Papyrus de Berlin n° 2*, de la planche 108 à la planche 110, renfermant trois cent vingt-cinq lignes d'une grosse écriture des premiers temps de la XVIIIe dynastie, soignée au commencement, de plus en plus négligée à mesure qu'on avance vers la fin. Le début et la conclusion de l'histoire manquent.

2° *Papyrus de Berlin n° 4*, planche 113, renfermant cent quarante-deux lignes d'une écriture très rapide de la même époque que le précédent. Il paraît avoir été détérioré par un maniement prolongé, et les lacunes provenant de l'usure, jointes au peu de netteté du caractère, le rendent presque indéchiffrable. Les parties conservées contiennent, vers la fin, une cinquantaine de lignes en plus; cependant la conclusion du récit manque encore.

Le Papyrus de Londres est inédit. Il faisait partie du fonds Butler, et a reçu le nom de

3° *Papyrus Butler*, *n° 527*. Il est d'une grosse écriture, assez soignée, des premiers temps de la XVIIIe dynastie. Il est plus développé que les deux manuscrits précédents, et ajoute à ce qu'ils nous font connaître une quinzaine de lignes d'introduction, qui ne nous donnent pas encore le commencement de l'histoire.

En combinant les éléments que nous fournissent ces trois manuscrits, on arrive à reconstituer un texte assez long, mais incomplet au début et à la fin.

Le sujet du conte a été découvert et signalé presque simultanément par MM. Chabas et Goodwin. M. Chabas donna la traduction suivie des premières lignes dans son mémoire sur

Les Papyrus hiératiques de Berlin, récits d'il y a quatre mille ans, Paris, 1863, in-8°, p. 5-36.

Goodwin se contenta de publier une analyse fort courte dans un article intitulé :

The Story of Saneha, An Egyptian Tale of Four Thousand Years ago, dans le *Frazer's Magazine* (n° du 15 février 1865, p. 185-202), p. 188. M. Chabas n'avait connu, pour établir son texte, que les Papyrus de Berlin; M. Goodwin eut la bonne fortune de découvrir le *Papyrus Butler* au British Museum et insèra la traduction raisonnée des premières lignes dans les

Mélanges Égyptologiques de Chabas, 2e série. Paris, 1864, Benjamin Duprat, in-8°, p. 249-266, ce qui fournit à M. Chabas lui-même (p. 266-272) l'occasion de rectifier quelques détails de sa propre traduction et de la traduction anglaise.

Depuis lors, on n'a rien publié sur ce sujet. J'ai eu l'occasion d'étudier et de traduire le texte pour mes cours au Collège de France, et c'est une partie de cette traduction qu'on va lire. J'ai pensé qu'il valait mieux arrêter le récit au moment où le paysan,

mis en surveillance par ordre du roi, commence à se lamenter. Le texte de ses plaintes est rempli d'expressions qui demanderaient un commentaire perpétuel pour être comprises, et risquerait de ne pas intéresser le lecteur. J'ai cru pouvoir restituer sans inconvénient, au commencement, quelques lignes qui indiquent comment débutait l'histoire.

Comme le conte précédent, celui-ci nous fait connaître quantité de détails sur les mœurs, la condition, les misères des petites gens. La ressemblance des mœurs anciennes et des mœurs actuelles s'y révèle d'une manière frappante, et l'homme auquel un petit fonctionnaire de village vole un âne ou un chameau, ses plaintes et ses récriminations inutiles, ses séances prolongées à la porte de l'officier de police ou du grand seigneur qui est censé devoir lui rendre justice, sont expériences journalières pour quiconque a vécu hors d'Alexandrie et du Caire. Il n'est pas jusqu'aux discours interminables du paysan qu'on ne retrouve, presque avec les mêmes hyperboles, dans la bouche du fellah contemporain. Le pauvre diable se croit obligé de parler beau pour attendrir son juge et rassemble tout ce qu'il sait d'images et d'arabe élégant, le plus souvent sans trop se soucier du sens ni bien calculer ses effets. Les difficultés que les oraisons de notre paysan présentent tiennent sans doute à la même cause qui empêche l'Européen de comprendre un fellah qui porte plainte. L'incohérence des idées et l'obscurité du langage sont dues au désir de bien dire qui possède le malheureux et au peu d'habitude qu'il a de manier le langage relevé. L'auteur de notre conte me semble avoir réussi trop complètement à rendre ce côté légèrement comique du caractère national.

Si le manuscrit ne remonte pas plus haut que la XVIIe ou la

XVIIIe dynastie, l'ouvrage qu'il renferme est certainement de composition plus ancienne. Je le rattacherai volontiers, comme on a fait depuis Chabas, au moyen empire, et plutôt aux temps qui suivirent la XIIe dynastie qu'à la XIIe dynastie elle-même : c'est là toutefois un point qui ne pourrait être établi sans de longues discussions.

HISTOIRE D'UN PAYSAN

(XIIIe DYNASTIE)

Il y avait une fois dans le pays de Hâkhininsouton (1) un paysan. Il avait une femme, et il avait trois enfants, et il avait des ânes sur lesquels il chargeait les produits du pays pour aller les vendre au loin. Il se rendit un jour à l'Oasis du Sel (2), et y vendit ce qu'il avait

(1) Hâkhininsouton ou Hâkhininsou est la ville que les Assyriens nommaient Khininsou, les Hébreux Khanès, les Coptes Hnès : c'est aujourd'hui *Hénassiéh* ou *Ahnas el-Médinéh*.

(2) L'Oasis du Sel est le pays du Ouady-Natroun, à ouest du Delta et au nord-ouest de Hnès.

apporté avec lui et reçut en échange (1) des légumes, des fruits, et les substances médicinales diverses qui proviennent de l'Oasis du Sel.

QUAND le paysan fut parti pour retourner à Khininsouton, et qu'il fut arrivé au canton de sa demeure, vers le vallon qui vient de la ville de Tonou (2), il rencontra là un individu qui se tenait sur le bord de l'eau. C'était un chasseur (3), nommé Asari, vassal du grand intendant Mirouitensi. Le chasseur, dès qu'il vit l'âne de ce paysan, dit tout émerveillé en son cœur : « L'heure « m'est favorable à prendre les marchandises de « ce paysan. » Or la maison de ce chasseur était sur un terrain joignant la route, qui était resserrée, pas large, et on y lavait des étoffes, car un des côtés avait de l'eau, et l'autre avait des arbres

(1) La partie conservée du texte commence en cet endroit.

(2) Peut-être Tonou est-il Atniéh, dont le site est indiqué sur la carte de la Commission d'Egypte, un peu au nord de Hnès. Atniéh viendrait de Tonou, Tnou, par adjonction de l'*elif* prothétique, comme Esnéh vient de Sni, Edfou de Tbô, Akhmim de Khmim, Khemmis, Atfiéh de Tpih, etc.

(3) Il n'est pas bien certain que le mot égyptien désigne un *chasseur* : j'ai conservé cette dénomination faute de mieux. *Asari* signifie à proprement parler le *tamarisque*, comme l'arabe *açl*, *atl*; ce nom n'est pas rare sur les monuments du Moyen-Empire.

fruitiers. Ce chasseur dit à son serviteur : « Allons, « apporte-moi un coffre à linge de la maison ; » et le serviteur l'apporta sur le champ. Il transporta le coffre près du terrain qui joignait le chemin ; il fixa un coin de l'étoffe dans l'eau et la tendit de l'autre côté jusque sur les arbres fruitiers (1).

Le paysan vint sur le chemin public, et l'employé dit : « S'il te plaît (2), paysan, ne « monte pas sur mes vêtements. » Le paysan dit : « S'il te plaît, mon chemin est bon. » Lorsqu'il fut passé, ce chasseur dit : « N'as-tu pas pris mes « dattes sur le chemin ? » Ce paysan dit : « La

(1) La suite du récit nous donne la raison de ces préparatifs. Le chasseur, en barrant le sentier, compte obliger le paysan à le quitter pour passer à travers les arbres. En chemin, l'âne happera quelques légumes ou quelques fruits à droite et à gauche, comme fait encore aujourd'hui en pareil cas tout baudet égyptien ; l'ânier, s'il ne l'encourage pas à marauder, l'en empêchera encore moins, comme fait encore aujourd'hui en pareil cas tout ânier égyptien : le chasseur constatera de vol et confisquera l'âne. Aujourd'hui, le propriétaire d'un champ se contente de couper une oreille au baudet voleur, *harami :* j'ai cependant entendu citer à plusieurs reprises tel cas où il faisait comme le chasseur de notre conte et s'emparait de la bête.

(2) Les mots que je traduis *S'il te plaît*, par à peu près, *Iri hositk* ou *Iri er hositk*, forment une phrase polie par laquelle les Egyptiens de même classe introduisaient une requête à leurs égaux, acquiesçaient à une proposition ou répondaient à une question qu'on leur adressait. La traduction littérale serait *Fais ton bon plaisir*.

« montée était longue; le chemin avait des dattes,
« et tu t'es arrangé de manière que nous ne pus-
« sions passer que par dessus tes vêtements, n'au-
« rais-tu pas dû les écarter du chemin? Alors voilà
« que cet âne-ci, qui est à moi, a rempli sa bouche
« de dattes. » Ce chasseur dit : « Voici que je
« vais t'enlever ton âne, puisqu'il a mangé mes
« dattes, car il faut qu'il subisse son châtiment. »
Ce paysan dit : « Mes voies sont bonnes, mais ce
« que tu fais est injuste. Je consens à détourner
« mon âne, j'éloigne mon âne de ton linge, et tu
« t'empares de lui parce qu'il a rempli sa bouche
« de dattes! Mais certes je connais le maître de ce
« domaine; c'est le grand intendant Mirouitensi.
« Lui, certes, châtie la violence dans cette Terre
« entière (1) : serai-je violenté par lui sur son
« domaine? » Ce chasseur dit : « Est-ce là vrai-
« ment le langage que peut tenir à son maître un
« homme qui est traité vulgairement du nom de
« misérable? Moi, si c'est moi qui te parle, c'est
« le grand intendant qui te jugera! » Alors il se
saisit de branches de tamarisque et d'acacia, et il
lui en flagella tous les membres; il ravit son âne

(3) La *Terre entière* est un des noms que les Égyptiens donnaient couramment à l'Égypte (Cfr. p. 6, note 3).

et le fit entrer dans son champ. Lors, ce paysan pleura très fort par douleur de ce qu'on lui faisait. Ce chasseur dit : « N'élève pas la voix, paysan, « ou tu iras à la ville du divin seigneur du « silence (1) ! » Ce paysan dit : « Tu m'as frappé, « tu as volé ma propriété, tu t'en es emparé : « c'est moi qui implorerai de ma bouche le divin « seigneur du silence. Rends-moi ce qui m'ap- « partient, et alors, certes, je ne me plaindrai pas « de ta dureté. »

Ce paysan passa la durée d'un jour à implorer ce chasseur, sans que celui-ci lui fît droit pour cela. Quand ce paysan se fut rendu à Hâkhininsouton afin d'implorer le grand intendant, il le trouva sortant de la porte de sa maison pour monter dans la barque attachée à son administration. Ce paysan dit : « O seigneur, je vais ré- « conforter ton cœur par mon discours. C'est « l'occasion de me faire venir ton serviteur, l'in- « time de ton cœur ; car c'est pour obtenir qu'il

(1) La réponse du chasseur est une véritable menace de mort. Le *divin seigneur du silence*, c'est Osiris, le dieu de l'autre monde ; sa *ville* est le tombeau. Osiris, dans ce rôle, avait pour compagne une déesse, qui porte le nom significatif de *Miritskro*, celle qui *aime le silence*.

« vienne que je me suis dirigé vers toi (1). » Le grand intendant Mirouitensi fit venir son serviteur, l'intime de son cœur, le premier auprès de lui, et le paysan lui conta toute cette affaire, telle qu'elle était, entièrement. Le grand intendant Mirouitensi se fit rendre compte de ce qu'était ce chasseur par les jeunes gens qui étaient auprès de lui (2), et ils lui dirent : « C'est une de ces que-
« relles de paysan vers qui vient un autre; c'est
« ainsi que les gens en agissent avec ceux de leur
« pays quand d'autres viennent vers eux, c'est
« ainsi qu'ils agissent. En cette occasion, ce chas-
« seur a enlevé quelque peu de natron et quelque
« peu de sel qu'il avait reçu l'ordre de se procurer

(1) La forme complimenteuse que le paysan est obligé de donner à ses paroles nous cache un peu le fond de sa pensée. En bonne rhétorique égyptienne, c'est faire grand éloge d'un personnage que de dire qu'il est équitable et qu'il aime se montrer tel envers ses inférieurs. Le paysan débute donc par affirmer à Mirouitensi qu'il va le réjouir en lui fournissant l'occasion d'accomplir un acte de justice. Puis, comme Mirouitensi était sur le point de sortir et n'avait pas le temps d'écouter la plainte, il le prie de déléguer son secrétaire intime pour recevoir la déposition. Un fellah d'aujourd'hui ne parlerait ni n'agirait autrement en pareille circonstance.

(2) Les *jeunes gens* forment ce que nous appellerions le *cabinet* du grand intendant : ce sont de jeunes scribes attachés à la personne du fonctionnaire pour connaître des affaires qui lui sont soumises, aller porter ses ordres, exécuter des commissions, conduire des enquêtes.

« et qu'il s'est procuré ainsi (1). » Le grand intendant Mirouitensi garda le silence : il ne répondit pas à ces jeunes gens, il répondit à ce paysan. Quand ce paysan vint implorer le grand intendant Mirouitensi, il lui dit : « Mon maître, le plus « grand des grands, le guide de qui n'a rien! « Quand tu descendras au bassin de la justice, « navigues-y avec des vents favorables, que la « voile de ton mât ne se déchire point ; qu'il n'y « ait pas de gémissement dans ta cabine, et que le « malheur ne marche pas derrière toi; que tes « œuvres vives ne se brisent point; ne sois pas « emporté, ne sois pas jeté à la terre; puisse le

(1) Comme on voit, il n'est plus question du baudet dans le rapport des *jeunes gens*, et l'affaire change d'aspect. Le chasseur n'a plus agi de sa propre inspiration : il avait reçu l'ordre, on ne dit pas de qui, de se procurer un peu de natron et de sel, il a pris au premier venu ce qu'on lui demandait. La querelle est donc une querelle de fellah à fellah, comme il s'en élève tous les jours en pareil cas. Ce chasseur n'est pas coupable, ou du moins n'est pas responsable, puisqu'il n'a fait qu'obéir à un ordre : on ne va pas jusqu'à dire que le paysan est dans son tort et devrait ne pas réclamer, puisqu'il s'agit du décret d'un supérieur, mais on l'implique en rejetant son affaire dans la catégorie des querelles journalières que soulevait l'exécution des ordres administratifs. Il semble bien ressortir du contexte que les *jeunes gens* avaient, pour présenter les choses sous ce jour, quelque raison majeure : le chasseur avait dû les voir et les gagner à sa cause par des procédés qui ne sont pas encore bannis, loin de là, de l'Égypte moderne.

« courant ne pas te saisir, et toi ne pas goûter
« la vase du fleuve; puisse ton aspect ne pas
« devenir un objet de terreur vers qui viennent
« les poissons et qui écarte les gens de la
« rive, puisses-tu ne pas être une impureté sur
« l'eau (1)! Toi, tu es le père du misérable, le
« mari de la veuve, le frère de la jeune femme, le
« vêtement de qui n'a plus de mère : accorde que
« j'aie lieu de proclamer ton nom comme une loi
« dans le pays. Bon seigneur, guide sans caprice,
« grand sans petitesse, toi qui anéantis la faus-
« seté et fais être la vérité, viens à la parole de
« ma bouche : je parle, écoute et fais justice. O
« généreux, le généreux des généreux, détruis ce
« qui cause ma douleur; me voici, relève-moi,
« juge-moi, car me voici devant toi suppliant. »

(1) Tout ce passage fait allusion à l'une des scènes de la vie d'outre-tombe, le plus souvent représentée dans les hypogées égyptiens. Le mort était supposé se rendre en bateau dans l'autre monde : il y pénétrait, à l'ouest d'Abydos, et y naviguait sur « l'excellente mer d'Occident », dont nous rencontrerons la mention au *Conte de Sinouhit* (p. 118). L'apostrophe du paysan montre que cette mer céleste était sujette aux orages comme les mers de notre monde, et que les pervers avaient tout à redouter de ses fureurs, même le naufrage.

Or ce paysan parlait ainsi du temps du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nibkanirî, à la voix juste (1). Quand le grand intendant Mirouitensi, le premier auprès de Sa Majesté, fut arrivé heureusement (2), il dit : « Mon seigneur, « j'ai rencontré un paysan qui insistait à dire qu'il « est vrai qu'on a volé sa propriété : voici qu'il « vient à moi pour être jugé sur cela. » Le roi dit : « Si tu veux que je montre mon intégrité, « ne réponds rien à ce qu'il dira. Veux-tu, quoi « qu'il dise ou qu'il se taise, nous le rapporter « par écrit ? nous écouterons ce qui nous sera « transmis de la sorte. Que sa femme et ses en- « fants soient au roi; car c'est un de ces paysans « sans domicile qui nous est venu (3). Que l'on

(1) C'est le second roi de la troisième dynastie, celui-là même dont nous rencontrerons le nom écrit en abrégé Nibka, dans le conte de Khoufoui et des Magiciens (Cfr. p. 57 sqq.).

(2) Cette phrase semble indiquer que l'action se déplace : elle passe de Hnés, où elle était aux pages qui précèdent, à l'endroit où le roi résidait, probablement à Memphis.

(3) Plus loin, le paysan est appelé l'*homme sans maître*. La condition de l'homme sans maître et sans domicile dans une société féodale comme l'était celle de l'Égypte devait être assez misérable : il n'avait point de protecteur pour le défendre lui et sa famille. C'est pour cela que Nibkanirî ordonne de placer notre personnage ainsi que sa femme et ses enfants au nombre des gens du domaine royal : s'il perd son indépendance, du moins il gagne la protection du Pharaon.

« veille encore en silence sur ce paysan, sur sa « personne. Tu lui feras donner du pain, mais « fais qu'il ne sache pas que c'est toi qui le lui « donne. » On lui fit donner un pain et deux pots de bière chaque jour : le grand intendant Mirouitensi les lui fit donner par son majordome, et ce fut celui-ci qui les lui donna. Voici que le grand intendant Mirouitensi envoya vers le prince de l'Oasis du Sel, afin que l'on fît des pains pour la femme de ce paysan et qu'on lui en donnât trois par jour.

A partir de cet endroit, le récit n'est plus guère qu'un exercice de style noble. L'auteur raconte comment le paysan vint se plaindre une seconde, puis une troisième fois, et ainsi de suite, au grand intendant Mirouitensi, et se perdit en lamentations mêlées de compliments hyperboliques. Le fellah d'aujourd'hui ne se lasse jamais de parler quand son intérêt est en jeu : celui d'autrefois avait, comme on voit, l'haleine longue et la mémoire bien fournie de phrases toutes faites. Nous ne le suivrons point dans ses divagations ; elles nous conduiraient trop loin, sans avoir le mérite

de nous mener jusqu'à la conclusion de l'histoire. Je crois que l'éloquence du paysan finissait par trouver grâce devant le roi et qu'on lui rendait son âne, ou du moins qu'on lui donnait l'équivalent de ce qu'on lui avait pris. La façon dont l'auteur introduit le Pharaon, le discours qu'il lui prête, semblent bien montrer qu'il voulait terminer son récit par un acte de justice royale. Nous devons donc admettre jusqu'à nouvel ordre que le paysan n'en était pas pour ses frais de rhétorique : peut-être même recevait-il plus qu'il n'avait perdu. On voit assez souvent, dans les histoires orientales, un homme de basse extraction séduire par ses belles façons de s'exprimer le souverain devant lequel sa fortune, bonne ou mauvaise, l'a conduit, et s'élever sans transition de la condition la plus basse au rang le plus élevé de la hiérarchie. Nous verrons un voleur épouser la fille de Rhampsinitos et devenir roi d'Égypte : pourquoi notre paysan ne serait-il pas devenu prince royal ou grand-vizir ? Ce n'est là qu'une simple conjecture : le plus sage est de nous en tenir au dénouement le plus modeste et de renvoyer notre homme content du Pharaon et de sa bonté, mais simple paysan comme devant. Quant aux autres personnages qui jouent un rôle dans notre conte, je ne devine pas trop ce qu'ils purent devenir.

Mirouitensi demeura naturellement ce qu'il était au début, un grand seigneur solidement établi dans la faveur de son roi, mais les jeunes secrétaires malhonnêtes et le voleur Asari furent-ils punis comme ils le méritaient? Leur maître Mirouitensi était bien haut placé pour qu'on prît pareille liberté envers eux. D'autres en croiront ce qu'ils voudront : je pense, quant à moi, qu'Asari en fut quitte pour une réprimande et que la leçon lui profita. Il trouva quelque moyen honnête de rançonner les gens sans les faire trop crier, et de les renvoyer, sinon plus contents, au moins plus muets que le paysan.

LE ROI

KHOUFOUI ET LES MAGICIENS

Le papyrus qui nous a conservé ce conte fut donné à Lepsius, il y a plus de trente ans, par une dame anglaise, Miss Westcar, qui l'avait rapporté elle-même d'Égypte. Acquis en 1886 par le Musée de Berlin, il est encore inédit, mais une analyse sommaire en a été publiée par :

A. Erman, *Ein neuer Papyrus des Berliner Museums,* dans la *National-Zeitung* de Berlin (n° du 14 mai 1886),

Puis reproduite par :

A. Erman, *Ægypten und Ægyptisches Leben in Altertum*, in-8°, Tubingen, 1885-1887, p. 498-502.

Ed. Meyer, *Geschichte des alten Ægyptens,* in-8°, Berlin, 1887, p. 129-131.

Ce que je donne ici n'est pas une traduction littérale : c'est une adaptation faite, en partie sur une traduction allemande, en partie sur une transcription en caractères hiéroglyphiques que M. Erman a bien voulu me communiquer avec une libéralité dont je le remercie.

Le conte aurait été probablement l'un des plus longs que nous eussions connu, s'il nous était parvenu entier : malheureusement, le commencement en a disparu. Comme M. Erman l'a fort bien remarqué, il débutait par plusieurs récits de prodiges que

les fils du roi Khoufoui racontaient à leur père l'un après l'autre. Le premier de ceux qu'on lit sur notre manuscrit est presque entièrement détruit : la formule finale subsiste seule pour nous montrer que l'action se passait au temps de Pharaon Zosri, probablement le Zosri que nos listes royales placent dans la IIIe dynastie. Tout ce début ne saurait être rétabli en détail, mais le peu que nous connaissons du Papyrus nº 1 de Saint-Pétersbourg nous permet de restituer exactement l'ensemble de la scène. « Il arriva, dit l'auteur du conte de Saint-Pétersbourg, « au temps où Snofroui était roi actif de cette Terre entière, un « jour que les conseillers intimes du palais qui étaient entrés « chez Pharaon, v. s. f., pour délibérer avec lui, s'étaient déjà « retirés, après avoir délibéré, selon leur devoir de chaque jour, « Sa Majesté dit au chancelier qui se trouvait près de lui : Va, « amène-moi les conseillers intimes du palais qui sont sortis « pour s'éloigner, afin que nous délibérions de nouveau, sur « l'heure. » Les conseillers reviennent, et le roi leur dit qu'il les a rappelés pour leur demander s'ils ne connaissaient pas un homme qui pût lui conter des histoires : sur quoi, ils lui recommandent un prêtre de Bastit, du nom de Nofirho. (Golénischeff, *Le Papyrus nº 1 de Saint-Pétersbourg*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 109-110). Notre conte commençait bien certainement de la même manière. Il montrait sans doute le roi Khoufoui recevant la visite de ses fils, et leur demandant de belles histoires, qu'ils lui récitaient l'un après l'autre. Le thème en était toujours le même, un prodige accompli par un sorcier célèbre des temps passés. C'est ainsi que dans les *Mille et une nuits* un khalife ou un sultan déguisé ne se lasse point d'entendre une demi-douzaine de personnes différentes exécuter devant lui des variations plus ou moins habiles sur un même thème, amour ou ruses des

femmes, puissance ou mécomptes d'un enchanteur. A la fin de chaque récit, Khoufoui témoignait son admiration en commandant qu'on fît une offrande à l'intention du Pharaon et du sorcier mis en scène, puis redemandait un miracle nouveau. Les lignes qu'on lit sur la première des pages qui nous sont parvenues renfermaient l'ordre d'offrande en faveur du roi Zosri. Les pages suivantes contenaient le récit d'un prodige accompli par le sorcier Oubaou-anir, sous le règne de Nibka de la IIIe dynastie. Ce Nibka, dont nous ne possédons encore aucun monument contemporain, paraît avoir été fort aimé des conteurs : l'*Histoire du paysan*, dont on a lu plus haut une partie (p. 35-50), nous a déjà transportés au temps où il vivait. Le texte de cette aventure est trop mutilé pour admettre actuellement une traduction certaine : j'ai été obligé d'en donner une paraphrase un peu libre. Le troisième récit est d'une conservation suffisante et les lacunes qu'il contient se laissent combler assez aisément. A partir du moment où le prince Bioufrî ouvre la bouche, le récit marche sans interruption importante jusqu'à la fin du manuscrit. Il s'arrête au milieu d'une phrase, sans que nous puissions conjecturer avec vraisemblance ce qui lui manque pour être complet. Les romanciers égyptiens ont des façons de tourner court au moment où l'on s'y attend le moins, et de condenser en quelques lignes des faits que les nôtres se croient obligés d'exposer longuement. Peut-être une ou deux pages de plus auraient suffi à nous conserver le dénouement ; peut-être aussi les pages qui nous restent représentent à peine la moitié de l'ouvrage et ne sont que le début d'un grand récit à moitié historique sur les origines de la Ve dynastie.

M. Erman nous apprend que l'écriture du Papyrus Westcar ressemble beaucoup à celle du Papyrus Ebers : on peut donc le

rapporter à l'époque de la XVIIIe dynastie au plus tôt, de la XIXe au plus tard. Il se pourrait pourtant que la rédaction fût beaucoup plus ancienne que l'exécution : d'après les particularités du style, M. Erman est d'avis qu'on doit l'attribuer peut-être à la XIIe dynastie. Le conte de Khoufoui et des Magiciens appartiendrait donc au même temps que l'*Histoire du Paysan ;* ce serait un spécimen du roman d'imagination à côté d'un spécimen du roman bourgeois de l'époque.

LE ROI

KHOUFOUI ET LES MAGICIENS

(XVIIIe DYNASTIE)

Lors, le fils royal Khâfrî s'avança pour parler et dit : « Je vais faire connaître à ta « Majesté un prodige qui arriva au temps « de ton père, le roi Nibka (1), à la voix juste,

(1) Le roi Nibka n'est pas le père réel de Khoufoui, mais comme il appartient à une dynastie antérieure et que tous les Pharaons étaient censés ne faire qu'une seule famille, le conteur, en parlant de l'un d'eux, l'appelle *père* (nous dirions *ancêtre)* du souverain régnant, Khoufoui.

« une fois qu'il s'était rendu au temple de Phtah
« de Onkhtoouï (1) ».

Sa Majesté était allée au temple de Phtah, et
tandis que Sa Majesté faisait visite à la mai-
« son du scribe premier lecteur Oubaou-anir (2),
« avec sa suite, la femme du premier lecteur
« Oubaou-anir vit un vassal (3) de ceux qui
« étaient derrière le roi : dès l'heure qu'elle

(1) Onkhtoouï est, comme l'a montré M. Brugsch, le nom d'un des quartiers de Memphis. J'ai quelque lieu de croire qu'on peut en fixer l'emplacement près de la butte appelée aujourd'hui Kom el-Aziz.

(2) *Le premier lecteur* est une traduction par à peu près du titre égyptien *Khri-habi*. Le *khri-habi* était, littéralement, *l'homme au rouleau*, celui qui, dans une cérémonie, dirigeait la mise en scène et l'exécution, plaçait les personnages, leur soufflait les termes de la formule qu'ils devaient réciter, leur indiquait les gestes et les actions qu'ils avaient à prononcer, récitait au besoin les prières pour eux, bref un véritable maître des cérémonies (cfr. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 51 sqq). Le *khri-habi* ou *lecteur*, qui savait par métier toutes les formules, devait donc connaître les incantations et les formules magiques aussi bien que les formules religieuses; c'est pourquoi tous les sorciers de notre récit sont des *lecteurs en chef*, des *premiers lecteurs*. Le titre qu'ils joignent à celui-là, celui d'*écrivain des livres*, nous montre que leur science ne se bornait pas à réciter les charmes, elle allait jusqu'à copier, et, au besoin, jusqu'à composer les livres de magie.

(3) Le texte égyptien donne *nozesou*, un *petit*, un homme de basse condition. Le mot *vassal* m'a paru répondre exactement, dans notre vieille langue, au sens du terme égyptien.

« l'aperçut, elle ne sut plus l'endroit du monde « où elle était et son cœur le désira de désir « amoureux. Elle lui envoya sa servante qui était « auprès d'elle, pour lui dire : « Viens, que nous « reposions ensemble une heure durant ; mets « tes vêtements de fête. » Il alla donc avec la « servante à l'endroit où elle était et ils passèrent « ensemble un heureux jour. Or, le premier lec- « teur Oubaou-anir avait une villa. Le vassal dit « à la femme d'Oubaou-anir : « Ton mari a « une villa au bord du lac : s'il te plaît, nous y « irons et nous nous y donnerons du bon temps. » « Lors la femme d'Oubaou-anir envoya dire au « majordome qui avait charge de la villa : « Fais « préparer la villa qui est au bord du lac. » Elle « y alla elle-même et y demeura buvant, man- « geant, se baignant et se réjouissant avec le « vassal, dès que la villa fut préparée. Et quand « le majordome vit cela, il parla avec la servante, « et la servante dit au majordome ce qui s'était « passé entre le vassal et la femme d'Oubaou- « anir. Et quand la terre se fut éclairée et qu'un « second jour fut, le majordome alla trouver le « premier lecteur Oubaou-anir et lui conta ces « choses que ce vassal avait faites dans sa maison

« avec sa femme. Quand le premier lecteur Ou-
« baou-anir sut ces choses qui s'étaient passées
« dans sa villa, il devint furieux comme une pan-
« thère du midi, à cause de cette action mauvaise
« que sa femme avait faite avec ce jeune homme.
« Il appela son page, il commanda de lui donner
« son livre des incantations qu'on récite sur les
« eaux, puis il dit au majordome : « Je t'en prie,
« prête-moi une main secourable, et je te donne-
« rai un cercueil en bois d'ébène incrusté d'or et
« de toutes sortes de pierres précieuses (1). » Quand
« le majordome y eut consenti, il modela un
« crocodile de cire, il récita sur lui ce qu'il récita
« de son grimoire, il lui donna la vie, il lui donna
« le souffle, il lui dit : « Crocodile, croque pour
« moi, mais ne croque personne excepté ce vas-
« sal (2); lui, il t'appartient. S'il vient pour se
« baigner dans mon lac, alors emporte ce vassal

(1) Cfr. p. 176, dans le *Conte de Satni-Khâmoïs*, la requête que fait le prêtre de Phtah pour indiquer au héros l'endroit où le livre de Thot était caché.

(2) Le jeu de mots entre *crocodile* et *croquer* m'a été inspiré par le passage du *Conte de Satni* (p. 180-183), où Noferképhtah ayant fabriqué sa barque magique, comme Oubaou-anir son crocodile, met les travailleurs en mouvement avec le jeu de mots : « *Travailleurs, travaillez pour moi.* »

« au fond de l'eau (1). » Il donna le crocodile au « majordome et lui dit : « Dès que le vassal sera « descendu dans le lac, selon sa coutume de « chaque jour, jettes-y le crocodile de cire derrière « lui. » Le majordome alla donc et prit le croco- « dile de cire avec lui. La femme d'Oubaou-anir « envoya au majordome qui avait charge de la « villa, et lui dit : « Fais préparer la villa qui est « au bord du lac, car voici, je viens y passer « quelque temps. » La villa fut munie de toutes « les bonnes choses, la femme vint et se divertit « avec le vassal. Quand ce fut le temps du soir, « le vassal alla, selon sa coutume de chaque jour. « Le majordome jeta le crocodile de cire à l'eau « derrière lui, il se changea en un crocodile de sept « coudées, saisit le vassal et l'emporta sous « l'eau ; et quand même le premier lecteur « Oubaou-anir et la Majesté du roi de la haute « et de la basse Égypte Nibka, à la voix juste, ne « vinrent pas pendant sept jours, le jeune homme « qui était dans l'eau ne cessa pas de respirer.

(1) Tout ce début est mutilé au point qu'il n'en reste plus une phrase complète. Je l'ai restitué d'après les scènes analogues du *Conte des deux Frères* (cfr. p. 9-10) et du *Conte de Satni* (cfr. p. 180 sqq.), et en me servant autant que possible des expressions employées par les auteurs de ces deux récits.

« Mais, après que les sept jours furent écoulés,
« le roi de la haute et de le basse Égypte Nibka,
« à la voix juste, se rendit à la villa, et le pre-
« mier lecteur Oubaou-anir marcha devant lui.
« Il dit : « Plaise ta Majesté venir et voir le pro-
« dige qui s'est produit au temps de ta Majesté. »
« Sa Majesté alla donc au lac avec le premier
« lecteur Oubaou-anir. Oubaou-anir dit au cro-
« codile : « Apporte le vassal hors de l'eau ! »
« Le crocodile sortit et apporta le vassal hors
« de l'eau. Le premier lecteur Oubaou-anir dit
« à Sa Majesté : « Plaît-il ta Majesté que je lui
« raconte pourquoi le crocodile a saisi ce vassal
« et l'a emporté au fond de l'eau ? » La Majesté
« du roi de la haute et de la basse Égypte Nibka,
« à la voix juste, dit : « De grâce, ce crocodile
« est terrifiant ! » Oubaou-anir se baissa, il saisit
« le crocodile, et ce ne fut plus dans ses mains
« qu'un crocodile de cire. Le premier lecteur
« Oubaou-anir raconta à la Majesté du roi de la
« haute et de la basse Égypte Nibka, à la voix
« juste, ce que le vassal avait fait dans sa maison
« avec sa femme. Sa Majesté dit au crocodile :
« Prends-toi ce qui est tien. » Le crocodile plongea
« au fond du lac et l'on n'a plus su ce qu'il advint

« de lui. La Majesté du roi de la haute et de la « basse Égypte Nibka, à la voix juste, fit conduire « la femme d'Oubaou-anir au côté nord du pa- « lais, on la brûla et on jeta ses cendres à « l'eau (1). Voici, c'est là le prodige qui arriva « au temps de ton père le roi de la haute et de « la basse Égypte Nibka, à la voix juste, et qui « est de ceux qu'opéra le premier lecteur Oubaou- « anir. »

La Majesté du roi Khoufoui, le défunt, dit donc : « Qu'on présente à la Majesté du roi « Nibka, le défunt, mille pains d'offrande, cent « cruches de bière, un bœuf, deux livres d'encens, « puis qu'on apporte un pain d'offrande, une « pinte de bière, une livre d'encens pour le magi- « cien Oubaou-anir, car j'ai vu une preuve de sa

(1) La façon dont le texte introduit cette fin du récit, sans commentaire, semble prouver que c'était là un châtiment ordinaire des femmes adultères. Nous savions déjà que le supplice du feu était appliqué en Ethiopie au crime d'hérésie (G. Maspero, *la Stèle de l'Excommunication,* dans la *Revue Archéologique,* 1871, t. II, p. 329 sqq.), mais on n'en connaissait aucun exemple en Egypte. On devait le redouter d'autant plus, qu'en détruisant le corps il enlevait à l'âme et au double l'appui dont ils avaient besoin dans l'autre monde. A la fin du *Conte des deux Frères* (p. 31), l'auteur se borne à enregistrer le châtiment de la *fille des dieux,* sans nous dire en quoi il consista.

« science. » Et l'on fit ce que Sa Majesté avait ordonné.

Lors le fils royal Bioufrî s'avança pour parler et dit : « Je vais te faire connaître un prodige qui arriva au temps de ton père « Snofroui, à la voix juste, et qui est de ceux « qu'opéra le premier lecteur Zazamônkh.

Un jour que le roi Snofroui, à la voix juste, s'ennuyait, on assembla la maison du roi, « v. s. f., afin de chercher à son intention « quelque chose qui lui allégeât (1) le cœur. Il « dit aux chambellans qui l'entouraient : « Courez « et qu'on m'amène le premier lecteur, Zazamônkh, « le magicien, » et on le lui amena sur l'heure. Sa « Majesté lui dit : « J'ai assemblé la maison du « roi, v. s. f., afin qu'on me cherchât quelque « chose qui m'allégeât le cœur, mais je ne trouve « rien. » Zazamônkh dit : « Daigne ta Majesté se « rendre au lac de Pharaon, v. s. f., et se faire

(1) Le texte égyptien donne, ici et dans tous les endroits où j'ai employé l'expression *alléger*, un verbe qui signifie *rafraîchir*. Le mot-à-mot serait donc : « queique chose qui lui *rafraîchît* le cœur. »

« armer une barque avec toutes les belles filles
« du Harem royal. Le cœur de ta Majesté s'allé-
« gera quand tu les verras aller et venir ; et,
« quand tu contempleras les beaux fourrés de ton
« lac, quand tu regarderas les belles campagnes
« qui le bordent et ses belles rives, alors le cœur
« de ta Majesté s'allègera. Quant à moi, je serai
« au gouvernail pour régler la vogue. Fais-moi
« donc apporter vingt rames en bois d'ébène, gar-
« nies d'or, dont les pales seront de bois d'érable
« garni de vermeil ; qu'on m'amène vingt femmes
« qui aient beau corps, beaux seins, belle cheve-
« lure, et n'aient pas encore eu d'enfant ; puis, qu'on
« apporte vingt résilles et qu'on les donne à ces
« femmes en guise de vêtement. » On fit ce que
« Sa Majesté avait ordonné. Les femmes allaient,
« venaient, et le cœur de Sa Majesté se réjouissait
« à les voir voguer, quand une d'elles se heurta
« de la chevelure contre une de ses voisines, et
« son poisson de malachite neuf tomba à l'eau (1).
« Alors elle cessa de ramer, et ses camarades ces-

(1) Le texte met ici un mot *nikhaou*, déterminé par le poisson, et qui ne se rencontre dans aucun des Dictionnaires publiés jusqu'à ce jour : je l'ai traduit d'une façon générale par le mot *poisson*. Il ne s'agit pas ici d'un poisson réel, mais d'un de ces

« sèrent et ne ramèrent plus, et Sa Majesté dit : « Vous ne ramez plus ? » Elles dirent : « Notre « compagne s'est arrêtée et ne rame plus. » Sa « Majesté dit à celle-ci : « Que ne rames-tu ? » « Elle dit : « Le poisson de malachite neuf est « tombé à l'eau. » Sa Majesté dit : « Continue « seulement de ramer, pour que tes camarades ne « s'arrêtent, et je te le remplacerai. » Elle dit : « C'est mon bijou à moi que je veux. » Alors le « cœur de Sa Majesté se grèva, et Sa Majesté se « tourna vers Zazamônkh et Sa Majesté dit : « Zazamônkh, mon frère, j'ai fait comme tu as « dit, et le cœur de Sa Majesté s'allégeait à voir « ramer ces femmes quand, voici, l'une d'elles « s'est heurté la tête et son poisson de malachite « neuf est tombé à l'eau. Alors elle cessa de ramer, « et ses camarades sont frappées d'impuissance. Je « lui ai dit : Que ne rames-tu ? » Elle m'a dit : « Le poisson de malachite neuf est tombé à l'eau. » « Je lui ai dit : « Rame seulement, et je te le rem- « placerai. » Elle a dit : « C'est mon bijou à moi

talismans en forme de poisson auxquels les anciens, les Romains et les Grecs comme les peuples de l'Orient, prêtaient toute sorte de vertus merveilleuses (F. de Mély, *le Poisson dans les pierres gravées*, dans la *Revue archéologique*, 3e série, t. XII, p. 319-332).

« que je veux. » Lors, le premier lecteur Zaza-
« mônkh récita ce qu'il récita de son grimoire. Il
« enleva tout un côté d'eau et le mit sur l'autre,
« trouva le poisson posé sur une coquille, le prit
« et le donna à sa maîtresse; or, l'eau était pro-
« fonde de douze coudées en son milieu et large
« de quatorze. Ensuite, il récita ce qu'il récita de
« son grimoire, et remit l'eau du lac en son état.
« Sa Majesté passa donc un heureux jour avec
« toute la maison du roi, v. s. f., et récompensa
« le premier lecteur Zazamônkh avec toute sorte
« de bonne chose. Voici, c'est là le prodige qui
« arriva au temps de ton père, le roi Snofroui, à
« la voix juste, et qui est de ceux qu'opéra le
« premier lecteur, Zazamônkh, le magicien. »

La Majesté du roi Khoufoui, à la voix juste, dit donc : « Qu'on présente à la Majesté du
« roi Snofroui, à la voix juste, mille pains d'of-
« frande, cent cruches de bière, un bœuf, deux
« livres d'encens, puis qu'on apporte un pain
« d'offrande, une pinte de bière, une livre d'en-
« cens, pour le premier lecteur Zazamônkh, le
« magicien, car j'ai vu une preuve de sa science. »
Et l'on fit ce que Sa Majesté avait ordonné.

*
* *

Lors, le fils du roi, Dadoufhor (1), s'avança pour parler et dit : « Jusqu'à présent ta « Majesté a entendu le récit de prodiges « que les gens d'autrefois seuls ont vu, mais dont « on ne peut garantir la vérité. Mais ta Majesté « pourrait en voir qui s'accomplissent de son « temps, sans que ta Majesté en sache rien. » Sa Majesté dit : « Qu'est-ce là, Dadoufhor ? » Dadoufhor dit : « Il y a un vassal qui s'appelle Didi, « et qui demeure à Didousnofroui (2). C'est un « vassal de cent-dix ans (3), qui mange encore ses

(1) Dadoufhor est donné ici comme étant le fils de Khoufoui. D'autres documents font de lui le petit-fils de ce Pharaon et le fils de Menkaourî. *(Livre des Morts,* Ch. LXIV, l. 30–32).

(2) Le nom de cette localité est formé avec celui du roi Snofroui; l'emplacement n'en est pas connu. Il résulte des expressions employées dans notre texte qu'on s'y rendait, en remontant le fleuve, de l'endroit où Khoufoui siégeait. Comme cet endroit est probablement Memphis, il faut en conclure que Didousnofroui était au sud de Memphis.

(3) Cent dix ans est le terme extrême de la vie égyptienne; on souhaite aux gens qu'on aime ou qu'on respecte de vivre jusqu'à cent dix ans. Aller au-delà, c'est dépasser les bornes de la longévité humaine : seuls, quelques privilégiés, comme Joseph, le mari de la Vierge, dans l'Egypte chrétienne, sont assez heureux pour atteindre l'âge de cent onze ans. (Cfr. Goodwin dans Chabas, *Mélanges Égyptologiques,* IIe série, p. 231 sqq.).

« cinq cents miches de pain avec une cuisse de « bœuf entière, et boit encore jusqu'à ce jour ses « cent cruches de bière. Il sait remettre en place « une tête coupée ; il sait se faire suivre du lion « à travers le pays, il connaît les boîtes à livres « de la crypte de Thot, toutes quantes elles « sont (1). » Or voici, la Majesté du roi Khoufoui, le défunt, avait employé beaucoup de temps à chercher ces boîtes à livres de la crypte de Thot, afin de s'en faire une copie pour sa Pyramide (2).

(1) Les Égyptiens serraient leurs livres dans des boîtes en bois ; les boîtes à livres de la crypte de Thot forment ce que nous appellerions la *Bibliothèque* du dieu. Thot, le secrétaire des dieux, était le savant, et, par suite, le magicien par excellence : c'est lui que les divinités supérieures, Phtah, Hor, Amon, Râ, Osiris, chargeaient de classer ce qu'ils avaient créé et de coucher par écrit les noms, la hiérarchie, les qualités des choses et des êtres, les formules qui obligeaient les hommes et les dieux. Le travail du magicien ordinaire consistait à chercher, à lire et à comprendre les livres de cette bibliothèque : celui qui les connaissait tous devenait aussi puissant que Thot et était le maître réel de l'univers.

(2) La Grande Pyramide ne renferme pas une ligne d'écriture, mais les chambres ménagées dans les pyramides d'Ounas et des quatre premiers rois de la vi^e dynastie sont couvertes d'hiéroglyphes : ce sont des prières et des formules qui assurent au double et à l'âme du roi mort une vie heureuse dans l'autre monde. L'auteur de notre conte, qui savait combien certains rois de l'antiquité avaient travaillé pour graver dans leurs tombes des extraits des livres sacrés, imaginait sans doute que son Khoufoui avait désiré en faire autant, mais n'avait pas réussi à

Sa Majesté dit donc : « Toi, Dadoufhor, mon fils, amène-le moi. » On prépara des barques pour le prince Dadoufhor, et il fit voile vers Didousnofroui. Quand les vaisseaux eurent abordé au port, il débarqua et se plaça sur une chaise de bois d'ébène dont les brancards étaient de bois de cyprès (1) et dont les pentures étaient d'or ; puis, quand il fut arrivé à Didousnofroui, la chaise fut posée à terre, il se leva pour saluer le magicien et le trouva étendu sur un banc, à l'huis de sa maison, un esclave à la tête qui l'éventait, un autre aux pieds qui les lui chatouillait légèrement. Le fils royal Dadoufhor lui dit : « Ta condition « est celle de quiconque vit dans la belle vieillesse : « vieillir, parvenir au port (2), être mis au maillot

se les procurer, sans doute à cause de son impiété légendaire. C'était une manière comme une autre d'expliquer pourquoi il n'y avait aucune inscription dans la Grande Pyramide.

(1) Voir dans Wilkinson, *Manners and Customs*, t. I, p. 237, ainsi que dans Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 43 *a*, III, pl. 121 *a*, etc., des représentations de chaises à porteurs analogues à celle que Dadouthor emploie dans notre conte.

(2) *Aborder, parvenir au port*, est un des nombreux euphémismes dont les Egyptiens se servaient pour exprimer l'idée de mort. Il s'explique aisément par l'idée du voyage en bateau que le mort était obligé de faire pour arriver à l'autre monde, et par le transport de la momie en barque au delà du fleuve, le jour de l'enterrement.

« de bandelettes, puis enfin retourner à la terre,
« étendu au soleil comme tu l'es, sans infirmités
« du corps, sans affaiblissement de l'esprit et de la
« raison, ah ! c'est vraiment d'un bienheureux !
« Je suis accouru en hâte pour t'inviter, par
« message de mon père Khoufoui ; tu vivras des
« richesses que donne le roi, des provisions qu'ont
« ceux qui sont parmi ses serviteurs, et tu atteindras, grâce à lui, jusqu'à l'âge excellent qu'ont
« atteint tes pères qui sont dans la tombe. » Ce
Didi lui dit : « En paix, en paix (1), Dadouthor,
« fils royal chéri de son père, le favori de ton
« père Khoufoui, toi qu'il a mis à ton poste à
« la tête des vieillards ! puisse ton double être
« pourvu de biens enchantés contre les ennemis,
« et ton âme connaître les chemins ardus qui
« mènent aux pylones de ceux qui dorment dans
« le maillot funèbre, car celui qui voit clair dans
« les conseils, c'est toi, fils du roi (2) ! » Le fils

(1) C'est en langue antique, *em hotpou, em hotpou*, l'équivalent du salut *bi-s-salamah* qu'on entend si souvent aujourd'hui dans l'Egypte arabe.

(2) Cette phrase, très claire pour les lecteurs anciens, l'est moins pour les modernes. Selon les exigences de la civilité puérile et honnête du temps, Didi doit répondre au compliment par un compliment : il constate donc que Dadoufhor, jeune qu'il est, a un poste qui le met au-dessus des vieillards, et il explique

du roi, Dadoufhor, lui tendit les deux mains; il le fit lever, et comme il se rendait avec lui au port, il lui tenait la main. Didi lui dit : « Qu'on me « donne un caïque pour m'apporter mes enfants « et mes livres »; on lui donna deux bateaux avec leur équipage, et Didi lui-même navigua dans la barque où était le prince Dadoufhor. Or, quand il fut arrivé à la cour, dès que le fils du roi, Dadoufhor, fut entré pour faire son rapport à la Majesté du roi des deux Égyptes Khoufoui, le fils du roi, Dadoufhor, dit : « Sire, v. s. f., mon maître, j'ai « amené Didi. » Sa Majesté dit : « Vite, amène-le « moi », et quand Sa Majesté se fut rendue à la salle d'audience de Pharaon, v. s. f., on lui présenta Didi. Sa Majesté dit : « Qu'est cela, Didi, « que je ne t'aie jamais encore vu ? » Didi lui dit : « Qui appelle on vient, sire, v. s. f. : on « m'appelle, me voici, je suis venu. » Sa Majesté

cet excès d'honneur par la science profonde de son interlocuteur. Dadoufhor avait en effet une réputation de savant, c'est-à-dire de magicien, qui lui mérita d'être cité au *Livre des Morts*, comme l'inventeur du chapitre LXIV, l'un des plus importants du Recueil, et au *Papyrus Anastasi I* (pl. X, l. 8), comme un des interprètes les plus accrédités des livres peu compréhensibles pour le vulgaire. C'est pour cela que Didi parle « des biens inaccessibles aux ennemis » dont son *double* sera pourvu, et du chemin que son âme connaîtra dans l'autre monde.

dit : « Est-ce vrai ce qu'on dit, que tu sais « remettre en place une tête coupée ? » Didi lui dit : « Oui, je le sais, sire, v. s. f., mon maître. » Sa Majesté dit : « Qu'on me fasse amener un pri- « sonnier de ceux qui sont en prison, et qu'on « l'abatte. » Didi lui dit : « Non, non, pas « d'homme, sire, v. s. f., mon maître, n'ordonne « pas qu'on fasse ce péché, mais un bel animal. » On lui apporta une oie à qui l'on trancha la tête, et l'oie fut mise à main droite de la salle et la tête de l'oie à main gauche de la salle : Didi récita ce qu'il récita de grimoire, l'oie se mit à sautiller, la tête fit de même ; quand l'une eut rejoint l'autre, l'oie se mit à glousser. Il se fit apporter un péli- can (?) ; autant lui en advint. Sa Majesté lui fit amener un taureau dont on abattit la tête à terre : Didi écita ce qu'il récita de son grimoire ; le tau- reau se mit debout derrière lui et il lui rattacha ce qui était tombé à terre. Le roi Khoufoui dit : « Qu'est-ce qu'on dit, que tu connais les boîtes à « livres de la crypte de Thot, quantes elles sont ? » Didi lui dit : « Pardon, si je n'en sais le « nombre, sire, v. s. f., mon maître, mais je « connais l'endroit où elles sont. » Sa Majesté dit : « Cet endroit, où est-il ? » Ce Didi lui dit : « Il y

« a un bloc de pierre, et il y a quelque chose de « sculpté sur ce bloc en la chambre qu'on nomme « de l'Examen à Onou (1). » Didi lui dit : « Sire, « v. s. f., mon maître, voici, ce n'est point moi « qui te les apporterai. » Sa Majesté dit : « Qui « donc me les apportera ? » Didi lui dit : « C'est « l'aîné des trois enfants qui sont dans le sein de « Rouditdidit, qui te les apportera. » Sa Majesté dit : « Par l'amour de Râ ! qu'est-ce que tu « dis là, et qui est-elle, la Rouditdidit ? » Didi lui dit : « C'est la femme d'un prêtre de Râ, sei- « gneur de Sakhîbou. Elle est enceinte de trois « enfants de Râ, seigneur de Sakhîbou, et le dieu « lui a dit qu'ils rempliraient cette fonction bien- « faisante en cette Terre-Entière (2), et que l'aîné « d'entre eux serait grand pontife à Onou. » Sa Majesté, son cœur en fut troublé, mais Didi lui

(1) *Onou* est Héliopolis, la Ville du Soleil. Chaque chambre de temple avait son nom particulier, qui était inscrit souvent sur la porte principale, et qui était dérivé, soit de l'aspect de la décoration, la *Chambre d'Or*, soit de la nature des objets qu'on y conservait, la *Chambre des Parfums*, la *Chambre de l'Eau*, soit du sens des cérémonies qu'on y accomplissait. Le bloc mentionné ici est probablement un bloc mobile, comme celui du *Conte de Rhampsinitos*, et servait à cacher l'entrée de la crypte où Thot avait déposé ses livres.

(2) Euphémisme pour désigner la royauté. Sur le sens de l'expression *Terre-Entière*, v. plus haut, p. 6, note 3.

dit : « Qu'est-ce que ces pensers, sire, v. s. f., mon « maître ? Est-ce que c'est à cause de ces trois « enfants ? Alors je te dis : Ton fils, son fils, et « un de celui-ci (1). » Sa Majesté dit : « Quand enfantera-t-elle cette Rouditdidit ? Il dit : « Elle « enfantera, le 25 du mois de Tybi ? » Sa Majesté dit : « Quand les levées du canal de Khati se- « ront coupées, j'y irai moi-même, afin de voir « le temple de Râ, maître de Sakhîbou. » Didi lui dit : « Alors, je ferai qu'il y ait trois coudées « d'eau aux levées de Khati (2) ». Quand Sa

(1) Cette phrase est rédigée en style d'oracle, comme il convient à une réponse de magicien. Elle paraît être destinée à rassurer le roi, en lui affirmant que l'avènement des trois fils de Râ n'est pas proche, mais qu'il aura pour successeurs son fils, puis le fils de son fils, puis encore un fils de celui-ci, avant que les destinées s'accomplissent. Les listes royales mettent en effet, après Khoufoui, d'abord Khâfrî, puis Menkaourî, puis Shopseskaf, avant Ousirkaf, le premier des trois rois de la ve dynastie dont notre conte annonce la grandeur future.

(2) Les résolutions du roi sont exprimées en termes qui nous paraissent peu clairs, sans doute parce que nous n'avons pas la fin du récit. Le roi ne songe plus à tuer les enfants, après ce que le magicien lui a dit, mais il ne renonce pas pour cela à lutter contre le destin, et d'abord il demande quel jour Rouditdidit accouchera. Didi sait déjà le jour, le 15 ou le 25 de Tybi, — le chiffre est mutilé dans le manuscrit, — grâce à cette intuition surprenante que possèdent souvent les héros des contes Égyptiens (cfr. p. 22, où les magiciens ont l'air de savoir déjà que la fille des dieux est au Val de l'Acacia, et, plus bas, p. 231, note 2). Si le roi lui pose cette question, c'est sans doute afin

Majesté se fut rendue en son logis, Sa Majesté dit : « Qu'on mette Didi dans la maison du fils royal « Dadouthor, pour y demeurer avec lui, et qu'on « lui donne un traitement de mille pains, cent « cruches de bière, un bœuf, et cent couffes de « légumes. » Et l'on fit tout ce que Sa Majesté avait ordonné.

*
* *

Or, un de ces jours-là, il arriva que Rouditdidit sentit les douleurs de l'enfantement. La Majesté de Râ, seigneur de Sakhîbou, dit à Isis, à Nephthys, à Maskhonit (1),

de faire tirer l'horoscope des enfants et de voir si les astres confirment la prédiction du sorcier. Enfin, il se propose, dès que l'inondation sera en son plein, d'aller lui-même à Sakhîbou voir ce qui se passe dans le temple de Râ, et peut-être essayer quelque attaque contre les fils de Rouditdidit. Le magicien lui promet de maintenir trois coudées d'eau aux levées du Khati, afin que sa barque navigue sans peine. Le Khati était le canal qui traversait le nome Létopolite (Brugsch, *Dict. Géog.* p. 621).

(1) Maskhonit est la déesse du *Maskhonou*, c'est-à-dire, du berceau, et, en cette qualité, assiste à l'accouchement : elle réunit en elle *Shaït* et *Raninit*, c'est-à-dire la déesse qui règle la destinée, et celle qui allaite *(ranin)* l'enfant et lui donne son nom *(ran)*; par suite, sa personnalité (cfr. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 27).

à Hiqit (1), à Khnoumou : « Allons, hâtez-vous « d'aller délivrer la Rouditdidit de ces trois enfants « qui sont dans son sein afin de remplir plus tard « cette fonction bienfaisante en cette Terre-En- « tière, et ils vous bâtiront vos temples, ils four- « niront vos autels d'offrandes, ils approvisionne- « ront vos tables à libations, ils augmenteront vos « biens de main-morte. » Lors ces dieux allèrent : les déesses se changèrent en musiciennes, et Khnoumou fut avec elles comme homme de peine (2). Elles arrivèrent à la maison de Râousir, et le trouvèrent les vêtements en désordre. Elles passèrent devant lui avec leurs colliers et avec leurs sistres (3), mais il leur dit : « Mes dames, « voyez, il y a ici une femme qui sent les dou- « leurs de l'enfantement. » Elles dirent : « Per-

(1) Hiqit, qui est nommée avec Khnoumou, *l'un des premiers berceaux d'Abydos* (Louvre C 3), c'est-à-dire l'une des divinités qui ont présidé à la fondation de la ville, est la déesse Grenouille ou à tête de grenouille, une des déesses cosmiques qui avaient agi lors de la naissance du monde. Sa présence est donc naturelle auprès d'une accouchée.

(2) Le texte dit : « comme porte-sac ». Khnoumou prend le rôle du domestique qui accompagne les almées, porte leurs bagages, et, au besoin, fait sa partie vocale et instrumentale dans le concert.

(3) Voir plus bas, dans les *Mémoires de Sinouhit*, p. 125, une scène analogue.

« mets-nous de la voir, car, voici, nous sommes « habiles aux accouchements. » Alors il leur dit : « Allez donc », et elles entrèrent devant Rouditdidit, puis fermèrent la maison sur elle et sur elles-mêmes. Alors Isis se mit devant elle, Nephthys derrière elle, Hiqit opéra les manœuvres de l'accouchement (1). Isis dit : « O enfant, n'agis « pas fortement en son ventre, en ton nom de « Ousirraf le fort (2) ! » Alors cet enfant lui sortit

(1) Pour comprendre la position que prennent les déesses par rapport à l'accouchée, il faut se rappeler que les femmes égyptiennes en travail ne choisissaient pas comme les nôtres la position horizontale. Elles se tenaient, ainsi que le prouvent certains tableaux bien connus, soit accroupies sur une natte ou sur un lit, les jambes repliées sous elles, soit assises sur une chaise qui ne paraît différer en rien des chaises ordinaires. Les femmes accourues pour les aider se répartissaient la besogne : l'une se plaçait derrière la patiente et la serrait à bras le corps, pendant les douleurs, pour lui servir de point d'appui et pour favoriser l'expulsion, l'autre se mettait devant elle, agenouillée ou accroupie, afin de recevoir l'enfant dans ses mains et d'empêcher qu'il ne tombât à terre brutalement. Les deux déesses Isis et Nephthys, venues pour accoucher Rouditdidit, n'agissent pas autrement que les sages-femmes ordinaires.

(2) Selon une habitude fréquente non seulement en Égypte, mais dans l'Orient entier, la déesse, en donnant à l'enfant le nom qu'il portera, fait un calembourg plus ou moins intelligible sur le sens des mots dont ce nom se compose. Ici, l'enfant s'appelle *Ousir-rof, Ousir-raf*, ce qui est, pour le sens, une variante du nom *Ousirkaf* que portait le premier roi de la Ve dynastie. *Ousir-raf* signifie *celui qui est fort*, *Ousirkaf* est *celui dont le double est fort;* aussi la déesse emploie-t-elle le verbe *ousirou*

sur les mains, un enfant d'une coudée de long, aux os vigoureux, aux membres jointoyés d'or, à la chevelure de lapis-lazuli vrai (1). Les déesses le lavèrent, lui lièrent le nombril, le posèrent sur un lit de briques, puis Maskhonit s'approcha de lui et lui dit : « C'est un roi qui apparaîtra « en ce Pays Entier. » Khnoumou lui mit la santé dans les membres (2). Ensuite Isis se plaça devant Rouditdidit, Nephthys derrière elle, Hiqit opéra les manœuvres de l'accouchement. Isis dit :

dans la première partie de la phrase : « Ne sois pas fort *(ousirou)* dans son ventre (probablement, « ne meurtris pas le ventre de la mère »), en ton nom de celui qui est fort. » C'est le même procédé par lequel les Hébreux expliquaient le nom des enfants de Jacob (Genèse, XXIX, 32-XXX, 24).

(1) Le texte dit littéralement que « la texture de ses membres était d'or, et sa perruque de lapis-lazuli vrai », en d'autres termes, que ses membres étaient précieux comme l'or, sa chevelure bleue comme le lapis-lazuli. Ces métaphores ne sont pas de pure rhétorique, mais répondent probablement à quelque idée mystique dont nous sommes mal informés : y a-t-il un calembourg entre *noubou*, l'or, et *noubou*, modeler, fondre, que les textes emploient souvent pour exprimer la création des membres d'un homme par les dieux? En tout cas, la coiffure des têtes humaines dont les cercueils de momie sont décorés est presque toujours teinte en bleu, si bien que l'expression de notre texte répond exactement à un détail d'art ou d'industrie égyptienne.

(2) Maskhonit étant, comme j'ai dit (p. 76, note 1), la destinée humaine, on l'appelle pour rendre l'arrêt de l'enfant. Khnoumou, le modeleur, complète l'œuvre des déesses en infusant la santé et la vie dans le corps du nouveau-né (cfr. p. 19, note 2).

« Enfant, ne t'établis pas dans son ventre, en ton « nom de Sâhourî, celui avec qui s'établit le « Soleil (1). » Alors cet enfant lui sortit sur les mains, un enfant d'une coudée de long, aux os vigoureux, aux membres jointoyés d'or, à la chevelure de lapis-lazuli vrai. Les déesses le lavèrent, lui lièrent le nombril, le posèrent sur un berceau de briques, puis Maskhonit s'approcha de lui et dit : « C'est un roi qui apparaîtra en ce Pays « Entier. » Khnoumou lui mit la santé dans les membres. Ensuite, Isis se plaça devant Rouditdidit, Nephthys se plaça derrière elle, Hiqit opéra les manœuvres de l'accouchement. Isis dit : « En- « fant, ne fais pas la nuit dans son ventre en ton « nom de Kakiou, le ténébreux (2). » Alors cet enfant lui sortit sur les mains, un enfant d'une coudée de long, aux os vigoureux, aux membres jointoyés d'or, à la chevelure de lapis-lazuli vrai.

(1) Le calembourg roule ici sur le mot *Sâhou*, qui entre dans le nom du roi *Sâhourî*. *Sâhou* signifie *s'approcher de...*, *se joindre à....* La déesse dit à l'enfant de ne pas se joindre, de ne pas rester pour toujours au sein de sa mère, et cela parce qu'il s'appelle Sâhourî, celui à qui le Soleil s'est joint, de qui le Soleil s'est approché.

(2) Le troisième roi de la cinquième dynastie s'appelle Kaka, et nous ne savons pas quel était le sens de ce nom. Pour obtenir le jeu de mots sur *kakaoui*, les ténèbres, le scribe a été forcé de changer l'orthographe traditionnelle.

Les déesses le lavèrent, lui lièrent le nombril, le posèrent sur un lit de briques, puis Maskhonit s'approcha de lui et dit : « C'est un roi « qui apparaîtra en ce Pays Entier. » Khnoumou lui mit la santé dans les membres (1). Tous ces dieux sortirent, après avoir délivré la Rouditdidit de ses trois enfants. Ils dirent : « Réjouis-toi, « Râousir, car, voici, trois enfants te sont nés. » Il leur dit : « Mes dames, que ferai-je pour vous ? « Ah, donnez ce blé que voici à votre homme de « peine, pour que vous le preniez en paiement de « la joie que vous m'avez faite ! » Et Khnoumou chargea ce blé, puis ils repartirent pour l'endroit d'où ils étaient venus. Mais Isis dit à ces dieux : « A quoi songeons-nous d'être venus à Râousir « sans accomplir pour ces enfants, un prodige « par lequel nous puissions faire savoir l'évène- « ment à leur père qui nous a envoyés (2). » Alors elles fabriquèrent les parures des dieux qui

(1) Le manuscrit original change ici la succession des opérations : je les ai remises chacune en l'ordre adopté lors de la naissance des deux premiers enfants.

(2) *Leur père* désigne ici non pas Râousir, le mari de Rouditdidit, qui ne connaît pas l'origine divine des trois enfants, mais le dieu Rà de Sakhibou, le père réel, qui a en effet envoyé les déesses au secours de sa maîtresse.

sont destinées aux rois, v. s. f. (1), et les placèrent dans le blé ; elles précipitèrent du haut du ciel l'orage et la tourmente, elles revinrent à la maison, puis elles dirent : « Déposez ce blé dans « une chambre scellée, jusqu'à ce que nous reve- « nions baller au nord (2). » Et l'on déposa ce blé dans une chambre scellée.

ROUDITDIDIT se purifia d'une purification de quatorze jours, puis elle dit à sa servante : « La maison est-elle prête ? » La servante lui dit : « Elle est garnie de toutes les bonnes choses; « pourtant, les vases, on ne les a pas apportés. » Alors Rouditdidit lui dit : « Pourquoi n'a-t-on pas « apporté de vases ? » La servante dit : « Il sera « bon de les fabriquer sans retard. Puis, le blé de « ces chanteuses, il est encore dans une chambre « scellée de leur cachet. » Alors Rouditdidit lui dit : « Va, apporte-nous en ; Râousir leur en

(1) Les parures des dieux destinées aux rois sont les insignes des différents dieux, couronnes, sceptres, bracelets, que les rois portaient dans les cérémonies civiles ou religieuses.

(2) Il ne faut pas oublier que les déesses se sont déguisées en almées. Elles prient donc les gens de la maison de leur garder le blé en dépôt jusqu'à ce qu'elles aient fini leur tournée dans le pays et reviennent au nord une seconde fois.

« donnera d'autre en place, lorsqu'il reviendra. » La servante alla, ouvrit la chambre : elle entendit un bruit de chant, de musique, de danse, de zaggarit (1), et de tout ce qu'on fait à un roi, dans la chambre. Elle revint et rapporta tout ce qu'elle avait entendu à Rouditdidit. Celle-ci parcourut la chambre et ne trouva point la place d'où le bruit venait. Elle appliqua sa tempe contre la huche et trouva que le bruit était à l'intérieur : elle prit donc un coffre en bois qu'elle mit dans un autre cellier, et qu'elle entoura de cuir, le plaça dans la chambre où étaient ses vases et y apposa son cachet (2). Quand Râousir arriva de retour du port, elle lui répéta ces choses et il en fut content extrêmement, et ils s'assirent et ils passèrent un jour de bonheur.

(1) C'est le mot qui sert à désigner, en arabe, une sorte de cri suraigu que les femmes poussent en chœur, dans les fêtes, pour témoigner leur joie. Elles le produisent en poussant la pointe de la langue contre les dents d'en haut et en la faisant vibrer rapidement.

(2) Le texte est assez embrouillé en cet endroit. Je crois comprendre que Rouditdidit prend la huche en terre, où les dieux ont enfermé leur blé, la met dans une caisse de bois, qu'elle recouvre de cuir et sur laquelle elle appose un sceau, afin d'empêcher qu'on n'entende le bruit mystérieux.

Or, beaucoup de jours après cela, il arriva que Rouditdidit se mit en colère contre la servante, la fit jeter à terre et fouetter. La servante dit aux gens qui étaient dans la maison : « Pour-« quoi me fait-elle cela ? Elle a enfanté trois rois : « j'irai et je le dirai à La Majesté du roi Khoufoui. » Elle alla donc et trouva son frère de mère, à l'entrepôt du lin qu'on teillait sur l'aire. Il lui dit : « Où vas-tu, ma petite demoiselle? » et elle lui raconta ces choses. Son frère lui dit : « C'est « bien faire ce qu'il y avait à faire que venir « d'abord à moi, car il va se produire un sorti-« lège (1). » Voici qu'il prit une botte de lin contre elle, et lui administra une correction ; puis, lorsque la servante courut se puiser un peu d'eau, le crocodile l'enleva (2). Quand son frère courut vers

(1) Le conteur ne dit nulle part que le frère fût un magicien, et pourtant les expressions qu'il emploie montrent que ce personnage a la prescience de ce qui va se passer. La servante, en lui révélant les faits mystérieux qui avaient signalé l'accouchement, lui apprend par la même occasion que les dieux sont mêlés à l'affaire et ne permettront pas qu'un malheur arrive aux trois enfants : il ne sait pas de quelle nature sera le châtiment, mais comme il tient à ne pas le partager, il se précipite sur l'indiscrète et la roue de coups.

(2) Le crocodile ou l'hippopotame sont assez souvent en Egypte les ministres de la vengeance divine : Ménès est enlevé par un hippopotame, Achthoés, le premier roi de la IXe dynastie,

Rouditdidit pour lui dire cela, il trouva Rouditdidit assise, la tête contre les genoux, le cœur triste plus que toute chose, et il lui dit : « Ma « dame, pourquoi ce cœur ? » Elle dit : « Cette « petite misérable qui est dans la maison, voici « qu'elle invente d'aller dire : « J'irai et je porterai « la nouvelle au roi Khoufoui. » Il se prosterna face contre terre et lui dit : « Ma dame, quand « elle imagina de venir me conter ce qui est « arrivé et de se plaindre à moi, voici que je lui « donnai de mauvais coups; alors elle alla se « puiser un peu d'eau, et le crocodile l'em- « porta..... »

La fin du roman a disparu. Elle pouvait être assez longue et contenir, entre autres épisodes, le voyage à Sakhîbou auquel Khoufoui fait allusion vers la fin de son entretien avec Didi. Le roi échouait dans ses entreprises contre les enfants divins ; ses successeurs, Khâfrî, Menkaourî, Shopseskaf, n'étaient pas

par un crocodile (Manéthon, *édit.* Unger, p. 78, 107). La servante, battue par son frère, court au canal le plus voisin, afin d'y puiser un peu d'eau pour se panser et pour se rafraîchir : le crocodile, envoyé par Râ, l'emporte et la noie.

plus heureux que lui, et l'intrigue se dénouait par l'avènement d'Ousirkaf. Je soupçonne que ces dernières pages renfermaient des allusions à quelques-unes des traditions que les écrivains grecs avaient recueillies sur Khéops et Khéphrîn. Khoufoui et Khâfrî se vengeaient sans doute de l'inimitié que Râ leur témoignait en fermant son temple à Sakhîbou et dans d'autres villes : c'était là peut-être une des histoires qui leur avaient valu le renom d'impiété dont on les outrageait communément à l'époque saïte. De toute façon, le Papyrus Westcar vient à point pour justifier les idées que j'ai émises, il y a longtemps déjà, sur l'origine des récits d'Hérodote : c'est le premier qui nous arrive en rédaction originale des romans dont se composait le cycle de Khoufoui et des rois constructeurs de pyramides.

LES

AVENTURES DE SINOUHIT

Le Papyrus de Berlin, n° 1, acheté par Lepsius, en Égypte, et publié par lui dans les *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien*, VI, pl. 104-107, est mutilé au début. Il contient, dans son état actuel, trois cent onze lignes de texte. Les cent soixante-dix-neuf lignes du commencement sont verticales ; viennent ensuite quatre-vingt-seize lignes (180-276) horizontales, mais, à partir de la ligne deux cent soixante-dix-sept jusqu'à la fin, le scribe est revenu au système des colonnes verticales. Les quarante premières lignes de la partie conservée ont plus ou moins souffert de l'usure et des déchirures ; cinq d'entre elles (lignes 1, 13-15, 38) renferment des lacunes que je n'aurais pas réussi à combler, si je n'avais eu la bonne fortune de découvrir à Thèbes un manuscrit nouveau. La fin est intacte et se termine par la formule connue : *C'est allé de son commencement jusqu'à sa fin, comme il a été trouvé dans le livre*. L'écriture, très nette et très hardie dans les parties verticales, devient lourde et confuse dans les portions horizontales ; elle est remplie de ligatures et de formes rapides qui en rendent parfois le déchiffrement difficile.

Le Papyrus de Berlin a été analysé et traduit par :

Chabas, *Le Papyrus de Berlin, récits d'il y a quatre mille ans*, p. 37-51, et *Panthéon littéraire*, t. I, en partie seulement ;

M. Goodwin, en entier dans le *Frazer's Magazine*, 1865,

p. 185-202 ; puis dans la brochure, *The Story of Saneha, an Egyptian Tale of four thousand years ago, translated from the hieratic text* by Charles Wycliffe Goodwin, M. A. (*Reprinted from Frazer's Magazine*), London, Williams and Norgate, 1866, in-8°, 46 p.; cette traduction a été corrigée par l'auteur lui-même dans la *Zeitschrift*, 1872, p. 10-24, et reproduite intégralement dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 137-150, avec une division un peu arbitraire des lignes ;

Maspero, *Le Papyrus de Berlin*, n° 1, transcrit, traduit, commenté par G. Maspero (Cours au Collège de France, 1874-1876), dans les *Melanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. III, p. 68-82, 140 et sqq.; reproduit en partie avec des corrections dans l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édition, p. 97-98, 101-104.

Enfin, M. Henry Daniel Haigh en a examiné les données historiques et géographiques dans un article spécial de la *Zeitschrift*, 1875, p. 78-107. et M. Erman en a inséré une courte analyse dans son livre *Ægypten und Ægyptisches Leben im Altertum*, 1885-1888, p. 494-497.

Nous possédons sur l'Ostracon 5629 du British Museum le duplicata d'une partie du texte. Cet Ostracon, signalé d'abord par Birch dans son *Mémoire sur le Papyrus Abbott* (traduction française de Chabas, dans la *Revue archéologique*, 1858, p. 264), a été publié par lui, en *fac-simile*, dans les *Inscriptions in the Hieratic and Demotic Character, from the Collections of the British Museum*, in-folio, London, M DCCC LXVIII, pl. XXIII et p. 8.

L'identité du texte qu'il renferme avec le texte des dernières lignes du *Papyrus de Berlin*, n° 1, a été signalée pour la première fois par :

Goodwin, *On a Hieratic Inscription upon a stone in the British*

Museum, dans la *Zeitschrift*, 1872, p. 20-24, où la transcription et la traduction du texte sont données tout au long. L'écriture est de la XIXe dynastie, et cette remarque a bien sa valeur, car elle nous prouve que le roman, composé au plus tard vers la XVIe ou la XVIIe dynastie, était encore classique longtemps après.

Comme la version de l'Ostracon diffère par certains détails de celle du Papyrus, il ne sera pas inutile d'en insérer ici une traduction complète :

[*On me fit*] *construire* [*une pyramide*] *en pierre, — dans le cercle des pyramides. — Les tailleurs de pierre taillèrent le tombeau, — et en divisèrent les murs ; — les dessinateurs y dessinèrent, — le chef des sculpteurs y sculpta — le chef des travaux qui se font à la nécropole parcourut le pays, —* [*pour*] *tout le mobilier — dont je garnis ce tombeau. — Je lui assignai des paysans, — et il y eut des bassins, des champs, des jardins dans son territoire, — comme on fait aux* Amis *du premier rang. —* [*Il y eut*] *une statue d'or à la jupe de vermeil — que me firent à moi les* fils du roi, *— se réjouissant de faire cela pour moi ; — car je fus dans les faveurs de par le roi, — jusqu'à ce que vint le jour où on aborde à l'autre rive.*

C'est fini heureusement en paix.

Les parties manquantes du début ont été retrouvées, à Thèbes, sur un Ostracon, ramassé, le 6 février 1886, dans la tombe de Sonnozmou. C'est une pièce de calcaire, brisée en deux morceaux, longue d'un mètre, haute de vingt centimètres en moyenne, couverte d'assez gros caractères hiératiques, ponctués à l'encre rouge et divisés en paragraphes comme la plupart des manuscrits de l'époque des Ramessides. Au dos, deux lignes, malheureusement

presque illisibles, nous donnent un nom de scribe que je ne puis déchiffrer, probablement le nom du personnage qui écrivit notre texte. La cassure n'est pas récente. Le calcaire a été brisé au moment de la mise au tombeau, et cette exécution ne s'est pas accomplie sans dommages : quelques éclats de la pierre ont disparu et ont emporté des fragments de mots avec eux. La plupart de ces lacunes peuvent se combler sans peine. Le texte est très incorrect, comme tous les ouvrages destinés à l'usage des morts. Beaucoup des variantes qu'il renferme proviennent de mauvaises lectures du manuscrit original : le scribe ne savait pas lire avec exactitude les écritures archaïques. L'Ostracon a été publié par :

G. Maspero, *Les premières lignes des Mémoires de Sinouhit, restituées d'après l'Ostracon 27419 du musée de Boulaq*, avec deux planches de *fac-simile*, dans les *Mémoires de l'Institut égyptien*, in-4°, t. II, p. 1-23 ; tirage à part, in-4° avec titre spécial et la mention *Boulaq, 1886*.

La découverte de ce manuscrit nouveau nous permet de reconstituer l'itinéraire que Sinouhit suivit dans sa fuite. Il quitta le camp établi sur la frontière libyenne, au pays des Timihou, en d'autres termes, partit des régions situées à l'Occident, et tourna le dos au *Canton du Sycomore*. D'après Brugsch (*Dictionnaire géographique*, p. 53), Nouhit, le *Canton du Sycomore* est la Panaho des Coptes, l'Athribis des Grecs, aujourd'hui Benha el-Assal. Cette identification tombe *a priori*, puisque *Nouhit* est mentionnée au début même du voyage, c'est-à-dire sur la rive occidentale du Nil, et que Benha est sur la rive orientale. J'avais d'abord considéré le *Canton du Sycomore* comme une manière de désigner l'Égypte entière. Mais on connaît depuis longtemps une *Nouhit* ou *Pa-nibitnouhit*, qui paraît n'avoir été d'abord qu'un quartier de Memphis, puis dont le nom

s'appliqua à Memphis entière (Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 330-332). Le *Canton du Sycomore* est probablement ce *Quartier du Sycomore*, et *Sinouhit*, le fils du Sycomore, le Memphite, en déclarant qu'il tourne le dos à Nouhit, veut simplement nous dire qu'il s'éloigne de Memphis, sa patrie, pour aller à *Shi-Snofroui*. L'*Ouady de Snofroui* n'est pas connu d'ailleurs. Brugsch le rapproche pourtant du nom Myekphorités d'Hérodote (III, CLXVI), grâce à une prononciation *Moui-hik-Snofrou* qu'auraient eu, dit-il, les signes dont se composent le nom (*Dict. géog.*, p. 54). La place que ce bourg occupe dans l'itinéraïre me porte à le chercher entre le désert Libyque, Memphis et la ville de Khri-Ahou, Babylone d'Égypte, à une journée de marche environ de cette dernière ville, peut-être à proximité des pyramides de Gizéh et d'Abou-Roâsh. Le soir venu, Sinouhit se rapproche de Khri-Ahou, franchit le Nil, et reprend sa route en passant à l'orient du pays de Iaoukou. Ce pays était inconnu jusqu'à présent : c'est, je crois, le canton des tailleurs de pierre, toute la région de carrières qui s'étend de Tourah jusqu'au désert, le long du Gebel Ahmar, la *Montagne rouge*. De là, Sinouhit va à pied jusqu'à l'un des postes fortifiés qui protégeaient l'Égypte de ce côté, entre Abou-Zabel et Belbéis. Au-delà, il ne mentionne plus que Pouteni et Qimoïri. Brugsch identifie Pouteni à un pays de Pât, qu'il a rencontré sur un monument d'époque saïte, et dont la ville de Belbéis indiquerait le centre (*Dict. géog.*, p. 54-55). La grande stèle ptolémaïque, découverte par M. Naville à Tell-el-Maskhouta, fournit quelques éléments pour déterminer assez exactement la position de Qimoïri. Elle renferme un nom, Qimoïr, que M. Naville a identifié, non sans raison, avec la Qimoïri des Mémoires de Sinouhit (*The Store-City of Pithom and the Route of the Exodus*,

p. 21-22). Ptolémée Philadelphe construisit en cet endroit la ville qu'il appela Arsinoé, d'après sa sœur, et qui devint un des entrepôts du commerce de l'Égypte avec la Mer Rouge. M. Naville place Arsinoé, et, par conséquent, Qimoïri, près d'el-Maghfâr, au fond même de l'ancien golfe de Suez. Ce site conviendrait bien à notre récit : après avoir quitté Pouteni, Sinouhit se serait enfoncé dans le désert, vers le nord-est, et se serait perdu dans les sables, en essayant d'atteindre Qimoïri.

Au-delà de ce point, il entre dans un pays d'*Edimâ*, *Edoumâ*, où M. Chabas a reconnu le pays d'Édom (*Les Papyrus de Berlin*, p. 39, 75-76). Le scribe dit expressément que c'était un canton du Tonou supérieur. Le Tonou devait, par conséquent, renfermer au moins l'espace compris entre la Mer Morte et la péninsule sinaïtique. Le prince de Tonou donne au héros égyptien un district fort riche, *Adâ* ou plutôt *Aia*, dont le nom désignait une espéce de plante, et rappelle jusqu'à un certain point celui d'Æan, Αἰάν, donné aux cantons qui avoisinent le golfe d'Akabah par les géographes d'époque gréco-romaine. Sinouhit y reste des années, en rapport avec les nomades archers, *Sitiou* ; au retour, il est reçu par la garnison égyptienne d'un poste-frontière *Hriouhor, les chemins de l'Hor*, c'est-à-dire de Pharaon qu'on identifie à Horus : je ne sais trop où placer cette localité

Cinq années de travail m'ont permis de transcrire et de traduire ce texte ardu. Je crois qu'on peut en considérer la partie narrative comme entièrement éclaircie, à quelques finesses près. Les requêtes, lettres, discours, dont le récit est semé présentent des difficultés considérables. Il faudra en modifier grandement le détail dans un avenir prochain.

LES

AVENTURES DE SINOUHIT

(XIIe DYNASTIE)

Le prince héréditaire, l'homme du roi en sa qualité d'Ami unique (1), le chacal qui fait la ronde aux frontières pour veiller le pays, le souverain au pays des Sittiou, le cousin

(1) Les *amis* occupaient les postes les plus élevés à la cour de Pharaon : au papyrus Hood du British Museum, la hiérarchie les place au septième rang après le roi. Ils se divisaient en plusieurs catégories : les *amis uniques*, les *amis du sérail*, les *amis dorés*, les *jeunes*, dont il n'est guère possible d'établir la position exacte. Le titre continua d'exister à la cour des Ptolémées et se répandit dans le monde macédonien (Cfr. Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p. 20-21).

royal authentique et qui aime son seigneur, le serviteur Sinouhit (1), dit :

Moi, je suis le serviteur de son maître, l'esclave du roi, le surintendant du palais, le prince héréditaire honoré de la faveur de la reine Ousirtasen, l'un des familiers du fils royal (2) Amenemhâit, en sa résidence. L'an XXX, le second mois de Shaït, le 7, le dieu entra en son double horizon, le roi Shotphîtrî monta au ciel (3), et, quand il s'y unit au disque solaire, les dieux se réjouirent à ce faire. A l'intérieur du palais, ce n'était qu'affligés, endeuillés ; les Grandes Portes furent scellées, les courtisans restèrent accroupis en signe de deuil, les hommes furent saisis de douleur et silencieux. Or, sa Majesté v. s. f. avait dépêché

(1) Le protocole de Sinouhit renferme, à côté des dignités égyptiennes ordinaires, un titre de *Souverain au pays des Sittiou*, qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer sur les manuscrits. Sinouhit avait été en effet chef de tribu chez les Sittiou (p. 104-105), il en garde le titre, même après être rentré en Égypte, à la cour de Pharaon. C'est un fait nouveau et qu'il n'est pas inutile de signaler à l'attention des Égyptologues.

(2) Le texte égyptien dit « celui qui est parmi ceux qui joignent le domicile avec le fils royal Amenemhâit », l'un de ceux qui ont le droit de vivre dans la même maison que lui. La traduction *familier* n'est donc qu'un à peu près.

(3) En d'autres termes, *le roi Amenemhâit Ier mourut*. On a déjà vu, p. 31 du présent volume, un autre exemple de cet euphémisme.

une armée au pays des Timihou (1), son fils aîné Ousirtasen, v. s. f., en était le chef; violemment il alla, il enleva des prisonniers vivants parmi les Timihou, ainsi que tous leurs bestiaux innombrables. Les Amis du Sérail, v. s. f., mandèrent des gens à la région d'Occident, pour informer le nouveau roi de la régence qui leur était survenue dans le Palais, v. s. f. (2). Les messagers le trouvèrent et l'atteignirent à la nuit : la course même n'étant assez rapide, l'épervier s'envola avec ses serviteurs (3), sans informer l'armée, et comme tous les fils royaux qui étaient dans cette armée étaient en mission, aucun d'eux ne fut convoqué. Or, moi, j'étais là, j'entendis les paroles qu'il disait à ce sujet, et je me sentis m'en aller; mon cœur se fendit, les bras me tombèrent, la peur du roi s'abattit sur tous mes membres, je me repliai sur moi-même en rampant, pour chercher une place où me cacher (4), je me jetai au milieu

(1) Les Timihou sont les tribus berbères qui habitaient le désert libyen, à l'occident de l'Égypte.

(2) Le roi mort, les *amis du sérail* avaient dû prendre la régence en l'absence de l'héritier.

(3) *L'épervier qui s'envole* est, selon l'usage égyptien, le nouveau roi, identifié au dieu épervier, Aroïri, Hor l'aîné ou Harsiisit Hor, fils d'Isis.

(4) Sinouhit évite de nous apprendre par quel accident il se

des buissons pour attendre qu'ils fussent passés (1). Alors je me dirigeai vers le sud, non dans le désir d'arriver au Palais, car j'ignorais si la guerre avait éclaté (2), et, sans même prononcer un souhait de vie après ce souverain, je tournai le dos au Sycomore (3), j'atteignis Shi-Snofrou, et j'y passai la nuit sur le sol de la campagne. Je repartis au jour et je rejoignis un homme qui se tenait à l'orée du chemin ; il me demanda merci, car il eut peur de moi. Vers le temps du souper, j'approchai de la ville de Khri-Ahou, et je traversai l'eau sur un chaland sans gouvernail. Je quittai le pays d'Occident et je passai sur le territoire oriental d'Iaoukou, au domaine de la déesse

trouvait en posture d'entendre, à l'insu de tous, la nouvelle que le messager apporte au nouveau roi. Nous ne savons si la loi égyptienne décrétait de mort le malheureux qui commettait en pareil cas une indiscrétion même involontaire : le certain est que Sinouhit craint pour sa vie et se décide à la fuite.

(1) Le pronom *ils* désigne ici le nouveau Pharaon et sa suite : Sinouhit se cache dans les buissons tandis que le cortége défile secrètement sous ses yeux.

(2) Ce passage ne peut guères faire allusion qu'à une guerre civile. En Égypte, comme dans tous les pays d'Orient, un changement de règne entraînait souvent une révolte : les princes qui n'avaient pas été choisis pour succéder au père prenaient les armes contre leur frère plus heureux.

(3) Pour ce nom géographique et le suivant, voir l'introduction de ce conte, p. 92-93.

Hirit, maîtresse de la Montagne Rouge, puis je fis route à pied, droit vers le Nord, et je gagnai les murs du prince, qu'il a construits pour repousser les Sittiou et pour écraser les Nomiou-Shâiou ; je me tins courbé dans les herbes, de peur d'être vu par la garde, relevée chaque jour, qui veille sur le sommet de la forteresse. Je me mis en route à la nuit, et, à l'aube, j'atteignis Pouteni et me dirigeai vers l'Ouadi de Qimoïri. Alors la soif s'abattit et s'élança sur moi ; je râlai, mon gosier se contracta, je me disais déjà : « C'est le goût de la mort ! » Quand je relevai mon cœur et je rassemblai mes forces, j'entendais la voix lointaine des bestiaux. Un Sitti m'aperçut et reconnut à ma tournure que j'étais d'Égypte. Voici qu'il me donna de l'eau et me fit cuire du lait ; j'allai avec lui dans sa tribu. On voulut me donner un territoire de son territoire, mais je m'éloignai à l'instant, et je courus au pays d'Edimâ.

QUAND j'y eus passé une année, Amouânshi, — c'est le prince du Tonou supérieur — me fit venir et me dit : « Demeure avec moi, tu « entendras la langue de l'Égypte. » Il disait cela parce qu'il connaissait ma valeur et avait entendu

parler de mon mérite, selon le témoignage qu'avaient rendu de moi des Égyptiens qui se trouvaient dans le pays (1). Voici ce qu'il me dit : « La raison pour laquelle tu es venu jusqu'ici, « quelle est-elle ? Est-ce qu'il y aurait eu une « mort dans le palais du roi des deux Égyptes « Shotphîtrî (2), sans qu'on ait su ce qui s'est « passé à cette occasion ? » Je me mis à chanter le roi en un développement poétique : « Quand « je vins du pays des Timihou et que mon cœur « s'y refit une patrie nouvelle, si je défaillis (3), « ce ne fut pas le remords d'une faute qui me mit « sur les voies du fuyard ; je n'avais pas été négli-

(1) Probablement des transfuges échappés d'Égypte dans des conditions analogues à celles où s'était produite l'évasion de Sinouhit.

(2) La question du prince de Tonou, un peu obscure à dessein, est d'autant plus naturelle que nous savons par d'autres documents (*Papyrus Sallier II*, p. 1, lign. dern., p. 2, lign. 1–2) qu'Amenemhâit Ier avait failli succomber à une conspiration de palais. Amouânshi demande à Sinouhit s'il n'a pas été impliqué dans quelque tentative de ce genre, et s'il n'a pas dû s'échapper de l'Égypte à la suite de l'assassinat du roi.

(3) Le texte est si mutilé en cet endroit que je n'en garantis point le sens. Le membre de phrase que je traduis, « ... *et que* « *mon cœur s'y refit une patrie nouvelle* », signifie littéralement « ... *et que mon cœur y fut renouvelé pour moi.* » Le cœur de Sinouhit était égyptien : en le lui *renouvelant* on l'a fait asiatique au pays de Tonou. Plus loin, notre conteur traitera son héros de *Sitti* (p. 124, 125, 126).

« gent, ma bouche n'avait point prononcé de
« parole mordante, je n'avais écouté aucun con-
« seil pervers, mon nom n'avait pas été en-
« tendu dans la bouche du magistrat. Je ne sais
« comment faire connaître ce par quoi j'ai été
« amené en ce pays ; c'est comme par un dessein
« de Dieu, car, dès le temps où cette terre
« d'Égypte était comme dans l'ignorance de ce
« dieu bienfaisant dont la terreur se répand chez
« les nations étrangères, comme Sokhit (1) en une
« année de peste, je lui disais ma pensée et je lui
« répondais : Sauve-nous (2). Et voici que main-

(1) *Sokhit*, ou *Sokhmit*, qu'on a longtemps confondue avec *Pakhit*, était une des principales déesses du Panthéon égyptien. Elle appartenait à la triade de Memphis, et avait le titre de *grande amie de Phtah*. C'était une lionne ou une déesse à tête de lionne : avec une tête de chatte, elle se nommait Bastit et était adorée à Bubaste.

(2) Sinouhit répond à la question par lequel le chef de Tonou lui demandait si son exil n'avait point pour motif quelque complicité dans un attentat dirigé contre la vie du roi. Sa fuite est comme une volonté de Dieu, comme une fatalité ; et, en effet, nous l'avons vu plus haut (p. 97-98), c'est par hasard et sans le vouloir qu'il a appris la mort d'Amenemhâit. Il avait servi son souverain, dès l'époque où celui-ci n'était pas encore reconnu de l'Égypte entière, et il l'avait prié de sauver son malheureux pays, déchiré par la guerre civile, ainsi que nous l'apprennent d'autres documents. Puis, afin de mieux montrer qu'il n'a jamais trempé et ne trempera jamais dans aucun complot, il se lance dans un éloge emphatique du nouveau Pharaon, Ousirtasen Ier. L'exagération du compliment devient ici une preuve de loyalisme et d'innocence.

« tenant son fils entre au palais en sa place et
« qu'il a pris la direction des affaires de son père.
« C'est un dieu qui certes n'a point de seconds :
« aucun n'est devant lui. C'est un maître de
« sagesse, prudent dans ses desseins, bienfaisant
« par ses habiletés, au bon plaisir de qui on va et
« on vient, car, par ses habiletés, il dompte les
« régions étrangères, et, même du temps que son
« père était encore dans l'intérieur de son palais,
« c'était lui qui rendait compte de ce que son père
« avait destiné de faire s'accomplir. C'est un
« brave qui certes agit de son glaive, un vaillant
« qui n'a point son semblable ; on le voit qui
« s'élance contre les barbares et qui fond sur les
« pillards. C'est un lanceur de javeline qui rend
« débiles les mains des ennemis : plus ne peuvent
« ceux qu'il abat soulever le bouclier. C'est un
« intrépide qui brise les crânes : nul n'a tenu
« devant lui. C'est un coureur rapide qui détruit
« le fuyard : on ne l'atteint point à courir après
« lui. C'est un cœur ferme en son heure. C'est
« un lion qui frappe de la griffe : jamais il n'a
« rendu son arme. C'est un cœur fermé à la
« pitié ; quand il voit les multitudes, il ne laisse
« rien subsister derrière lui. C'est un brave qui se

« lance en avant, quand il voit la résistance ; c'est
« un soldat qui se réjouit quand il s'élance sur les
« barbares : il saisit son bouclier, il bondit, il n'a
« jamais eu besoin de redoubler son coup, il tue
« sans qu'il soit possible de détourner sa lance, et,
« même sans qu'il tende son arc, les barbares
« fuient ses deux bras comme des lévriers, car la
« grande déesse (1) lui a donné de combattre qui
« ignore son nom, et, s'il atteint, il n'épargne
« point, il ne laisse rien subsister. C'est un bien-
« aimé qui a su merveilleusement conquérir
« l'amour : son pays l'aime plus que soi-même
« et se réjouit en lui plus qu'en son propre dieu ;
« hommes et femmes accourent à ses appels. Roi,
« il a gouverné dès l'œuf (2) ; lui-même, depuis
« sa naissance, c'est un multiplicateur de nais-
« sances, c'est aussi un être unique, d'essence divine,
« par qui cette terre se réjouit d'être gouvernée ;
« c'est un élargisseur de frontières qui prendra
« les pays du Midi, mais ne convoite pas les pays
« du Nord : au contraire, il a agi contre les chefs

(1) Un des titres qu'on donne à Sokhit (p. 101, note 1) et à ses formes belliqueuses.

(2) C'est la formule égyptienne pour indiquer que le pouvoir royal appartient au roi dès le moment qu'il est conçu dans le sein de sa mère.

« des Sittiou et pour écraser les Nomiou-shâiou (1).
« S'il fait une descente ici, puisse-t-il connaître ton
« nom par l'hommage que tu adresseras à Sa
« Majesté ! Car ne fait-il pas le bien au pays
« étranger qui lui obéit ? »

Le chef de Tonou me répondit : « Le gouver-
« nement de l'Égypte, qu'il soit heureux, et
« sa prospérité, qu'elle soit de longue durée !
« Tant que tu seras avec moi, je te ferai du bien ! »
Il me mit avant ses enfants, me mariant à sa fille aînée, et il accorda que je choisisse pour moi, dans son domaine, parmi le meilleur de ce qu'il possédait sur la frontière d'un pays voisin. C'est une terre excellente, Aïa (2) de son nom. Il y a des figues en elle et des raisins ; le vin y est en plus grande quantité que l'eau, abondant est le miel, nombreuses les olives et toutes les productions de ses arbres : on y a du blé et de la farine sans limites, et toute espèce de bestiaux. Ce fut grand, certes, ce qu'on me conféra, quand le prince vint

(1) Les peuplades nomades qui habitent le désert à l'Orient de l'Égypte. Ils sont appelés ailleurs *Hriou-Shâiou*, les *maîtres des sables*. Le nom de *Nomiou-shâiou* paraît signifier *qui domine les sables*.

(2) V. p. 94, dans l'introduction de ce conte, l'identification proposée pour cette localité.

pour m'investir, m'installant prince de tribu dans le meilleur de son pays. J'eus des rations quotidiennes de pain et du vin pour chaque jour, de la viande cuite, de la volaille rôtie, plus le gibier du pays que je prenais, ou qu'on posait devant moi en plus de ce que rapportaient mes chiens de chasse. On me faisait beaucoup de beurre (1) et du lait cuit de toute manière. Je passai de nombreuses années ; les enfants que j'eus devinrent des forts, chacun maîtrisant sa tribu. Lorsqu'un messager allait et venait à l'intérieur, il se détournait de sa route pour venir vers moi, car je rendais service à tout le monde, je donnais de l'eau à l'altéré, je remettais en route le voyageur qu'on avait empêché de passer, je châtiais le brigand. Les Sittiou (2) qui s'en allaient au loin pour battre et pour repousser les princes des pays étrangers,

(1) Le mot a été laissé en blanc dans le manuscrit de Berlin. Très probablement il était illisible dans le papyrus original, d'après lequel la copie que nous possédons du conte de Sinouhit a été faite ; le scribe a préféré ne rien mettre plutôt que de combler la lacune de sa propre autorité. La restitution que je propose est suggérée par le voisinage du *lait cuit de toute manière :* beurre et fromage vont d'ordinaire ensemble.

(2) Litt. : *les archers*. C'est le nom générique que les Égyptiens donnaient aux peuplades nomades de la Syrie, par opposition aux *Montiou*, qui en désignaient les peuplades agricoles.

j'ordonnais, et ils marchaient, car ce prince de Tonou, il accorda que je fusse pendant de longues années le général de ses soldats. Tout pays vers lequel je sortais, quand j'avais fait mon irruption, on tremblait sur les pâturages au bord de ses puits : je prenais ses bestiaux, j'emmenais ses vassaux et j'enlevais leurs esclaves, je tuais sa population (1), il était à la merci de mon glaive, de mon arc, de mes marches, de mes plans bien conçus et glorieux pour le cœur de mon prince. Aussi il m'aima, quand il connut ma vaillance, me mettant chef de ses enfants, quand il vit la vigueur de mes deux bras.

Un brave de Tonou vint me défier dans ma tente : c'était un héros qui n'avait point de seconds, car il les avait tous écrasés. Il disait : « Que Sinouhit se batte avec moi, car il ne m'a « pas encore frappé, » et il se flattait de prendre mes bestiaux à l'intention de sa tribu. Le prince

(1) Ce sont les expressions dont on se servait dans les rapports officiels, pour décrire les ravages des guerres conduites par les Pharaon. Ousirtasen III dit de même : « J'ai pris leurs femmes, « j'ai emmené leurs subordonnés, me manifestant vers leurs « puits, chassant devant moi leurs bestiaux, gâtant leurs maisons « et y mettant le feu » (Lepsius, *Denkm.*, II, pl. 136, *b*, l. 14-16).

en délibéra avec moi. Je dis : « Je ne le connais « point. Je ne suis certes pas son frère, je me « tiens éloigné de son logis ; est-ce que j'ai « jamais ouvert sa porte, franchi ses clôtures ? « C'est quelque jaloux envieux de me voir et qui « se croit appelé à me dépouiller de chats, de « chèvres et aussi de vaches, et à fondre sur mes « taureaux, sur mes moutons et sur mes bœufs, « afin de les prendre pour lui. Si c'est un misé- « rable qui prétend s'enrichir à mes dépens, non « pas un Bédouin et un Bédouin habile au com- « bat, alors, qu'on mette l'affaire en jugement ! « Mais si c'est un taureau qui aime la bataille, un « taureau d'élite qui aime à avoir toujours le der- « nier mot, s'il a le cœur à combattre, qu'il dise « l'intention de son cœur ! Est-ce que Dieu ou- « bliera quelqu'un qu'il a toujours favorisé jusqu'à « présent ? C'est comme si le provocateur était « déjà parmi ceux qui sont couchés sur le lit funé- « raire ! » Je bandai mon arc, je dégageai mes flèches, je donnai du jeu à mon poignard, je fourbis mes armes. A l'aube, le pays de Tonou accourut ; il avait réuni ses tribus, convoqué tous les pays étrangers qui dépendaient de lui, il désirait ce combat. Chaque cœur brûlait pour moi, hommes

et femmes poussaient des « Ah ! », car tout cœur était anxieux à mon sujet, et ils disaient : « Est-« ce que c'est vraiment un fort qui va combattre « avec lui ? Voici, l'adversaire a un bouclier, une « hache d'armes, une brassée de javelines. » Quand je fus sorti et qu'il eut paru, je détournai de moi ses traits. Comme pas un seul ne portait, il fondit sur moi, et alors je déchargeai mon arc contre lui. Quand mon trait s'enfonça dans son cou, il s'écria et s'abattit sur le nez : je lui fis tomber sa lance, je poussai mon cri de victoire sur son dos. Tandis que tous les campagnards se réjouissaient, je fis rendre des actions de grâces à Montou (1) par ses vassaux, qu'il avait opprimés. Ce prince, Ammiânshi (2), me donna tout ce que possédait le vaincu, et alors j'emportai ses biens, je pris ses bestiaux. Ce qu'il avait désiré me faire à moi, je le lui fis à lui ; je me saisis de ce qui était

(1) Le dieu de la guerre à Thèbes. Il était adoré à Hermonthis, dans le voisinage immédiat de la grande ville, et les Grecs l'identifièrent avec Apollon ; c'était en effet un dieu solaire, et les monuments le confondent souvent avec Râ, le soleil.

(2) La vocalisation en *i* est donnée par le manuscrit, comme plus haut, p. 99, la vocalisation en *ou*. Les Egyptiens, dans leur système imparfait d'écriture, étaient fort embarrassés de rendre le son des voyelles étrangères : de là, ces différences dans l'orthographe d'un seul et même nom.

dans sa tente, je dépouillai son logis : par là s'agrandirent la richesse de mes trésors et le nombre de mes bestiaux.

Or, voilà ce qu'a fait le dieu pour moi qui me suis appuyé en lui. Celui qui avait déserté transfuge vers un pays étranger, maintenant, chaque jour, son cœur est joyeux. Je m'étais sauvé par la fuite de l'endroit où j'étais, et maintenant on me rend ici bon témoignage. Après que je m'en étais allé mourant de faim, maintenant je donne du pain ici où je suis. J'avais quitté mon pays nu, et moi je suis vêtu de fin lin. Après avoir été un transfuge sans subordonnés, moi, je possède des serfs nombreux. Ma maison est belle, mon domaine large, ma mémoire est établie dans le temple de tous les dieux (1). Et néanmoins je me réfugie toujours en ta bonté (?) : remets-moi (2) en Égypte, accorde-moi la grâce de revoir en corps

(1) Les Égyptiens de haut rang obtenaient du roi, par faveur spéciale, la permission de placer dans les temples une statue les représentant : ils pouvaient aussi faire dresser, dans certains sanctuaires célèbres, une stèle portant leur nom et une prière. C'est là ce qu'on appelait assurer au mort *une mémoire excellente* dans le temple des dieux.

(2) C'est au roi que Sinouhit adresse directement son discours à partir de cet endroit.

le lieu où mon cœur passe son temps ! Y a-t-il de l'opposition à ce que mon corps repose au pays où je suis né ? Y revenir, c'est le bonheur. J'ai donné du bien à Dieu, faisant cela comme chose convenable pour consolider..... Son cœur souffre à qui s'est sauvé pour vivre sur la terre étrangère ; y a-t-il un tous les jours pour lui ? Lui, il écoute la prière lointaine, et il part, se dirigeant vers le pays où il a foulé la terre pour la première fois, vers le lieu d'où il est venu. Je m'étais jadis concilié le roi de l'Égypte, je vivais de ses dons, je rendais mes devoirs à la *Régente de la Terre* (1) qui est dans son palais, j'entendais les discours de ses enfants ; ah ! c'était lui la jeunesse de mes membres ! Maintenant, la vieillesse vient, l'affaissement m'a envahi, mes deux yeux ne se rappellent plus ce qu'ils voient, mes deux bras retombent lourdement, mes deux jambes refusent le service, le cœur s'arrête : le trépas s'est appro-

(1) C'est peut-être la reine, mais plus probablement l'*uræus* royale que le roi porte au front, et qui est censée penser et combattre pour lui. Elle l'inspire de ses conseils, et pendant la bataille détruit les ennemis par la flamme qui sort de sa bouche.

(2) Litt. : Ah, la jeunesse de ses membres, *son eau*. On disait *l'eau du roi* (peut-être *semen regis?)* pour désigner le roi lui-même.

ché de moi, bientôt on m'emmènera aux villes éternelles (1), j'y suivrai le *Maître universel* (2) ; ah ! puisse-t-il me dire les beautés de ses enfants, et amener l'éternité vers moi ! »

ALORS la majesté du roi Khopirkerî (3), à la voix juste (4), parla à cet officier qui était

(1) Les *villes éternelles* ou la *maison éternelle* est le nom que les Égyptiens donnaient à la tombe.

(2) Le *Maître universel* est Osiris, que sert et que suit tout mort égyptien. Le texte semble porter le féminin : la *Dame universelle*, et il serait fort possible que ce nom désignât un Osiris femelle. Nous connaissons trop peu la religion de cette époque pour que je me hasarde à garantir ma traduction.

(3) C'est le prénom du roi Ousirtasen Ier, fils et successeur d'Amenemhâit Ier.

(4) Les Égyptiens, comme tous les peuples orientaux, attachaient une grande importance non seulement aux paroles qui composaient leurs formules religieuses, mais encore à l'intonation qu'on donnait à chacune d'elles. Pour qu'une prière fût valable et eût son plein effet auprès des dieux, il fallait qu'on la récitât avec la mélopée traditionnelle. Aussi le plus grand éloge qu'on pût faire d'un personnage obligé à réciter une oraison était-il de l'appeler *mâ-khrôou*, *juste de voix*, de dire qu'il avait la voix juste et qu'il savait le ton qu'il devait donner à chaque phrase. Le roi ou le prêtre qui faisait l'office de lecteur (*khri-habi*, cfr. p. 58, note 2) pendant le sacrifice était dit *mâ-khrôou*. Les dieux triomphaient du mal par la *justesse de leur voix*, quand ils prononçaient les paroles destinées à rendre les mauvais esprits impuissants. Le mort, qui passait tout le temps de son existence funéraire à débiter des incantations, était le *mâ-khrôou* par excellence. La locution ainsi employée finit par devenir une véritable épithète laudative, qu'on joignait au nom de tous les morts et de tous les personnages du temps passé dont on parlait sans colère.

près de lui. Sa Majesté envoya un message vers moi avec des présents de la part du roi, et me mit dans la joie, moi qui vous parle, comme les princes de tout pays étranger, et les Infants (1) qui sont dans son palais me firent entendre leurs discours.

COPIE DE L'ORDRE QU'ON M'APPORTA A MOI QUI VOUS PARLE POUR ME RAMENER EN ÉGYPTE.

« L'Hor, vie des naissances, le maître des diadèmes, vie des naissances, le roi de la haute et de la basse Égypte, KHOPIRKERÎ, fils du Soleil, AMENEMHÂIT (2), vivant à toujours et à jamais !

« Ordre pour le serviteur Sinouhit ! Cet ordre du roi t'est apporté pour t'instruire de sa volonté :

« Maintenant que tu as parcouru les pays étran-
« gers, sortant d'Édimâ vers Tonou, passant de
« pays en pays au gré de ton cœur, voici, quoi
« que tu aies fait et qu'on ait fait contre toi, tu

(1) Les *Infants* sont, ou bien les enfants du roi régnant, ou les enfants d'un des rois précédents ; ils prennent rang dans la hiérarchie égyptienne immédiatement après le roi, le régent, la reine et la reine-mère (cfr. Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p. 14-1,).

(2) Le nom de ce roi est formé du prénom *Khopirkerî* d'Ousirtasen Ier et du nom d'Amenemhâit II. Sur la valeur de cette combinaison, voir l'introduction, p. XXIII-XXIV.

« ne te répands pas en blasphèmes, mais si ta
« parole est repoussée, tu ne parles pas dans la
« réunion des Jeunes (1), même si on t'y invite !
« Maintenant donc que tu as élaboré ce projet qui
« t'était venu à l'esprit, puisse ton cœur ne vacil-
« ler plus, car Pharaon il est ton ciel à toi, il est
« stable, il est florissant, sa tête est exaltée parmi
« les royautés de la terre, ses enfants sont dans la
« partie réservée du palais (2)!

« Laisse les richesses que tu as à toi, et avec
« toi, dans leur totalité ! Quand tu seras arrivé en
« Égypte, vois le palais, et, quand tu seras dans

(1) Le mot égyptien que je traduis de la sorte signifie au propre *un jeune homme :* il servait à désigner un des degrés de la hiérarchie de cour. Peut-être cette qualification est-elle propre à la XIIe dynastie et aux temps qui l'environnent, car je ne la retrouve point dans le papyrus Hood du British Museum, qui nous fait connaître la hiérarchie de la société égyptienne à l'époque de la XIXe et de la XXe dynastie. Nous verrons plus loin, p. 126, par un passage de notre conte, que les *Jeunes* étaient une subdivision des *Amis royaux.*

(2) Le début est si obscur que je ne garantis point d'en avoir rendu le sens. Je crois comprendre que le roi se déclare satisfait du ton qui règne dans la lettre de Sinouhit et des dispositions que cette lettre accuse : « Après avoir erré à l'étranger, « malgré toutes les misères que tu as subies, tu es calme, « résigné, tu ne parles pas dans les réunions des jeunes gens « contre le roi, même si on t'y invite ! Exécute donc ta réso- « lution et reviens, car Pharaon t'accueillera comme son propre « enfant, dans la partie réservée du palais. »

« le palais, prosterne-toi face contre terre devant « la Sublime Porte : tu seras maître parmi les « Amis (1). Et, de jour en jour, voici que tu te « mets à vieillir ; tu as perdu la puissance virile, « tu as songé au jour de l'ensevelissement. Te « voilà arrivé à l'état de béatitude ; on t'a donné, « la nuit où l'on applique des huiles d'em- « baumement, les bandelettes, par la main de la « déesse Taït (2). On a suivi ton convoi au jour « de l'enterrement, gaîne dorée, tête peinte en « bleu (3), un baldaquin par dessus toi fait en « bois de cyprès (4) ; des bœufs te tirent, des

(1) Voir plus haut, p. 95, note 1, ce qui est dit des *Amis royaux*.

(2) Le nom de la déesse *Taït* signifie littéralement *linge*, *bandelettes* : c'est la déesse qui préside à l'emmaillottement du nouveau-né et du nouveau-mort. Les cérémonies auxquelles ce passage fait allusion sont décrites dans un livre spécial que j'ai eu la chance de publier et de traduire, sous le titre de *Rituel de l'embaumement* (Maspero, *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre*).

(3) Les cercueils de momies de la XIe dynastie et des époques suivantes que nous avons au Louvre, par exemple, sont en effet dorés complètement, à l'exception de la face humaine qui est peinte en rouge, et de la coiffure qui est peinte en bleu.

(4) On déposait la momie sur un lit funéraire que surmontait un baldaquin en bois, pendant les cérémonies de l'enterrement. M. Rhind en trouva un à Thèbes (Rhind, *Thebes, its tombs and their tenants*, p. 89-90), qui est aujourd'hui au musée royal d'Édimbourg. J'en ai découvert trois depuis lors : le premier à Thèbes, de la XIIIe dynastie ; le second, à Thèbes également, de la XXe dynastie ; le troisième à Akhmîm, d'époque ptolé-

« chanteurs sont devant toi, et on exécute pour
« toi les danses funèbres, des pleureurs sont
« accroupis à la porte de ta syringe, on fait pour
« toi à haute voix l'énumération des liturgies
« réglementaires, on tue des victimes pour toi
« sur tes tables d'offrandes, et tes stèles sont
« dressées en pierre blanche, dans le cercle des
« Enfants royaux (1). Tu n'as point de second ;
« aucun homme du peuple n'arrive jusqu'à ta
« hauteur ; tu n'es pas mis dans une peau de
« mouton quand on t'ensevelit (2), tout le monde
« frappe la terre et se lamente sur ton corps,
« tandis que tu vas à la tombe. »

maïque. Ils sont tous au musée de Boulaq (Maspero, *Archéologie égyptienne*, p. 279). Le musée de Boulaq possède également deux traineaux à baldaquins de la xxe dynastie (Maspero, *Archéologie*, p. 279), déterrés à Thèbes en 1886, dans le tombeau de Sonnozmou. Ils appartiennent à la catégorie de ceux qu'on attelait de bœufs pour traîner la momie jusqu'à sa demeure dernière.

(1) C'est la description exacte des funérailles égyptiennes, telles que les monuments nous en font connaître le détail (cf. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 81-194).

(2) Nous savons par Hérodote (II, LXXXI) que les Égyptiens n'aimaient pas qu'on mît de la laine avec leurs morts : nous savons aussi que, malgré leur répugnance, on employait parfois la peau de mouton dans les enterrements, et l'une des momies de Déir-el-Bahari (n° 5289) était enveloppée d'une peau blanche encore garnie de sa toison (Maspero, *les Momies royales*, dans les *Memoires présentés par les Membres de la Mission permanente*, t. I, p. 548). Comme cette momie est celle d'un prince anonyme,

Quand cet ordre m'arriva, je me tenais au milieu de ma tribu. Quand il me fut remis, m'étant jeté à plat ventre, je m'appliquai contre le sol, je me traînai sur ma poitrine (1), je fis ainsi le tour de ma tente pour marquer la joie que j'éprouvais à le recevoir : « Comment se peut-il « que pareille chose me soit faite à moi ici « présent, qui, d'un cœur rebelle, ai fui vers des « pays étrangers, hostiles à Pharaon? Maintenant, « délivrance bonne et durable, je suis délivré de « la mort, et tu me rendras puissant dans mon « pays ! »

COPIE DE LA RÉPONSE A CET ORDRE QU'A FAITE LE SEIGNEUR SINOUHIT :

« O pardon (?) grand et inouï de cette fuite

qui paraît avoir été empoisonné, on peut se demander si la peau de mouton n'était pas réservée aux gens d'une certaine catégorie, à des suppliciés, à des prisonniers, que l'on condamnait à être impurs jusqu'au tombeau. S'il en était ainsi, on comprendrait la place qu'occupe la mention de la peau de mouton dans le rescrit royal : le Pharaon, en promettant à Sinouhit qu'on le mènera au tombeau avec l'appareil solennel des princes ou des riches, et qu'on n'enveloppera point sa momie dans la peau de mouton des condamnés, lui assure par là même le pardon plein et entier jusque dans l'autre vie.

(1) Les Égyptiens appelaient cette cérémonie *son-to*, *flairer la terre* : c'était l'accompagnement obligé de toute audience royale ou de toute offrande divine.

« que j'ai faite moi ici présent comme qui ne sait
« ce qu'il fait, que tu m'accordes, toi, le Dieu
« bon, ami de Râ, favori de Montou (?), seigneur
« de Thèbes, et d'Amon, seigneur de Karnak,
« fils de Râ, image de Toumou (1) et de son
« Cycle de dieux (2), que Souptou (3), que le
« Dieu Nofirbiou (4), que le Dieu fils aîné (5),
« qu'Hor du pays d'Orient (6), et que la royale

(1) *Toumou, Atoumou,* est le dieu d'Héliopolis, le chef de l'Ennéade divine qui a créé et qui maintient le monde depuis le premier jour.

(2) Sur le *Cycle des dieux,* cf. dans le *Conte des deux Frères* la note 1 de la page 18.

(3) *Souptou* est une forme de Hor. C'était le dieu adoré dans la nome arabique de l'Égypte ; il est figuré parfois sous forme d'un homme portant sur la tête le disque solaire, et reçoit le titre *du plus noble des esprits d'Héliopolis.* Il ne faut pas le confondre avec la déesse *Soptit,* en grec Sothis, qui représente la constellation la plus célèbre du ciel égyptien.

(4) Le nom du dieu *Nofirbiou* signifie *Celui dont les âmes sont bonnes ;* on appelait ainsi une forme du dieu Toumou, plus connue sous le vocable de Nofirtoumou.

(5) Le dieu *fils aîné* est un Hor. La trinité égyptienne se composait ordinairement du père, de la mère et de l'enfant. L'enfant y avait le rôle d'héritier présomptif que jouait dans le ménage pharaonique l'aîné des enfants survivants ; de là ce nom de Dieu fils aîné que porte Hor, fils d'Osiris et d'Isis.

(6) L'Hor du pays d'Orient est confondu souvent avec Souptou, et souvent aussi avec le dieu Mînou. Il régnait sur les déserts qui s'étendent à l'orient de l'Égypte, entre le Nil et la mer Rouge.

« Uræus qui domine ta tête (1), les chefs qui « sont sur le bassin d'Occident (2), Hor qui « réside dans les contrées étrangères (3), Ourrit, « dame d'Arabie (4), Nouit (5), Hor l'aîné (6), « Râ, que tous les dieux du Delta et des îles de « la Grande Verte (7), donnent la vie et la force

(1) Sur la royale *Uræus*, voir p. 110, note 1.

(2) Le *bassin d'Occident* est la partie des eaux célestes à laquelle la barque des dieux arrivait au coucher du soleil. Les *chefs du bassin d'Occident* sont les dieux qui présidaient à cet Océan mythique, les dieux des trépassés. Chaque Égyptien, après sa mort, était censé se rendre à Abydos et pénétrer, par une fente qui s'ouvrait à l'ouest de cette ville, dans le *bassin d'Occident*, où il se joignait à l'escorte du soleil nocturne, pour traverser l'enfer et aller renaître à l'Orient le matin du jour suivant.

(3) L'Hor des pays étrangers est à proprement parler le dieu des Libyens ; mais on voyait en lui, d'une manière générale, le dieu de tous les pays qui environnent immédiatement l'Égypte, à l'Orient comme à l'Occident.

(4) *Ourrit* ne m'est guère connue que par ce passage. Son titre *dame d'Arabie* semble montrer en elle une forme secondaire d'Athor, que diverses traditions fort anciennes faisaient venir de ce pays.

(5) *Nouit* est la déesse ciel. Elle forme avec *Sibou*, le dieu terre, un couple divin, l'un des plus antiques parmi les couples divins de l'Égypte, l'un de ceux qui n'ont pas pu être ramenés au type solaire par les théologiens de la grande école thébaine du temps des Ramsès. Des tableaux représentent Nouit repliée sur son époux et figurant par la courbure de son corps la voûte étoilée.

(6) Hor l'aîné, Haroiroû, dont les Grecs ont fait *Aroêris*, est un dieu solaire au même titre que Râ et ne doit pas être confondu avec Hor le jeune, fils d'Isis et d'Osiris.

(7) Les Égyptiens donnaient à la mer le nom de *Grande Verte*,

« à ta narine ; qu'ils se livrent à leur largesse et « qu'ils te donnent le temps sans limite, l'éter- « nité sans mesure, répandant ta crainte sur tous « les pays de plaine et de montagne, enchaînant « pour toi tout le parcours du Soleil ! C'est la « prière que moi ici présent je fais pour mon « seigneur, délivré que je suis de la terre étran- « gère !

« O roi sage, la sage parole qu'a prononcée « dans sa sagesse la Majesté du Souverain, moi « qui suis ici présent, j'ai peur de la dire, et c'est « chose grave de la répéter. Car le Dieu grand, « image de Râ en sagesse, il a mis lui-même « la main à l'œuvre, et moi ici présent je suis au « nombre des sujets sur lesquels il a délibéré, et « j'ai été placé sous son examen direct ! Vrai- « ment ta Majesté est un Hor (1), et la puissance « de tes bras s'étend sur tous les pays !

« Or donc, que ta Majesté fasse amener Mâki

Ouaz-oirit. Ce nom s'applique parfois à la mer Rouge, mais plus souvent à la Méditerranée : c'est de cette dernière mer qu'il est question ici.

(1) Le roi vivant est l'incarnation de Dieu, et par conséquent s'identifie à la troisième personne de la trinité égyptienne, au dieu fils : de là le titre de *Hor, Hor vivant, vie de Hor,* qu'on lui donne dans les protocoles officiels.

« d'Edimâ, Khontiâoush de Khonti-Kaoushou (1),
« Monous des pays soumis (2) ; ce sont des princes
« prêts à témoigner que tout s'est passé à ton
« gré, et que Tonou n'a point grondé contre toi
« en soi-même à la manière de tes lévriers. Car
« ma fuite à moi qui vous parle, si elle a été
« volontaire, elle n'était point préméditée ; loin
« de la comploter, je ne pouvais plus m'arracher
« du lieu où j'étais : c'était comme un rêve,
« comme le songe d'un homme de Athou qui se
« voit à Abou (3), d'un homme de la plaine

(1) *Khonti-Kaoushou* signifie au propre *celui qui est dans Kaoushou*, et semble par conséquent désigner un personnage originaire de l'Éthiopie. Toutefois, le voisinage d'Edimâ indique plutôt une localité syrienne, que je ne sais où placer exactement.

(2) Les mots que je rends par *les pays soumis* ont été rendus par M. Brugsch et par d'autres *le pays des Phéniciens*. Sans entrer dans la question de savoir si le nom ethnique *Fonkhou* se prête avec une identification avec la Phénicie, il suffit de dire que l'orthographe du manuscrit ne nous permet pas de le reconnaître dans ce passage. Je ne sais pas d'ailleurs quelle région les Égyptiens désignaient sous le nom de *pays soumis* ou plus exactement de *pays ravagés*.

(3) *Abou* est le nom égyptien d'Éléphantine, *Athou* celui d'un canton du Delta : ces deux localités, qui sont situées, la première à l'extrême sud, la seconde à l'extrême nord de l'Égypte, servaient proverbialement, comme Dan et Bershebâ chez les Hébreux, à désigner toute l'étendue du pays. Un homme d'*Abou qui se voit à Athou*, c'est un égyptien du nord transporté au sud et complètement dépaysé ; la différence, non seulement des mœurs, mais encore des dialectes, était assez

« d'Égypte qui se voit dans la montagne (1). Je ne
« redoutais rien, il n'y avait point de poursuites
« contre moi, mon nom n'avait jamais été dans
« la bouche du héraut jusqu'au moment où le
« sort s'attaqua à moi, mais alors mes jambes se
« lancèrent, mon cœur me guida, la volonté
« divine qui m'avait destiné à cet exil me mena.
« Je n'avais pas porté l'échine haute, car l'indi-
« vidu craint quand le pays connaît son maître, et
« Râ avait donné que ta crainte fût dès lors sur
« la terre d'Égypte, que ta terreur fût sur la
« terre étrangère. Me voici maintenant dans la
« patrie, me voici dans cette place. Tu es le vête-
« ment de cette place (2) : le soleil se lève à ton
« gré ; l'eau des canaux, elle abreuve qui te plaît ;
« la brise du ciel, elle fait respirer qui tu dis. Moi

grande pour qu'on pût comparer le langage inintelligible d'un mauvais écrivain au parler d'un homme d'Abou qui se trouve à Athou.

(1) La traduction exacte serait dans *le pays de Khonti*. Ce *pays de Khonti* doit être, par opposition à la plaine cultivée, *Khato*, de l'Égypte, les pentes sèches et stériles qui bordent la vallée à l'est et à l'ouest. Cf. Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 1281-1284.

(2) Ces métaphores, bizarres à notre gré, sont communes dans la littérature égyptienne. Un texte de la XIIe dynastie dit d'un haut personnage qu'il a été *la salle qui a tenu au chaud ceux qui avaient froid dans Thèbes*.

« qui te parle, je lèguerai mes biens aux géné-
« rations que j'ai faites en cette place. Et quant à
« ce messager qui m'est venu à moi-même, que
« ta Majesté fasse comme elle l'entend : car on
« vit de l'air que tu donnes, c'est l'amour de Râ,
« d'Hor, d'Hathor, que ta narine auguste, c'est la
« volonté de Montou, maître de Thèbes, que tu
« vives éternellement. »

Je célébrai un jour de fête dans Aïa pour remettre mes biens à mes enfants : mon fis aîné fut chef de ma tribu, tous mes biens lui passèrent et je donnai tous mes bestiaux, ainsi que mes plantations de toute sorte d'arbres fruitiers. Quand je m'acheminai vers le Sud et que j'arrivai à Hriou-Hor (1), le commandant, qui était là à la tête des garnisaires, manda un messager au palais pour en donner avis. Sa Majesté envoya l'excellent directeur des paysans du roi, et, avec lui, un navire chargé de cadeaux de la part du roi pour les Sittiou qui venaient à ma suite me conduire à Hriou-Hor. J'interpelai par son nom chacun de ceux qui se trouvèrent là ; comme c'étaient des serviteurs de toute sorte, je reçus et je pus em-

(1) Voir l'introduction de ce conte, p. 94.

porter avec moi des moyens de subsistance et de parure suffisants pour me durer jusqu'au moment où j'arriverais à un domaine m'appartenant.

QUAND la terre s'éclaira au matin suivant, chacun d'eux vint me saluer, chacun d'eux s'en alla. J'eus bon voyage pour pénétrer jusqu'au palais : les introducteurs frappèrent la terre du front devant moi, les Infants se tenaient debout dans la salle pour me faire la conduite, les Amis qui se rendaient à la salle d'audience pour le défilé me mirent sur la route du Logis Royal (1). Je trouvai Sa Majesté sur la grande estrade dans la Salle de Vermeil (2) ; quand j'entrai vers elle, je m'affaissai sur le ventre, je perdis conscience de

(1) Voir plus haut, page 72 sqq., dans le *Conte de Khoufoui*, une description d'audience royale, moins développée, mais analogue à celle-ci pour les termes employés.

(2) Les Egyptiens employaient beaucoup l'or et les métaux précieux dans l'ornementation de leurs temples et de leurs maisons : il est fait mention fréquente de portes, de colonnes, d'obélisques recouverts de feuilles d'or, d'argent ou d'électrum, c'est-à-dire d'un alliage d'or et d'argent, dans lequel il entrait au moins vingt pour cent d'argent. La *Salle de Vermeil* devait donc tirer son nom de la décoration qu'elle avait reçue. Il se pourrait, toutefois, que cette désignation fût due à quelque autre motif qui nous échappe et non à la quantité d'électrum ou de vermeil dont elle était ornée. C'est ainsi que la grande salle d'apparat des tombes royales thébaines s'appelle *la Salle d'or,* bien qu'elle ne fût pas nécessairement décorée d'or.

moi-même en sa présence. Ce Dieu m'adressa des paroles affables, mais je fus comme un individu saisi d'aveuglement, ma langue défaillit, mes membres se dérobèrent, mon cœur ne fut plus dans ma poitrine, et je connus quelle différence il y a entre la vie et la mort. Sa Majesté dit à l'un des Amis : « Qu'on le lève et qu'il me parle ! » Sa Majesté dit : « Te voilà donc revenu ! A traîner « par les pays étrangers et à jouer au transfuge, « l'âge t'a attaqué, tu as atteint la vieillesse, ton « corps s'est usé non petitement. Tu ne te lèves « pas ? Es-tu devenu un Sitti pour la duplicité, « car tu ne réponds pas ? Dis ton nom. » J'eus peur de refuser, et je rendis ceci en réponse : « J'ai « peur ; toutefois, à ce que m'a dit mon maître « voici ce que je réponds : Je n'ai pas appelé sur « moi la main de Dieu, mais c'est la crainte, oui, « la crainte qui s'est mise en mon cœur au point « de rendre la fuite fatale (1). Maintenant, me « voici devant toi : tu es la vie, que ta Majesté « agisse à son plaisir ! »

(1) Sinouhit proteste de son innocence une fois de plus. Nous avons vu (page 97 sqq.) dans quelles circonstances il s'était enfui, et cette fuite précipitée aurait pu donner lieu de croire qu'il avait été mêlé à un complot contre Amenemhâit, surtout contre Ousirtasen. De plus, les clauses du traité entre Ramsès II et le

Le défilé des Infants terminé, Sa Majesté dit à la Reine : « Voilà Sinouhit qui vient comme « un rustre avec la tournure d'un Sitti. » Les Infants poussèrent un très grand éclat de rire d'un même mouvement et dirent en face à Sa Majesté : « N'est-ce pas lui en vérité, Souverain, « mon maître ! » Sa Majesté dit : « C'est lui en « vérité ! » Alors ils prirent leurs colliers, leurs bâtons de cérémonie, leurs sistres (1), et après qu'ils les eurent apportés à Sa Majesté : « Pros- « pèrent tes deux mains, ô roi ! Pose les parures « de la Dame du Ciel (2), donne l'emblême de « vie à mon nez. Sois puissant comme maître « des astres, parcours le firmament en barque

prince de Khiti, relatives à l'échange des transfuges, montrent avec quel soin Pharaon essayait de reprendre ceux de ses sujets qui s'enfuyaient à l'étranger. C'est pour ces causes que Sinouhit insiste à tant de reprises sur les motifs de sa fuite et sur la fatalité dont il a été victime.

(1) Le cérémonial des audiences pharaoniques comportait, comme celui des audiences byzantines, des chants réglés à l'avance. Les Infants, après avoir salué le roi, commencent cet acte de la cérémonie ; ils prennent leurs insignes, qu'ils avaient déposés, avant le défilé et l'adoration, devant le roi, et, avec leurs insignes, le sistre qui doit rythmer leur mélopée.

(2) La locution *poser les parures de la Dame du Ciel* paraît exprimer, d'après le contexte, une idée de clémence. Plusieurs divinités portent le titre de *Dame du Ciel ;* je ne saurais dire de laquelle il est question ici.

« céleste ; le rassasiement est l'image de la bouche « de ta Majesté (1). On te met l'uræus au front, « et les misérables sont écartés de toi, tu es « proclamé Râ, maître des deux pays, et on crie « vers toi comme vers le Maître de tout. Ta lance « renverse, ta flèche détruit. Donne que vive « celui qui est dans l'anéantissement ! Donne-nous « de respirer à l'aise en la bonne voie où nous « sommes. Simihit (2), le Sitti, né en Tomiri, s'il « a fui, c'est par crainte de toi ; s'il s'est éloigné « du pays, c'est par terreur de toi ; la face ne « blémit-elle pas qui voit ta face ? l'œil n'a-t-il pas « peur que tu as fixé ? » Le roi dit : « Qu'il ne « craigne plus, qu'il répudie la terreur ! Il sera « parmi les Amis de l'ordre des Jeunes, et qu'on

(1) Cet idiotisme égyptien paraît signifier que le roi est rassasié de tout bien et par conséquent égal aux dieux qui ne souffrent jamais de la faim. De fait, il est le dieu lui-même, et tous les membres de phrase qui précèdent et qui suivent marquent cette conception de sa personne. Il parcourt les eaux du ciel en barque, parce qu'il est Râ, le soleil, et résume en lui toutes les puissances des divinités solaires.

(2) Cette variante du nom de Sinouhit, que rien n'explique si ce n'est le caprice du scribe, signifie littéralement le *Fils du Nord*. Sinouhit est appelé le *Sitti*, à cause de ce long séjour chez les Bédouins qui lui avait fait perdre le bel air de la cour ; le roi avait déjà dit plus haut qu'*il venait comme un rustre avec la tournure d'un Sitti*. — Le *Tomiri*, la *terre des canaux*, est un nom du Delta qu'on applique aussi à l'Égypte entière.

« le mette parmi les gens du cercle (1) qui sont « admis dans le Logis Royal. Qu'on donne ordre « de lui faire un apanage ! »

Je sortis vers lui dans l'intérieur du Logis Royal, et les Infants me donnèrent la main, tandis que nous allions à la suite du Prouti deux fois grand (2). On me mit dans la maison du Fils Royal, où il y avait des richesses, où il y avait un kiosque pour prendre le frais, où il y avait des décorations divines et des mandats sur le Trésor, de l'argent, des vêtements en étoffes royales, des gommes et des essences royales, telles que les Jeunes aiment à en avoir dans toute maison, enfin toute espèce d'artisans en troupe ; comme les années avaient passé sur mes membres et que j'avais perdu ma chevelure, on me donna ce qui

(1) Les personnages attachés à la cour de Pharaon reçoivent deux qualifications collectives, celle de *Shonitiou*, les *gens du cercle*, ceux qui sont en cercle autour du souverain, et celle de *Qabitiou*, les *gens de l'angle*, peut-être ceux qui se tiennent aux angles de la salle d'audience.

(2) Le *Routi*, ou, avec l'article, le *Prouti*, est, comme *Piroui-âa*, Pharaon, une dénomination topographique qui a servi d'abord à désigner le palais du souverain, puis le souverain lui-même. C'est de ce titre que la légende grecque tira le *Protée*, roi d'Égypte, qui reçut Hélène, Pâris et Ménélas à sa cour (Hérodote, II, CXII-CXVI). Cf. Introduction, p. XXXV-XXXXVI.

venait des pays étrangers et des étoffes des Nomiou-shâiou (1); je me parai de fin lin, je m'inondai d'essences, je couchai sur un lit, on me donna du gâteau à manger et de l'huile pour m'en frotter. On me donna toute la maison convenable à quelqu'un qui est parmi les Amis; j'eus beaucoup de manœuvres pour la bâtir, toutes les charpentes en furent refaites à neuf, et l'on m'apporta des fruits du palais, trois fois, quatre fois par jour, en plus de ce que donnaient les Infants sans jamais un instant de cesse. On me fonda une pyramide en pierre au milieu des pyramides funéraires (2); le chef des arpenteurs de Sa Majesté en choisit le terrain, le chef des dessinateurs y dessina, le chef des tailleurs de pierre la sculpta, le chef des travaux qu'on exécute dans la nécropole parcourut la terre d'Égypte pour chercher

(1) Cf. p. 104, note 1.

(2) C'est la mise en récit, d'une façon suivie, des faits que nous trouvons mentionnés isolément dans les inscriptions funéraires. Sinouhit reçoit d'Ousirtasen la faveur suprême, un tombeau bâti et doté aux frais de Pharaon, *Khir hosou nti soutenou*, « par la grâce du roi ». Le terrain lui est donné gratuitement. La pyramide construite, les fêtes funéraires sont instituées, les revenus et les biens-fonds destinés à l'entretien des sacrifices sont pris sur le domaine royal, enfin, la statue même qui doit servir de support au double de Sinouhit est en métal précieux.

tous les matériaux nécessaires à la décoration (1). Quand on eut fait les agencements nécessaires dans la pyramide même, je mis des paysans et je fis là un lac (2), un kiosque (3), des champs dans l'intérieur du domaine funéraire (4), comme on fait aux amis du premier rang ; il y eut aussi une statue

(1) Voir en tête du conte, p. 91, la version de ce passage que nous a conservé l'Ostracon 5629 du British Museum.

(2) Le lac, ou plutôt la pièce d'eau bordée d'une margelle de pierre, était l'ornement indispensable de toute villa réputée confortable (cfr. p. 65 dans le *Conte de Khoufoui*, le lac du palais de Snofroui, et, p. 305, le lac du palais d'Amasis, dans l'*Histoire du Matelot*). Le tombeau idéal étant, avant tout, l'image de la maison terrestre, on avait soin d'y placer un lac semblable à celui des villas : le mort y venait se promener en barque, hâlé par ses esclaves, ou s'asseyait sur les bords, à l'ombre des arbres.

(3) Le kiosque était, comme le lac, un des ornements indispensables d'un jardin. Les bas-reliefs de Thèbes nous le montrent uu milieu des arbres, parfois au bord de la pièce d'eau règlementaire. Le mort venait là, comme le vivant, causer avec sa femme, lire des histoires, jouer aux dames.

(4) Les champs du domaine funéraire étaient la propriété du mort et lui fournissaient tout ce dont il avait besoin. Chacun d'eux produisait un objet spécial, ou le revenu en était consacré à procurer au mort un objet spécial de nourriture ou d'habillement et portait le nom de cet objet : celui dont Ti, par exemple, tirait ses figues ou ses dattes s'appelait *les figues de Ti, les dattes de Ti*. Ces biens étaient administrés par les *prêtres du double* ou de la statue funéraire, qui, eux-mêmes, étaient souvent les prêtres du temple principal de la localité où le tombeau était situé ; la famille faisait avec eux un contrat d'après lequel ils s'engageaient à célébrer les sacrifices nécessaires au bien-être du mort, en échange de certaines redevances prises sur les domaines qu'on léguait au tombeau.

ciselée en or avec une robe de vermeil, et ce fut Sa Majesté qui l'introduisit. Ce n'est pas un homme du commun à qui il en a fait autant, et, en vérité, je fus dans la faveur du roi jusqu'au jour du trépas. — C'est fini du commencement jusqu'à la fin, comme ç'a été trouvé dans le livre.

LE NAUFRAGÉ

Le Papyrus qui nous a conservé ce conte appartient au Musée égyptien de l'Ermitage impérial, à Saint-Pétersbourg. Il a été découvert en 1880 par M. Woldemar Golénischeff, et signalé aux savants qui ont pris part au cinquième Congrès international des Orientalistes, à Berlin, en 1881. Le texte en est encore inédit, mais la traduction en a été publiée :

Sur un ancien conte égyptien. Notice lue au Congrès des Orientalistes à Berlin, par W. Golénischeff, 1881, sans nom d'éditeur, grand in-8°, 21 p. Imprimerie de Breitkopf et Härtel, à Leipzig. Elle a été insérée dans les *Verhandlungen des 5ten Internationalen Orientalisten-Congresses,* Berlin, 1882, 2tes Theil, Erste Hælfte, *Africanische Section*, p. 100-122. Elle est fort exacte, ainsi que j'ai pu le constater moi-même, quand M. Golénischeff a eu la complaisance de me montrer l'original. C'est elle que j'ai reproduite, avec la permission de l'auteur, en la modifiant légèrement sur quelques points.

On ne sait ni où le manuscrit a été trouvé, ni comment il vint en Russie, ni à quelle époque il entra au Musée de l'Ermitage. Il n'était pas encore ouvert en 1880, et, sans la curiosité intelligente de M. Golénischeff, il attendrait encore dans les

tiroirs qu'on voulût bien le dérouler. Il est de la même écriture que les Papyrus 1-4 de Berlin, et remonte comme eux aux temps antérieurs à la XVIIIe dynastie. Il compte cent quatre-vingt-neuf colonnes verticales et lignes horizontales de texte ; il est complet du commencement et de la fin, et intact, à quelques mots près. La langue en est claire et élégante, le type net et bien formé ; c'est à peine si l'on rencontre çà et là quelques mots de déchiffrement difficile ou quelques formes grammaticales nouvelles. Il est appelé à devenir classique pour l'égyptien de son temps, comme le *Conte des Deux Frères* l'est pour l'égyptien de la XIXe dynastie. Je souhaite ardemment que M. Golénischeff en publie un bon fac-simile aussi vite que possible. Il a rendu un service signalé à la science en découvrant le manuscrit : il doublerait la valeur du service rendu s'il se hâtait de mettre sa trouvaille à la portée de tous les égyptologues.

LE NAUFRAGÉ

(XIIe DYNASTIE)

Le Serviteur savant dit : « Réjouis ton cœur, « ô mon chef, car nous venons d'atteindre « la patrie ; après nous être tenus à la « poupe du navire et nous être escrimés de la « rame, la proue a touché la terre ! Tous les gens « se réjouissent et s'embrassent les uns les autres, « car si d'autres que nous sont revenus en bon

« état, nous, il ne nous manque pas un seul homme,
« et pourtant nous sommes parvenus jusqu'aux der-
« nières limites du pays de Ouaouaït, et nous avons
« traversé les régions de Sonmout (1). Nous voici
« revenus en paix, et notre pays, voici que nous
« l'avons atteint ! Écoute-moi, ô mon chef, car si
« tu ne m'appuies pas, je suis sans ressource.
« Lave-toi, verse-toi l'eau sur les doigts, puis va,
« adresse la parole à Pharaon, et que ton cœur
« préserve ton discours d'incohérence, car si la
« bouche de l'homme peut le sauver, d'autre part
« sa parole peut lui faire couvrir le visage (2).
« Agis selon l'impulsion de ton cœur, et tout ce
« que tu pourras dire me rendra tranquille.

MAINTENANT je te raconterai ce qui m'est
« arrivé à moi personnellement. J'allai aux

(1) Le pays de *Ouaouaït* est la partie de la Nubie située au-delà de la seconde cataracte; *Sonmout* est le nom que les monuments donnent à l'île de Bigéh, en face de Philæ, à l'entrée de la première cataracte. Il semble résulter de ce passage que le marin égyptien se vantait d'avoir atteint, en remontant le Nil, la grande mer dans laquelle on supposait que ce fleuve débouchait en descendant du ciel et d'où on croyait qu'il passait en Égypte.

(2) C'est ici, je crois, une allusion à l'usage de couvrir la face des criminels qu'on emmène au supplice. L'ordre : « *Qu'on lui couvre la face,* » équivaut à une condamnation.

« mines de Honhen (1), et je descendis en mer « sur un navire de cent cinquante coudées de « long sur quarante de large, avec cent cinquante « matelots des meilleurs du pays d'Égypte, qui « avaient vu ciel et terre, et dont le cœur était « plus résolu que celui des lions (2). Ils avaient « annoncé que le vent ne deviendrait pas mauvais « ou même qu'il n'y en aurait pas du tout ; mais « une bourrasque survint tandis que nous étions « au large, et, comme nous nous rapprochions de « terre, la brise fraîchit et fit soulever les vagues « à la hauteur de huit coudées. Moi, je saisis une « pièce de bois ; mais ceux qui étaient sur le « navire périrent sans qu'il en restât un seul. Une

(1) *Honhen* est un titre fréquent des dieux : c'est la première fois, je pense, qu'on le trouve appliqué à un roi d'une façon certaine.

(2) Si l'on admet qu'il s'agit ici de la coudée royale de $0^{m}52$, le navire aurait eu environ 78 mètres de longueur sur 21 de largeur, ce qui, même en tenant compte de ce fait que les barques égyptiennes étaient fort larges, nous donne encore des dimensions exagérées. Les navires de la reine Hatshopsitou, construits pour la course, mesuraient environ 22 mètres de longueur et devaient porter au plus cinquante hommes d'équipage (Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens*, p. 11, 16–17). Le navire de notre conte appartient donc, par sa taille et par le nombre des hommes qu'il porte, à la classe des vaisseaux invraisemblables dont on trouve tant d'exemples dans les traditions populaires de tous les pays.

« vague de la mer me jeta dans une île, après « que j'eus passé trois jours seul, sans autre com- « pagnon que mon propre cœur. Je me couchai « là dans un fourré, et l'ombre m'y enveloppa, « puis je mis mes jambes à la recherche de quelque « chose pour ma bouche. Je trouvai des figues et « du raisin, toute sorte de légumes magnifiques, « des baies et des graines, des melons de toute « espèce, des poissons, des oiseaux : rien n'y « manquait. Je me rassasiai, après avoir jeté à « terre le surplus de ce dont mes mains étaient « chargées : je creusai une fosse, j'allumai un « feu, et je dressai un bûcher de sacrifice aux « dieux (1).

SOUDAIN j'entendis un bruit comme du ton- « nerre et que je crus être une vague de mer. « Les arbres frissonnèrent, la terre trembla, je « découvris ma face, et je reconnus que c'était un

(1) L'apparition du maître de l'île ne se produit qu'après que le feu est allumé. On sait que, dans le formulaire magique, la plupart des invocations n'ont d'effet que si on brûle un parfum ou une substance quelconque, préparée selon les règles. Peut-être faut-il comprendre en ce sens le passage où M. Golénischeff n'a vu que la mention d'un sacrifice, et considérer la cérémonie indiquée dans le texte comme une véritable évocation.

« serpent qui s'approchait. Il était long de trente « coudées, et sa barbe dépassait la grandeur de « deux coudées (1) ; son corps était comme « incrusté d'or et sa couleur comme celle du lapis « vrai. Il se dressa devant moi, ouvrit la bouche ; « tandis que je restais prosterné devant lui, il me « dit : « Qui t'a amené, qui t'a amené, petit, qui « t'a amené ? Si tu tardes à me dire qui t'a amené « dans cette île, je te ferai connaître le peu que tu « es (2) : ou, comme une flamme, tu deviendras « invisible, ou tu me diras quelque chose que je « n'aie pas encore entendu et que j'ignorais avant « toi. » Puis il me prit dans sa bouche, me trans- « porta à son gîte et m'y déposa sans me faire « de mal : j'étais sain et sauf et rien ne m'avait « été enlevé. Lors il ouvrit la bouche, et, tandis « que je restais prosterné devant lui, il me dit : « Qui t'a amené, qui t'a amené, petit, en cette

(1) Sans parler du Knouphis barbu des pierres gnostiques, les monuments purement égyptiens nous font connaître plusieurs serpents barbus parmi les monstres qui peuplaient l'enfer ; il serait facile de trouver, dans le nombre, un serpent bleu à taches jaunes, dont les dimensions coïncideraient avec celles de notre serpent.

(2) Litt. : « Je te ferai connaître toi-même. » Cet idiotisme, fréquent dans les textes, signifie faire connaître à quelqu'un son impuissance vis-à-vis d'un supérieur.

« île qui est dans la mer et dont les rives sont au « milieu des flots? »

Je lui répondis, les mains pendantes devant « lui (1); je lui dis : « Je me suis embarqué « pour les mines, par ordre de Pharaon, sur un « navire de cent cinquante coudées de long sur « quarante de large. Il y avait là cent cinquante « matelots des meilleurs du pays d'Égypte, qui « avaient vu ciel et terre, et dont le cœur était « plus résolu que celui des lions. Ils avaient « annoncé que le vent ne deviendrait pas mauvais « ou même qu'il n'y en aurait pas du tout, car « chacun d'eux surpassait ses compagnons par la « prudence de son cœur et la force de son bras, « et moi, je ne leur cédais en rien ; mais une « bourrasque survint tandis que nous étions au « large, et, comme nous nous rapprochions de « terre, la brise fraîchit et fit monter les vagues « à la hauteur de huit coudées. Moi, je saisis une « pièce de bois ; mais ceux qui étaient sur le « navire périrent, sans qu'il en restât un seul avec « moi durant trois jours. Et maintenant me voici

(1) C'est la posture dans laquelle les monuments nous représentent les suppliants ou les inférieurs devant le maître.

« près de toi, car je fus jeté dans cette île par une « vague de la mer. »

LÀ-DESSUS il me dit : « Ne crains pas, ne crains « pas, petit, et n'attriste pas ton visage ! Si « tu es parvenu jusqu'à moi, c'est que le Dieu t'a « laissé vivre ; c'est lui qui t'a amené dans cette « *Ile de Double* (1) où rien ne manque, et qui est « remplie de toutes les bonnes choses. Voici, tu « passeras un mois après l'autre, jusqu'à ce que « tu sois demeuré quatre mois dans cette île, puis « un navire viendra de ton pays avec des ma- « telots ; tu pourras partir avec eux vers ton pays, « et tu mourras dans ta ville. Causer réjouit, qui « goûte de la causerie supporte le malheur : je « vais donc te conter ce qu'il y a en cette île. Je « suis là, avec mes frères et mes enfants, entouré « d'eux : nous atteignons le nombre de soixante- « quinze serpents, enfants et gens de la famille, « sans mentionner encore une jeune fille qui « m'avait été amenée par la fortune, sur laquelle « le feu du ciel tomba et qu'il réduisit en

(1) Le *double* est l'âme égyptienne : l'*île de Double* est donc une île habitée par les âmes bienheureuses, une de ces *Iles Fortunées* dont j'ai parlé dans l'Introduction.

« cendres (1). Quant à toi, si tu es fort et que « ton cœur soit patient, tu presseras tes enfants « sur ta poitrine, et tu embrasseras ta femme, tu « reverras ta maison, qui vaut mieux que tout, « tu atteindras ton pays et tu seras au milieu des « gens de ta famille ! » Alors je m'inclinai, et je « touchai le sol devant lui : « Voici ce que j'ai à « te dire au sujet de cela. Je décrirai ta personne « à Pharaon, je lui ferai connaître ta grandeur, et « je te ferai porter du fard, du *parfum d'acclamation* (2), de la pommade, de la casse, de « l'encens employé dans les temples et qui sert à « honorer tout dieu. Je raconterai ensuite ce qu'il « m'est arrivé de voir, grâce à toi, et on t'accordera des remercîments devant l'affluence de « tout le pays : j'égorgerai pour toi des ânes en « sacrifice (3), je plumerai pour toi des oiseaux,

(1) Le texte n'est pas très clair en cet endroit : j'ai résumé en quelques mots la substance de plusieurs lignes, où était racontée l'histoire de la jeune fille.

(2) Le *parfum d'acclamation*, Hakonou, était l'une des sept huiles canoniques que l'on offrait aux dieux et aux morts pendant le sacrifice. La composition n'en est pas connue : le nom vient probablement des invocations qui en accompagnaient la présentation.

(3) C'est le sacrifice typhonien que le naufragé promet au serpent : le serpent était donc probablement considéré comme étant affilié à Typhon, de même que le serpent Apôpi et les

« et je ferai amener pour toi des navires remplis « de toutes les merveilles de l'Égypte, comme il « convient faire à un dieu, ami des hommes dans « un pays éloigné que les hommes ne connaissent « point. » Il sourit de ce que je disais, à cause de « ce qu'il avait en son cœur, et me dit : « Tu « n'es pas riche en essences, car tout ce que tu « m'as nommé n'est en résumé que de l'encens, « tandis que moi, je suis le souverain du pays de « Pounit (1), et j'y ai des essences; seul, le *par-* « *fum d'acclamation* que tu parles de me faire « apporter n'est pas abondant en cette île. Mais « dès que tu t'éloigneras de cette place, tu ne « reverras jamais plus cette île : elle se transfor- « mera en flots. »

Et voilà, quand le navire s'approcha confor- « mément à ce qu'il avait prédit d'avance, je

autres serpents de l'enfer égyptien. Un de ces derniers est représenté au chapitre XL du *Livre des Morts* (Edit. Naville, t. I, pl. LI), terrassant et dévorant un âne. Le sacrifice de l'âne au serpent est donc un trait de plus à joindre à ceux que je signalais dans l'*Introduction*, et qui nous montrent que l'*Ile du Double* était conçue à l'image du monde des morts.

(1) Pounit est le nom des pays situés au sud-est de l'Égypte, sur les deux rives du Bab-el-Mandeb, et d'où les Égyptiens ont tiré de bonne heure la plupart des parfums qu'ils employaient au culte.

« m'en allai me jucher sur un arbre élevé pour « tâcher de distinguer ceux qui y étaient. J'allai « ensuite lui communiquer cette nouvelle, mais « je trouvai qu'il la connaissait déjà, et il me dit : « Bon voyage, bon voyage, vers ta demeure, petit ; « revois tes enfants, et que ton nom reste bon « dans ta ville ; ce sont là mes souhaits pour toi ! » « Lors je me courbai devant lui, les mains pen- « dantes, et lui, il me donna des cadeaux d'es- « sences, de *parfum d'acclamation*, de pommade, « de casse, de thuya, de bois de brésillet, de « poudre d'antimoine, de cyprès, d'encens ordi- « naire en grande quantité, de dents d'éléphant, « de lévriers, de cynocéphales, de singes verts, « de toutes les bonnes choses précieuses (1). Je « fis embarquer le tout sur ce navire qui était « venu, et, me prosternant, je l'adorai. Il me dit : « Voici que tu arriveras dans ton pays après deux « mois, tu presseras tes enfants sur ta poitrine et « tu reposeras dans ton tombeau. » Et après cela,

(1) L'énumération, pour étrange qu'elle nous paraisse, n'a rien que de parfaitement authentique. On la retrouve presque la même, à mille ans et plus d'intervalle, sur le monument où la reine Hâtshopsitou de la XVIIIe dynastie fit représenter le voyage de découverte qu'une escadre, envoyée par elle, entreprit au pays de Pounit.

« je descendis au rivage vers le navire, et j'appelai « les matelots qui s'y trouvaient. Je rendis des « actions de grâces sur le rivage au maître de « cette île, ainsi qu'à ceux qui y demeuraient.

Lorsque nous fûmes de retour à la résidence « de Pharaon, le deuxième mois, confor- « mément à tout ce que l'autre avait dit, nous « nous approchâmes du palais. J'entrai devant « Pharaon, et je présentai tous les cadeaux que « j'avais rapportés de cette île dans le pays, et il « me remercia devant l'affluence de tout le pays. « C'est pourquoi fais de moi un suivant, et rap- « proche-moi des courtisans du roi (1). Jette ton « regard sur moi, maintenant que j'ai rejoint la « terre ferme, après avoir tant vu et tant éprouvé. « Écoute ma prière, car il est bon d'écouter les

(1) Le personnage auquel le héros parle est un haut fonctionnaire de la cour. L'auteur l'a placé entre le naufragé et le roi, comme le romancier qui a écrit l'*Histoire du Paysan* avait mis Mirouitensi entre Nibka et le paysan. Le souverain était censé ne jamais adresser directement la parole au commun de ses sujets. Il avait un employé qui s'appelait *le héros royal, ouahmou souteni,* et qui transmettait ses paroles au peuple ou aux personnes qui étaient reçues en audience. C'est probablement à un héraut que le naufragé confie le récit de ses aventures, dans l'espoir que son discours sera rapporté fidèlement au Pharaon.

« gens. On m'a dit : « Deviens un savant, mon « ami ; tu parviendras aux honneurs, » et voici, « je le suis devenu. » — C'est fini, du commencement jusqu'à la fin, comme ç'a été trouvé dans le livre. Qui l'a écrit, c'est le scribe aux doigts habiles Amoni-Amenâa,

v. s. f.

COMMENT THOUTII

PRIT LA VILLE DE JOPPÉ

Les restes de ce conte couvrent les trois premières pages subsistantes du Papyrus Harris n° 500, où ils précèdent immédiatement le *Conte du Prince prédestiné*. Comme le *Conte du Prince prédestiné*, ils furent découverts en 1874 par Goodwin, qui les prit pour les débris d'un récit historique, et fit part de sa découverte à la Société d'Archéologie biblique (séance du 3 mars 1874).

Le texte a été traduit par :

Goodwin, *Translation of a Fragment of an historical Narrative relating to the reign of Thotmes the Third*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1874, t. III, p. 340-348.

Il a été publié pour la première fois avec transcription en hiéroglyphes et traduction, par :

Maspero, *Comment Thoutii prit la ville de Joppé* (*Journal asiatique*, 1878, sans les trois planches de fac-simile), et dans les *Études égyptiennes*, 1879, t. I, p. 49-72, avec les planches de fac-simile.

Le début manque. Au point où nous prenons le récit, trois personnages sont en scène : un officier égyptien appelé Thoutii, le prince d'une ville syrienne et son écuyer. Goodwin avait lu *Imou*, et identifié avec les *Emim* de la Bible (*Gen.*, XIV, 5 ;

Deut., II, 10, 11) le nom du pays où se passe la partie de l'action qui nous a été conservée. La forme réelle est Jôpou, ou, avec l'orthographe grecque, Joppé. Cette lecture a été contestée à son tour (Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, p. 69-70) : elle est cependant certaine, malgré les lacunes du papyrus et la forme cursive de l'écriture (Maspero, *Notes* dans le *Zeitschrift*, 1884, p. 90).

M. Birch, sans repousser entièrement l'authenticité du récit, suggéra qu'il pourrait bien n'être qu'un fragment de conte (*Egypt from the earliest Times to B. C. 300*, p. 103-104). J'en ai restitué le commencement en partant de l'idée que la ruse de Thoutii, outre l'épisode des vases, qui rappelle l'histoire d'Ali-Baba dans les *Mille et une nuits*, était une variante du stratagème que la légende persane attribuait à Zopyre. Ici, comme dans les restitutions antérieures, je me suis attaché à n'employer que des expressions empruntées à d'autres contes ou à des monuments de bonne époque. Je n'ai pas eu, du reste, la prétention de refaire la partie perdue du récit : j'ai voulu simplement esquisser une action vraisemblable, qui permît aux lecteurs étrangers à l'égyptologie de mieux comprendre la valeur du fragment.

COMMENT THOUTII

PRIT LA VILLE DE JOPPÉ.

(XXe DYNASTIE)

Il y avait une fois dans la terre d'Égypte un général d'infanterie; Thoutii était son nom. Il suivait le roi Menkhopirrî (1), v. s. f., dans toutes ses marches vers les pays du Midi et du Nord (2) ; il se battait à la tête de ses

(1) Menkhopirrî est le prénom réel du roi Thoutmôs III de la XVIIIe dynastie.

(2) C'est une formule constante sur les monuments égyptiens de l'époque : « celui qui suit son maître dans toutes ses expéditions, » à laquelle les variantes ajoutent « dans toutes ses expéditions au Midi et au Nord ».

soldats, il connaissait toutes les ruses qu'on emploie à la guerre, et il recevait chaque jour l'or de la vaillance (1), car c'était un excellent général d'infanterie, et il n'avait point son pareil en la Terre-Entière : voilà ce qu'il faisait.

Et beaucoup de jours après cela, un messager vint du pays de Kafti (2), et on le conduisit en présence de Sa Majesté, v. s. f., et Sa Majesté lui dit : « Qui t'a envoyé vers Ma Majesté? Pourquoi t'es-tu mis en chemin? » Le messager répondit à Sa Majesté, v. s. f. : « C'est le gouverneur du pays du Nord qui m'a envoyé vers toi, disant : « Le vaincu de Jôpou (3) s'est révolté

(1) Les autobiographies d'Ahmas-si-Abna et d'Amenemhabi nous font connaître les récompenses que les rois égyptiens accordaient à ceux de leurs généraux qui s'étaient distingués dans l'action. On leur donnait des esclaves mâles et femelles, des objets pris sur le butin, et de l'or en anneaux que l'on appelait *l'or de la bravoure.*

(2) Le *Kafti* est le nom que les Égyptiens attribuaient à toute la partie de la côte qui s'étendait entre Gaza et Byblos. Joppé était dans le pays de Kafti, comme Tyr, Sidon et la plupart des villes de la Phénicie propre.

(3) Dans le langage officiel de la chancellerie égyptienne, tous les étrangers reçoivent le titre de *Pa khiri*, le *tombant,* le *renversé : Pa khiri ni Khiti,* le *renversé de Khiti ; Pa khiri ni Tounipou,* le *renversé de Tounipou ; Pa khiri ni Jopou,* le *renversé de Joppé,* ou le *vaincu de Joppé.*

« contre Sa Majesté, v. s. f., et il a massacré les « fantassins de Sa Majesté, v. s. f., aussi ses gens « de char, et personne ne peut tenir contre lui. » Quand le roi Menkhopirrî, v. s. f., entendit toutes les paroles que le messager lui avait dites, il entra en fureur comme une panthère du Midi. « Par ma vie, par la faveur du Râ, par l'amour qu'a pour moi mon père Amon, je détruirai la cité du vil prince de Jôpou, je lui ferai sentir le poids de mon bras (1). » Il appela ses nobles, ses chefs de guerre, aussi ses scribes magiciens, et il leur répéta le message que lui avait envoyé le gouverneur des pays du Nord. Voici ils se turent d'une seule bouche, et ils ne surent que répondre ni en bien ni en mal. Et alors Thoutii dit à Sa Majesté, v. s. f. : « O toi à qui la Terre-Entière rend hommage, commande qu'on me donne la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f., dont le nom est..... *tiout-nofrit* (2) ; commande aussi qu'on me donne

(1) C'est une des formules au moyen desquelles on marque l'impression produite sur le roi par un événement désastreux. Cf. stèle de Piônkhi, l. 27-27, etc., et plus haut, p. 12, note 1.

(2) Les premiers mots qui formaient le nom de la canne sont détruits. Ce n'était pas seulement la canne du roi, mais la canne des simples particuliers qui avait son nom spécial : le fait est prouvé par les inscriptions que portent les cannes trouvées dans les tombeaux et conservées aujourd'hui dans nos musées. Il

des fantassins de Sa Majesté, v. s. f., aussi des gens de char de la fleur des braves du pays d'Égypte, et je tuerai le vaincu de Jôpou, je prendrai sa ville. » Sa Majesté, v. s. f., dit : « C'est excellent, excellent, ce que nous avons dit. » Et on lui donna la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f., et on lui donna les fantassins, aussi les gens de char qu'il avait demandés.

Et beaucoup de jours après cela, Thoutii était au pays de Kafti avec ses hommes. Il fit préparer un grand sac de peau où l'on pouvait enfermer un homme, il fit forger des fers pour les pieds et pour les mains, il fit fabriquer une grande paire de fers de quatre anneaux, et beaucoup d'entraves et de colliers en bois, et quatre cents grandes jarres. Quand tout fut terminé, il envoya dire au vaincu de Jôpou : « Je suis Thoutii,

semble que les Égyptiens aient accordé une personnalité réelle et comme une sorte d'*âme* aux objets naturels et fabriqués qui les entouraient : du moins leur donnaient-ils à chacun un nom propre. Cette habitude était portée si loin, que les diverses parties d'un même ensemble recevaient parfois un nom distinct : le couvercle d'un sarcophage, par exemple, avait un surnom différent de celui du sarcophage même.

le général d'infanterie du pays d'Égypte, et j'ai suivi Sa Majesté, v. s. f., dans toutes ses marches vers le pays du Nord et les pays du Sud. Alors, voici, le roi Menkhopirrî, v. s. f., a été jaloux de moi parce que j'étais brave, et il a voulu me tuer; mais moi je me suis sauvé devant lui, et j'ai emporté la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f., et je l'ai cachée dans les mannes de fourrage de mes chevaux, et, si tu veux, je te la donnerai, et je serai avec toi, moi et les gens qui sont avec moi de la fleur des braves de l'armée d'Égypte. » Quand le vaincu de Jôpou l'entendit, il se réjouit beaucoup, beaucoup, des paroles que Thoutii avait dites, car il savait que Thoutii était un brave et n'avait point son pareil dans la Terre-Entière. Il envoya à Thoutii, disant : « Viens avec moi, et je serai pour toi comme un frère, et je te donnerai un territoire choisi dans ce qu'il y a de meilleur au pays de Jôpou (1). »

(1) Je me suis servi, pour rétablir cette partie du texte, de la situation analogue qu'offre le *Conte de Sinouhit*. On a vu (p. 99 sqq., 104 sqq.) la manière dont le reçut le prince d'Edimâ, et, d'une manière générale, l'accueil que trouvaient les Égyptiens, exilés ou simplement émigrés, auprès des petits shéïkhs asiatiques.

Le vaincu de Jôpou sortit de sa ville avec son écuyer et avec les femmes et les enfants de sa cité, et il vint au devant de Thoutii. Il le prit par la main et l'embrassa et le fit entrer dans son camp ; mais il ne fit pas entrer les compagnons de Thoutii et leurs chevaux avec lui. Il lui donna du pain de son pain, il mangea et il but avec lui, et lui dit en manière de conversation : « La grande canne du roi Menkhopirrî (1), où est-elle ? » Or, Thoutii, avant d'entrer dans le camp de la ville de Jôpou, avait pris la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f. : il l'avait mise dans le fourrage, et il avait mis le fourrage dans (2) les mannes, et il les avait disposées comme on fait les mannes de fourrage de la cavalerie d'Égypte. Or, tandis que le vaincu de Jôpou buvait avec Thoutii, les gens qui étaient avec lui s'entretenaient avec les fantassins de Pharaon, v. s. f., et buvaient avec eux. Et après qu'ils eurent passé leur heure à boire, Thoutii dit au vaincu de Jôpou : « S'il te plait ! tandis que je demeure avec les femmes et les

(1) Il est probable que la canne avait quelque vertu magique : cela expliquerait le désir que le prince éprouve de la posséder, sans doute dans l'espoir qu'elle le rendrait invincible.

(2) C'est ici que commence la partie conservée du récit.

enfants de ta cité à toi, qu'on fasse entrer mes compagnons avec leurs chevaux pour leur donner la provende, ou bien qu'un Apourou (1) coure à l'endroit où ils sont ! » On les fit entrer ; on entrava les chevaux, on leur donna la provende, on trouva la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f., on l'alla dire à Thoutii.

Et après cela le vaincu de Jôpou dit à Thoutii : « Mon désir est de contempler la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f., dont le nom est..... *tiout-nofrit*. Par le double (2) du roi Menkhopirrî, v. s. f., puisqu'elle est avec toi en ce jour cette grande canne excellente, toi apporte-la-moi. » Thoutii fit comme on lui disait ; il apporta la canne du roi Menkhopirrî, v. s. f. Il saisit le vaincu de Jôpou par son vêtement, et il se dressa tout

(1) M. Chabas avait pensé reconnaître dans ce nom le nom des Hébreux : diverses circonstances ne me permettent pas d'admettre cette hypothèse et les conclusions qu'on s'est trop empressé d'en tirer. Il n'y a, à ma connaissance, aucune mention certaine du peuple hébreu dans les documents égyptiens.

(2) Le *double* du roi était représenté comme un emblême formé de deux bras levés, entre lesquels sont placés les titres qui composent *le nom de double* du roi, qu'on appelle improprement la *bannière royale*. Le tout est placé droit sur une hampe d'enseigne et figure, dans les bas-reliefs, derrière la personne même du Pharaon.

debout en disant : « Regarde ici, ô vaincu de Jôpou, la grande canne du roi Menkhopirrî, v. s. f., le lion redoutable, le fils de Sokhit (1), à qui donne Amon son père la force et la puissance ! » Il leva sa main, il frappa à la tempe le vaincu de Jôpou, et celui-ci tomba sans connaissance devant lui. Il le mit dans le grand sac qu'il avait fait préparer avec des peaux. Il saisit les gens qui étaient avec lui, il fit apporter la paire de fers qu'il avait préparée, il en serra les mains du vaincu de Jôpou, et on lui mit aux pieds la paire de fers de quatre anneaux (2). Il fit apporter les quatre cents jarres qu'il avait fait fabriquer et y introduisit deux cents soldats ; puis on remplit la panse des trois cents autres de cordes et d'entraves en bois, on les scella du sceau, on les revêtit de leur banne et de l'appareil

(1) *Sokhit* (p. 101, note 1) était représentée sous forme de lionne ou avec une tête de lionne, et cette particularité explique pourquoi le roi Thoutmôs III, considéré comme son fils, est appelé dans notre texte un *lion redoutable*.

(2) Il me semble que le stratagème consistait, après avoir tué le prince de Jôpou, à le faire passer pour Thoutii lui-même. Le corps était mis dans un sac en peau préparé à l'avance, de manière à ce que personne ne pût voir les traits de la figure ou les membres et reconnaître la ruse, puis à charger de chaînes le cadavre ainsi déguisé, comme on ferait du cadavre d'un vaincu. C'est ce cadavre que l'écuyer du prince montre plus bas aux habitants de la ville en leur disant : « Nous sommes maîtres de Thoutii ! »

de cordes nécessaires à les porter, on les chargea sur autant de forts soldats, en tout cinq cents hommes, et on leur dit : « Quand vous entrerez dans la ville, vous ouvrirez les jarres de vos compagnons ; vous vous emparerez de tous les habitants qui sont dans la ville, et vous leur mettrez les liens sur le champ. » On sortit pour dire à l'écuyer du vaincu de Jôpou : « Ton maître est tombé ! Va dire à ta souveraine (1) : « Joie ! car « Soutekhou (2) nous a livré Thoutii avec sa « femme et ses enfants. » Voici, on a déguisé sous le nom de butin fait sur eux les deux cents jarres qui sont remplies de gens, de colliers de bois et de liens (3). »

(1) La femme du prince, qui n'était pas au camp avec son mari, mais qui était demeurée dans Joppé.

(2) *Soutekhou, Soutekh,* était le nom que les Égyptiens donnaient aux principaux dieux des races asiatiques. Cette appellation remonte au temps des Hyksos, et doit probablement son existence à des tentatives faites pour assimiler le dieu des Hyksos aux dieux de l'Égypte. Baal fut identifié à Sît, Souti et cette forme mixte est *Soutekhou.* Le mot *Soutekhou* paraît n'être d'ailleurs qu'une forme grammaticale du radical *sit, souti ;* il serait donc d'origine égyptienne et non de provenance asiatique.

(3) Le nombre de *deux cents* paraît être en contradiction avec celui de *cinq cents* qui est indiqué plus haut. Il faut croire que le scribe aura songé aux deux cents jarres qui renfermaient les hommes, et aura donné ce nombre partiel, sans plus songer au nombre total de *cinq cents.*

L'ÉCUYER s'en alla à la tête de ces gens-là pour réjouir le cœur de sa souveraine en disant : « Nous sommes maîtres de Thoutii ! » On ouvrit les fermetures de la ville pour livrer passage aux porteurs ; ils entrèrent dans la ville, ouvrirent les jarres de leurs compagnons, s'emparèrent de toute la ville, petits et grands, et ils mirent aux gens qui l'habitaient les liens et les colliers sur le champ. Quand l'armée de Pharaon, v. s. f., se fut emparée de la ville, Thoutii se reposa et envoya un message en Égypte au roi Menkhopirrî, v. s. f., son maître, pour dire : « Réjouis-toi, Amon, ton bon père, t'a donné le vaincu de Jôpou avec tous ses sujets et aussi sa ville. Viennent des gens pour les prendre en captivité, que tu remplisses la maison de ton père Amon-Râ, roi des dieux, d'esclaves et de servantes qui soient sous tes deux pieds pour toujours et à jamais. » — Il est fini heureusement
ce récit, par l'office du scribe
instruit dans les récits,
le scribe...

....

LE

CONTE DE SATNI-KHÂMOÏS

Le dernier feuillet de ce conte porte une date de l'an xxxv d'un roi dont le nom n'a jamais été écrit. Il ne peut être question ici que de Ptolémée II Philadelphe (284-246) ou de Ptolémée VIII Sôter II (117-81), qui seuls ont régné plus de trente-quatre ans. Le type de l'écriture me fait pencher pour le premier de ces deux princes. Le manuscrit a été publié par Mariette, *Les Papyrus du Musée de Boulaq*, 1871, t. I, pl. 29-32. Il se composait de six pages numérotées de 1 à 6 : les deux premières sont perdues, et le commencement de toutes les lignes de la troisième fait défaut. Il a été traduit par :

H. Brugsch, *Le Roman de Setnau contenu dans un papyrus démotique du Musée égyptien à Boulaq*, dans la *Revue archéologique*, IIe série, t. XVI (sept. 1867), p. 161-179.

Lepage-Renouf, *The Tale of Setnau* (from the version of Dr Heinrich Brugsch-Bey), dans les *Records of the Past*, 1875, t. IV, p. 129-148.

E. Révillout, *Le Roman de Setna, Étude philologique et critique avec traduction mot à mot du texte démotique, introduction historique et commentaire grammatical*. Paris, Leroux, 1877-1880, in-8°, 45, 48, 224 p.

G. Maspero, *Une page du Roman de Satni, transcrite en hiéroglyphes,* dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde,* 1877, p. 132-146 ; 1878, p. 72-84 ; 1880, p. 15-22.

G. Maspero, traduction du conte entier, moins les huit premières lignes du premier feuillet restant, dans le *Nouveau fragment de commentaire sur le second livre d'Hérodote.* Paris, Chamerot, 1879, in-8°, de la page 22 à la page 46. Lue à l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France,* en mai-juin 1878, publiée dans l'*Annuaire* pour 1878.

H. Brugsch, *Setna, ein altægyptischer Roman, von H. Brugsch-Bey, Kairo-Sendschreiben an D. Heinrich Sachs-Bey zu Kairo,* dans la *Deutsche Revue,* III, 1 (novembre 1878), p. 1-21.

E. Révillout, *Le Roman de Setna,* dans la *Revue archéologique,* 1879. Paris, Didier, in-8°, 24 p. et 1 planche. Tirage à part.

Jean-Jacques Hess, *Der demotische Roman von Stne Ha-m-us,* Text, Uebersetzung, Commentar und Glossar, 1888, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhandlung, p. 18, 205.

Le nom du scribe qui a écrit notre manuscrit a été signalé récemment par :

J. Krall, *Der Name des Schreibers der Chan.oïs-Sage,* dans le volume des *Études dédiées à M. le professeur Leemans.* Leyde Brill, 1886, in-f°, et lu par lui, Ziharpto : cette transcription ne paraît pas être entièrement certaine.

Tout le début, jusqu'au point où nous trouvons le texte du manuscrit, est rétabli, autant que possible, avec les formules mêmes employées dans le reste du récit. Une note indique où finit la restitution et où commence ce qui subsiste du conte original.

LE

CONTE DE SATNI-KHÂMOÏS

(ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE)

Il y avait une fois un roi, nommé Ousirmarî, v. s. f. (1), et ce roi avait deux fils d'une même mère : Satni Khâmoïs était le nom de l'aîné, Anhâthorerôou le nom du second. Et Satni Khâmoïs était fort instruit en toutes choses : il savait lire les livres en écriture

(1) Je rappelle une fois de plus au lecteur que ce début est une restitution, et que le texte original des deux premières pages est détruit. Ousirmarî est le prénom de Ramsès II, le Sésostris des Grecs.

sacrée et les livres de la *Double maison de vie* (1), et les ouvrages qui sont gravés sur les stèles et sur les murs des temples, et il connaissait les vertus des amulettes et des talismans, et il s'entendait à les composer et à rédiger des écrits puissants, car c'était un magicien qui n'avait point son pareil en la terre d'Égypte (2).

Or, un jour qu'il était avec les savants du roi, v. s. f., et qu'il parlait avec eux des écrits et de la force qu'ils possédaient, un d'eux qui était fort vieux se prit à rire. Satni lui dit : « Pourquoi te ris-tu de moi ? » Le vieillard dit : « Je ne ris point de toi ; mais puis-je m'empêcher de rire quand tu parles ici d'écrits qui n'ont aucune puissance ? Si vraiment tu désires lire un écrit efficace, viens avec moi ; je te ferai aller au lieu où est ce livre que Thot a écrit de sa main lui-

(1) C'est-à-dire les livres magiques de la bibliothèque sacerdotale.

(2) L'auteur du roman n'a pas inventé le caractère de son héros Khâmoïsit, Khâmoïs ; il l'a trouvé formé de toutes pièces. Un des manuscrits du Louvre, n° 3248, renferme une série de formules magiques dont on attribuait l'invention à ce prince. La note qui nous fournit cette attribution prétend qu'il avait trouvé le manuscrit original sous la tête d'une momie, dans la nécropole de Memphis, probablement pendant une de ces tournées de déchiffrement dont parle notre conte.

même, et qui te mettra immédiatement au-dessous des dieux. Les deux formules qui y sont écrites, si tu en récites la première, tu charmeras le ciel, la terre, le monde de la nuit, les montagnes, les eaux ; tu connaîtras les oiseaux du ciel et les reptiles tous tant qu'ils sont; tu verras les poissons, car une force divine les fera monter à la surface de l'eau. Si tu lis la seconde formule, encore que tu sois dans la tombe, tu reprendras la forme que tu avais sur la terre ; même tu verras le soleil se levant au ciel, et son cycle de dieux, la lune en la forme qu'elle a lorsqu'elle paraît. » Satni dit : « Par la vie ! qu'on me dise ce que tu souhaites, et je te le ferai donner ; mais mène-moi au lieu où où est le livre ! » Le vieillard dit à Satni : « Le livre en question n'est pas mien. Il est au milieu de la nécropole, dans la tombe de Noferképhtah, fils du roi Mînibphtah (1), v. s. f. Garde-toi bien de lui enlever ce livre, car il te le ferait rapporter, une fourche et un bâton à la main, un brasier allumé sur la tête. » Sur l'heure que le vieillard parla à Satni, celui-ci ne sut plus en quel endroit du monde

(1) Brugsch lit maintenant *Mer-kheper-ptah*. Sa première lecture, *Mer-neb-phtah*, ou *Minibphtah*, est la vraie. M. Hess lit *Nenufer-ke-ptah* le nom de Noferképhtah.

il se trouvait ; il alla devant le roi, et il dit devant le roi toutes les paroles que le prêtre lui avait dites. Le roi lui dit : « Que désires-tu ? » Il lui dit : « Permets que je descende dans le tombeau de Noferképhtah, fils du roi Mînibphtah, v. s. f. Je prendrai Anhâthorerôou (1), mon frère, avec moi, et je rapporterai ce livre. » Il se rendit à la nécropole de Memphis, avec Anhâthorerôou, son frère. Ils passèrent trois jours et trois nuits à chercher parmi les tombes qui sont dans la nécropole de Memphis, lisant les stèles de la *Double maison de vie*, récitant les inscriptions qu'elles portaient ; le troisième jour, ils connurent l'endroit où reposait Noferképhtah. Lorsqu'ils eurent reconnu l'endroit où reposait Noferképhtah, Satni récita sur lui un écrit, et un vide se fit dans la terre, et Satni descendit vers le lieu où était le livre (2).

(1) Brugsch lit *An-ha-hor-rau* (1867) ou *An-ha-hor-ru* (1878) ; ce n'est qu'une simple différence de transcription.

(2) C'est ainsi que certains des livres hermétiques avaient été découverts dans le tombeau du savant qui les avait écrits. Déjà aux temps gréco-romains, cette donnée avait passé en Occident : au témoignage de Pline (xxx, 2), le philosophe Démocrite d'Abdère avait emprunté ses connaissances en magie à Apollobèchis de Coptos et à Dardanus le Phénicien, *voluminibus Dardani in sepulchrum ejus petitis.*

QUAND Satni descendit dans la tombe où était Noferképhtah, il la trouva claire comme si le soleil y entrait, car la lumière sortait du livre, et elle éclairait tout à l'entour (1). Et Noferképhtah n'était pas seul dans la tombe, mais sa femme Ahouri et Mîkhonsou (2), son fils, étaient avec lui ; car, bien que leurs corps reposassent à Coptos, leur double (3) était avec lui par la vertu du livre de Thot. Et, quand Satni pénétra dans la tombe, Ahouri se dressa et lui dit : « Toi, qui es-tu ? » Il dit : « Je suis Satni-Khâmoïs, fils du roi Ousirmarî, v. s. f. : je suis venu pour avoir ce livre de Thot, que j'aperçois entre toi et Noferképhtah. Donne-le moi, sinon, je te le prendrai de force. » Ahouri dit : « Je t'en prie, ne t'em-

(1) Cf. plus loin le passage (p. 192) où Satni enlève le livre, et où la nuit se fait dans le tombeau, puis celui (p. 203) où, le livre étant rapporté, la lumière reparaît.

(2) Brugsch a lu *Merhu*, puis *Mer-ho-nefer*, M. Hess *Mer-êb*, le nom de l'enfant : ces lectures ne sont certainement pas exactes. Celle que je propose est douteuse.

(3) Le *ka* ou *double* naissait avec l'enfant, grandissait avec l'homme, et, subsistant après la mort, habitait le tombeau. Il fallait le nourrir, l'habiller, le distraire ; aussi est-ce à lui qu'on donnait les offrandes funéraires. (Cf. Lepage-Renouf, *On the true sense of an important Egyptian word*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VI, p. 494-508, et Maspero, *Histoire des âmes dans l'ancienne Égypte*, dans le *Bulletin de l'Association scientifique de France*, 1879, n° 594, p. 381-383).

porte point, mais écoute plutôt tous les malheurs qui nous sont arrivés à cause de ce livre dont tu dis : « Qu'on me le donne ! » Ne dis point cela, car, à cause de lui, on nous a pris le temps que nous avions à rester sur terre. »

Je m'appelle Ahouri, fille du roi Mînib-« phtah, v. s. f., et celui que tu vois là, « à côté de moi, est mon frère Nofer-« képhtah. Nous sommes nés d'un même père et « d'une même mère, et nos parents n'avaient « point d'autres enfants que nous. Quand vint « l'âge de me marier, on m'amena devant le roi, « au moment de se divertir devant le roi (1) : « j'étais très parée, et l'on me trouva belle. Le roi « dit : « Voici qu'Ahouri, notre fille, est déjà « grande, et le temps est venu de la marier. Avec « qui marierons-nous Ahouri, notre fille ? » Or, « j'aimais Noferképhtah, mon frère, extrêmement,

(1) On voit, par les tableaux du *Pavillon* de Médinét-Habou, que, chaque jour, le roi se rendait au harem pour s'y divertir avec ses femmes : c'est probablement ce moment de la journée que notre conte appelle *le moment de se divertir avec le roi.*

« et je ne désirais d'autre mari que lui (1). Je le « dis à ma mère, elle alla trouver le roi Mînib- « phtah, elle lui dit : « Ahouri, notre fille, aime « Noferképhtah, son frère aîné : marions-les « ensemble, comme c'est la coutume. » Quand le « roi entendit toutes les paroles que ma mère avait « dites, il dit : « Tu n'as eu que deux enfants, et « tu veux les marier l'un avec l'autre ? Ne vaut-il « pas mieux marier Ahouri avec le fils d'un « général d'infanterie et Noferképhtath avec la fille « d'un autre général d'infanterie ? » Elle dit : « C'est toi qui me querelles (2) ? Si je n'ai pas « d'enfants après ces deux enfants là, n'est-ce pas « la loi de les marier l'un à l'autre ? — Je marierai « Noferképhtah avec la fille d'un chef de troupes,

(1) L'usage universel en Égypte était que le frère épousât une de ses sœurs. Les dieux et les rois eux-mêmes donnaient l'exemple, et l'habitude de ces unions, qui nous paraissent monstrueuses, était si forte, que les Ptolémées finirent par s'y soumettre. La célèbre Cléopâtre avait eu successivement ses deux frères pour maris.

(2) Ici commence la partie conservée du texte. Dans la restitution qui précède, j'ai essayé de n'employer, autant que possible, que des expressions et des données empruntées aux feuillets restants. Bien entendu, les sept petites pages de français qui précèdent ne représentent pas, à beaucoup près, la valeur des deux feuillets démotiques perdus : je me suis borné à reconstruire un début général, qui permît aux lecteurs de comprendre l'histoire, sans développer le détail des événements.

« et Ahouri avec le fils d'un autre chef de troupes,
« comme il arrive souvent dans notre famille. »
« Quand ce fut le moment de se divertir devant
« le roi, voici, on vint me chercher, on m'amena
« au divertissement; j'étais très troublée, et je
« n'avais plus ma mine de la veille, car le roi ne
« me dit-il pas : « Est-ce pas toi qui as envoyé
« vers moi pour ces paroles de désobéissance ? :
« Que je me marie avec Noferképhtah mon frère
« aîné ? » Je lui dis : « Eh bien ! qu'on me marie
« avec le fils d'un général d'infanterie, et qu'on
« marie Noferképhtah avec la fille d'un autre
« général d'infanterie, comme cela est arrivé
« souvent dans notre famille. » — Je ris, le roi
« rit, le roi dit au chef de la maison royale :
« Qu'on emmène Ahouri à la maison de Nofer-
« képhtah cette nuit même. Qu'on emporte toute
« sorte de beaux cadeaux avec elle. » Ils m'em-
« menèrent comme épouse à la maison de
« Noferképhtah, et le roi ordonna qu'on m'ap-
« portât un grand douaire en or et en argent sur
« les biens de la maison royale. Noferképhtah
« passa un jour heureux avec moi ; il reçut toutes
« les choses de la maison royale, et dormit avec
« moi cette nuit même, mais sans connaître qui

« j'étais (1). Quand il vit qu'il avait dormi avec « moi, que pouvions-nous faire, sinon que chacun « de nous aimât l'autre? Quand vint le temps de « mes menstrues, voici, je n'eus point de mens- « trues. On l'alla annoncer au roi, et son cœur « s'en réjouit beaucoup, et il fit prendre toute « sorte d'objets précieux sur les biens de la « maison royale, et il me fit apporter de beaux « cadeaux en or, en argent, en étoffes de fin « lin. Quand vint pour moi le temps d'enfanter, « j'enfantai ce petit enfant qui est devant toi. On « lui donna le nom de Mîkhonsou, et on l'ins- « crivit sur les registres de la *Double maison de* « *vie* (2).

(1) Le roi avait parlé plus haut de marier Noferképhtah avec la fille d'un général. Noferképhtah devait penser que la femme qu'on lui amenait, et qu'on lui livrait probablement voilée, n'était pas sa sœur ; il ne reconnut donc à qui il avait eu à faire que le lendemain, le mariage une fois consommé.

(2) *La double maison de vie* était, comme M. de Rougé l'a montré (*Stèle de la Bibliothèque impériale*, p. 71-99), le collège des hiérogrammates versés dans la connaissance des livres sacrés ; chacun des grands temples de l'Égypte avait sa *Double maison de vie*. Le passage de notre conte pourrait faire croire que ces scribes tenaient une sorte d'état civil, mais il n'en est rien. Les scribes de la *Double maison de vie* étaient, comme tous les savants de l'Égypte, des scribes astrologues, devins et magiciens. On leur apportait les enfants des rois, des princes, des nobles ; ils tiraient l'horoscope, prédisaient l'avenir du nouveau-né, indiquaient les noms les meilleurs, les amulettes spéciaux, les

Et beaucoup de jours après cela, Noferképhtah « semblait n'être sur terre que pour courir « après les écrits qui sont dans les tombeaux des « rois, et les stèles des scribes de la *Double maison* « *de vie* (1), ainsi que les écrits qui sont tracés « sur elles, car il s'intéressait aux écrits extrême- « ment. Après cela, il y eut un lecteur nommé « Nsiphtah (2) : comme Noferképhtah entrait au « temple pour prier devant le dieu, il se mit à « marcher derrière le lecteur, déchiffrant les écrits « qui sont sur les chapelles des dieux, et le lecteur

précautions à prendre selon les cas, pour reculer, autant que possible, les mauvaises indications du sort. Tous les renseignements qu'ils donnaient étaient inscrits sur des registres qui servaient probablement à rédiger les calendriers des jours fastes et néfastes, analogues à celui dont le Papyrus Sallier n° IV nous a conservé un fragment (Chabas, *Le Calendrier des jours fastes et néfastes de l'armée égyptienne*, 1868).

(1) Il n'est pas facile de comprendre d'abord ce que sont les *stèles des scribes de la Double maison de vie*, auxquels Satni et Noferképhtah attachaient si grande importance. Je crois qu'il faut y voir ces stèles-talismans, dont le Pseudo-Callisthènes, les écrivains hermétiques, et, après eux, les auteurs arabes de l'Égypte nous ont conté tant de merveilles. Les seules qui soient parvenues jusqu'à nous, comme la *Stèle de Metternich*, contiennent des charmes contre la morsure des bêtes venimeuses, serpents, scorpions, araignées, ou contre la griffe des animaux féroces. On conçoit qu'un amateur de magie, comme l'était Noferképhtah, recherchât ce genre de monuments, dans l'espoir d'y trouver quelque formule puissante oubliée des contemporains.

(2) Sur le sens du terme *lecteur*, voir p. 58, note 2.

« l'entendant le méprisa et rit. Noferképhtah lui « dit : « Pourquoi te ris-tu de moi ? » Le prêtre « dit : « Je ne me ris point de toi ; mais puis-je « m'empêcher de rire, quand tu lis ici des écrits « qui n'ont aucune puissance ? Si vraiment tu dé- « sires lire un écrit, viens à moi, je te ferai aller au « lieu où est ce livre que Thot a écrit de sa « main (1), lui-même, et qui te mettra immédia- « tement au-dessous des dieux. Les deux formules « qui y sont écrites, si tu récites la première, tu « charmeras le ciel, la terre, le monde de la nuit, « les montagnes, les eaux ; tu connaîtras les oi- « seaux du ciel et les reptiles, tous tant qu'ils « sont; tu verras les poissons de l'abîme, car une « force divine les fera monter à la surface de « l'eau. Si tu lis la seconde formule, encore que « tu sois dans la tombe, tu reprendras la forme « que tu avais sur terre ; même tu verras le soleil « se levant au ciel, et son cycle de dieux, la lune « en la forme qu'elle a lorsqu'elle paraît (2). »

(1) Cfr. p. 69, note 1, dans l'histoire de Khoufoui et des magiciens, ce qui est dit des livres de Thot.

(2) Les facultés que le second feuillet du livre de Thot accorde à celui qui le possède sont les mêmes que celles qu'assurait la connaissance des prières du *Rituel funéraire*. Il s'agissait, pour le mort, de pouvoir ranimer son corps momifié

Noferképhtah dit au prêtre : « Par la vie du roi ! « qu'on me dise ce que tu souhaites de bon, et je « te le ferai donner si tu me mènes au lieu où est « ce livre. » Le prêtre dit à Noferképhtah : « Si « tu désires que je t'envoie au lieu où est ce livre, « tu me donneras cent pièces d'argent (1) pour « ma sépulture, et tu me feras faire deux cer- « cueils (2) de prêtre riche. » Noferképhtah appela « un page et lui commanda de donner les cent « pièces d'argent au prêtre ; il lui fit faire les deux « cercueils qn'il désirait ; bref, il accomplit tout ce « que le prêtre avait dit. Le prêtre dit à Nofer- « képhtah : « Le livre en question est au milieu

et de s'en servir à son gré ; il s'agissait, pour le vivant, de voir, non plus l'astre soleil, mais le dieu même, dont l'astre cachait la forme, et les dieux qui l'accompagnaient.

(1) Le texte porte cent *outenou*. L'*outenou* pesait de 0.89 à 0.91 grammes en moyenne : cent outenou représenteraient donc entre 8 kilogr. 9 et 9 kilogr. 1 d'argent, soit, *en poids*, plus de 1,800 fr. de notre monnaie.

(2) Le mot égyptien n'est pas lisible. La demande du prêtre n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire pour qui connaît un peu les mœurs du pays. Les rois et les grands seigneurs commençaient d'ordinaire à faire creuser leur tombe au moment qu'ils entraient en possession de leur héritage. Il serait fort possible qu'en Égypte, comme en Chine, le cadeau d'un cercueil ait été fort estimé. Les *deux cercueils* du prêtre étaient nécessaires à un enterrement riche : chaque momie de distinction avait, outre son cartonnage, deux cercueils en bois s'emboîtant l'un dans l'autre, comme on peut le voir au Musée du Louvre *(Salle Funéraire)*.

« du fleuve de Coptos (1), dans un coffret de fer.
« Le coffret de fer est dans un coffret de bronze ;
« le coffret de bronze est dans un coffret de bois
« de cannelier (2) ; le coffret de bois de cannelier
« est dans un coffret d'ivoire et d'ébène ; le cof-
« fret d'ivoire et d'ébène est dans un coffret
« d'argent ; le coffret d'argent est dans un coffret
« d'or, et le livre est dans celui-ci (3). Et il y a
« un fourmillement de serpents, de scorpions et
« de toute sorte de reptiles autour du coffret dans
« lequel est le livre, et il y a un serpent immortel
« enroulé autour du coffret en question. »

SUR l'heure que le prêtre parla à Noferképhtah,
« celui-ci ne sut plus en quel endroit du

(1) Le mot employé ici est *iaoumâ, la mer,* comme au *Papyrus d'Orbiney* (v. plus haut, p. 20, note 2), c'est-à-dire le Nil. Le Nil, en traversant le nome, recevait un nom spécial : le *fleuve de Coptos* est donc, ici, la partie du Nil qui passe dans le nome de Coptos.

(2) Loret a donné de bonnes raisons pour reconnaître dans le mot *qad, qod,* notre cannelier (*Recueil de travaux,* t. IV, p. 21, VII, p. 112).

(3) En comparant cet endroit au passage où Noferképhtah trouve le livre, on verra que l'ordre des coffrets n'est pas le même. Le scribe s'est trompé ici dans la manière d'introduire l'énumération. Il aurait dû dire : « Le coffret de fer *renferme* « un coffret de bronze ; le coffret de bronze *renferme* un coffret « en bois de cannelier, etc.; » au lieu de : « Le coffret de fer « *est dans* un coffret de bronze ; le coffret de bronze *est dans* un « coffret de bois de cannelier, etc. »

« monde il se trouvait. Il sortit du temple, il « s'entretint avec moi de tout ce que lui avait dit « le prêtre. Il me dit : « Je vais à Coptos, et j'en « rapporterai ce livre ; je ne reste pas un moment « de plus en ce pays du Nord. » Je me mis en « opposition contre le prêtre, disant : « Prends « garde à toi au sujet de ce que tu lui as dit, de « peur que tu ne m'amènes le chagrin, et que tu « ne nous apportes l'hostilité du pays de Thé- « baïde (1). » Je levai ma main vers Noferképhtah « pour qu'il n'allât pas à Coptos, mais il ne m'é- « couta pas, il alla devant le roi, et il dit devant « le roi toutes les paroles que le prêtre lui avait « dites. Le roi lui dit : « Quel est le désir de ton « cœur ? » Il lui dit : « Qu'on me donne la cange « royale toute équipée ; je prendrai Ahouri, ma « sœur, et Mîkhonsou, son petit enfant, au midi, « avec moi, j'apporterai ce livre et je ne resterai « pas ici un moment de plus. » On nous donna « la cange toute équipée, nous montâmes au

(1) Le pays de Thébaïde et la ville de Thèbes sont représentés sous la forme d'une déesse. Il se pourrait donc que l'*hostilité du pays de Thébaïde* fût, non pas l'hostilité des habitants du pays, qui reçurent bien les visiteurs quand ceux-ci débarquèrent à Coptos, mais l'hostilité de la déesse en laquelle s'incarnait le pays de Thébaïde, et qui devait voir avec peine lui échapper le livre confié par Thot à sa garde.

« port sur elle, nous fîmes le voyage, nous arri-
« vâmes à Coptos. Quand on l'annonça aux
« prêtres d'Isis de Coptos et au supérieur des
« prêtres d'Isis, voici qu'ils descendirent au
« devant de nous : ils se rendirent sans tarder
« au devant de Noferképhtah, et leurs femmes
« descendirent au devant de moi (1). Nous
« débarquâmes, nous allâmes au temple d'Isis
« et d'Harpocrate. Noferképhtah fit venir un
« taureau, une oie et du vin, offrit un holocauste
« et une libation devant Isis de Coptos et Harpo-
« crate ; puis on nous emmena dans une maison,
« qui était fort belle et pleine de toute sorte de
« bonnes choses. Noferképhtah passa quatre jours
« à se divertir avec les prêtres d'Isis de Coptos,
« tandis que les femmes des prêtres d'Isis de
« Coptos se divertissaient avec moi (2). Arrivé le

(1) Le canal qui passe à l'ouest des ruines de Coptos n'est pas navigable en tout temps, et le Nil est à une heure environ de la ville : c'est ce qui explique les expressions de notre texte. Noferképhtah a pris terre au même endroit probablement où s'arrêtent encore aujourd'hui les gens qui veulent aller à Kouft, soit au hameau de Baroud ; les prêtres et prêtresses d'Isis, avertis de son arrivée, viennent à lui le long de la levée qui réunit Baroud à Kouft, et qui délimite de toute antiquité un des bassins d'irrigation les plus importants de la plaine thébaine.

(2) L'expression littérale pour se divertir est *faire un jour heureux*.

« matin de notre cinquième jour, Noferképhtah « fit venir le grand-prêtre d'Isis de Coptos et les « prêtres devant lui. Il fabriqua une barque (1) « remplie de ses ouvriers et de leurs outils ; il « récita le grimoire sur eux, leur donna la vie, « leur donna la respiration, les jeta à l'eau. Il « remplit la cange royale de sable, il prit congé « de moi (2), il monta au port, et je m'installai « moi-même sur la rivière de Coptos, pour savoir « ce qui lui arriverait.

Il dit : « Travailleurs, travaillez sous moi jusques « au lieu où est ce livre, » et ils travaillèrent « pour lui, la nuit comme le jour. Quand il y

(1) On trouve dans le roman grec d'Alexandre, la description d'une barque magique, construite par le roi-sorcier Nectanébo, et, dans les romans d'Alexandre, dérivés du roman grec, l'indication d'une cloche de verre, au moyen de laquelle le héros descend jusqu'au fond de la mer. Les ouvriers et leurs outils sont des figurines magiques, auxquelles la formule prononcée par Noferképhtah *donne la vie et le souffle*, comme faisait le chapitre VI aux figurines funéraires si nombreuses dans nos musées. Ces figurines étaient autant d'ouvriers chargés d'exécuter, pour le mort, les travaux des champs dans l'autre monde : elles piochaient pour lui, labouraient pour lui, récoltaient pour lui, de la même manière que les ouvriers magiques rament et creusent pour Noferképhtah.

(2) Ce membre de phrase est une restitution probable, mais non certaine.

« fut arrivé en trois jours (1), il jeta le sable de-
« vant lui, et un vide se produisit dans le fleuve.
« Lorsqu'il eut trouvé un fourmillement de ser-
« pents, de scorpions et de toute sorte de reptiles
« autour du coffret où se trouvait le livre, et qu'il
« eut reconnu un serpent éternel autour du coffret
« lui-même, il récita un grimoire sur le fourmil-
« lement de serpents, de scorpions et de reptiles
« qui était autour du coffret, mais il ne les fit pas
« disparaître (2). Il récita un grimoire sur le ser-
« pent éternel, il fit assaut avec lui, il le tua : le
« serpent revint à la vie et reprit sa forme de
« nouveau. Il fit assaut avec le serpent une se-
« conde fois, il le tua : le serpent revint encore à
« la vie. Il fit assaut avec le serpent une troisième
« fois, le coupa en deux morceaux, mit du sable
« entre morceau et morceau : le serpent ne reprit

(1) Les *travailleurs* sont les matelots de la barque magique : leur *travail* a consisté probablement à ramer, à manœuvrer la voile, à remorquer pendant ces trois jours la cange de Noferképhtah.

(2) Litt. : « *s'envoler* ». C'est le même mot qui sert, dans le *Conte du Prince prédestiné* (cfr. p. 232, note 2), à marquer le procédé magique employé par les princes pour arriver à la tenêtre de la fille du chef de Naharanna. Un des papyrus de Leyde, un papyrus du Louvre, le *Papyrus magique Harris*, renferment des conjurations contre les scorpions et contre les reptiles, du genre de celles que le conteur met dans la bouche de Noferképhtah.

« point sa forme d'auparavant (1). Noferképhtah
« alla au lieu où était le coffret, et il reconnut
« que c'était un coffret de fer. Il l'ouvrit, et il trouva
« un coffret de bronze. Il l'ouvrit, et il trouva un
« coffret en bois de cannelier. Il l'ouvrit, et il
« trouva un coffret d'ivoire et d'ébène. Il l'ouvrit,
« et il trouva un coffret d'argent. Il l'ouvrit, et il
« trouva un coffret d'or. Il l'ouvrit, et il recon-
« nut que le livre était dedans. Il tira le livre en
« question hors le coffret d'or et lut une formule
« de ce qui y était écrit : il enchanta le ciel, la
« terre, le monde de la nuit, les montagnes, les

(1) Cette lutte contre des serpents, gardiens d'un livre ou d'un endroit, repose sur une donnée religieuse. A Dendérah, par exemple (Mariette, *Dendérah*, t. III, pl. 14, *a*, *b*), les gardiens des portes et des cryptes sont figurés sous forme de vipères, de même que les gardiens des portes des douze régions du monde inférieur. La déesse-serpent *Miritskro* était la gardienne d'une partie de la montagne funéraire de Thèbes, entre el-Assassif et Qournah, et surtout du sommet en forme de pyramide qui domine toute la chaîne, et qu'on nommait *Ta-tehni*, *le Front*. Dans le roman d'Alexandre, on trouve, au sujet de la fondation d'Alexandrie, l'histoire d'une lutte analogue à celle que soutient Noferképhtah (Pseudo-Callisthène, p. 34-35), mais l'ordre est renversé, le *fourmillement* de serpents ne se produit qu'après la mort du *serpent éternel*. Sur la perpétuité de cette superstition du serpent gardien, voir Lane, *Modern Egyptians*, London, 1837, t. I, p. 310-311, où il est dit que chaque quartier du Caire « has its peculiar guardian genius..., which has the form of a « serpent. »

« eaux ; il connut tout ce que disaient les oiseaux « du ciel, les poissons de l'eau, les quadrupèdes « de la montagne. Il récita l'autre formule de « l'écrit et il vit le soleil qui montait au ciel avec « son cycle de dieux, la lune levante, les étoiles « en leur forme ; il vit les poissons de l'abîme, « car une force divine les faisait monter à la sur- « face de l'eau. Il récita un grimoire sur les tra- « vailleurs, il leur donna la vie, il les jeta au « fleuve. Il dit aux travailleurs : « Travaillez sous « moi jusques au lieu où est Ahouri. » Ils travail- « lèrent sous lui, la nuit comme le jour. Quand « il fut arrivé à l'endroit où j'étais, en trois jours, « il me trouva établie sur la rivière de Coptos : « je ne buvais ni ne mangeais, je ne faisais chose « du monde, j'étais comme une personne arrivée à « la *Bonne Demeure* (1). Je dis à Noferképhtah : « Par la vie du roi ! donne que je voie ce livre, pour « lequel nous avons pris toutes ces peines. » Il « me mit le livre en main. Je lus une formule de « l'écrit qui y était : j'enchantai le ciel, la terre, « le monde de la nuit, les montagnes, les eaux ;

(1) C'est un des euphémismes usités en Égypte pour désigner l'officine où travaillent les embaumeurs et même le tombeau.

« je connus tout ce que disaient les oiseaux du « ciel, les poissons de l'abîme, les quadrupèdes. « Je récitai l'autre formule de l'écrit : je vis le « soleil qui apparaissait au ciel avec son cycle de « dieux, je vis la lune levante et toutes les étoiles « du ciel en leur forme. Je vis les poissons de « l'eau, car il y avait une force divine qui les faisait « monter à la surface de l'eau. Comme je n'écri- « vais point, je parlai à Noferképhtah, mon frère « aîné, qui était un scribe accompli et un homme « fort savant ; il se fit apporter un morceau de « papyrus vierge, il y écrivit toutes les paroles qu'il « y avait dans le livre, il le remplit de bière, il « fit dissoudre le tout dans de l'eau. Quand il « reconnut que le tout était dissous, il but et sut « tout ce qu'il y avait dans l'écrit (1).

(1) Le procédé de Noferképhtah a été employé de tout temps en Orient. On fabriquait à Babylone, et l'on fabrique encore à Bagdad et au Caire, des bols en terre cuite non vernissée, sur lesquels on traçait à l'encre des formules magiques contre telle ou telle maladie. On y versait de l'eau qui délayait en partie l'encre et que le malade avalait ; tant qu'il restait de l'écriture au fond du vase, la guérison était certaine (Lane, *Modern Egyptians*, 1837, t. I, p. 347-348). Mme de Sévigné ne souhaitait-elle pas de pouvoir faire un bouillon des œuvres de M. Nicole pour s'en assimiler les vertus ?

Nous retournâmes à Coptos le jour même, et « nous nous divertîmes devant Isis de Coptos « et Harpocrate. Nous montâmes sur le port, « nous partîmes, nous parvînmes au nord de « Coptos. En passant là, fut transmise à Thot la « science de tout ce qui était arrivé à Noferké- « phtah au sujet de ce livre, et Thot ne tarda pas « à l'annoncer par devant Râ, disant : « Sache « que mon formulaire magique et ma loi sont « avec Noferképhtah, fils du roi Mînibphtah, v. « s. f. Il a pénétré dans mon logis, il l'a dépouillé, « il a pris mon coffret avec mon livre d'incanta- « tions, il a tué mon gardien qui veillait sur le « coffret. » On (1) lui dit : « Il est à toi, lui et tous « les siens. » On fit descendre du ciel une force « divine : « Que Noferképhtah n'arrive pas « sain et sauf à Memphis, lui et quiconque « est avec lui. » A cette heure même, Mîkhon- « sou, le jeune enfant, sortit de dessous le ten- « delet de la cange royale, tomba au fleuve, « appela Râ, et quiconque était sur la rive poussa « une clameur. Noferképhtah sortit de dessous « la cabine ; il récita un grimoire sur l'enfant

(1) On était déjà Pharaon (p. 23, note 2) : c'est ici Râ.

« et le fit remonter, car il y eut dans l'eau une « force divine qui poussa le corps à la surface. Il « récita un grimoire sur lui, il lui fit raconter « tout ce qui lui était arrivé, et le rapport que « Thot avait fait devant Râ. Nous retournâmes à « Coptos avec lui, nous le fîmes conduire à la « *Bonne Demeure*, nous mîmes des gens auprès de « lui pour les cérémonies funèbres, nous le fîmes « embaumer comme il convenait à un grand, nous « le déposâmes, dans son cercueil, au cimetière de « Coptos. Noferképhtah, mon frère, dit : « Par- « tons, ne tardons pas d'arriver avant que le roi « entende ce qui nous est arrivé, et que son « cœur soit troublé à ce sujet. » Nous montâmes « au port, nous partîmes, nous ne tardâmes pas à « arriver au nord de Coptos. Tandis que nous « passions à l'endroit où le petit enfant Mîkhon- « sou était tombé au fleuve, je sortis de dessous « le tendelet de la cange royale, je tombai au « fleuve, j'adjurai Râ, et quiconque était sur la « rive poussa une clameur. On le dit à Nofer- « képhath, et il sortit de dessous le tendelet de la « cange royale. Il récita un grimoire sur moi et « me fit monter, car il y eut dans l'eau une force « divine qui me poussait à la surface. Il me fit

« retirer du fleuve, il lut un grimoire sur moi, il « me fit raconter tout ce qui m'était arrivé et le « rapport que Thot avait fait devant Râ. Il retour- « na à Coptos avec moi, il me fit conduire à la « *Bonne Demeure*, il mit des gens auprès de moi « pour les cérémonies funèbres, il me fit em- « baumer comme il convenait à quelqu'un de très « grand, il me fit déposer dans le tombeau où « était déjà déposé Mikhonsou, le petit enfant. Il « monta au port, il partit, il ne tarda pas arriver « au nord de Coptos. Tandis qu'il passait près de « l'endroit où nous étions tombés au fleuve, il « s'entretint avec son cœur, disant : « Est-ce que « je n'irai pas à Coptos les rejoindre ? Si, au con- « traire, je retourne à Memphis, à l'heure que le « roi m'interrogera au sujet de mon petit enfant, « que lui dirai-je ? Est-ce que je saurai lui dire « ceci : « J'ai pris tes enfants avec moi vers le « nome de Thèbes, je les ai tués et je vis, je « reviens à Memphis vivant encore. » Il se fit « apporter une bande de fin lin royal qui lui « appartenait, en fit une bande magique, en lia « le livre, le mit sur sa poitrine et l'y fixa solide- « ment. Noferképhtah sortit de dessous le ten- « delet de la cange royale, tomba à l'eau, adjura

« le Soleil, et quiconque était sur la rive poussa « une clameur, disant : « O quel grand deuil, « quel deuil considérable ! N'est-il point parti le « scribe excellent, le savant qui n'avait point « d'égal ! »

La barque royale fit son voyage, avant que per- « sonne au monde sût en quel endroit était « Noferképhtah. Quand on arriva à Memphis, on « l'annonça au roi, et le roi descendit au-devant « de la cange royale : il était en manteau de « deuil, et la garnison de Memphis était tout « entière en manteau de deuil, ainsi que les « prêtres de Phtah, le grand-prêtre de Phtah et « tous les gens de l'entourage du roi. Quand on « vit que Noferképhtah occupait la cabine d'hon- « neur de la cange royale en sa qualité de scribe « excellent (2), on l'en tira, on vit le livre sur « sa poitrine, et le roi dit : « Qu'on ôte ce livre

(1) *Qobtiou, les gens de l'angle,* ceux qui se tiennent aux quatre côtés du roi et de la salle où il donne audience (cfr. p. 127, note 1).

(2) Noferképhtah avait disparu dans le fleuve, et *personne ne savait en quel lieu il était* : à Memphis, on le trouve étendu dans la cabine de la cange royale, et le texte a soin d'ajouter que c'était *en sa qualité de scribe excellent.* Ce prodige était dû à la précaution qu'il avait prise de fixer le livre de Thot sur sa poitrine ; la vertu magique avait relevé le corps et l'avait déposé dans la barque, à l'insu de tout le monde.

« qui est sur sa poitrine. » Les gens de l'entou-
« rage du roi, ainsi que les prêtres de Phtah et le
« grand-prêtre de Phtah dirent devant le roi :
« O notre grand maître — puisse-t-il avoir la
« durée de Râ ! — c'est un scribe excellent, un
« homme très savant que Noferképhtah (1). » Le
« roi le fit introduire dans la *Bonne Demeure* (2)
« l'espace de seize jours, revêtir d'étoffes l'espace
« de trente-cinq jours, ensevelir l'espace de soi-
« xante-dix jours ; puis on le fit déposer dans sa
« tombe parmi les demeures de repos.

Je t'ai conté tous les malheurs qui nous sont
« arrivés à cause de ce livre dont tu dis :

(1) L'exclamation des prêtres de Phtah, que rien ne paraît justifier de prime abord, est une réponse indirecte à l'ordre du roi. Le roi commande qu'on prenne le livre de Thot, qui a déjà causé la mort de trois personnes. Les prêtres n'osent point lui désobéir ouvertement ; mais en disant que Noferképhtah était un grand magicien, ils lui laissent entendre que toute la science du monde ne peut soustraire personne à la vengeance du dieu. De quels malheurs serait menacé celui des assistants qui prendrait le livre et qui n'a pas les mêmes connaissances que Noferképhtah en sorcellerie ! L'événement prouve que cette interprétation, un peu subtile de notre texte, est exacte. Le roi a compris les craintes de ses courtisans et a révoqué l'ordre imprudent qu'il avait donné, car le livre de Thot est encore sur la momie de Noferképhtah, à qui Satni vient le réclamer.

(2) Sur la *Bonne Demeure*, voir p. 183, note 1.

« Qu'on me le donne ! » Tu n'as aucun droit sur « lui, car, à cause de lui, on nous a pris le temps « que nous avions à rester sur la terre. » Satni dit : « Ahouri, donne-moi ce livre que j'aperçois entre toi et Noferképhtah, sinon je te le prends par force. » Noferképhtah se dressa sur le lit et dit : « N'es-tu pas Satni à qui cette femme a conté tous ces malheurs qui nous sont arrivés et que tu n'as pas éprouvés toi-même ? Ce livre en question, ne saurais-tu pas t'en emparer par pouvoir de scribe excellent (1) ? Si tu oses jouer contre moi, jouons-le au *cinquante-deux* (2). » Satni dit :

(1) En d'autres termes, par une lutte de science entre magiciens de pouvoir égal (cfr. p. 188, note 2).

(2) S'il faut en juger par le nom, le *cinquante-deux* était un jeu où il s'agissait de gagner cinquante-deux points, en faisant manœuvrer des pions sur un *damier*. Les Égyptiens modernes ont deux jeux au moins, celui de *mounkalah* et celui de *tab*, qui doivent présenter des analogies avec le jeu joué par Satni et Noferképhtah. On les trouvera expliqués tout au long dans Lane, *An account of the Manners and Customs of the Modern Egyptians*, 1re édit., London, 1837, t. II, p. 51 sqq. Le *mounkalah* se joue en soixante points. Ajoutons qu'au rapport de M. Dévéria, il y a au musée de Turin les fragments, malheureusement mutilés, d'un papyrus où sont données les règles de plusieurs jeux de dames. S'ils étaient publiés, on pourrait en tirer peut-être l'explication de la partie jouée par les deux héros du conte : dans l'état actuel de nos connaissances, la marche en est impossible à suivre et la traduction de notre passage reste en partie conjecturale.

« Je tiens. » Voici qu'on apporta la brette devant eux (1) avec ses *chiens*, et ils jouèrent au *cinquante-deux*. Noferképhtah gagna un coup à Satni, récita son grimoire sur lui, il plaça sur lui la brette à jouer qui était devant lui, et le fit entrer dans le sol jusqu'aux jambes (2). Il agit de même au troisième coup, le gagna à Satni et fit entrer son homme dans le sol jusqu'à l'aine. Il agit de même au sixième coup, il fit entrer Satni dans le sol

(1) Les pièces du jeu s'appelaient *chiens :* on a, en effet, dans les musées, quelques pions qui ont une tête de chien ou de chacal (Birch, *Rhampsinitus and the game of draughts*, p. 4, 14). C'est le même nom que donnaient les Grecs aux pièces ; c'est le même nom (*kelb*, au pluriel *kilâb*) qu'on donne encore aujourd'hui en Égypte aux pièces du jeu de *tab*. Je me sers du mot *brette* pour rendre le terme égyptien, faute de trouver une expression mieux appropriée à la circonstance. C'est la planchette divisée en compartiments sur laquelle on faisait marcher les chiens. Le Louvre en a deux, dont l'une porte le cartouche de la reine Hâtshopsitou (XVIIIe dynastie).

(2) La phrase est obscure et je ne suis pas certain de bien la comprendre. Noferképhtah a gagné un coup. Cet avantage lui permet de réciter son grimoire, ce qui a pour résultat d'enlever à Satni une partie de sa force magique. Noferképhtah met sur son adversaire la brette qui était devant lui : cette opération a la même vertu que celle du marteau magique et fait entrer en terre jusqu'aux pieds celui qui la subit. Il ne faut pas s'étonner de voir Noferképhtah muni d'un damier. Le jeu de dames était le jeu favori des morts, et certaines vignettes du *Rituel Funéraire* nous les montrent s'y livrant dans l'autre monde sous un petit pavillon ou sous la voûte d'une chambre funèbre (Naville, *Todtenbuch*, t. I, pl. XXVII).

jusqu'aux oreilles. Après cela, Satni saisit violemment Noferképhtah de sa main. Satni appela Anhâthorerôou, son frère, à l'endroit où il était, disant : « Ne tarde pas à remonter sur la terre, raconte tout ce qui m'arrive par devant le roi, et apporte-moi les talismans de mon père Phtah (1) ainsi que mes livres de magie. » Il remonta sans tarder sur la terre, il raconta devant le roi tout ce qui arrivait à Satni, et le roi dit : « Apporte-lui les talismans de Phtah, son père, ainsi que ses livres d'incantations. » Anhâthorerôou descendit sans tarder dans la tombe, mit les talismans sur la poitrine de Satni et celui-ci s'éleva de terre à l'heure même. Satni porta la main vers le livre et le saisit ; et quand Satni remonta hors de la tombe, la lumière marcha devant lui et l'obscurité marcha derrière lui (3). Ahouri pleura après lui, disant : « Gloire à toi, ô l'obscurité ! Gloire à toi, ô la lumière ! La force est sortie de notre tombeau. » Noferképhtah dit à Ahouri : « Ne te

(1) Ce titre de *père* est le titre que le roi, descendant et *fils* du Soleil, donne à tous les dieux. Les talismans de Phtah ne nous sont pas connus par ailleurs : il est intéressant de constater par ce passage qu'on en tenait la vertu pour supérieure à celle des talismans de Thot, que Noferképhtah possédait.

(2) Le livre de Thot éclairait la tombe : Satni, en l'emportant, emporte la lumière et laisse l'obscurité.

tourmente point. Je lui ferai rapporter ce livre par la suite, un bâton fourchu à la main, un brasier allumé sur la tête (1). » Satni remonta hors du tombeau et le referma derrière lui, comme il fallait. Satni alla par devant le roi et raconta au roi tout ce qui lui était arrivé au sujet du livre. Le roi dit à Satni : « Remets ce livre au tombeau de Noferképhtah en homme sage ; sinon il te le fera rapporter, un bâton fourchu à la main, un brasier allumé sur la tête. » Quand Satni l'entendit, Satni n'eut point de cesse qu'il n'eut déployé le rouleau magique, il le lut par devant tout le monde.

*
* *

APRÈS cela, il arriva, un jour que Satni passait sur le parvis du temple de Phtah, il vit une femme, fort belle, car il n'y avait femme qui l'égalât en beauté ; et de plus, elle avait beaucoup d'or sur elle, et de plus, il y avait de petites jeunes filles qui marchaient derrière

(1) Dans tous les rites magiques, le feu et l'épée, ou, à défaut de l'épée, une arme pointue en métal, lance ou fourche, sont nécessaires pour l'évocation et l'expiation des esprits.

elle, et il y avait des domestiques, au nombre de cinquante-deux, avec elle (1). Dès l'heure que la vit Satni, il ne sut plus l'endroit du monde où il était. Satni appela son page (2) disant : « Ne tarde pas d'aller à l'endroit où est cette femme, et sache ce qui est de son nom. » Point ne tarda le jeune page d'aller à l'endroit où était la femme. Il interpella la jeune suivante qui se trouvait marcher derrière elle, et l'interrogea, disant : « Quelle personne est-ce ? » Elle lui dit : « C'est Tbouboui, fille du prophète de Bastit, dame de Onkhtoui (3), qui s'en va maintenant pour faire

(1) Le rôle joué par Tbouboui dans cet épisode ne nous permet pas de savoir exactement ce qu'elle était. Devons-nous voir en elle un être analogue aux succubes de notre démonologie, ou bien une véritable femme, une fille de prêtre, ou une morte, magicienne comme Noferképhtah ? Dans tous les cas, on ne saurait douter qu'elle ne fut liguée avec ce dernier et envoyée par lui. Elle séduit Satni et l'entraîne à des actes qui le rendent momentanément incapable de manier ses armes magiques, puis se délivre de lui par une transformation subite.

(2) Le mot de *page* est un équivalent plus ou moins exact que j'emploie faute de mieux. Le terme égyptien *sôtm-ôshou* signifie littéralement *celui qui entend l'appel :* on le trouve abrégé sous la forme *sôtmou* dans le *Conte du Prince prédestiné*. On connaît par les monuments une série nombreuse de *sôtmou ôshou m isit mâit,* ou *pages* dans la *place vraie*, c'est-à-dire de domestiques attachés aux parties de la nécropole thébaïne qui avoisinent Drah abou'l Neggah, Déir-el-Baharî et el-Assassif.

(3) Sur le quartier Onkhtooui, v. plus haut, p. 58, note 1.

sa prière devant Phtah, le dieu grand. » Quand le jeune homme fut revenu vers Satnî, il raconta toutes les paroles qu'elle lui avait dites sans exception. Satni dit au jeune homme : « Va-t-en dire à la jeune fille ce qui suit : Satnî-Khâmoïs, fils du roi Ousirmarî, est qui m'envoie, disant : « Je te donnerai dix pièces d'or pour que tu passes une heure avec moi (1). Sinon, n'es-tu pas prévenue qu'on usera de violence ? Voici ce que je te ferai faire : je te ferai mener dans un endroit caché si bien que personne au monde ne te trouvera plus. » Quand le jeune homme fut revenu à l'endroit où était Tbouboui, il interpella la jeune servante et parla avec elle : elle s'exclama contre ses paroles, comme si c'était une insulte. Tbouboui dit au jeune homme : « Cesse de parler à cette vilaine fille ; viens et me parle. » Le jeune homme approcha de l'endroit où était Tbouboui. Il lui dit : « Je te donnerai dix pièces d'or pour que tu passes une heure avec Satni-Khâmoïs, le fils du roi Ousirmarî. Sinon, n'es-tu pas prévenue qu'on usera de violence ? Voici ce qu'il fera

(1) Dix *outenou* d'or (Cf. p. 176, note 1) font entre 0k890 et 0k910 d'or, soit *en poids* 3,000 francs environ de notre monnaie, mais beaucoup plus en réalité.

faire : il te mènera dans un endroit caché si bien que personne au monde ne te trouvera plus. » Tbouboui dit : « Va dire à Satni : « Je suis chaste, je ne suis pas une personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu viendras à Bubaste (1) dans ma maison, où tout sera préparé, et tu feras ton plaisir de moi, sans que personne au monde me devine, car je ne suis pas une fille de la rue. » Quand le page fut revenu auprès de Satni, il lui répéta toutes les paroles qu'elle avait dites sans exception, puis il dit, ce qui était de saison : « Malheur à quiconque sera là avec Satni (2) ! »

SATNI se fit amener une barque; il monta au port sur elle et ne tarda pas d'arriver à Bubaste. Il alla à l'occident de la ville, jusqu'à ce

(1) Aujourd'hui *Tell-Basta*, près de Zagazig. Brugsch a séparé les deux parties qui forment le mot, et a traduit *au temple de Bast*. L'orthographe du texte égyptien ne permet pas cette interprétation ; il s'agit, non pas d'un *temple de Bastit*, situé dans un des quartiers de Memphis, ni d'une partie de Memphis nommée *Pibastit*, mais de la *maison de Bastit*, de Bubaste. Le voyage est de ceux qui n'exigeaient pas de longs préparatifs ; il pouvait s'accomplir en quelques heures, au rebours du voyage de Coptos que font successivement Noferképhtah et Satni lui-même.

(2) Il y a là, de la part du page, un de ces cas de prescience que j'ai déjà signalés plus haut, p. 84, note 1.

qu'il rencontrât une maison qui était fort haute : il y avait un mur tout à l'entour, il y avait un jardin du côté du nord, il y avait un perron devant la porte. Satni s'informa, disant : « Cette maison, la maison de qui est-ce ? » On lui dit : « C'est la maison de Tbouboui. » Satni pénétra dans l'enceinte. Quand il se trouva en face du corps de logis situé dans le jardin (1), on en prévint Tbouboui ; elle descendit, prit la main de Satni et lui dit : « Par la vie ! Ton voyage à la maison du prêtre de Bastit, dame d'Onkhtooui, à laquelle te voici arrivé, m'est fort agréable. Viens en haut avec moi. » Satni se rendit en haut, par l'escalier de la maison, avec Tbouboui. Quand il eut trouvé l'étage supérieur de la maison, qui était enduit et bariolé d'un enduit et d'un bariolage de lapis-lazuli vrai et de mâfkaït vrai (2), voici, il y avait là plusieurs lits, tendus d'étoffes de lin royal, plus de nom-

(1) Cette description répond très exactement à divers plans de maisons égyptiennes qui sont figurés sur les tableaux des tombeaux thébains. Qu'on prenne surtout celui dont j'ai donné le fac-simile et la restitution dans l'*Archéologie Égyptienne* (p. 15-16, fig. 11 et 12) : on y trouvera le mur élevé, la porte avec perron, le grand jardin, le corps de logis situé dans le jardin et bâti à deux étages.

(2) Le *mâfkaït* est un nom commun à tous les minéraux verts, ou bleu tirant sur le vert, sulfate de cuivre, émeraude, turquoise, etc., que connaissaient les Egyptiens.

breuses coupes en or sur le guéridon, on remplit une coupe de vin, on la mit dans la main de Satni, et Tbouboui lui dit : « Te plaise faire ton repas. » Il lui dit : « Ce n'est pas là ce que je sais bien. » Ils mirent la marmite sur le feu (1), ils apportèrent du parfum comme on fait dans le festin royal (2), et Satni se divertit avec Tbouboui, mais sans voir encore son corps. Alors Satni dit à Tbouboui : « Accomplissons ce pourquoi nous sommes venus maintenant. » Elle lui dit : « La maison où tu es sera ta maison. Mais je suis chaste, je ne suis pas personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu me feras un écrit sous la foi du serment et un écrit de donation pour argent de toutes les choses et de tous les biens qui sont à toi. » Il lui dit : « Qu'on amène le scribe de l'école. » On l'amena sur l'instant, et Satni fit faire pour Tbouboui un écrit sous la foi du serment et un écrit de donation pour argent de toutes les choses, tous les biens qui étaient à

(1) La traduction littérale *on mit le pot au feu*, ne rendrait peut-être pas l'idée égyptienne : les Égyptiens faisaient bouillir la viande, mais pas au point où nous la conduisons pour obtenir notre bouilli.

(2) On parfumait les invités au commencement du repas, et c'est à cette coutume que notre auteur fait allusion.

lui (1). Une heure passée, on vint annoncer ceci à Satni : « Tes enfants sont en bas. » Il dit : « Qu'on les fasse monter. » Tbouboui se leva, elle revêtit une robe de lin fin (2), et Satni vit tous ses membres au travers, et son désir alla croissant plus encore qu'auparavant. Satni dit à Tbouboui : « Que j'accomplisse ce pourquoi je suis venu à présent. » Elle lui dit : « La maison où tu es sera ta maison. Mais je suis chaste, je ne

(1) Les contrats égyptiens, rédigés en écriture démotique au temps des Ptolémées, nous ont conservé des modèles authentiques des pièces que Tbouboui demande à Satni. Cette allusion à des formalités qui ne paraissent pas être de beaucoup antérieures à la conquête grecque semble montrer que la rédaction actuelle du conte de Satni ne doit guère remonter plus haut que l'époque des Lagides.

(2) C'est la grande robe de linon transparent, tantôt souple et tombant en plis mous, tantôt amidonnée et raidie, dont les femmes sont revêtues dans les tableaux d'intérieur de l'époque thébaine : le corps tout entier était visible sous ce voile nuageux, et les artistes égyptiens ne se sont pas fait faute d'indiquer des détails qui montrent à quel point le vêtement cachait peu les formes qu'il recouvrait. Plusieurs momies de la trouvaille de Déir-el-Baharî, entre autres celles de Thoutmos III et de Ramsès II portaient, appliquées contre la peau, des bandes de ce linon dont on peut voir des spécimens au musée de Boulaq (Maspero, *Guide du Visiteur*, p. 324, 330) : il est jauni par le temps et par les parfums dont il fut trempé au moment de l'embaumement, mais j'ai pu vérifier par moi-même que les peintres anciens n'ont rien exagéré en représentant comme à peu près nues les femmes qui s'en habillaient. On comprendra, en l'examinant, ce qu'étaient ces gazes de Cos que les auteurs classiques appelaient de *l'air tissé*.

suis pas personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu feras souscrire tes enfants à mon écrit, afin qu'ils ne cherchent point à disputer contre mes enfants au sujet de tes biens. » Satni fit amener ses enfants et les fit souscrire à l'écrit. Satni dit à Tbouboui : « Que j'accomplisse ce pourquoi je suis venu à présent. » Elle lui dit : « La maison où tu es sera ta maison. Mais je suis chaste, je ne suis pas personne vile. S'il est que tu désires avoir ton plaisir de moi, tu feras tuer tes enfants, afin qu'ils ne cherchent point à disputer contre mes enfants au sujet de tes biens. » Satni dit : « Qu'on commette sur eux le crime dont le désir t'est entré au cœur. » Elle fit tuer les enfants de Satni devant lui, elle les fit jeter en bas de la fenêtre aux chiens et aux chats, et ceux-ci en mangèrent les chairs, et il les entendit pendant qu'il buvait avec Tbouboui. Satni dit à Tbouboui : « Accomplissons ce pourquoi nous sommes venus maintenant; car tout ce que tu as dit devant moi, on l'a fait pour toi. » Elle lui dit : « Rends-toi dans cette chambre. » Satni entra dans la chambre, il se coucha sur un lit d'ivoire et d'ébène, afin que son amour reçut récompense, et Tbouboui se coucha sur le rebord. Satni allongea sa main pour

la toucher : elle ouvrit sa bouche à la largeur d'un grand cri (1).

Lorsque Satni revint à lui, il était dans une chambre de four sans aucun vêtement sur le dos (2). Une heure passée, Satni aperçut un homme plus grand qu'une lance, qui foulait aux pieds de nombreux ennemis (3) et qui était à la semblance d'un roi. Satni alla pour se lever : il ne put se lever de honte, car il n'avait point de

(1) Les exemples de ces transformations en pleine lutte amoureuse ne sont pas rares dans la littérature populaire. Le plus souvent elles sont produites par l'intervention d'un bon génie, d'un thaumaturge ou d'un saint qui vient sauver le héros des étreintes du succube. Ailleurs, c'est le succube lui-même qui se donne le malin plaisir d'effrayer son amant par une métamorphose subite. Cette dernière donnée a été souvent mise en œuvre par les conteurs européens, et en dernier lieu par Cazotte, dans son *Diable amoureux*. Un détail obscène, qui se rencontre quelques lignes plus bas et que je n'ai point traduit, prouve qu'ici, comme partout dans les contes de ce genre, Tbouboui a dû se donner entière pour avoir son ennemi en son pouvoir : à peine maîtresse, elle ouvre une bouche énorme d'où sort un vent d'orage, Satni perd connaissance et est emporté loin de la maison pendant son évanouissement.

(2) Un membre de phrase *Aou qoun-f hi-khen n ouât hin*, que je passe, et dont le sens sera clair pour toutes les personnes qui voudront bien recourir au texte original.

(3) C'est la description de ces statues de dieux ou de rois qu'on voit foulant aux pieds, soit les représentants des peuples vaincus, soit les *Neuf arcs*, symbole des peuplades hostiles à l'Égypte.

vêtement sur le dos. Le roi dit : « Satni, qu'est-ce cet état dans lequel tu es ? » Il dit : « C'est Noferképhtah qui m'a fait faire tout cela. » Le roi dit : « Va à Memphis. Tes enfants, voici qu'ils te désirent, voici qu'ils se tiennent devant le Pharaon. » Satni dit devant le roi : « Mon puissant maître, — puisse-t-il avoir la durée de Râ ! — quel moyen d'arriver à Memphis puis-je employer, n'ayant aucun vêtement du monde sur mon dos ? » Le roi appela un page qui se tenait à côté de lui, et fit qu'il donnât son vêtement à Satni. Le roi dit : « Satni, va à Memphis. Tes enfants, voici qu'ils vivent, voici qu'ils se tiennent devant le roi (1). » Satni alla à Memphis ; il embrassa avec joie ses enfants, car ils étaient en vie. Le roi dit : « Est-ce point l'ivresse qui t'a fait faire tout cela ? » Satni

(1) On voit, par le discours du *roi*, qui n'est autre que Noferképhtah, que toute la scène de coquetterie et de meurtre précédente n'avait été qu'une hallucination magique. Satni, devenu impur et criminel, perdait sa puissance surnaturelle. Le commerce avec les femmes a toujours pour effet de suspendre le pouvoir du magicien, jusqu'au moment où il a pu accomplir les ablutions prescrites et redevenir pur. Aussi la séduction amoureuse est-elle un grand ressort d'action dans les contes où le héros est un sorcier. Dans les *Mille et une Nuits (14e nuit)*, l'enchanteur Shahabeddin, après s'être uni avec une femme, ne pouvait plus user avec succès de ses formules magiques, jusqu'au moment où il avait accompli les purifications prescrites par le Coran en pareille circonstance, et s'était lavé de sa souillure.

conta tout ce qui lui était arrivé avec Tboubouï et Noferképhtah. Le roi dit : « Satni, j'ai déjà levé la main contre toi, disant : « Il te tuera, à moins « que tu ne rapportes ce livre au lieu d'où tu l'as « apporté pour toi ; » mais tu ne m'as pas écouté jusqu'à cette heure. Maintenant rapporte le livre, un bâton fourchu dans ta main, un brasier allumé sur ta tête. » Satni sortit de devant le roi, une fourche et un bâton dans la main, un brasier allumé sur sa tête, et descendit dans la tombe où était Noferképhtah. Ahouri lui dit : « Satni, c'est Phtah, le dieu grand, qui t'amène ici sain et sauf ! » Noferképhtah rit, disant : « C'est bien ce que je t'avais dit auparavant. » Satni entonna l'éloge de Noferképhtah (1), et s'aperçut que, tandis qu'ils parlaient, le soleil était dans la tombe entière (2). Ahouri et Noferképhtah supplièrent Satni extrêmement. Satni dit : « Noferképhtah,

(1) L'étiquette voulait qu'en se présentant chez un grand personnage, et même dans le courant d'une audience, l'inférieur entonnât une sorte de mélopée élogieuse, *hosou*, en l'honneur de son supérieur (cfr. p. 125, note 1) : c'est ce que Satni fait ici pour Noferképhtah, et cet acte de déférence achève de nous prouver qu'il se considère désormais comme étant vaincu par son confrère en magie.

(2) En rapportant le livre magique, Satni avait fait rentrer dans la tombe la lumière, qui en était sortie lorsqu'il avait emporté le talisman.

n'est-ce pas quelque chose d'humiliant que tu demandes ? » Noferképhtah dit : « Satni, tu sais ceci, à savoir, Ahouri et Mîkhonsou, son enfant, sont à Coptos ; pour les mettre ici dans cette tombe, par art de scribe habile (1), fais qu'on t'ordonne de prendre peins et d'aller à Coptos. »

SATNI ne tarda pas après cela à remonter hors de la tombe. Il alla devant le roi, il conta devant le roi tout ce que lui avait dit Noferképhtah. Le roi dit : « Satni, va à Coptos pour rapporter Ahouri et Mîkhonsou, son enfant. » Il dit devant le roi : « Qu'on me donne la cange royale et son équipement. » Il monta au port sur elle, il fit le voyage, il ne tarda pas d'arriver à Coptos. On en informa les prêtres d'Isis de Coptos et le grand-prêtre d'Isis : voici qu'ils descendirent au-

(3) Où le corps est enterré, le double doit vivre. Noferképhtah a soustrait le double d'Ahouri et celui de Mîkhonsou à cette loi, *par art de scribe habile*, c'est-à-dire par magie, et leur a donné l'hospitalité dans sa propre tombe ; mais c'est là une condition précaire et qui peut changer à chaque instant. Satni, vaincu dans la lutte pour la possession du livre de Thot, doit une indemnité au vainqueur : celui-ci lui impose l'obligation d'aller chercher à Coptos Ahouri et Mîkhonsou et de les ramener à Memphis. La réunion des trois momies dans une même tombe assurera la réunion des trois doubles à tout jamais.

devant de lui, ils l'accueillirent au rivage. Il débarqua, il alla au temple d'Isis de Coptos et d'Harpocrate. Il fit venir un taureau, des oies, du vin, fit un holocauste et une libation devant Isis de Coptos et Harpocrate. Il alla au cimetière de Coptos avec les prêtres d'Isis et le grand-prêtre d'Isis. Ils passèrent trois jours et trois nuits à chercher parmi les tombes qui sont dans la nécropole de Coptos, lisant les stèles des scribes de la *Double maison de vie,* récitant les inscriptions qu'elles portaient ; ils ne trouvèrent pas les endroits où reposaient Ahouri et Mîkhonsou, son enfant. Noferképhtah le sut qu'ils ne trouvaient point les endroits où reposaient Ahouri et Mîkhonsou, son enfant. Il se manifesta sous forme de vieillard très avancé en âge et se présenta au-devant de Satni (1). Satni le vit, Satni dit au vieillard : « Tu as semblance d'homme avancé en âge. Ne connais-tu pas les endroits où sont Ahouri et

(1) C'est la seconde transformation au moins que Noferképhtah opère dans la partie du conte qui nous a été conservée. Les mânes ordinaires avaient le droit de prendre toutes les formes qu'ils voulaient, mais ne pouvaient se rendre visibles aux vivants que dans des cas fort rares. Noferképhtah doit à sa qualité de magicien le privilège de faire aisément ce qui leur était défendu, et d'apparaître une fois en costume de roi, une autre fois sous la figure d'un vieillard.

Mîkhonsou, son enfant ? » Le vieillard dit à Satni : « Le père du père de mon père a dit au père de mon père, et le père de mon père a dit à mon père : « Les endroits où reposent Ahouri et Mîkhonsou, son enfant, sont sur la limite de l'angle méridional du lieu [nommé] Pehémato (?) (1). » Satni dit au vieillard : « Et si c'était seulement pour ruiner le Pehémato que tu conduis les gens au lieu indiqué (2) ? » Le vieillard dit à Satni : « Qu'on fasse bonne garde sur moi, qu'on fouille au lieu de Pehémato, et, s'il arrive qu'on ne reconnaisse point Ahouri et Mîkhonsou sur l'angle méridional du lieu de Pehémato, qu'on m'en fasse un crime (3) ! » On fit bonne

(1) Le texte est trop mutilé en cet endroit pour que la restitution puisse être considérée comme certaine.

(2) Les voleurs de tombeaux étaient fréquents dans l'ancienne Égypte et la loi les punissait sévèrement, eux et leurs complices. Satni craint que le vieillard, sous les traits duquel il ne reconnaît pas d'abord Noferképhtah, soit affilié à une bande et ne lui donne de fausses indications. Autant qu'on en peut juger, le *Pehémato* était de construction solide et défiait les attaques clandestines. Satni arrivant avec un permis de fouilles, les malfaiteurs pouvaient profiter des travaux qu'il entreprenait pour pénétrer au Pehémato, et pour en dépouiller les tombes. On comprend que Satni, accoutumé aux façons d'agir des voleurs, éprouve quelque méfiance et prenne ses précautions contre l'inconnu.

(3) C'est la réponse du vieillard aux insinuations de Satni : il répond sur sa tête de la pureté de ses intentions et de l'exactitude des renseignements qu'il fournit.

garde sur le vieillard, on trouva l'endroit où reposaient Ahouri et Mîkhonsou, son enfant, à l'angle méridional du lieu de Pehémato. Satni fit transporter ces grands personnages dans la cange royale, puis fit reconstruire l'endroit de Pehémato, comme il était auparavant (1). Noferképhtah fit connaître à Satni que c'était lui qui était venu à Coptos, pour lui découvrir l'endroit où reposaient Ahouri et Mîkhonsou, son enfant.

SATNI monta au port sur la cange royale. Il fit le voyage, il ne tarda pas d'arriver à Memphis et toute l'escorte qui était avec lui. On l'annonça au roi, et le roi descendit au-devant de la cange royale; il fit porter les grands personnages

(1) Les restaurations de tombeaux et les transports de momies qui en étaient la conséquence n'étaient pas chose rare dans l'antiquité égyptienne. L'exemple le plus frappant nous en a été donné à Thèbes par la trouvaille de Déir el-Baharî. On a trouvé là, en 1881, une quarantaine de cadavres royaux, comprenant les Pharaons les plus célèbres de la XVIIIe, de la XIXe et de la XXe dynasties, Ahmos Ier, Amonhotpou Ier, Thoutmos II et Thoutmos III, Ramsès Ier, Séti Ier, Ramsès II, Ramsès III. Leurs momies, inspectées et réparées à plusieurs reprises, avaient fini par être déposées, sous Sheshonq Ier, dans un même puits où il était facile de les dérober aux attaques des voleurs. Le roi de notre conte agit comme Sheshonq, mais avec une intention différente : il obéit à un ordre des morts eux-mêmes et cherche à leur être agréable plutôt qu'à leur donner une protection dont leur puissance magique leur permet de se passer fort bien.

dans la tombe où était Noferképhtah, et il en fit sceller la chambre supérieure tout aussitôt. — Cet écrit plaisant, où est conté l'histoire de Satni Khâmoïs et de Noferképhtah, ainsi que d'Ahouri, sa femme, et de Mîkhonsou, fils d'Ahouri, a été écrit par le scribe Ziharpto, l'an 35, au mois de Tybi.

LA FILLE

DU PRINCE DE BAKHTAN

ET L'ESPRIT POSSESSEUR

Le monument qui nous a conservé ce curieux récit est une stèle découverte par Champollion dans le temple de Khonsou à Thèbes, enlevée en 1846 par Prisse d'Avennes et donnée par lui à la Bibliothèque Nationale de Paris. Le texte en a été publié par :

Prisse d'Avennes, *Choix de monuments Égyptiens,* in-f°, Paris, 1847, pl. XXIV et p. 5.

Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie,* in-4°, Paris, 1846-1874. Texte, t. II, p. 280-290.

Champollion l'avait étudié et en a cité plusieurs phrases dans ses ouvrages. Il fut traduit et reproduit avec luxe sur une feuille isolée, composée à l'Imprimerie Impériale pour l'Exposition universelle de 1855, sous la surveillance de M. E. de Rougé. Deux traductions en parurent presque simultanément,

Birch, *Notes upon an Egyptian Inscription in the Bibliothèque Nationale of Paris (from the Transactions of the Royal Society of Literature, vol. IV, New Series),* Londres, in-8°, 35 p.

E. de Rougé, *Étude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale (Extrait du Journal Asiatique, cahiers d'Août 1856, Août 1857. Juin et Août-Septembre 1858),* Paris, in-8° 222 p. et la planche composée pour l'Exposition de 1855.

Les travaux postérieurs n'ont ajouté que peu de choses aux résultats obtenus par M. de Rougé :

H. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, in-4°, Leipzig, 1859, p. 206-210.

H. Brugsch, *Geschichte Ægyptens*, in-8°, Leipzig, Hinrichs, 1877, p. 627-641.

Le récit a partout l'allure d'un document officiel. Il débute par un protocole royal au nom d'un souverain qui a les mêmes nom et prénoms que Ramsès II-Sésostris. Viennent ensuite des dates échelonnées tout le long du texte ; les détails du culte et du cérémonial pharaonique sont mis en scène avec un soin scrupuleux. Le tout présente un caractère de vraisemblauce tel qu'on a pendant longtemps considéré notre inscription comme étant complètement historique. Le Ramsès qu'elle nomme fut inséré dans la xxe dynastie, au douzième rang, et l'on s'obstina à chercher sur la carte le pays de Bakhtan, qui avait fourni une reine à l'Égypte. M. Erman a reconnu avec beaucoup de sagacité qu'il y avait là un véritable faux, commis par les prêtres de Khonsou, dans l'intention de rehausser la gloire du dieu et l'importance du temple :

A. Erman, *Die Bentreschstele*, dans la *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, 1883, p. 54-60.

M. Erman a montré que les faussaires avaient eu l'intention de mettre au compte de Ramsès II l'histoire de l'esprit possesseur, et nous a rendu le service de nous débarrasser d'un Pharaon imaginaire. Il fait descendre la rédaction jusqu'aux environs de l'époque ptolémaïque ; je crois pouvoir l'attribuer aux premiers temps des invasions éthiopiennes, au moment où la charge de grand-prêtre d'Amon venait de tomber en désuétude, et où les sacerdoces qui subsistaient encore devaient chercher à hériter par tous les moyens de la haute influence qu'avait exercée le sacerdoce disparu.

Le récit renferme une donnée fréquente dans les littératures populaires : un esprit, entré au corps d'une princesse, lutte avec succès contre les exorcistes chargés de l'expulser, et ne s'en va qu'à de certaines conditions. La rédaction égyptienne nous fournit la forme la plus simple et la plus ancienne de ce récit. Un Égyptologue moderne l'a reprise pour en faire le sujet d'une petite nouvelle :

H. Brugsch-Bey, *Des Priesters Rache, Eine historisch beglaubigte Erzählung aus der ægyptischen Geschichte des zwölften Jahrhunderts vor Chr.*, dans la *Deutsche Revue*, t. V, p. 15-41.

M. Erman a signalé dans notre document une recherche d'archaïsme et des incorrections de langage assez graves. On comprend que les prêtres de Khonsou aient cherché à imiter le langage de l'époque à laquelle ils attribuaient le monument. On comprend également qu'ils n'aient pas pu soutenir partout avec autant de fidélité le ton vieillot et qu'ils aient pris parfois l'incorrection pour l'archaïsme. Les propositions sont gauchement construites, l'expression de l'idée est pauvre, la phrase courte et sans relief. Enfin, ils ont prêté à un roi de la XIXe dynastie des procédés de gouvernement qui n'appartiennent qu'aux souverains de la XXe. Ramsès II, dévot qu'il était, ne se croyait pas obligé de soumettre à l'approbation des dieux toutes les affaires de l'État : ce sont les derniers successeurs de Ramsès III qui introduisirent l'usage de consulter la statue d'Amon en toute circonstance. Ces réserves faites, on peut avouer que le texte ne présente plus de difficultés à l'interprétation et se laisse traduire sans peine, avec un peu d'attention : comme le *Conte des deux Frères*, on peut le mettre avec avantage entre les mains des débutants en Égyptologie.

La stèle est surmontée d'un tableau où l'une des scènes du

conte est mise en action sous nos yeux. A gauche, la bari de Khonsou, le bon conseiller, arrive sur les épaules de huit porteurs et suivie de deux prêtres qui lisent des prières : le roi, debout devant elle, lui présente l'encens. A droite, la bari de Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes, est figurée, portée par quatre hommes seulement, car elle est plus petite que la précédente : le prêtre qui lui présente l'encens est le prophète de Khonsou, qui régle les destinées en Thèbes, Khonsou-hânoutirnibit. C'est probablement le retour du second dieu à Thèbes qui est illustré de la sorte : Khonsou le premier vient recevoir Khonsou le second, et le prêtre et le roi rendent un égal hommage chacun à sa divinité.

LA FILLE

DU PRINCE DE BAKHTAN

ET L'ESPRIT POSSESSEUR

L'Hor, taureau vigoureux, chargé de diadèmes et établi aussi solidement en ses royautés que le dieu Atoumou; l'Hor, vainqueur puissant par le glaive et destructeur des Barbares, le roi des deux Égyptes Ousirmarî-sotpounirî, fils du Soleil, Ramsès Mîamoun, aimé d'Amonrâ, maître de Karnak, et du cycle des dieux, seigneurs de Thèbes; le dieu bon, fils d'Amon, né de Mout, engendré par Harmakhouiti, enfant glorieux du Sei-

gneur universel, engendré par le Dieu mari de sa propre mère, roi de l'Égypte, prince des tribus du désert, souverain qui régit les barbares, à peine sorti du sein maternel, il dirigeait les guerres, et il commandait à la vaillance encore dans l'œuf, ainsi qu'un taureau qui pousse en avant, — car c'est un taureau que ce roi, un dieu qui sort, au jour des combats, comme Montou, et qui est très vaillant comme le fils de Nouit.

Or, Sa Majesté était en Naharina (1) comme c'était sa règle chaque année, et les princes de toute terre venaient, courbés sous le poids des offrandes qu'ils apportaient aux âmes de Sa Majesté (2); les forteresses apportaient leurs tributs, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, le mâfkaït (3), tous les bois odorants de l'Arabie, sur leur échine et marchant en file l'une derrière l'autre. Le prince de Bakhtan fit apporter ses tributs et mit sa fille aînée en tête

(1) C'est une orthographe différente du nom écrit *Naharanna* dans le *Conte du Prince Prédestiné*, p. 231, note 1. Le Naharanna est le pays entre l'Oronte et le Balikh.

(2) Nous savons que le Soleil avait sept âmes et quatorze doubles (Bergmann, *Hier. Inschriften*, pl. 62, 2). Le Pharaon, fils du Soleil et Soleil lui-même, avait aussi plusieurs âmes, *Biou;* les peuples vaincus cherchaient à les gagner par leurs cadeaux.

(3) Sur le *mâfkaït*, voir p. 197, note 2.

du cortège, pour saluer Sa Majesté et pour lui demander la vie. C'était une femme très belle, qui plut à Sa Majesté plus que toute chose; la prenant pour grande épouse royale, il l'inscrivit sous le titre de Nofirourî, et, quand il fut de retour en Égypte, il lui assura le traitement d'épouse royale (1).

Et il arriva en l'an XV, le 22 du mois de Payni, comme Sa Majesté était à Thèbes dans le temple *Nakht honit-ropeou* (2), à chanter les louanges de son père Amonrâ, maître de Karnak, en sa belle fête de Thèbes méridionale (3), le séjour favori où le dieu est depuis la création, voici qu'on vint dire à Sa Majesté : « Il y a là un messager du prince de « Bakhtan, qui est venu avec beaucoup de cadeaux « pour l'épouse royale. » Amené devant Sa Ma-

(1) La fille du prince de Khiti, Khitisarou, reçut de même, à son arrivée en Égypte, le titre de *grande épouse royale* et un nom égyptien Maournofirourî dont celui de notre princesse n'est probablement qu'une forme abrégée.

(2) Ces mots, qui signifient littéralement, *la forte, dame des temples,* forment probablement le nom d'une des chapelles du temple de Karnak.

(3) La Thèbes méridionale est aujourd'hui Louxor : c'est donc la fête patronale du temple de Louxor que le roi était occupé à célébrer quand on vint lui annoncer l'arrivée du messager syrien.

jesté avec ses cadeaux, il dit en invoquant Sa Majesté : « Gloire à toi, Soleil des peuples étran-« gers, toi par qui nous vivons », et, quand il eut dit son adoration devant Sa Majesté, il se reprit à parler à Sa Majesté : « Je viens à toi, Sire, mon « maître, au sujet de Bint-Rashit (1), ta sœur « cadette à toi et à la royale épouse Nofirourî, « car un mal pénètre ses membres. Que ta Majesté « fasse partir un savant pour la voir. » Lors, le roi dit : « Amenez-moi les scribes de la double « maison de vie qui sont attachés au palais (2). » Dès qu'ils furent venus, Sa Majesté dit : « Voici, je vous ai fait appeler pour que vous entendissiez cette parole : « Amenez-moi d'entre vous un habile en son cœur, un scribe savant de ses doigts. » Quand le scribe royal Thotimhabi fut venu en présence de Sa Majesté, Sa Majesté lui ordonna de se rendre au Bakhtan avec ce messager. Dès que le savant fut arrivé au Bakhtan, il trouva Bint-Rashit en l'état d'une possédée, et il trouva le démon qui la possédait un ennemi rude à combattre. Le prince

(1) Le nom de cette princesse paraît être formé du mot sémitique *bint*, la fille, et du mot égyptien *rashit*, la joie : il signifierait donc *Fille de la joie*.

(2) Voir p. 173, note 2, ce qui est dit de ces *Scribes de la Double Maison de Vie*.

de Bakhtan envoya donc un second message à Sa Majesté, disant : « Sire, mon maître, que ta Ma-
« jesté ordonne d'amener un dieu pour combattre
« le démon. »

QUAND le messager arriva auprès de Sa Majesté, en l'an XXIII, le 1er de Pakhons, le jour de la fête d'Amon, tandis que Sa Majesté était à Thèbes, voici que Sa Majesté parla de nouveau en présence de Khonsou en Thèbes, dieu de bon conseil (1), disant : « Excellent seigneur, me voici
« de nouveau devant toi, au sujet de la fille du
« prince de Baktan. » Alors, Khonsou en Thèbes,

(1) Pour bien comprendre ce passage, il faut se rappeler que, selon les croyances égyptiennes, chaque statue d'un dieu, établie dans un temple, avait en elle un *double*, détaché de la personne même de ce Dieu, et devenait par là une véritable incarnation du dieu différente de ses autres incarnations. Le dieu Khonsou avait dans son temple, à Karnak, deux statues au moins, dont chacune était animée par un *double* indépendant, que les rites de la consécration avaient enlevé au dieu. L'une d'elles représentait Khonsou, immuable dans sa perfection, tranquille dans sa grandeur et ne se mêlant pas directement aux affaires des hommes : c'est Khonsou Nofirhotpou, dont j'ai traduit le nom en le paraphrasant, *dieu de bon conseil*. L'autre statue représentait un Khonsou plus actif, qui règle les affaires des hommes et chasse les étrangers, c'est-à-dire les ennemis, loin de l'Egypte, *Khonsou p. iri sokhrou m ouisit, noutir âa, sahrou shemaou*. Le premier Khonsou, considéré comme étant le plus puissant, nous ne savons pour quelle raison, ne daigne point aller lui-même en Syrie : il y envoie le second Khonsou, après lui avoir transmis ses pouvoirs (E. de Rougé, *Étude sur une stèle*, p. 15-19).

dieu de bon conseil, fut transporté vers Khonsou qui règle les destinées, le dieu grand qui chasse les étrangers, et Sa Majesté dit en face de Khonsou en Thèbes, dieu de bon conseil : « Excellent « seigneur, s'il te plaît tourner ta face à Khonsou « qui règle les destinées, dieu grand qui chasse « les étrangers, on le fera aller à Bakhtan. » Et le dieu approuva de la tête fortement par deux fois (1). Alors Sa Majesté dit : « Donne-lui ta « vertu que je fasse aller la Majesté de ce Dieu au « Bakhtan, pour délivrer la fille du prince de « Bakhtan. » Et Khonsou en Thèbes, dieu de bon conseil, approuva de la tête fortement, par deux fois, et fit la transmission de vertu magique à Khonsou qui règle les destinées en Thèbes, par

(1) Les statues, étant animées d'un *double*, manifestaient leur volonté, soit par la voix, soit par des mouvements cadencés. Nous savons que la reine Hatshopsitou avait *entendu* le dieu Amon lui commander d'envoyer une escadre aux *Échelles de l'Encens*, pour en rapporter les parfums nécessaires au culte, Les rois de la XXe et de la XXIe dynastie, moins heureux, n'obtenaient que des gestes, toujours les mêmes; lorsqu'ils adressaient une question à un dieu, la statue demeurait immobile si la réponse était négative, secouait fortement la tête à deux reprises si la réponse était favorable, comme c'est ici le cas. Ces consultations se faisaient selon un cérémonial strictement réglé, dont les textes contemporains nous ont conservé les opérations principales (Maspero, *Notes sur différents points*, dans le *Recueil*, t. I, p. 158-159).

quatre fois (1). Sa Majesté ordonna qu'on fit partir Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes, sur une barque grande, escortée de cinq nacelles, de chars et de chevaux nombreux qui marchaient de droite et de gauche. Quand ce Dieu fut arrivé à Bakhtan, en l'espace d'un an et cinq mois, voici que le prince de Bakhtan vint avec ses soldats et ses généraux au devant de Khonsou, qui règle les destinées, et se mit à plat ventre, disant : « Tu

(1) La vertu innée des dieux *(sa)* paraît avoir été regardée par les Égyptiens comme une sorte de fluide, analogue à ce qu'on appelle chez nous de différents noms, fluide magnétique, *aura*, etc. Elle se transmettait par l'imposition des mains et par de véritables passes, exercées sur la nuque ou sur l'épine dorsale du patient : c'était ce qu'on appelle *Sotpou sa* et qu'on pourrait traduire par à peu près *pratiquer des passes*. La cérémonie par laquelle le premier Khonsou transmet sa vertu au second est assez souvent représentée sur les monuments, dans des scènes où l'on voit une statue de Dieu faire les passes à un roi. La statue, d'ordinaire en bois, avait les membres mobiles : elle embrassait le roi, et lui passait la main par quatre fois sur la nuque, tandis qu'il se tenait agenouillé devant elle, lui tournant le dos. Chaque statue avait reçu au moment de la consécration, non seulement un *double*, mais une portion de la vertu magique du dieu qu'elle représentait : le *sa de vie* était *derrière elle* qui l'animait et pénétrait en elle, au fur et à mesure qu'elle usait une partie de celui qu'elle possédait en le transmettant. Le dieu lui-même, que cet écoulement de *sa* perpétuel aurait fini par épuiser, s'approvisionnait de *sa* à un réservoir mystérieux que renfermait l'autre monde : on ne disait pas à quelle pratique le réservoir devait de ne pas s'épuiser (Maspero, *Bulletin Critique de la religion Égyptienne. Le Rituel du Sacrifice funéraire*, p. 17-18, 28-29.)

« viens à nous, tu te rejoins à nous, selon les « ordres du roi des deux Égyptes Ousirmarî « Sotpounirî. » Voici, dès que ce dieu fut allé au lieu où était Bint-Rashit, et qu'il eut fait les passes magiques à la fille du prince de Bakhtan, elle se trouva bien sur le champ, et le démon qui était avec elle dit en présence de Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes : « Viens en paix, dieu grand « qui chasses les étrangers, Bakhtan est ta ville, « ses gens sont tes esclaves, et moi-même je suis « ton esclave. Je m'en irai donc au lieu d'où je « suis venu, pour donner à ton cœur satisfaction « au sujet de l'affaire qui t'amène, mais ordonne « Ta Majesté qu'on célèbre un jour de fête pour « moi et pour le prince de Bakhtan. » Le dieu fit à son prophète un signe de tête approbateur pour dire : « Que le prince de Bakhtan fasse une grande « offrande devant ce démon. » Or, tandis que cela se passait entre Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes, et entre ce démon, le prince de Bakhtan était là avec son armée frappé de terreur. Et, quand on eut fait une grande offrande par-devant Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes, et par devant le démon du prince de Bakhtan, en célébrant un jour de fête en leur honneur, le

démon s'en alla en paix au lieu qui lui plaisait, selon l'ordre de Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes.

Le prince de Bakhtan se réjouit grandement ainsi que tous les gens de Bakhtan, et il s'entretint avec son cœur, disant : « Puisque ce Dieu « a été donné au Bakhtan, je ne le renverrai pas « en Égypte. » Or, après que ce Dieu fut resté trois ans et neuf mois au Bakhtan, comme le prince de Bakhtan était couché sur son lit, il vit en songe ce Dieu sortant de sa châsse, en forme d'un épervier d'or qui s'envolait haut vers l'Égypte ; quand il s'éveilla, il était tout frissonnant. Alors il dit au prophète de Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes : « Ce Dieu qui était demeuré avec « nous, il retourne en Égypte : que son char aille « en Égypte ! » Le prince de Bakhtan accorda que ce Dieu partît pour l'Égypte, et il lui donna de nombreux cadeaux de toutes bonnes choses, ainsi qu'une forte escorte de soldats et de chevaux. Lorsqu'ils furent arrivés à Thèbes, Khonsou, qui règle les destinées en Thèbes, se rendit au temple de Khonsou en Thèbes, le bon conseiller ; il mit

les cadeaux que le prince de Bakhtan lui avait donnés de toutes bonnes choses en présence de Khonsou en Thèbes, le bon conseiller, il ne garda rien pour son propre temple. Or, Khonsou, le bon conseiller en Thèbes rentra dans son temple en paix, l'an XXXIII, le 19 Méchir, du roi Ousirmarî-sotpounirî, vivant à toujours, comme le Soleil.

LE PRINCE PRÉDESTINÉ

Le *Conte du Prince prédestiné* est l'un des ouvrages que renferme le Papyrus Harris n° 500, du British Museum. Il a été découvert et traduit en anglais par M. Goodwin, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 349-356, et dans les *Records of the Past*, t. II, p. 153-160, puis analysé rapidement par M. Chabas, d'après la traduction de M. Goodwin, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1874, p. 118-120; le texte égyptien a été publié par M. Maspero, dans le *Journal Asiatique*, 1877-1878, et dans les *Études égyptiennes*, t. I, p. 1-47. G. Ebers l'a traduit en allemand et complété avec son habileté ordinaire *(Das alte Ægyptische Märchen vom verwunschenen Prinzen, nacherzählt und zu Ende geführt)* dans le numéro d'octobre 1881 des *Westermann's Monatshefte*, p. 96-103.

On dit que le manuscrit était intact au moment de la découverte; il aurait été mutilé, quelques années plus tard, par l'explosion d'une poudrière, qui renversa en partie la maison où il était en dépôt, à Alexandrie d'Égypte. On pense qu'une copie, dessinée par M. Harris avant le désastre, a conservé les portions détruites dans l'original; mais personne ne connaît, pour le moment, l'endroit où se trouve cette copie. Dans son état actuel,

le *Conte du Prince prédestiné* couvre quatre pages et demie. La dernière ligne de la première, de la seconde et de la troisième page, la première ligne de la seconde, de la troisième et de la quatrième page, ont disparu. Toute la moitié de droite de la quatrième page, à partir de la ligne 8 jusqu'à la ligne 14, est effacée ou détruite presque entièrement. Enfin la cinquième page, outre quelques déchirures de peu d'importance, a perdu sur la gauche le tiers environ de toutes ses lignes. Néanmoins, le ton du récit est si simple et l'enchaînement des idées si facile à suivre, qu'on peut combler la plupart des lacunes et restituer la lettre même du texte. La fin se devine, grâce aux indications que fournissent les contes de même nature qu'on rencontre dans d'autres pays.

Il est difficile de déterminer au juste l'époque à laquelle remonte ce récit. Le lieu de la scène est alternativement l'Égypte et la Syrie du Nord, dont le nom est orthographié *Naharanna*, comme dans le *Papyrus Anastasi N° IV*. pl. xv, l. 4. On ne saurait donc placer la rédaction du morceau plus tôt que la XVIIIe dynastie, c'est-à-dire que le dix-septième siècle avant notre ère. D'autre part, la forme des lettres, l'usage de certaines ligatures, l'apparition de certaines tournures grammaticales nouvelles, rappellent invinciblement les papyrus thébains contemporains des derniers Ramsès. J'inclinerai donc à placer, sinon la rédaction première du conte, au moins la version que nous en fournit le Papyrus Harris, et l'écriture du manuscrit, vers la fin ou vers le milieu de la XXe dynastie, au plus tôt.

LE PRINCE PRÉDESTINÉ

(XXe DYNASTIE)

Il y avait une fois un roi (1), à qui ne naissait pas d'entant mâle. Son cœur en fut tout attristé, et il demanda un garçon aux dieux de son temps. Ils décrétèrent de lui en faire naître un : il coucha avec sa femme pendant la

(1) Le conteur ne dit pas explicitement de quel pays il s'agit, mais il emploie, pour désigner le père de son héros, le mot *soutenou*, qui est le titre officiel des rois d'Égypte : c'est donc en Égypte que se passent tous les événements racontés au début du conte.

nuit, et alors elle conçut; accomplis les mois de la naissance, voici que naquit un enfant mâle. Quand les Hathors (1) vinrent pour lui destiner un destin, elles dirent : « Qu'il meure par le crocodile, ou par le serpent, voire par le chien! » Quand les gens qui étaient avec l'enfant l'entendirent, ils l'allèrent dire à Sa Majesté, v. s. f., et Sa Majesté, v. s. f., en eut le cœur tout attristé. Sa Majesté, v. s. f., lui fit construire une maison élevée (?) sur la montagne, garnie d'hommes et de toutes les bonnes choses du logis du roi, v. s. f., car l'enfant n'en sortait pas. Et quand l'enfant fut grand, il monta sur la terrasse (2) de sa maison, et aperçut un chien, qui marchait derrière un homme, qui allait sur la route. Il dit à son page qui était avec lui : « Qu'est-ce qui marche derrière l'homme qui chemine sur la route? » Le page lui dit : « C'est un chien! » L'enfant lui dit : « Qu'on m'en apporte un tout pareil! » Le page l'allà redire à Sa Majesté, v. s.

(1) Sur les *Hathors*, voir p. 20, note 1.

(2) Le toit des maisons égyptiennes était plat et formait, comme celui des temples, des terrasses sur lesquelles on venait prendre le frais. On y élevait des kiosques légers, quelquefois comme au temple de Dendérah, de véritables édicules en pierre de taille qui servaient de chapelle et d'observatoire.

f., et Sa Majesté, v. s. f., dit : « Qu'on lui amène un jeune chien courant, de peur que son cœur ne s'afflige ! » Et, voici, on lui amena le chien.

Et, après que les jours eurent passé là-dessus, quand l'enfant eut pris de l'âge en tous ses membres, il envoya un message à son père, disant : « Allons ! pourquoi être comme les fainéants ? Puisque je suis destiné à trois destinées fâcheuses, n'agirai-je jamais selon ma volonté ? Quant au Dieu, qu'il agisse à sa volonté ! » On écouta tout ce qu'il disait, on lui donna toute sorte d'armes ; on lui donna aussi son chien pour le suivre, on le transporta à la côte orientale (1), on lui dit : « Ah ! va où tu désires ! » Son chien était avec lui ; il s'en alla donc, selon son caprice, à travers le pays, vivant des prémices de tout le gibier du pays. Arrivé pour s'envoler vers le prince de Naharanna (2), voici, il n'était point né

(1) La côte orientale, c'est la Syrie, par rapport à l'Égypte : nous verrons en effet que le prince arrive au pays de Naharanna. Le *Naharanna* est connu aussi sous le nom de *Naharina* (cfr. p. 216, note 1) : les mariages de princes égyptiens avec princesses syriennes sont fréquents dans l'histoire réelle.

(2) On pourra trouver bizarre que le prince, ignorant l'histoire de la princesse de Naharanna, arrivât dans le pays où elle se trouvait avec l'intention de s'envoler pour la conquérir. Aussi

d'enfant au prince de Naharanna, sauf une fille. Or, lui ayant construit une maison, dont les soixante-dix fenêtres étaient éloignées du sol de soixante-dix coudées, il se fit amener tous les enfants des princes du pays de Kharou (1), et il leur dit : « Celui qui atteindra la fenêtre de ma fille, elle lui sera donnée pour femme ! (2) »

Or, beaucoup de jours après que ces événements furent accomplis, tandis que les princes de Syrie étaient à leur occupation de chaque jour, le prince d'Égypte étant venu à passer à l'endroit

bien, l'auteur égyptien n'a-t-il songé qu'à mettre le lecteur par avance dans la confidence de ce qui allait se passer. C'est ainsi que, dans le *Conte des deux Frères,* les magiciens de Pharaon, tout en ignorant l'endroit précis où est la femme que Pharaon convoite, envoient des messagers vers toutes les contrées et recommandent spécialement qu'on donne une escorte au messager qui se rendait dans le Val de l'Acacia, comme s'ils savaient que là résidait la fille des dieux (p. 22).

(1) Le nom de *pays de Kharou* paraît avoir désigné la Palestine et la Cœlé-Syrie, c'est-à-dire le pays au sud du Naharanna, moins la côte phénicienne.

(2) Le mot *poui,* employé à plusieurs reprises, dans notre texte, pour désigner l'action des princes, signifie bien *voler, s'envoler*. Le prince de Naharanna impose-t-il aux prétendants une épreuve magique? Je suis tenté de le croire, en voyant que, plus loin, le fils du roi d'Égypte *conjure les dieux*, avant d'entrer en lice à son tour. Nous avons rencontré d'ailleurs, dans le *Conte de Satni,* un personnage qui sort de terre, lit. *qui s'envole en haut*, au moyen des talismans du dieu Phtah (cfr. p. 181 et 192).

où ils étaient, ils conduisirent le prince à leur maison, ils le mirent au bain, ils donnèrent la provende à ses chevaux, ils firent toutes sortes de choses pour le prince : ils le parfumèrent, ils lui oignirent les pieds, ils lui donnèrent de leurs pains, ils lui dirent en manière de conversation : « D'où viens-tu, bon jeune homme ? » Il leur dit : « Moi, je suis fils d'un soldat des chars (1) du pays d'Égypte. Ma mère mourut, mon père prit une autre femme. Quand survinrent des enfants, elle se mit à me haïr, et je me suis enfui devant elle. » Ils le serrèrent dans leurs bras, ils le couvrirent de baisers. Or, après que beaucoup de jours eurent passé là-dessus, il dit aux princes : « Que faites-vous donc ici ? » Ils lui dirent : « Nous passons notre temps à faire ceci : nous nous envolons, et celui qui atteindra la fenêtre de la fille du prince de Naharanna, on la lui donnera pour femme. » Il leur dit : « S'il vous plaît, je conjurerai les dieux, et j'irai m'envoler avec

(1) Le char de guerre égyptien était monté par deux hommes, dont l'un, le *kazana,* conduisait les chevaux, et l'autre, le *sinni*, combattait : c'est un *sinni* que le prince de notre conte se donne pour père. Les textes nous montrent que ces deux personnages étaient égaux en grade et avaient rang d'officier (Maspero, *Études Égyptiennes,* t. II, p. 41).

vous. » Ils allèrent s'envoler comme c'était leur occupation de chaque jour, et le prince se tint éloigné pour voir, et la figure de la fille du chef de Naharanna se tourna vers lui. Or, après que des jours eurent passé là-dessus, le prince s'en alla pour s'envoler avec les enfants des chefs, et il s'envola, et il atteignit la fenêtre de la fille du chef de Naharanna; elle le baisa et l'embrassa dans tous ses membres.

On s'en alla pour réjouir le cœur du père de la princesse, et on lui dit : « Un des hommes a atteint la fenêtre de ta fille. » Le prince interrogea le messager, disant : « Le fils duquel des princes? » On lui dit : « Le fils d'un soldat des chars, venu en fugitif du pays d'Égypte pour échapper à sa belle-mère, quand elle eut des enfants. » Le prince de Naharanna se mit très fort en colère. Il dit : « Est-ce que moi je donnerai ma fille au transfuge du pays d'Égypte? Qu'il s'en retourne ! » On alla dire au prince : « Retourne-t-en au lieu d'où tu es venu. » Mais la princesse le saisit, et elle jura par Dieu, disant : « Par Phrâ Harmakhouiti (1) ! si on me l'arrache, je ne man-

(1) On s'attendrait à voir une princesse syrienne jurer par

gerai plus, je ne boirai plus, je mourrai sur l'heure. » Le messager alla pour répéter tous les discours qu'elle avait tenus à son père ; et le prince envoya des gens pour tuer le jeune homme, tandis qu'il était dans sa maison. La princesse leur dit : « Par Phrâ ! si on le tue, au coucher du soleil, je serai morte ; je ne passerai pas une heure de vie, plutôt que de rester séparée de lui ! » On l'alla dire à son père. Le prince fit amener le jeune homme avec la princesse. Le jeune homme fut saisi de terreur, quand il vint devant le prince ; mais celui-ci l'embrassa, le couvrit de baisers et lui dit : « Conte-moi qui tu es, car voici, tu es pour moi un enfant ! » Le jeune homme dit : « Moi, je suis l'enfant d'un soldat des chars du pays d'Égypte. Ma mère mourut, mon père prit une autre femme. Elle se mit à me haïr, et moi je me suis enfui devant elle. » Le chef lui donna sa fille pour femme ; il lui donna une maison, des vassaux, des champs, aussi des bestiaux, et toute sorte de bonnes choses.

un Baal ou par une Astarté : l'auteur, qui n'y regardait pas de si près, lui met deux fois dans la bouche la formule égyptienne du serment par Phrâ-Harmakhouiti et par Phrâ.

Or, après que les jours eurent passé là-dessus, le jeune homme dit à sa femme : « Je suis prédestiné à trois destins : le crocodile, le serpent, le chien. » Elle lui dit : « Qu'on tue le chien qui t'appartient. » Il lui dit : « S'il te plaît, je ne tuerai pas mon chien, que j'ai élevé quand il était petit ! » Elle craignit pour son mari beaucoup, beaucoup, et elle ne le laissa plus sortir seul. Or, il arriva qu'on désira voyager : on conduisit le prince vers la terre d'Égypte, pour s'y promener à travers le pays (1). Or voici le crocodile du fleuve sortit du fleuve (2), et il vint au milieu du bourg où était le prince. On l'enferma dans un logis où il y avait un géant. Le géant ne laissait point sortir le crocodile, mais quand le crocodile dormait, le géant sortait pour se promener. Et quand le soleil se levait, le géant rentrait dans le logis, et cela tous les jours, pendant un intervalle d'un mois

(1) Peut être : pour *chasser* dans ce pays.

(2) Pas plus que dans le *Conte des deux Frères* (p. 20, note 2), l'auteur égyptien ne nomme le fleuve dont il s'agit : il emploie le mot *Iaoumâ, iom, la mer, le fleuve,* et cela lui suffit. L'Égypte n'a en effet d'autre fleuve que le Nil. Le lecteur comprenait sur-le-champ que *iaoumâ* désignait le Nil, comme le fellah d'aujourd'hui quand on se sert devant lui du mot *bahr,* sans y joindre l'épithète *malkhah*, salé : *bahr el malkhah* signifie alors *la mer*.

deux jours. Et, après que les jours eurent passé là-dessus, le prince resta pour se divertir dans sa maison. Quand la nuit vint, le prince se coucha sur sa natte et le sommeil s'empara de ses membres. Sa femme emplit un vase de lait et le plaça à côté d'elle. Quand un serpent sortit de son trou, pour mordre le prince, voici sa femme était auprès de lui, mais non couchée. Alors les servantes donnèrent du lait au serpent ; il en but, il s'enivra, il resta couché le ventre en l'air, et la femme le fit périr avec des coups de sa pique. On réveilla le mari, qui fut saisi d'étonnement, et elle lui dit : « Vois ! ton dieu t'a donné un de tes sorts entre tes mains ; il te donnera les autres. » Il présenta des offrandes au dieu, l'adora et exalta sa puissance, tous les jours de sa vie.

Et après que les jours eurent passé là-dessus, le prince sortit pour se promener dans le voisinage de son domaine ; et comme il ne sortait jamais seul, voici son chien était derrière lui. Son chien prit le champ pour poursuivre du gibier, et lui se mit à courir derrière son chien. Quand il fut arrivé au fleuve, il descendit vers le bord du fleuve, à la suite de son chien, et alors sortit le

crocodile, et l'entraîna vers l'endroit où était le géant. Celui-ci sortit et sauva le prince; alors le crocodile, il dit au prince : « Ah, moi, je suis ton destin qui te poursuit, quoi que tu fasses, tu seras ramené sur mon chemin (?) à moi, toi et le géant. Or, vois, je vais te laisser aller : si le..... tu sauras que mes enchantements ont triomphé et que le géant est tué; et si tu vois que le géant est tué, tu verras ta mort ! »

Et quand la terre se fut éclairée et qu'un second jour fut, lorsque vint.....

La prophétie du crocodile est trop mutilée pour que je puisse en garantir le sens exact. On devine seulement que le monstre pose à son adversaire une sorte de dilemme fatal : ou le prince remplira une certaine condition, et alors il vaincra le crocodile, ou il ne la remplira pas, et alors « il verra la mort. » M. Ebers a restitué cet épisode d'une manière assez différente (1). Il a supposé que le géant n'avait pu délivrer le prince, mais que le crocodile proposait à celui-ci de lui faire grâce sous de certaines conditions. « Tu vas me jurer « de tuer le géant; si tu t'y refuses, tu verras la

(1) Ebers, *Das alte Ægyptische Märchen vom verwunschenen Prinzen*, dans le nº d'octobre 1881 des *Westermann's Monatshefte*, p. 99-102.

« mort. » Et quand la terre se fut éclairée et qu'un second jour fut, le chien survint et vit que son maître était au pouvoir du crocodile. Le crocodile dit de nouveau : « Veux-tu me jurer de tuer le géant ? » Le prince lui répondit : « Pourquoi tuerai-je celui « qui a veillé sur moi ? » Le crocodile lui dit : « Alors que ton destin s'accomplisse ! Si, au « coucher du Soleil, tu ne me prêtes point le ser- « ment que j'exige, tu verras la mort. » Le chien, ayant entendu ces paroles, courut à la maison et trouva la fille du prince de Naharanna dans les larmes, car son mari n'avait pas reparu depuis la veille. Quand elle vit le chien seul, sans son maître, elle pleura à haute voix et se déchira la poitrine, mais le chien la saisit par la robe et l'attira vers la porte comme pour l'inviter à sortir. Elle se leva, prit la pique avec laquelle elle avait tué le serpent, et suivit le chien jusqu'à l'endroit de la rive où se tenait le géant. Alors elle se cacha dans les roseaux et ne but ni ne mangea, mais elle ne fit que prier les dieux pour son mari. Quand le soir fut arrivé, le crocodile dit de nouveau : « Veux-tu me jurer de tuer le géant, sinon « je te porte à la rive et tu verras la mort. » Et il répondit : « Pourquoi tuerai-je celui qui a veillé

« sur moi ? » Alors le crocodile l'emmena vers l'endroit où se tenait la femme, et elle sortit des roseaux, et, voici, comme le crocodile ouvrait la gueule, elle le perça de sa lance, et le géant se jeta sur lui et l'acheva. Alors elle embrassa le prince et lui dit : « Vois, ton dieu t'a donné le « second de tes sorts entre tes mains ; il te don- « nera le troisième. » Il présenta des offrandes au dieu, l'adora et exalta sa puissance tous les jours de sa vie.

Et après que les jours eurent passé là-dessus, les ennemis pénétrèrent dans le pays. Car les fils des princes du pays de Kharou, furieux de voir la princesse aux mains d'un aventurier, avaient rassemblé leurs fantassins et leurs chars, et avaient anéanti l'armée du chef de Naharanna, et avaient fait le chef prisonnier. Comme ils ne trouvaient pas la princesse et son mari, ils dirent au vieux chef : « Où est ta fille et ce fils d'un « soldat des chars du pays d'Égypte à qui tu l'as « donnée pour femme ? » Il leur répondit : « Il est « parti avec elle pour chasser les bêtes du pays, « comment saurais-je où ils sont ? » Alors ils délibérèrent et se dirent les uns aux autres : « Partageons-

« nous en petites bandes et allons de çà et de là par « le monde entier ; et celui qui les trouvera, qu'il « tue le jeune homme et qu'il fasse de la femme ce « qui lui plaira. » Et ils s'en allèrent les uns à l'Est, les autres à l'Ouest, au Nord, au Sud; et ceux qui étaient allés au Sud, parvinrent au pays d'Égypte, à la même ville où le jeune homme était avec la fille du chef de Naharanna. Mais le géant les vit et courut vers le jeune homme et lui dit : « Voici, sept fils des princes du pays de « Kharou approchent pour te chercher. S'ils te « trouvent, ils te tueront et feront de ta femme « ce qui leur plaira. Ils sont trop nombreux pour « qu'on puisse leur résister : fuis devant eux, et « moi, je retournerai chez mes frères. » Alors le prince appela sa femme, prit son chien avec lui, et tous se cachèrent dans une grotte de la montagne. Ils y étaient depuis deux jours et deux nuits, quand les fils des princes de Kharou arrivèrent avec beaucoup de soldats et passèrent devant la bouche de la caverne, sans qu'aucun d'eux aperçût le prince; mais, comme le dernier d'entre eux approchait, le chien sortit contre lui et se mit à aboyer, et les fils des princes de Kharou le reconnurent, et ils revinrent sur leurs pas

pour pénétrer dans la caverne. La femme se jeta devant son mari pour le protéger, mais voici, une lance la frappa et elle tomba morte devant lui. Et le jeune homme tua l'un des princes de son épée, et le chien en tua un autre de ses dents, mais ceux qui restaient les frappèrent de leurs lances et ils tombèrent à terre sans connaissance. Alors les princes traînèrent les corps hors de la caverne et les laissèrent étendus sur le sol pour être mangés des bêtes sauvages et des oiseaux de proie, et ils partirent pour aller rejoindre leurs compagnons et pour partager avec eux les terres du chef de Naharanna.

Et voici, quand le dernier des princes se fut retiré, le jeune homme ouvrit les yeux et vit sa femme étendue par terre, à côté de lui, comme morte, et le cadavre de son chien. Alors il gémit et dit : « En vérité les dieux accomplissent immua-
« blement ce qu'ils ont décrété par avance. Les
« Hathors avaient décidé, dès mon enfance, que
« je périrais par le chien, et voici leur arrêt a été
« exécuté, car c'est le chien qui m'a livré à mes
« ennemis. Je suis prêt à mourir, car, sans ces
« deux êtres qui gisent à côté de moi, la vie m'est

« insupportable. » Et il leva les mains au ciel et « s'écria : « Je n'ai point péché contre vous, ô « dieux ! C'est pourquoi accordez-moi une sépul- « ture heureuse en ce monde et la voix juste de- « vant les juges de l'Amentit. » Il retomba comme mort, mais les dieux avaient entendu sa voix, et la neuvaine des dieux vint vers lui et Râ-Harmakhouiti dit à ses compagnons : « Le destin s'est « accompli, maintenant donnons une vie nouvelle « à ces deux époux, car il convient de récompen- « ser dignement le dévouement dont ils ont fait « preuve l'un pour l'autre. » Et la mère des dieux approuva de la tête les paroles de Râ-Harmakhouiti et dit : « Un tel dévouement mérite une très « grande récompense. » Les autres dieux en dirent autant, puis les sept Hathors s'avancèrent et dirent : « Le destin est accompli : mainte- « nant qu'ils reviennent à la vie ! » Et ils revinrent à la vie sur l'heure. *En terminant, M. Ebers raconte que le prince révèle à la fille du chef de Naharanna son origine réelle et rentre en Égypte où son père l'accueille avec joie. Il repart bientôt pour le Naharanna, bat ses meurtriers, et rétablit le vieux chef sur son trône. Au retour, il consacre le butin à Amonrâ, et passe le restant de ses jours en pleine félicité.*

RIEN *n'est mieux imaginé que ce dénouement : je ne crois pas cependant que le vieux conteur égyptien eût pour ses héros la compassion ingénieuse que leur témoigne le moderne. La destinée ne se laisse pas fléchir dans l'Orient ancien et ne permet pas qu'on élude ses arrêts : elle en suspend parfois l'exécution, elle ne les annule jamais. Si Cambyse est condamné à mourir près d'Ecbatane, c'est en vain qu'il fuira l'Ecbatane de Médie : au jour fixé pour l'exécution, il trouvera en Syrie l'Ecbatane dont les dieux le menaçaient. Quand un enfant est prédestiné à périr violemment vers sa vingtième année, son père aura beau l'enfermer dans une île déserte, au fond d'un souterrain : le sort a déjà amené sur les lieux Sindbad le marin, qui tuera par mégarde la victime fatale. Je crois que le héros de notre conte n'échappait pas à cette loi. Il triomphait encore du crocodile, mais le chien, dans l'ardeur de la lutte, blessait mortellement son maître et accomplissait, sans le vouloir, la prédiction des Hathors.*

LE

CONTE DE RHAMPSINITOS

La forme la plus anciennement connue de ce conte nous a été conservée par Hérodote, au livre II de ses histoires (ch. CXXI). On le retrouve chez la plupart des peuples de l'Orient et de l'Occident. Je renvoie le lecteur curieux d'en connaître l'histoire à deux ouvrages déjà anciens :

Dunlop-Liebrecht, *Geschichte der Prosadichtungen*, p. 264 sqq.

A. Schiefner, *Ueber einige morgenländische Fassungen der Rhampsinit-Sage*, dans le *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XIV, page 299-315.

Ces deux ouvrages sont loin de renfermer toutes les versions aujourd'hui connues : ils suffiront pour montrer de quelle popularité le conte a joui dans le monde ancien et moderne.

On a souvent débattu la question de savoir quelle en était l'origine : j'ai donné dans la préface, p. XLVII-LI, les raisons qui m'inclinent à penser que, s'il n'est pas égyptien d'invention, il était égyptianisé depuis longtemps quand Hérodote le recueillit. J'ajouterai ici que le nom de Rhampsinitos était donné en Égypte au héros de plusieurs aventures merveilleuses. « Les « prêtres racontent que ce roi descendit vivant dans la région « que les Grecs nomment Hadès, et qu'il y joua aux dés avec la « déesse Déméter, tantôt la battant, tantôt battu par elle, puis

« qu'il en revint, emportant comme don de la déesse une ser-
« viette d'or. » (Hérodote, II, CXXII.) C'est en quelques lignes le résumé d'un conte égyptien, dont la scène principale devait rappeler singulièrement la partie engagée entre Satni et Noferképhtah (cf. p. 190-192). Je ne serais même pas étonné si des recherches nouvelles nous apprenaient qu'une forme du conte de Satni, où le héros s'appelait Ramsis-si-nit, circulait déjà dans le peuple, au temps d'Hérodote et des rois Saïtes.

La traduction que j'ai adoptée est celle de Pierre Saliat, légèrement retouchée. Par un singulier retour des choses d'ici-bas, elle a servi à introduire de nouveau le conte dans la littérature populaire de l'Égypte méridionale. J'avais donné, en 1884, un exemplaire de la première édition de ce volume à M. Nicolas Odescalchi, alors maître d'école à Thèbes, aujourd'hui maître d'école à Négadéh. Il en lut ou en raconta les parties principales à quelques-uns de ses élèves, qui eux-mêmes les racontèrent à d'autres. Dès 1885, j'avais recueilli deux transcriptions de cette version nouvelle, dont l'une seule a été publiée dans le *Journal Asiatique*, 1885, t. VI, p. 149-159, texte arabe et traduction française, puis reproduite dans les *Études Egyptiennes*, t. I, p. 301-311. Le récit n'a pas été trop altéré : pourtant un des épisodes a disparu, celui dans lequel Khéops prostituait sa fille. On conçoit qu'un maître d'école, parlant à des enfants, n'ait pas tenu à leur conter l'histoire dans toute sa crudité native.

LE

CONTE DE RHAMPSINITOS

(ÉPOQUE SAÏTE)

Le roi Rhampsinitos (1) possédait un trésor si grand que nul de ses successeurs, non seulement ne l'a surmonté, mais davantage n'a su en approcher. Pour le tenir en sûreté, il fit bâtir un cabinet de pierre de taille et voulut que l'une des murailles sortît hors l'œuvre et hors

(1) Ce nom est la forme grécisée d'un nom égyptien Ramsis-si-nit dont j'ai déjà parlé (Introduction, p. xxxvi).

l'enclos de l'hôtel; mais le maçon tailla et assit une pierre si proprement, que deux hommes, voire un seul, la pouvaient tirer et mouvoir de sa place (1). Le cabinet achevé, le roi y amassa tous ses trésors, et, quelque temps après, le maçon-architecte, sentant approcher la fin de sa vie, appela ses enfants, qui étaient deux fils, et leur déclara comment il avait pourvu à leurs affaires, et l'artifice dont il avait usé, bâtissant le cabinet du roi, afin qu'ils pussent vivre plantureusement. Et après leur avoir clairement donné à entendre le moyen d'ôter la pierre, il leur bailla certaines mesures, les avisant que, si bien les gardaient, ils seraient les grands trésoriers du roi : et sur ce alla de vie à trépas.

Adonc ses enfants guère ne tardèrent à entamer besogne : ils vinrent de nuit au palais du roi, et, la pierre trouvée aisément, la tirèrent de son lieu, et emportèrent grande somme d'argent. Mais quand fortune voulut que le roi vint ouvrir son cabinet, il se trouva fort étonné, voyant ses coffres fort diminués, et ne sachant qui accuser ou soup-

(1) Voir dans l'Introduction, p. XLVIII-L, le commentaire de ce passage.

çonner, attendu qu'il trouvait les marques, par lui apposées, saines et entières, et le cabinet très bien clos et fermé. Et, après y être retourné deux ou trois fois voir si les coffres toujours diminuaient, enfin pour garder que les larrons plus si franchement ne retournassent chez eux, il commanda faire certains pièges, et les asseoir près les coffres où étaient les trésors. Les larrons retournèrent selon leur coutume, et passa l'un dans le cabinet; mais, soudain qu'il approcha d'un coffre, il se trouva pris au piége. Alors connaissant le danger où il était, appela vitement son frère, et lui remontra l'état où il se trouvait, lui conseillant qu'il entrât vers lui et lui tranchât la tête, afin qu'il ne fût cause de se perdre avec soi, s'il était reconnu. Le frère pensa qu'il parlait sagement, et par ce exécuta ainsi qu'il lui suadait; et ayant remis la pierre, s'en retourna chez lui, avec la tête de son frère.

Quand il fut jour, le roi entra en son cabinet; mais, voyant le corps du larron pris au piége et sans tête, fut fort effrayé, connu qu'il n'y avait apparence d'entrée ni de sortie. Et étant en doute comment il pourrait besogner en telle aventure, il

avisa pour expédient faire pendre le corps du mort sur la muraille de la ville (1), et donner charge à certains gardes d'appréhender et lui amener celui ou celle qu'ils verraient pleurer et prendre pitié au pendu. Le corps ainsi troussé haut et court, la mère, pour la douleur grande qu'elle sentait, s'adressa à son autre fils et lui commanda, comment que fût, qu'il eût à lui apporter le corps de son frère, le menaçant, s'il était refusant de ce faire, d'aller vers le roi et lui déclarer qu'il avait ses trésors. Connaissant le fils que sa mère ainsi prenait les matières à cœur, et que, pour remontrance qu'il lui fît, rien ne profitait, il excogita cette ruse. Il fit bâter certains ânes et les chargea de peaux de chèvres pleines de vin (2), puis les chassa

(1) Cette exposition du cadavre sur la muraille de la ville a été donnée comme une preuve de l'origine non égyptienne du conte. Les Égyptiens, a-t-on dit, avaient trop de scrupules religieux pour que leur loi civile permît pareille exhibition : après exécution de la sentence, le corps était rendu à la famille pour être momifié. Je ne citerai contre cette objection qu'un passage d'une stèle d'Amenhotpou II, où ce roi raconte qu'ayant pris plusieurs chefs syriens, il fit exposer leurs corps sur les murs de Thèbes et de Napata, afin d'effrayer les rebelles par un si terrible exemple. Ce qu'un Pharaon réel avait fait, un Pharaon de conte pouvait bien le faire, quand même ce n'aurait été que par exception.

(2) Les Égyptiens n'employaient pas d'ordinaire les outres à contenir le vin, mais presque toujours des jarres pointues de

devant lui. Arrivé à la part où étaient les gardes, c'est-à-dire à l'endroit du pendu, il délia deux ou trois de ses peaux de chèvres, et, voyant le vin couler par terre, commença à se battre la tête en faisant grandes exclamations, comme ne sachant auquel de ses ânes il se devait tourner pour le premier. Les gardes, voyant que grande quantité de vin se répandait, ils coururent celle part avec vaisseaux, estimant autant gagné pour eux, s'ils recueillaient ce vin répandu. Le marchand se prit à leur dire des injures et faire semblant de se courroucer bien fort. Adonc les gardes furent courtois, et lui, avec le temps, s'apaisa et modéra sa colère, détournant en la parfin ses ânes du chemin pour les racoutrer et recharger : se tenant néanmoins plusieurs petits propos d'une part et d'autre, tant que l'un des gardes jeta un lardon au

petite taille : les esclaves les emportaient avec eux à l'atelier ou dans les champs, et il n'est pas rare de voir, dans les peintures qui représentent la récolte, quelque moissonneur qui, la faucille sous le bras, boit à même le pot. L'usage de la peau de chèvre n'était pas inconnu cependant, et je puis citer, entre autres exemples, un tableau de jardinage trouvé dans un tombeau thébain et reproduit par Wilkinson *(A popular Account of the Antient Egyptians,* t. I, p. 35, fig. 29). On y voit trois chèvres d'eau déposées au bord d'un bassin pour y rafraîchir. Le détail recueilli par Hérodote est donc conforme de tout point aux mœurs de l'Égypte.

marchand, dont il ne fit que rire, mêmement leur donna au parsus encore une chèvre de vin. Et lors ils avisèrent de s'asseoir comme on se trouvait et boire d'autant, priant le marchand de demeurer et leur tenir compagnie à boire, ce qu'il leur accorda : et voyant qu'ils le traitaient doucement quant à la façon de boire, il leur donna le demeurant de ses chèvres de vin. Quand ils eurent si bien bu qu'ils étaient tous morts-ivres, le sommeil les prit et s'endormirent au lieu même. Le marchand attendit bien avant en la nuit, puis alla dépendre le corps de son frère, et, se moquant des gardes, leur rasa à tous la barbe de la joue droite (1). Si chargea le corps de son frère sur ses ânes et les rechassa au logis, ayant exécuté le commandement de sa mère.

Le lendemain quand le roi fut averti que le corps du larron avait été dérobé subtilement, il fut grandement marri, et, voulant par tous moyens trouver celui qui avait joué telle finesse, il fit chose laquelle, quant à moi, je ne puis croire : il ouvrit la maison de sa fille, lui enjoi-

(1) Voir dans l'Introduction, p. L-LI, ce qui a été dit de la barbe des soldats égyptiens.

gnant de recevoir indifféremment quiconque viendrait vers elle pour prendre son plaisir, mais toutefois, avant que se laisser toucher, de contraindre chacun à lui dire ce qu'il avait fait en sa vie le plus prudemment et le plus méchamment; que celui qui lui raconterait le tour du larron fût par elle saisi sans le laisser partir de sa chambre (1). L'infante obéit au commandement de son père; mais le larron, entendant à quelle fin la chose se faisait, voulut venir à chef de toutes les finesses du roi, et le contremina en cette façon. Il coupa le bras d'un nouveau mort, le cacha sous sa robe, et s'achemina vers la fille. Entré qu'il fut, elle l'interroge comme elle avait fait les autres, et il lui conte que le crime plus énorme par lui commis fut quand il trancha la tête de son frère pris au piége dans le trésor du roi. Pareillement, que la chose plus avisée qu'il avait onques faite, fut quand il dépendait celui sien frère, après avoir enivré les gardes. Soudain qu'elle l'entendit, elle ne fit faute de le saisir; mais le larron, par le

(1) Si bizarre que nous paraisse le moyen, il faut croire que les Égyptiens le trouvaient naturel, puisque la fille de Khéops recevait de son père l'ordre d'ouvrir sa maison à tout venant, moyennant argent, et que Tbouboui invitait Satni à venir chez elle, afin de lui reprendre le livre de Thot.

moyen de l'obscurité qui était en la chambre, lui tendit la main morte qu'il tenait cachée, laquelle elle empoigna, cuidant que ce fût la main de celui qui parlait ; mais elle se trouva trompée, car le larron eut loisir de sortir et fuir.

La chose rapportée au roi, il s'étonna merveilleusement de l'astuce et hardiesse de tel homme. Enfin il manda qu'on fît publier par toutes les villes de son royaume qu'il pardonnait à ce personnage, et que, s'il voulait venir se présenter à lui, il lui ferait grands biens. Le larron ajouta foi à la publication faite de par le roi, et s'en vint vers lui. Quand le roi le vit, il lui fut à grand merveille : toutefois, il lui donna sa fille en mariage comme au plus capable des hommes, et qui avait affiné les Égyptiens, lesquels affinent toutes nations.

FRAGMENTS

Les *contes qui précèdent suffiront à donner au grand public l'idée de ce qu'était la littérature romanesque des Égyptiens. J'aurais pu sans inconvénient, m'arrêter après l'histoire de Rhampsinitos : aucun de mes lecteurs n'aurait réclamé la publication des fragments qui suivent. J'ai cru pourtant qu'il y avait quelque intérêt à ne pas négliger ces tristes débris : si la curiosité ne voit rien à y prendre, la science trouvera peut-être son compte à ne pas les ignorer complètement.*

En premier lieu, le nombre seul des fragments prouve combien le genre auquel ils appartiennent était en faveur aux bords du Nil. C'est un argument de plus à l'appui de l'hypothèse qui place en Égypte l'origine d'une partie de nos contes populaires. Puis, quelques-uns d'entre eux ne sont pas tellement mutilés qu'on ne puisse y découvrir aucun fait intè-

ressant. Sans doute, douze ou quinze lignes de texte ne seront jamais agréables à lire pour un simple curieux; un savant de profession y relèvera peut-être tel ou tel détail, qui lui permettra de reconnaître un incident connu d'ailleurs, ou une version hiéroglyphique d'un récit qu'on possédait déjà chez des peuples différents. Le bénéfice sera double : les égyptologues y gagneront de pouvoir reconstituer, au moins dans l'ensemble, certaines œuvres qui leur seraient restées incompréhensibles sans cela; les autres auront la satisfaction de constater, aux temps reculés de l'histoire, l'existence d'un conte dont ils n'avaient que des rédactions de beaucoup postérieures.

J'ai donc rassemblé dans les pages qui suivent les restes de six contes d'époques diverses :

1° Le fragment d'une histoire fantastique antérieure à la dix-huitième dynastie;

2° La querelle d'Apôpi et de Soqnounrî;

3° Plusieurs morceaux d'une histoire de revenant;

4° L'histoire d'un matelot;

5° Un petit fragment grec relatif au roi Nectanébo II;

6° Les restes de la version copte du roman d'Alexandre.

Je regrette de n'avoir pu y joindre ni le roman du Musée de Boulaq, ni le premier conte de Saint-

Pétersbourg : le manuscrit de Boulaq est mutilé à n'en tirer rien de suivi, et le texte de Saint-Pétersbourg est encore inédit. Peut-être réussirai-je à combler cette lacune, s'il m'est donné jamais d'entreprendre une troisième édition de ce petit livre.

FRAGMENT

D'UN CONTE FANTASTIQUE ANTÉRIEUR

A LA XVIIIe DYNASTIE

FRAGMENT

D'UN CONTE FANTASTIQUE ANTÉRIEUR A LA XVIIIe DYNASTIE

Le papyrus de Berlin n° 3 (1) renferme les débris de deux ouvrages : un dialogue philosophique entre un Égyptien et son âme, et un conte fantastique. Le conte commençait à la ligne 156 et remplissait les trente-six dernières lignes du manuscrit actuel (l. 156-191). Arrivé à cet endroit, le

(1) Le texte dans Lepsius, *Denkmäler*, Abth. VI, pl. 112, l. 156-191 ; la transcription, la traduction et le commentaire dans Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 72-80. M. Erman en a donné récemment une courte analyse dans son *Ægypten*, p. 393-394.

copiste, ou fut interrompu dans son travail, ou perdit patience : le manuscrit, arrêté brusquement à la fin d'une ligne, n'a jamais été terminé. Les onze premières lignes ont été effacées dans l'antiquité et le conte n'a plus de commencement.

DONNEZ-MOI que je descende le marais qui « va dans cette grotte, car j'ai vu là une « femme qui n'avait point l'apparence « mortelle : mes cheveux se contractent quand « j'aperçois ses tresses, et l'on ne peut dépeindre « la couleur de sa peau. Jamais je ne lui parle, « tant sa terreur pénètre mes membres.

JE vous dis : Oh! quant aux bœufs, passons- « les à gué! Oh! il faut transporter les « veaux, faire reposer le menu bétail à l'entrée « du marais, les bergers chacun derrière son « troupeau! Jetons-nous à l'eau, tandis que les « bœufs passent à gué par bandes, mettant à « l'arrière ceux des bergers qui s'entendent aux « choses magiques pour jeter un charme sur le « passage de l'eau.

Et quant à celui-ci qui dit : « Grand merci, « ô bergers, je ne puis m'écarter de cet « Ouady, cette année, car le dieu Nil a déjà « décrété ses décrets concernant la terre, et l'on « ne peut plus distinguer Ouady du lit du fleuve » ; « reste tranquille dans l'intérieur de la maison, « tandis que les troupeaux restent en leur place !

Va-t-en, puisque tu crains la destruction et « que tu redoutes de t'éloigner avec moi « pour détruire la fureur de la déesse Ousirit et « des terreurs de la *Dame des deux pays*.

Le lendemain, à l'aube, il se mit en route « comme il avait dit, et cette déesse, quand il « se trouva en face du Ouady, elle vint à lui, dé- « nudée de ses vêtements, les cheveux épars..... »

Le *conte dont ce fragment révèle l'existence a été écrit avant la dix-huitième dynastie, peut-être à la douzième, si, comme le dialogue philosophique contenu dans les premières lignes du manuscrit, le texte que nous avons aujourd'hui est une copie, exécutée d'après un manuscrit plus ancien. Le paysage et les scènes décrites sont empruntées à la nature et aux*

mœurs de l'Égypte. Nous sommes au bord d'une de ces nappes d'eau, moitié marais, moitié étangs, sur lesquelles les seigneurs de l'ancien empire aimaient à chasser les oiseaux, à poursuivre le crocodile et l'hippopotame. Deux bergers s'entretiennent, et l'un d'eux semble reprocher à l'autre de ne pas vouloir venir avec lui à la rencontre d'une créature mystérieuse qui vit dans une retraite inaccessible au milieu des eaux. Il est question, dans son discours, de l'inondation et « des décrets que le Nil a décrétés au sujet « des terres » qu'il arrose, de bergers qui transportent au delà d'un canal des bœufs ou du menu bétail, des terreurs de la déesse Ousirit ou de la Maîtresse des deux pays. *Il ne faut pas aller bien loin dans les nécropoles de Memphis et de Beni-Hassan, pour y rencontrer des bas-reliefs qui serviraient d'illustration à cette description. On voit, dans le tombeau de Ti, les bergers conduisant leurs troupes de taureaux et de génisses à travers un canal. Hommes et bêtes ont de l'eau jusqu'à mi-jambe; même un des bouviers porte sur son dos un malheureux petit veau que le courant aurait emporté. Un peu plus loin, d'autres bergers, montés sur des barques légères en roseaux, convoient un second troupeau de bœufs à travers un autre canal plus profond. Deux crocodiles placés de*

chaque côté du tableau assistent à ce défilé, mais sans pouvoir profiter de l'occasion pour s'approvisionner aux dépens du seigneur Ti ; les incantations récitées par les gardiens du troupeau au moment d'entrer à l'eau les ont rendus immobiles. Comme la légende l'explique fort bien, « la face du berger est toute puissante sur « les canaux, et ceux qui sont dans les eaux sont « frappés d'aveuglement (1). » Notre conte justifie ce que les monuments nous apprennent de la science magique des bergers. Il nous montre ceux des bouviers qui s'entendaient au métier marchant derrière leur troupeau et récitant les incantations destinées à conjurer les périls du fleuve. Le papyrus magique de la collection Harris renfermait plusieurs formules de ce genre, dirigées contre le crocodile et, en général, contre tous les animaux dangereux qui vivent dans l'eau (2). Elles sont trop longues et trop compliquées pour avoir servi à l'usage journalier : j'imagine que les charmes des bergers étaient courts et faciles à retenir.

Il n'est pas fort aisé de deviner avec certitude quel était le sujet du conte. Les auteurs arabes qui ont écrit sur l'Égypte sont pleins de récits merveilleux où

(1) Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 106-110.

(2) Chabas, *Le Papyrus magique Harris*, Chalon-sur-Saône, 1860, p. 20 sqq., 92 sqq.

une femme répondant à la description de notre conte joue le rôle principal. « L'on dit que l'esprit de la « pyramide méridionale ne paroist iamais dehors qu'en « forme d'une femme nue, belle au reste, et dont les « manières d'agir sont telles que quand elle veut « donner de l'amour à quelqu'un et lui faire perdre « l'esprit, elle lui rit, et, incontinent, il s'approche « d'elle et elle l'attire à elle et l'affole d'amour, de « sorte qu'il perd l'esprit sur l'heure et court vaga- « bond par le pays. Plusieurs personnes l'ont veue « tournoyer autour de la pyramide sur le midy et « environ soleil couchant. » Voilà une des nombreuses traditions qui couraient et courent au Caire sur les pyramides. Je l'ai prise dans le curieux livre de Mourtadi sur les merveilles de l'Égypte (1) : j'emprunte au même ouvrage une autre légende qui me paraît présenter quelque analogie avec l'épisode raconté dans notre fragment (2). Les Arabes attribuent sou-

(1) L'Egypte de Mvrtadi fils dv Gaphiphe, ov il est traité des Pyramides, du débordement du Nil, & des autres merueilles de cette Prouince, selon les opinions et traditions des Arabes. *De la traduction de M. Pierre Vattier, Docteur en Médecine, Lecteur & Professeur du Roy en Langue Arabique*, Sur vn Manuscrit Arabe tiré de la Bibliothèque de feu Monseigneur le Cardinal Mazarin. A Paris, chez Lovys Billaine, au second pillier de la grande Salle du Palais, à la Palme, & au grand Cesar. m.dc.lxvi. *Auec Privilege du Roy*. In-12, p. 65 sqq.

(2) *L'Égypte de Murtadie, fils du Gaphiphe*, p. 143 sqq.

*vent la fondation d'Alexandrie à un roi Gébire et à une reine Charobe, dont les historiens occidentaux n'ont jamais entendu parler. Tandis que Gébire s'évertuait à construire la ville, son berger menait paître au bord de la mer des troupeaux qui fournissaient de lait la cuisine royale. « Un soir, comme il « remettait ses bêtes entre les mains des bergers qui « lui obéissaient, lui, qui était beau, de bonne mine « et de belle taille, vit une belle jeune dame sortir de « la mer, qui venait vers lui, et qui, s'étant approchée « de lui de fort près, le salua. Il lui rendit le salut, « et elle commença à parler à lui avec toute la cour- « toisie et civilité possible, et lui dit : « O jeune « homme, voudriez-vous lutter contre moi pour quelque « chose que je mettrai en jeu avec vous ? — Que vou- « driez-vous mettre en jeu ? répondit le berger. — Si « vous me terrassez, dit la jeune dame, je serai à « vous, et vous ferez de moi ce qu'il vous plaira; « et si je vous terrasse, j'aurai une bête de votre « troupeau. » La lutte se termina par la défaite du berger. La jeune dame revint le lendemain et les jours suivants. Comment elle terrassa de nouveau le berger, comment le roi Gébire, voyant disparaître ses brebis, entreprit de lutter avec elle et la terrassa à son tour, cela n'est-il pas écrit en l'*Égypte *de Murtadi, fils du*

Gaphiphe, de la traduction de M. Pierre Vattier, docteur en médecine, lecteur et professeur du roi en langue arabique ? Je pense, quant à moi, que la belle femme du conteur égyptien faisait à notre berger quelque proposition du genre de celle que la jeune dame du conteur arabe faisait au sien. Le conte marin de Saint-Pétersbourg nous avait déjà montré un dragon parlant, seigneur d'une île enchantée; le fragment de Berlin nous présente une nymphe, dame d'un étang. Pour peu que le hasard favorise nos recherches, on peut s'attendre à retrouver dans la littérature égyptienne tous les êtres fantastiques de la littérature arabe du moyen-âge.

LA QUERELLE D'APOPI

ET DE SOQNOUNRÎ

LA QUERELLE D'APOPI

ET DE SOQNOUNRÎ

(XIXe DYNASTIE)

Ce récit couvre ce qui reste des premières pages du papyrus Sallier n° 1. On lui a longtemps attribué la valeur d'un document historique; le style, les expressions employées, le fond même du sujet, tout indique un roman où les rôles principaux sont tenus par des personnages empruntés aux livres d'histoire, mais dont la donnée est sortie presque entière de l'imagination populaire.

Champollion vit deux fois le papyrus chez son pre-

mier propriétaire, M. Sallier, d'Aix en Provence : en 1828, quelques jours avant son départ pour l'Égypte, et en 1830, au retour. Les notes publiées par Salvolini prouvent qu'il avait reconnu, sinon la nature même du récit, du moins la signification historique des noms royaux qui s'y trouvent. Le manuscrit, acheté en 1839 par le British Museum, fut publié en fac-simile dès 1841 dans les Select Papyri, *t. I, pl. 1 sqq. : la notice de Hawkins, rédigée évidemment sur les indications de Birch, donne le nom de l'antagoniste d'Apophis que Champollion n'avait pas lu, mais attribue le cartouche d'Apophis au roi Phiops de la cinquième dynastie. E. de Rougé est le premier qui ait su réellement ce que contenaient les premières pages du papyrus. Dès 1847, il rendit à Soqnounrî sa place réelle sur la liste des Pharaons; en 1854, il signala la présence du nom d'Hâouârou dans le fragment, et insèra dans l'*Athénæum Français, *1854, p. 352, une analyse assez détaillée du document. La découverte fut popularisée en Allemagne par Brugsch, qui essaya de donner le mot à mot des trois premières lignes* (Ægyptische Studien, II. — Ein Ægyptisches Datum über die Hyksos-Zeit, *p. 8-21, in-8°, Leipzig, 1854* [Separat-Abdruck aus dem IX^ten B. der Zeitschr. der

D. M. G.], *puis en Angleterre par Goodwin, qui crut pouvoir donner une traduction complète* (Hieratic Papyri *dans les* Cambridge Essays, *1858, p. 243-245). Depuis lors, le texte a été souvent étudié, par Chabas* (Les Pasteurs en Égypte, *Amsterdam, 1868, in-4°, p. 16-19), par Lushington* (Fragment of the first Sallier Papyrus *dans les* Transactions of the Society of Biblical Archæology, *t. IV, p. 263-266, reproduit dans les* Records of the Past), *par Brugsch* (Histoire d'Égypte, *in-4°, 1859, p. 78 sqq.*, Geschichte Ægyptens, *in-8°, 1878, p. 222-226, et dans son mémoire* Tanis und Avaris, Zeits. für allg. Erdkunde, Neue Folge, *t. XIV, p. 81 sqq.), par Ebers* (Ægypten und die Bücher Moses, *1868, p. 204 sqq.). Goodwin, après mûr examen, émit timidement l'avis qu'on pourrait bien y trouver non pas une relation exacte, mais une version romanesque de faits historiques (dans la traduction anglaise du grand ouvrage de Bunsen,* Egypt's place, *t. IV, p. 671). C'est l'opinion à laquelle je me suis rallié, et qui paraît avoir prévalu dans l'école. La transcription, la traduction et le commentaire du texte sont donnés tout au long dans mes* Études égyptiennes, *t. I, p. 195-216.*

Il m'a semblé que les débris subsistants permettent

de rétablir presque en entier les deux premières pages. Peut-être l'essai de restitution que je propose paraîtra-t-il hardi même aux égyptologues : on verra du moins que je ne l'ai point entrepris à la légère. L'analyse minutieuse de mon texte m'a conduit aux résultats que je soumets à la critique.

*
* *

Il arriva que la terre d'Égypte fut aux Impurs (1), et, comme il n'y avait point de seigneur v. s. f. roi, ce jour-là, il arriva donc que le roi Soqnounrî (2), v. s. f., fut souverain v. s. f. du pays du Midi, et que les Impurs de la ville de Râ (3) étaient dans la dépendance de Râ-Apôpi, v. s. f., dans Hâouârou (4), la Terre Entière lui rendait tribut avec ses produits manu-

(1) C'est l'une des épithètes injurieuses que le ressentiment des scribes prodiguait aux Pasteurs et aux autres peuples étrangers qui avaient occupé l'Égypte.

(2) C'est la prononciation la plus probable du nom que l'on transcrit ordinairement *Raskenen*. Trois rois d'Égypte ont porté ce prénom, deux du nom de Tiouâa, un du nom de Tiouâaqen, qui régnait quelques années avant Ahmosis.

(3) La ville de Râ est Héliopolis, On du Nord.

(4) Hâouârou, l'Avaris de Manéthon, était la forteresse des Pasteurs en Égypte. E. de Rougé a prouvé que Hâouârou était un des noms de Tanis, le plus commun aux anciennes époques.

facturés et le comblait aussi de toutes les bonnes choses du Tomiri (1). Voici que le roi Râ-Apôpi, v. s. f., se prit Soutekhou pour maître, et il ne servit plus aucun dieu qui était dans la Terre-Entière si ce n'est Soutekhou, et il construisit un temple en travail excellent et éternel à la porte du roi Râ-Apôpi, v. s. f., et il se leva chaque jour pour sacrifier des victimes quotidiennes à Soutekhou, et les chefs vassaux du souverain, v. s. f., étaient là avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on faisait pour le temple de Phrâ Harmakhouiti. Et le roi Râ-Apôpi, v. s. f., songea à envoyer un message pour l'annoncer au roi Soqnounrî, v. s. f., le prince de la ville du Midi (2). Et beaucoup de jours après cela, le roi Râ-Apôpi, v. s. f., fit appeler ses grands chefs....

Le texte s'interrompt ici pour ne plus reprendre qu'au début de la page 2 : au moment où il reparaît, après une lacune presque complète de cinq lignes et demie, nous trouvons des phrases qui appartiennent évidemment au message du roi Apôpi. Or, des exemples nombreux, empruntés aux textes

(1) La Basse-Égypte, le *Pays des canaux*. Cf. p. 126, note 2
(2) La *ville du Midi* est Thèbes.

romanesques comme aux textes historiques, nous apprennent qu'un message confié à un personnage est toujours répété par lui presque mot pour mot : nous pouvons donc assurer que les deux lignes mises, à la page 2, dans la bouche de l'envoyé, étaient déjà dans les lignes perdues de la page 1, et de fait, le petit fragment isolé qui figure au bas du fac-simile porte des débris de signes qui répondent exactement à l'un des passages du message. Cette première version était donc mise dans la bouche des conseillers du roi; mais qui étaient ces conseillers? Étaient-ce les grands princes *qu'il* faisait appeler *au point où j'ai arrêté le texte? Non, car dans les fragments conservés de la ligne 7 on lit le nom des* scribes savants, *et à la ligne 2 de la page 2, il est affirmé expressément qu'Apôpi envoya à Soqnounrî le message* que lui avaient dit ses scribes savants. *Il faut donc admettre qu'Apôpi, ayant consulté ses chefs civils et militaires, ils lui conseillèrent de s'adresser à ses scribes. Le discours de ceux-ci commence à la fin de la ligne 7 avec l'exclamation de rigueur :* O suzerain, notre maître! *En résumé, pour toute cette première partie de la lacune, nous avons une délibération toute semblable à celle qu'on rencontre plus bas à la cour de Soqnounrî et dans le* Conte des deux Frères, *quand*

Pharaon veut savoir à qui appartient la boucle de cheveux qui parfumait son linge. Je reprends donc :

Et beaucoup de jours après cela, le roi Râ-Apôpi, v. s. f., fit appeler ses grands chefs, aussi ses capitaines et ses généraux avisés, mais ils ne surent pas lui donner un discours bon à envoyer au roi Soqnounrî, v. s. f., le chef du pays du Midi. Le roi Apôpi, v. f. s., fit donc appeler ses scribes magiciens. Ils lui dirent : « Suzerain, v. s. f., notre maître..... (1) » et ils donnèrent au roi Râ-Apôpi, v. s. f., le discours qu'il souhaitait : « Qu'un messager aille vers le chef de la ville du « Midi pour lui dire : Le roi Râ-Apôpi, v. s. f., « t'envoie dire : Qu'on chasse sur l'étang les « hippopotames qui sont dans les canaux du « pays, afin qu'ils laissent venir à moi le som- « meil, la nuit et le jour..... »

Voila *une portion de la lacune comblée d'une manière certaine, au moins quant au sens; mais il reste, au bas de la page, une bonne ligne et demie, peut-être même deux lignes et plus, à remplir. Ici encore, la suite du récit nous permet de rétablir*

(1) Cette ligne devait renfermer un compliment à l'adresse du roi.

en esprit le sens, sinon la lettre de ce qui manque dans le texte. On voit, en effet, qu'après avoir reçu le message énoncé plus haut, le roi Soqnounrî assemble son conseil qui demeure perplexe et ne trouve rien à répondre; sur quoi le roi Apôpi envoie une seconde ambassade. Il est évident que l'embarras des Thébains et leur silence étaient prévus par les scribes d'Apôpi, et que la partie de leur discours, qui nous est conservée tout au haut de la page 2, renfermait la fin du second message qu'Apôpi devait envoyer, si le premier restait sans réponse. Dans les contes analogues, où il s'agit d'une chose extraordinaire que l'un des deux rois doit faire, on énonce toujours la peine à laquelle il devra se soumettre en cas d'insuccès et la récompense qu'il recevra en cas de succès. Il en était bien certainement de même dans notre conte, et je propose de restituer comme il suit :

Il ne saura que répondre ni en bien ni en « mal! alors tu lui enverras un autre mes- « sage : Le roi Râ-Apôpi, v. s. f., t'envoie dire : « Si le chef du Midi ne peut pas répondre à mon « message, qu'il ne serve d'autre dieu que Sou- « tekhou! Mais s'il y répond, et qu'il fasse ce

« que je lui dis de faire (1), alors je ne lui pren-
« drai rien, et je ne m'inclinerai plus devant
« aucun autre dieu du pays d'Égypte, qu'Amon-
« Râ, roi des dieux! »

Et beaucoup de jours après cela, le roi Râ-Apôpi, v. s. f., envoya au prince du pays du Sud le message que lui avaient donné ses scribes magiciens; et le messager du roi Râ-Apôpi, v. s. f., arriva chez le prince du pays du Sud. On le mena devant le chef du pays du Sud. Celui-ci dit au messager du roi Râ-Apôpi, v. s. f. : « Quel message apportes-tu au pays du Sud? « Pourquoi as-tu accompli ce voyage? » Le messager lui dit : « Le roi Râ-Apôpi, v. s. f., t'envoie « dire : Qu'on chasse sur l'étang les hippopo-« tames qui sont dans les canaux du pays, afin « qu'ils laissent venir à moi le sommeil de jour « comme de nuit..... » Le chef du pays du Midi fut frappé de stupeur et ne sut que répondre au messager du roi Râ-Apôpi, v. s. f. Le chef du pays du Midi dit donc au messager : « Voici ce que ton maître, v. s. f., envoie pour....

(1) La partie conservée du texte commence en cet endroit.

« le chef du pays du Midi..... les paroles qu'il « m'a envoyées..... ses biens..... » Le chef du pays du Midi fit donner toute sorte de bonnes choses, de la viande, du gâteau, des....., du vin, au messager, puis il lui dit : « Retourne dire « à ton maître : .....tout ce que tu as dit, je « l'approuve..... » ..... Le messager du roi Râ-Apôpi, v. s. f., se mit à marcher vers le lieu où était son maître, v. s. f. Voici que le chef du pays du Midi fit appeler ses grands chefs, aussi ses capitaines et ses généraux avisés, et il leur répéta tout le message que lui avait envoyé le roi Râ-Apôpi, v. s. f. Voici qu'ils se turent d'une seule bouche pendant un long moment, et ils ne surent que répondre ni en bien ni en mal.

Le roi Râ-Apôpi, v. s. f., envoya au chef du pays du Sud l'autre message que lui avaient donné ses scribes magiciens.....

Il est fâcheux que le texte s'interrompe juste en cet endroit. Les trois Pharaons qui portent le nom de Soqnounrî régnaient à une époque troublée et avaient dû laisser des souvenirs vivaces dans l'esprit

de la population thébaine. C'étaient des princes remuants et guerriers, et le dernier d'entre eux avait péri de mort violente, peut-être en se battant contre les Hyksos. Il s'était rasé la barbe le matin même, en « se parant pour le combat comme le dieu Montou », comme disaient les scribes égyptiens. Son courage l'entraîna trop avant dans la mêlée : il fut entouré et abattu avant que les siens eussent le temps de le dégager. Un coup de hache lui enleva une partie de la joue gauche, lui découvrit les dents, lui fendit la mâchoire, le renversa à terre étourdi ; un second coup pénétra profondément dans le crâne, une dague ou une lance courte lui creva le front vers la droite, un peu au-dessus de l'œil. Les Égyptiens reconquirent le corps et l'embaumèrent à la hâte, à demi décomposé, avant de l'envoyer à Thèbes, au tombeau de la famille. Les traits respirent encore la rage et la fureur de la lutte ; une grande plaque blanchâtre de cervelle épandue couvre le front, les lèvres retractées en cercle laissent apercevoir la mâchoire et la langue mordue entre les dents (1). L'auteur de notre conte avait-il mené son récit jusqu'à la fin tragique de son héros ? Le scribe à qui

(1) Maspero, *Les Momies royales d'Égypte récemment mises au jour*, p. 14-15.

nous devons le manuscrit Sallier n° 1 avait eu bien certainement l'intention de terminer son histoire : il en avait recopié les dernières lignes au verso d'une des pages, et se préparait à continuer quand je ne sais quel accident vint l'interrompre. Peut-être le professeur, sous la dictée duquel il paraît avoir écrit, ne connaissait pas la fin lui-même. J'ai déjà indiqué, dans la Préface, quelle était la conclusion probable : le roi Soqnounrî, après avoir hésité longtemps, réussissait à se tirer du dilemme embarrassant où son puissant rival avait prétendu l'enfermer. Sa réponse, pour s'être fait attendre longtemps, ne devait guère être moins bizarre que le message d'Apôpi, mais rien ne nous permet de conjecturer ce qu'elle pouvait être.

FRAGMENTS

D'UNE HISTOIRE DE REVENANT

FRAGMENTS

D'UNE HISTOIRE DE REVENANT

(XXe DYNASTIE)

Ils *nous ont été conservés sur quatre tessons de pot, dont un est aujourd'hui au Louvre et un autre au Musée de Vienne; les deux derniers sont au Musée Égyptien de Florence.*

L'Ostracon de Paris est formé de deux morceaux recollés ensemble et portant les débris de onze lignes. Il a été traduit, mais non publié, par Dévéria, Catalogue des manuscrits égyptiens du Musée du Louvre, *Paris, 1872, p. 208, et le cartouche qu'il*

renferme, étudié par Lincke, Ueber einem noch nicht erklärten Königsnamen auf einem Ostrakon des Louvre, *dans le* Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie Égyptienne et Assyrienne, *1880, t. II, p. 85-89. Cinq lignes du texte ont été publiées en fac-simile cursif par M. Lauth, qui lit le nom royal Rá-Hap-Amh, et le place dans la IVe dynastie* (Manetho und der Turiner Königspapyrus, *p. 187). Les deux fragments de Florence portent, sur le Catalogue de Migliarini, les numéros 2616 et 2617. Ils ont été photographiés en 1876 par M. W. Golénischeff, puis transcrits d'une manière incomplète par M. Erman, dans la* Zeitschrift *(1880, 3e fasc.), enfin publiés en fac-simile, transcrits et traduits par W. Golénischeff,* Notice sur un Ostracon hiératique du Musée de Florence (avec deux planches), *dans le* Recueil, *1881, t. III, p. 3-7. J'ai joint au mémoire de M. Golénischeff une* Note additionnelle (Recueil, *t. III, p. 7) qui renferme quelques corrections. Les deux fragments de Florence ne donnent en réalité qu'un seul texte, car l'Ostracon 2617 paraît n'être que la copie de l'Ostracon 2616. Enfin l'Ostracon de Vienne a été découvert, publié et traduit par M. E. de Bergmann, dans ses* Hieratische und Hieratisch-Demotische Texte

der Sammlung Ægyptischer Alterthümer des Allerhöchsten Kaiserhauses, *Vienne, 1886, pl. IV, p. VI. Il est brisé par le milieu et la moitié de chaque ligne a disparu.*

Il est impossible de deviner quelle était la donnée principale du conte. Plusieurs personnages y jouaient un rôle, un grand-prêtre d'Amon Thébain, Khonsoumhabi, trois hommes sans nom, et un revenant *qui parle en fort bons termes de sa vie d'autrefois. L'Ostracon de Paris paraît nous avoir conservé un fragment du début. Le grand-prêtre Khonsoumhabi semble préoccupé de l'idée de trouver un emplacement convenable pour son tombeau.*

*
* *

Il envoya un de ses subordonnés à l'endroit où s'élevait le tombeau du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Râhotpou, v. s. f. (1), et avec lui des gens sous les

(1) Le nom de Râhotpou a été porté par un roi obscur de la XVIe ou de la XVIIe dynastie, dont le tombeau paraît avoir été situé à Thèbes, dans le même quartier de la Nécropole, où s'élevaient les pyramides des souverains de la XIe, de la XIIIe, de la XIVe dynastie et des dynasties suivantes, vers Drah-Abou'l-Neggah. C'est probablement de ce Râhotpou qu'il est question dans notre texte.

ordres du grand-prêtre d'Amon, roi des dieux, trois hommes, en tout quatre hommes : celui-ci s'embarqua avec eux, il navigua, il les amena à l'endroit indiqué, auprès du tombeau du roi Râhotpou, v. s. f. Ils s'en approchèrent avec elle, ils y pénétrèrent : elle adora vingt-cinq..... dans la royale..... contrée, puis ils vinrent au rivage, et ils naviguèrent vers Khonsoumhabi, le grand-prêtre d'Amon-Râ, roi des dieux, et ils le trouvèrent qui chantait les louanges du dieu dans le temple de la ville d'Amon.

Il leur dit : « Réjouissons-nous, car je suis « venu et j'ai trouvé le lieu favorable pour y « établir mon séjour à perpétuité ! » Les trois hommes lui dirent d'une seule bouche : « Il est « trouvé le lieu favorable pour y établir ton « séjour à perpétuité, » et ils s'assirent devant elle, et elle passa un jour heureux, et son cœur se donna à la joie. Puis il leur dit : « Soyez prêts « demain matin, quand le disque solaire sortira « des deux horizons. » Il ordonna au lieutenant du temple d'Amon de loger ces gens-là, il dit à chacun d'eux ce qu'il avait à faire et il les fit revenir se coucher dans la ville le soir. Il établit...

Dans les fragments de Florence, le grand-prêtre se trouve en tête-à-tête avec le revenant. Peut-être est-ce en faisant creuser le tombeau qu'il a rencontré par hasard un tombeau plus ancien, dont les hôtes se sont mis à causer avec lui. Au point où nous prenons le texte, une des momies semble raconter sa vie à la première, le prophète d'Amon.

Je grandissais et je ne voyais pas les rayons « du soleil, et je ne respirais pas le souffle « de l'air, mais l'obscurité était devant moi « chaque jour, et personne ne me venait trou- « ver. » L'esprit lui dit : « Moi, quand j'étais « encore vivant sur terre, j'étais trésorier du « roi Râhotpou, v. s. f., j'étais aussi son lieute- « nant d'infanterie. Puis, je passai en avant des « gens et à la suite des dieux (1), et je mourus en « l'an XIV, pendant les mois de Shomou (2) du « roi Monhotpourî, v. s. f. Il me fit mes quatre « enveloppes et mon sarcophage en albâtre; il « fit faire pour moi tout ce qu'on fait à un « homme de qualité, me donna des offrandes... »

(1) *Passer en avant des hommes et à la suite des dieux*, c'est mourir. Le mort précède dans l'autre monde ceux qui restent sur terre et va se ranger parmi ceux qui suivent Râ, Osiris, Sokaris ou quelqu'un des dieux funéraires.

(2) L'année égyptienne était divisée en trois saisons de quatre mois chacune : celle de *Shomou* était la saison des moissons.

TOUT *ce qui suit est fort obscur. Le mort semble se plaindre de quelque accident qui lui serait arrivé à lui-même ou à son tombeau, mais je ne vois pas bien quel est le sujet de son mécontentement. Peut-être désirait-il simplement, comme Noferképhtah dans le conte de Satni-Khâmoïs, avoir à demeure auprès de lui sa femme, ses enfants, ou quelqu'une des personnes qu'il avait aimées. Son discours fini, le visiteur prend la parole à son tour.*

LE premier prophète d'Amon-Râ, roi des dieux, Khonsoumhabi, lui dit : « Ah! donne-« moi un conseil excellent sur ce qu'il con-« vient que je fasse, et je le ferai faire pour « toi, ou du moins accorde qu'on me donne « cinq hommes et cinq esclaves, en tout dix per-« sonnes, pour m'apporter de l'eau, et alors je « donnerai du grain chaque jour, et cela m'en-« richira, et on m'apportera une libation d'eau « chaque jour. » L'esprit Nouitbousokhnou (1) lui dit : « Qu'est-ce donc que tu as fait? Ne pas « laisser le bois au soleil, il ne restera pas des-

(1) Ce nom signifie *la demeure ne l'enferme point :* peut-être, au lieu d'être le nom du mort, est-ce un terme générique servant à désigner les revenants.

« séché; ce n'est pas la pierre vieillie qu'on fait « venir..... »

Le prophète d'Amon semble, comme on voit, demander un service à l'esprit; l'esprit de son côté ne paraît pas disposé à le lui accorder, malgré les promesses que le vivant lui fait. La conversation se prolongeait sur le même thème assez longtemps et je crois en trouver la suite sur l'Ostracon de Vienne. Khonsoumhabi désirait savoir à quelle famille appartenait l'un de ses interlocuteurs, et celui-ci satisfaisait amplement cette curiosité bien naturelle.

L'esprit lui dit : « X... est le nom de mon « père, X... le nom du père de mon père, « et X... le nom de ma mère. » Le grand-prêtre Khonsoumhabi lui dit : « Mais alors je te connais « bien. Cette maison éternelle où tu es, c'est moi « qui te l'ai fait faire; c'est moi qui t'ai fait « ensevelir, au jour où tu as rejoint la terre, « c'est moi qui t'ai fait faire tout ce qu'on doit « faire à quiconque est de haut rang. Mais moi, « voici que je suis dans la misère, un mauvais « vent d'hiver a soufflé la faim sur le pays, et je « ne suis plus heureux, mon cœur ne déborde pas

« (de joie) comme le Nil..... » Ainsi dit Khonsoumhabi, et après cela Khonsoumhabi resta là, en pleurs, pendant longtemps, sans manger, sans boire, sans.....

Le texte est criblé de tant de lacunes que je ne me flatte pas de l'avoir bien interprété partout. Il aurait été complet que la difficulté aurait été à peine moins grande. Je ne sais si la mode était chez tous les revenants égyptiens de rendre leur langage obscur à plaisir : celui-ci ne paraît pas s'être préoccupé d'être clair. Son discours est interrompu brusquement au milieu d'une phrase, et, à moins que M. Golénischeff ne découvre quelque autre tesson dans un musée, je ne vois guère de chance que nous en connaissions jamais la fin, non plus que la fin de l'histoire.

HISTOIRE D'UN MATELOT

Ce fragment est extrait du grand papyrus démotique de la Bibliothèque nationale. Ce papyrus, rapporté en France, au commencement du siècle, par un des membres de l'expédition d'Égypte, était demeuré, jusqu'en 1873, perdu dans une liasse de papiers de famille. Offert par la librairie Maisonneuve à la Bibliothèque nationale de Paris, il fut acquis moyennant la faible somme de mille francs.

Il est écrit sur les deux faces et renferme plusieurs compositions d'un caractère particulier, qui ont la prétention d'être historiques, mais où l'imagination l'emporte de beaucoup sur l'histoire. Le seul fragment qui ait sa place bien nettement marquée dans ce recueil est celui dont je donne la traduction dans les pages suivantes. Le mérite d'en avoir découvert et publié le texte revient à M. Eugène Révillout, conservateur-adjoint au Musée égyptien du Louvre :

Premier extrait de la Chronique Démotique de Paris : le roi Amasis et les Mercenaires, selon les données d'Hérodote et les renseignements de la Chronique, dans la *Revue égyptologique*, t. I, p. 49-82, et planche 2, in-4°, Paris, 1880, E. Leroux.

Le roi Amasis eut, paraît-il, le privilége d'inspirer les conteurs égyptiens. Sa basse origine, la causticité de son esprit, la hardiesse de sa politique à l'égard des Grecs soulevèrent contre

lui la haine tenace des uns et lui valurent l'admiration passionnée des autres. Hérodote recueillit sur son compte les renseignements les plus contradictoires. L'*Histoire du Matelot* nous rend, dans la forme originale, une des anecdotes qu'on racontait de lui : l'auteur prétend que le roi Amasis, s'étant enivré un soir, se réveilla, la tête lourde, le lendemain matin, et, ne se sentant pas disposé à traiter d'affaires sérieuses, demanda à ses courtisans si aucun d'eux ne connaissait quelque histoire amusante. Un des assistants saisit cette occasion de raconter les aventures d'un matelot. Le texte est trop tôt interrompu pour qu'on puisse juger de la tournure que prenait le récit. On peut supposer à la rigueur que le narrateur en tirait une morale applicable au roi Amasis : il me parait assez vraisemblable que l'épisode du début n'était qu'un prétexte à histoire. Sans parler du passage du livre d'Esther, où Assuérus, ne pouvant dormir, se fait lire les annales de son règne, le premier roman égyptien de Saint-Pétersbourg commence à peu près de la même manière : le roi Snofroni assemble son conseil et lui demande une histoire. On me permettra donc de ne pas attacher à ce récit plus d'importance que je n'en ai accordée aux récits de Sinouhit ou de Thoutii.

HISTOIRE D'UN MATELOT

(ÉPOQUE PTOLÉMAIQUE)

Il arriva un jour, au temps du roi Ahmasi, que le roi dit à ses grands : « Il me plaît boire du brandevin d'Égypte ! » Ils dirent : « Notre grand maître, c'est dur de boire du bran-« devin d'Égypte. » Il leur dit : « Est-ce que « vous trouveriez à reprendre à ce que je « dis (1) ? » Ils dirent : « Notre grand maître, ce « qui plaît au roi, qu'il le fasse. » Le roi dit : « Qu'on porte du brandevin d'Égypte sur le lac ! »

(1) Litt. : « Est-ce que cela *a mauvaise odeur* ce que je vous « dis ? »

Ils agirent selon l'ordre du roi. Le roi se lava avec ses enfants, et il n'y eut vin du monde avec eux, si ce n'est le brandevin d'Égypte ; le roi se délecta avec ses enfants, il but du vin en très grande quantité, à cause de l'avidité que marquait le roi pour le brandevin d'Égypte, puis le roi s'endormit sur le lac, le soir de ce jour-là, car il avait fait apporter un lit de repos sous une treille, au bord du lac.

Le matin arrivé, le roi ne put se lever à cause de la grandeur de l'ivresse dans laquelle il était plongé. Passée une heure sans qu'il pût encore se lever, les courtisans proférèrent une plainte disant : « Est-il possible que, s'il arrive au roi de « s'enivrer autant qu'homme au monde, homme « au monde ne puisse plus entrer vers le roi pour « une affaire (1) ? » Les courtisans entrèrent donc au lieu où était le roi, et dirent : « Notre « grand maître, quel est le désir qui possède le « roi ? » Le roi dit : « Il me plaît m'enivrer « beaucoup... N'y a-t-il personne parmi vous « qui puisse me conter une histoire, afin que je

(1) Litt. : « Est-ce chose qui peut arriver celle-là, s'il arrive « que le roi fasse ivresse d'homme tout du monde, que ne fasse « pas homme tout du monde entrée pour affaire vers le roi ? »

« puisse me tenir éveillé par là ? » Or, il y avait un *Frère royal* (1) parmi les courtisans dont le nom était Peoun (2), et qui connaissait beaucoup d'histoires. Il s'avança devant le roi, et dit : « Notre grand maître, est-ce que le roi « ignore l'aventure qui arriva à un jeune pilote « à qui l'on donnait nom... ? »

Il arriva au temps du roi Psamitik (3) qu'il y eut un pilote marié : un autre pilote, à qui on donnait nom..., se prit d'amour pour la femme du premier, à qui on donnait nom Taonkh... (4), et elle l'aimait et il l'aimait.

Il arriva qu'un jour le roi le fit entrer... ce jour-là. Passé la fête, un grand désir le prit... que lui avait donné le roi ; il dit : « ..... », et on

(1) La lecture est douteuse. Le titre de *Frère royal*, assez rare en Égypte, marquait un degré élevé de la hiérarchie nobiliaire.

(2) La lecture du nom est incertaine. J'ai pris, parmi les signes connus, celui dont la figure se rapproche le plus de la forme donnée par le *fac-simile* de M. Revillout.

(3) Le nom remplit la fin d'une ligne et est fort mutilé : j'ai cru reconnaître un P dans le premier signe. tel qu'il est sur le *fac-simile*, et cette lecture m'a suggéré le nom de Psamitik.

(4) Litt. : « Prit amour d'elle-même on lui disait Taonkh (?) « son nom, un autre pilote était à lui nom... »

le fit entrer en présence du roi. Il arriva à sa maison, il se lava avec sa femme, il ne put boire comme à l'ordinaire; arriva l'heure de se coucher tous les deux, il ne put la connaître, par l'excès de la douleur où il se trouvait. Elle lui dit : « Que t'est-il arrivé sur le fleuve?... »

La *publication d'un* fac-simile *exact me permettra peut-être un jour de traduire complètement les dernières lignes. J'essaierai, en attendant, de commenter le petit épisode du début, celui qui servait de cadre à l'histoire du Matelot.*

Le roi Ahmasi, l'Amasis des Grecs, veut boire une sorte de liqueur que le texte nomme toujours Kolobi d'Égypte, *sans doute par opposition aux liqueurs d'origine étrangère que le commerce importait en grandes quantités. M. Révillout conjecture que le* Kolobi d'Égypte *pourrait bien être le vin âpre du Fayoum ou de Marea (1). On pourrait penser que le* Kolobi *n'était pas fabriqué avec du raisin, auquel cas il y aurait lieu de le comparer à l'espèce de bière que les Grecs nommaient* Koumi *(2). Je suis assez porté à croire que ce breuvage, si rude à boire et dont l'ivresse rend*

(1) *Revue égyptologique*, t. I, p. 65, note 1.
(2) Dioscoride, *De la matière médicale*, l. II, ch. 109 et 110.

le roi incapable de travail, n'était pas un vin naturel. Peut-être doit-on y reconnaître un vin singulier dont parle Pline (1) et dont le nom grec ekbolas *pourrait être une assonance lointaine du terme égyptien* kolobi. *Peut-être encore désignait-on de la sorte des vins si chargés d'alcool qu'on pouvait les enflammer comme nous faisons de l'eau-de-vie : c'est cette seconde hypothèse que j'ai admise et qui m'a décidé à choisir pour rendre* kolobi *le terme inexact de* brande-vin *(2).*

La scène se passe sur un lac, mais je ne crois point qu'il s'agisse ici du lac Maréotis (3) ni d'aucun des lacs naturels du Delta. Le terme shi, *lac, est appliqué perpétuellement, dans les écrits égyptiens, aux pièces d'eau artificielles dont les riches particuliers aimaient à orner leur jardin (4). On souhaite souvent au mort, comme suprême faveur, qu'il puisse se promener en paix sur les rives de la pièce d'eau qu'il s'est creusée dans son jardin, et l'on n'a point besoin d'être demeuré longtemps en Égypte pour comprendre l'op-*

(1) Pline, *H. N.*, XIV, 18.

(2) M. Groff a émis récemment l'opinion que le *kolobi* était un vin cuit de qualité supérieure (*Note sur le mot kaloui du Papyrus Égypto-Araméen du Louvre*, dans le *Journal asiatique*, VIIIe s., t. XI, p. 305-306).

(3) Révillout, *Op. l.*, p. 65, note 2.

(4) Cfr. sur le *lac*, ce qui est dit p. 129, note 2.

portunité d'un souhait pareil. Les peintures des tombeaux thébains nous montrent le défunt assis au bord de son étang ; plusieurs tableaux prouvent d'ailleurs que ces étangs étaient parfois placés dans le voisinage immédiat de vignes et d'arbres fruitiers. L'une des histoires magiques que renferme le conte de Khoufoui, nous a montré que les palais royaux avaient leur shi, *tout comme les maisons de simples particuliers (1). Ils étaient ordinairement de dimensions assez restreintes : celui de Snofroui était pourtant bordé de campagnes fleuries et présentait assez de surface pour suffire aux évolutions d'une barque montée par vingt femmes et par un pilote. L'auteur du récit démotique ne fait donc que rappeler un petit fait de vie courante, lorsqu'il nous dépeint Ahmasi buvant du vin sur le lac de sa villa ou de son palais et passant la nuit sous une treille au bord de l'eau (2). Un passage de Plutarque, où l'on raconte que Psamitik fut le premier à boire du vin (3), semble montrer qu'Ahmasi n'était pas le seul à qui l'on prêtât des habitudes de ce genre. Peut-être avait-on raconté de Psamitik les mêmes*

(1) Voir plus haut, p. 64 sqq.
(2) Wilkinson, *A popular Account of the Antient Egyptians*, t. I, p. 25, 38, 42.
(3) Plutarque, *de Iside et Ostride*, § 6.

histoires d'ivresse qu'on attribuait à Amasis : l'auteur à qui Plutarque empruntait son renseignement aurait connu le Conte du Matelot *ou un conte de cette espèce, dans lequel Psamitik Ier jouait le rôle du Pharaon ivrogne. Les récits d'Hérodote nous prouvent du moins qu'Amasis était, à l'époque persane, celui des rois saïtes à qui l'on donnait le rôle le plus ignoble : c'était la conséquence naturelle de la haine que lui portaient la classe sacerdotale et les partisans de la vieille famille saïte. Ces bruits avaient-ils quelque fondement dans la réalité, et les contes recueillis par Hérodote n'étaient-ils que l'exagération maligne d'une faiblesse du prince ? Les scribes égyptiens devenaient éloquents lorsqu'ils discouraient sur l'ivresse et mettaient en garde leurs élèves et leurs subordonnés contre les maisons d'almées et les hôtels où l'on boit de la bière (1). L'ivresse n'en était pas moins un vice fréquent chez les gens de condition élevée, même chez les femmes ; les peintres qui décoraient les tombeaux thébains n'hésitaient pas à en noter les effets avec fidélité. Si donc rien ne s'oppose à ce qu'un Pharaon comme Ahmasi ait eu du goût pour le*

(1) *Papyrus Anastasi n° IV*, pl. XI, l. 8 sqq., *Papyrus de Boulaq*, t. I, pl. XVII, l. 6-11 ; cfr. Chabas, *L'Égyptologie*, t. I, p. 101 sqq.

vin, rien non plus, sur les monuments connus, ne nous autorise à affirmer qu'il ait péché par ivrognerie. Je me permettrai donc, jusqu'à nouvel ordre, de considérer les données que le conte démotique et les contes recueillis par Hérodote nous fournissent sur le caractère d'Amasis comme tout aussi peu authentiques que celles que l'histoire de Sésostris ou de Khéops nous fournit sur le caractère de Khoufoui et de Ramsès II.

HISTOIRE DU BON TOUR

QUE JOUA LE SCULPTEUR PÉTISIS AU ROI

NECTONABO

Le papyrus qui nous a conservé ce conte faisait primitivement partie de la collection Anastasi. Acquis par le musée de Leyde en 1829, il y fut découvert et analysé par

Reuvens, *Lettres à M. Letronne sur les Papyrus bilingues et grecs et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du Musée d'antiquités de Leyde*, Leyde, 1830, in-4°, p. 76-79.

Il fut ensuite publié entièrement, traduit et commenté par

Leemans, *Papyri Græci Musæi antiquari publici Lugduni Batavi*, Lugduni Batavorum, CIƆIƆCCCXXXVIII, p. 122-129.

Il n'a jamais été étudié depuis lors.

La forme des caractères et la contexture du papyrus ont déterminé M. Leemans à placer la rédaction du morceau dans la seconde moitié du deuxième siècle avant notre ère. La partie conservée se compose de cinq colonnes de longueur inégale. La première, fort étroite, comptait douze lignes ; il en reste quelques mots qui permettent de rétablir par conjecture le titre du conte. La seconde et la quatrième avaient vingt et une lignes chacune, la troisième vingt-quatre. La cinquième ne contient que quatre lignes, après lesquelles le récit s'interrompt brusquement au milieu d'une phrase, comme la *Querelle d'Apôpi et de Soqnounrî*

au Papyrus Sallier n° 1. Le scribe s'est amusé à dessiner un bonhomme contrefait au-dessous de l'écriture et a laissé son histoire inachevée.

Le sculpteur Pétisis nous est inconnu. Le roi Nectanébo, dont le nom est écrit constamment Nectonabo, était célèbre chez les Grecs de l'époque alexandrine, comme magicien et comme astrologue : il était donc tout indiqué pour le rôle de rêveur que lui prête le conte. L'ouvrage démotique d'où j'ai extrait l'*Histoire du matelot* renferme de longues imprécations dirigées contre lui. Le roman d'Alexandre, écrit longtemps après par le pseudo-Callisthène, le donne pour père au conquérant Alexandre, aux lieu et place de Philippe le Macédonien. Le conte de Leyde, rédigé deux cents ans environ après sa mort, est, jusqu'à présent, le premier connu des récits plus ou moins romanesques qui ont couru sur son compte dans l'antiquité et pendant la durée du Moyen Age.

HISTOIRE DU BON TOUR

QUE JOUA LE SCULPTEUR PÉTISIS AU ROI NECTONABO

(ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE)

L'AN XVI, dans la nuit du 21 au 22 Pharmouthi, on rapporte que le roi Nectonabo, qui se trouvait alors à Memphis, après avoir fait un sacrifice et prié les dieux de lui montrer l'avenir, eut un songe de Dieu (1). Il lui sembla que le bateau de papyrus appelé Rhôps (2)

(1) C'est-à-dire envoyé par les dieux pour lui montrer l'avenir.
(2) L'équivalent hiéroglyphique de ce mot n'a pas encore été retrouvé dans les textes.

en égyptien abordait à Memphis : il y avait sur ce bateau un grand trône, et sur le trône était assise la glorieuse, la bienfaisante, la distributrice bienfaisante des fruits de la terre, la reine des dieux, Isis, et tous les dieux de l'Égypte se tenaient debout autour d'elle, à droite et à gauche (1). L'un d'eux s'avança au milieu de l'assemblée, celui dont la hauteur est estimée de vingt coudées, celui qu'on nomme Onouris en égyptien (2) Arês en grec, et, se prosternant, parla ainsi : « Viens à moi, déesse, toi qui as le « plus de puissance parmi les dieux, toi qui com- « mandes à tout ce qui est dans l'univers, toi qui « préserves tous les dieux, ô Isis, et écoute-moi « dans ta miséricorde. Ainsi que tu l'as réglé, « j'ai gardé le pays sans faillir, et, jusqu'à « présent, le roi Nectonabo a tout fait en ma « faveur ; mais Samaous, entre les mains de qui « tu as constitué l'autorité, a négligé mon temple

(1) C'est la description exacte de certaines scènes assez fréquentes dans les temples d'époque ptolémaïque et romaine.

(2) L'orthographe adoptée aujourd'hui pour ce nom est Anhour ou Anhouri. Anhouri est une des nombreuses variantes du dieu soleil ; il était adoré, entre autres, dans le nome Thinite et à Sebennytos. On le représente de forme humaine, la tête surmontée d'une couronne de hautes plumes et perçant de la pique un ennemi terrassé.

« et s'est montré contraire à mes ordres. Je suis « hors de mon propre temple, et les travaux du « sanctuaire sont à moitié inachevés par la mé- « chanceté du gouverneur. » La reine des dieux, ayant ouï ce qui vient d'être dit, ne répondit rien.

Le songe dissipé, le roi s'éveilla et ordonna en hâte qu'on envoyât à Sebennytos, dans l'intérieur des terres, mander le grand-prêtre et le prophète d'Onouris. Quand ils furent arrivés au palais, le roi leur demanda : « Quels sont les tra- « vaux qui restent à faire dans le sanctuaire « appelé Phersô (1) ? » Ils lui dirent : « Tout est « terminé, sauf la gravure des textes hiéroglyphi- « ques sur les murs de pierre. » Le roi ordonna en hâte qu'on écrivît aux principaux temples de l'Égypte pour mander les sculpteurs sacrés. Quand ils furent arrivés, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, le roi leur demanda : « Qui est parmi vous le « plus habile, celui qui pourra terminer promp- « tement les travaux qui restent à exécuter dans « le sanctuaire appelé Phersô ? » Cela dit, un

(1) L'équivalent hiéroglyphique de ce nom n'a pas encore été retrouvé dans les textes.

homme de la ville d'Aphrodite, du nome Aphroditopolite, se leva et dit qu'il pourrait terminer tous les travaux en cent jours (1). Le roi interrogea de même tous les autres, et ils affirmèrent que Pétisis disait vrai, et qu'il n'y avait pas dans le pays entier un homme qui l'approchât en ingéniosité. C'est pourquoi le roi lui adjugea les travaux en question et ensemble de grandes sommes et lui recommanda d'être à l'ouvrage sous peu de jours, car il avait à terminer l'entreprise selon la volonté du dieu. Pétisis, après avoir reçu beaucoup d'argent, se rendit à Sébennytos afin de se divertir avant de se mettre à l'œuvre.

Or, comme il se promenait avec le roi dans la partie méridionale du temple, selon..., le 5 d'Athyr, il vit une fille, la plus belle des quatorze qui étaient au service...

(1) La reine Hatshopsitou se vante d'avoir fait extraire de la carrière, près d'Assouan, transporter à Thèbes, sculpter, polir, ériger, le tout en sept mois, les deux grands obélisques de granit rose dont l'un est encore debout à l'entrée du sanctuaire du temple de Karnak. La rapidité avec laquelle on exécutait des travaux de ce genre était une marque d'habileté ou de pouvoir dont on aimait à se vanter. L'auteur de notre conte est donc dans la tradition purement égyptienne lorsqu'il nous représente son architecte fixant un délai très bref à l'accomplissement des travaux.

Le récit s'arrête au moment même où l'action s'engage. La rencontre faite par Pétisis et par le roi dans la partie méridionale du temple rappelle immédiatement à l'esprit celle que Satni avait faite sur le parvis du temple de Phtah. On peut en conclure, si l'on veut, que l'auteur avait introduit dans son roman une héroïne du genre de Tbouboui. Peut-être l'action du roman reposait-elle entière sur la promesse un peu fanfaronne que l'architecte avait donnée de terminer les travaux en cent jours. Le dieu Onouris, mécontent de voir Pétisis débuter par le plaisir dans une œuvre sainte, ou simplement désireux de lui infliger une leçon, lui envoyait une fille d'origine surnaturelle qui lui faisait perdre tout son temps et tout son argent. Peut-être encore est-ce un rival, qui, jaloux de ne pas avoir obtenu l'entreprise des travaux, tend un piège à Pétisis et le détourne de son devoir par les séductions d'une jeune fille attachée au temple. Si l'on n'accepte pas l'une ou l'autre de ces hypothèses, on peut être amené à croire qne Pétisis abusait de la confiance qu'on lui témoignait pour tromper le roi : peut-être se ménageait-il, à l'exemple du maître maçon qui figure dans l'histoire de Rhampsinitos, les moyens de parvenir secrètement, quand bon lui semblerait, au trésor du temple. Il y a place pour

bien des conjectures. Le plus sûr est de ne s'arrêter à aucune d'elles et d'avouer que rien, dans les parties conservées, ne nous permet de déterminer avec une certitude suffisante quelles étaient les péripéties de l'action ou le dénoûment.

FRAGMENTS

DE LA VERSION COPTE-THÉBAINE DU ROMAN D'ALEXANDRE

Les débris du roman d'Alexandre ont été découverts parmi les manuscrits du Déîr Amba Shenoudah, acquis en 1885-1887 pour la Bibliothèque nationale de Paris. Trois feuillets en furent publiés par

U. Bouriant, *Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain*, dans le *Journal Asiatique*, 1887, viiie série, t. IX, p. 1-38, avec une planche; tirage à part, in-8°, 36 p.

Puis trois autres, quelques mois plus tard, par

U. Bouriant, *Fragments d'un roman d'Alexandre en dialecte thébain (Nouveau Mémoire)* dans le *Journal asiatique*, viiie série, t. X, p. 340-349; tirage à part, in-8° 12 p.

Le manuscrit d'où proviennent ces feuillets était écrit sur du papier de coton, mince et lisse, et mesurait environ 0^m^18 de hauteur sur 0^m^125 de largeur. L'écriture en est écrasée, petite, rapide; les lettres sont déformées, l'orthographe est corrompue, la grammaire parfois fautive. Il me paraît difficile d'admettre que le manuscrit soit antérieur au xive siècle, mais la rédaction de l'ouvrage pourrait remonter jusqu'au xe ou au xie siècle après notre ère.

Autant qu'on peut en juger d'après le petit nombre de fragments qui nous ont été conservés, notre roman n'est pas la reproduction pure et simple de la vie d'Alexandre du Pseudo-

Callisthènes. Ce qui reste des chapitres consacrés à l'empoisonnement d'Alexandre est tellement voisin du grec qu'on dirait une traduction littérale. D'autre part, les fragments relatifs au vieillard Eléazar et à ses rapports avec Alexandre, au songe de Ménandre et au retour imprévu du héros macédonien dans son camp ne répondent pas aux versions du Pseudo-Callisthènes publiées jusqu'à présent. Je conclus de ces observations qu'entre le moment où les rédactions que nous possédons du Pseudo-Callisthènes ont été fixées et celui où notre traduction thébaine a été entreprise, le texte du roman s'était accru d'épisodes nouveaux, propres sans doute à l'Égypte ou à la Syrie : c'est cette récension, encore inconnue, que nos fragments nous ont transmise en partie. Était-elle en copte, en grec, ou en arabe? Je crois que l'examen du texte nous permet de répondre aisément à cette question. Ce que nous avons du copte a tous les caractères d'une traduction : or, dans le récit du complot contre Alexandre, la phrase copte suit si exactement le mouvement de la phrase grecque qu'il est impossible de ne pas admettre qu'elle le transcrive. J'admettrai donc jusqu'à nouvel ordre que notre texte copte thébain a été traduit directement sur un texte grec, et, par suite, qu'on peut s'attendre à découvrir un jour une ou plusieurs versions grecques plus complètes que les versions connues actuellement. Elles auront sans doute été confinées à l'Égypte, et c'est pour cela qu'on ne trouve dans les récensions occidentales aucune trace de plusieurs épisodes que les feuillets du manuscrit copte nous ont révélées en partie.

FRAGMENTS

DE LA VERSION COPTE-THÉBAINE DU ROMAN D'ALEXANDRE

(ÉPOQUE ARABE)

Un des feuillets racontait quelque épisode du séjour d'Alexandre chez les Brahmanes, mais il est tellement mutilé qu'on n'en peut tirer autre chose que des noms propres comme Kalynos et Alexandros.

Quatre autres feuillets ont trait à une aventure qui n'est racontée dans aucune des versions orientales ou occidentales que je connais jusqu'à présent. Alexandre s'est déguisé en messager, comme le jour où il alla chez la reine d'Éthiopie, et s'est rendu dans une ville où règne un de ses ennemis. Là, après avoir

exposé l'affaire qui l'amène, il rencontre un vieillard perse du nom d'Éléazar, qui l'emmène avec lui et lui apprend que le roi ne renvoie jamais les messagers des souverains étrangers, mais les garde prisonniers jusqu'à leur mort. Les messagers sont là qui se pressent pour voir le nouveau venu : au moment où le texte commence, Alexandre vient de leur être présenté et Éléazar achève de l'informer du sort qu'il attend.

Moi, dit-il, j'ai entendu que..... de..... qui « est roi de..... Quant à toi, mon frère, tu « ne reverras plus ton maître, ton roi, à jamais. » Alexandre pleura amèrement; tous ceux qui le voyaient s'en admirèrent et quelques-uns de la foule dirent : « Il ne fait que d'arriver tout droit, « et son cœur est encore chaud en lui ! » Eléazar, le vieillard perse, se saisit d'Alexandre, l'emmena à sa maison, les messagers vinrent derrière lui et s'assirent, chacun selon son pays, [en grand pitié de] voir Alexandre qui pleurait..... Eléazar dit à Alexandre : « Demande à chacun de ceux-ci : depuis combien de temps es-tu en ce lieu ? » Le premier d'entre eux dit : « Écoute-moi mon frère. « Je suis du pays de Thrace, et voici quarante

« ans que je suis venu en cet endroit, car on « m'avait envoyé avec des lettres en ce pays. » Le second dit : « Quant à moi, mon frère, voici « vingt-deux ans que j'ai accomplis depuis que je « suis venu pays des Lektoumenos (1). » Le troisième leur dit : « Voici soixante-six ans que « je suis venu en ce lieu, car on m'avait envoyé « avec des lettres de mon seigneur le roi.....ês. « Maintenant donc, console-[toi ! » Eléazar di]t à A[lexan]dre : «.....

Je ne saurais dire ce qui se passe ensuite ; les feuillets sont détruits. Quand le récit reprend, le roi de la ville dans laquelle Alexandre s'est introduit est en conversation familière avec un de ses conseillers nommé Antilochos. Il semble résulter de leurs paroles : 1° qu'Alexandre ou bien s'était fait connaître pour échapper à la captivité perpétuelle qui le menaçait, ou bien avait été découvert, peut-être, comme dans l'épisode de la reine d'Éthiopie, à sa ressemblance avec

(1) Si nous n'avons pas ici un mot inventé de toutes pièces, il faut du moins admettre que le copiste copte a singulièrement défiguré le nom de peuple qu'il trouvait dans cet endroit de l'original grec. *Lektoumenos*, prononcé *Lekdoumenos*, renferme tous les éléments du grec *Lakedæmonios*. Je pense donc qu'il s'agit ici d'un envoyé Lacédémonien.

un portrait de lui que le roi possédait ; 2° qu'Antilochos avait conseillé au roi d'épargner son prisonnier, mais sans succès ; 3° que le roi avait ordonné à ses ministres de jeter Alexandre dans un gouffre appelé le Khaosm, mais qu'Antilochos avait pris ses mesures pour sauver la vie du Macédonien. Cependant, tout le monde dans la ville croyait l'exécution accomplie, et l'on allait répétant partout :

ALEXANDRE est mort dans le Khaosm. » Tous ceux qui l'entendirent poussèrent des cris ; en les entendant, le roi eut le cœur brisé et gémit sur la royauté avec Antilochos, et lui dit : « J'ai appliqué mon esprit à précipiter ce grand « roi dans le Khaos (1) et maintenant je crains que « son armée marche contre nous. » Antilochos lui dit : « Je me suis épuisé à te supplier de le « renvoyer et tu n'as pas incliné ton visage vers « moi. » Le roi dit : « Que n'as-tu trouvé un « moyen de le renvoyer? » Or, pendant la nuit,

(1) Le texte porte une fois *Khaos*, une fois *Khaosm*. Il serait possible qu'on dût lire *Khaosp* ou *Khoasp* par un échange de *p* et de *m* qui se comprend fort bien dans l'écriture cursive copte. Il serait possible aussi que *Khaosm* fût une mauvaise lecture du traducteur et que l'original grec portât simplement *Khasma*, un gouffre : le nom commun serait devenu un nom propre sous la plume d'un copiste ignorant.

on transporta Alexandre à la maison d'Antilochos, qui le reçut et le mit dans une grotte et lui fournit tout le nécessaire. La nouvelle se répandit dans le pays qu'Alexandre était mort, et tous ceux qui l'entendirent devinrent comme des pierres. Voilà ce qui arriva.

APRÈS cela, Ménandros vit un songe de cette sorte et une vision de cette manière : il voyait un lion chargé de fers que l'on jetait dans une fosse. Et voici qu'un homme lui parla : « Ménandros, pourquoi ne descends-tu pas avec « ce lion ? Voici, sa pourpre est tombée, rends-« lui sa pourpre. » En cette heure, il se leva et adressa la parole à Selpharios ainsi qu'à Diatrophê, disant : « Vous dormez ? » Ils dirent : « Qu'y a-t-il donc, ô le premier des philosophes ? » Il dit en pleurant : « Je saurai bientôt le malheur « qui doit arriver aux ennemis d'Alexandre, car « la vision de ceux qui le haïssent est passée « devant moi en un songe, et j'ai été pétrifié de « douleur. » Ménandros leur dit : « Le lion que « j'ai vu, c'est notre roi. » Tandis qu'ils échangeaient ces paroles jusqu'au matin, voici, un messager vint vers Selpharios, Ménandros et Dia-

trophê, criant et pleurant, et leur dit : « Qui « entendra ces paroles que j'ai entendues, il se « taira : c'est un crime de les dire, c'est une « infamie de les répandre. » Ménandros dit : « Quel est ce discours, mon fils ? Je sais déjà qui « a pris le roi Alexandre. » Le messager leur dit : « Des hommes dignes de mort ont porté la « main sur mon seigneur le roi, en Gédrosie, et « l'ont tué. » Ménandros prit son vêtement de pourpre et le déchira ; Selpharios et Diatrophê déchirèrent leur chlamyde, gémirent et se conduisirent tout comme si la terre tremblait. Diatrophê dit : « J'irai et je rapporterai des nouvelles de mon Seigneur. » Il prit avec lui un khiliarque (1) et trois soldats, et ils allèrent en Gédrosie, ils entendirent la nouvelle, ils surent tout ce qui était arrivé et revinrent au camp. Quand Ménandros entendit cela, il donna ordre avec gémissements et pleurs, disant : «.....

Les *trois personnages mis en scène ne figurent pas d'ordinaire parmi les compagnons d'Alexandre. Deux d'entre eux, Selpharios et Diatrophê,* —

(1) Un mot mutilé où je crois reconnaître le mot grec *khiliarkhês*, un commandant de mille hommes.

celui-ci un homme, malgré la tournure féminine de son nom, — sont complètement inconnus. Ménandros me paraît être le poète comique Ménandre, à qui les maximes morales tirées de ses comédies avaient valu une grande réputation dans le monde chrétien : le titre qu'il porte, protophilosophe, formé sur le modèle de certains titres de cour byzantins, protospathaire, protostrator, protocentarque, protonosocome, protovestarque, protonotaire, nous montre qu'on l'avait mis au plus haut rang parmi cette troupe de philosophes qui avaient accompagné Alexandre en Orient. C'est probablement en sa qualité de philosophe, c'est-à-dire de magicien, qu'il a une vision prophétique, de préférence à Selpharios et à Diatrophé. Il paraît d'ailleurs exercer une autorité considérable sur ceux qui l'entourent, car c'est lui qui prend, de concert avec Selpharios, les mesures que les circonstances ont rendues nécessaires : dans deux ou trois pages, aujourd'hui perdues, il annonçait aux troupes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ordonnait le deuil et venait mettre le siège devant la ville où le crime avait été commis, pour en tirer vengeance. Cependant, Antilochos, profitant des remords du roi, lui apprenait qu'Alexandre vivait encore, et l'aventure se terminait par une convention, grâce à laquelle le Macédonien

recouvrait la liberté, à condition d'oublier l'injure qu'il avait reçue. Sachant que son armée le croyait mort, il voulait éprouver la fidélité de ses lieutenants et se déguisait.

Le soir du jour où cela arriva, Alexandre prit un équipage de simple soldat et descendit se promener dans les camps. Or Selpharios avait prescrit dans sa proclamation que personne ne bût du vin ou se revêtit d'habits précieux pendant les quarante jours de deuil en l'honneur du roi Alexandre. Alexandre donc vint et aperçut Agricolaos, le roi des Perses, qui invectivait sa troupe et lui disait : « Debout maintenant, les hommes « qui ont du cœur, mangez et buvez. Parce qu'un « joug est tombé sur vous, cet Alexandre qu'on « vient de tuer, qu'est-ce donc qui circule en vos « cœurs de si vil que vous restiez esclaves de la « Macédoine et de l'Égypte (1) ? » Alexandre dit à part soi : « Non certes, il ne sera pas aujour- « d'hui que tu manges et que tu boives, excel- « lent homme et qui es si content de toi-même ! »

(1) Il ne faut pas oublier que, dans la donnée du roman, Alexandre est fils de Nectanébo, c'est-à-dire d'un roi d'Égypte : lui obéir, c'est donc obéir à l'Égypte comme à la Macédoine.

Il se leva donc et alla vers ceux de Macédoine et leur dit : « Pourquoi ne mangez-vous ni ne « buvez-vous ? Car le voilà mort celui qui vous « faisait mourir dans les guerres ; maintenant « qu'on l'a fait mourir lui-même, réjouissez-vous, « soyez remplis d'allégresse ! » Ils lui dirent : « Tu es fou ! » et lorsqu'ils lui eurent dit cela, ils commencèrent à lui jeter des pierres. Alexandre se tint caché jusqu'au milieu de la nuit, puis il alla à la maison d'Antilochos, monta sur Chiron (1) et se rendit à l'endroit où était Ménandros, car ses yeux étaient lourds de sommeil. Il dit à Ménandros, à Selpharios et à Diatrophê : « C'est vous ma force ! » Ménandros dit : « C'est « ta voix que j'entends ! » Diatrophê dit : « Mon « père, que t'est-il arrivé ? C'est donc une invention « que j'avais entendue à ton sujet ! » Quand ils se turent, il reprit la parole : « Je suis bien Alexan- « dre, celui qu'ont tué ceux de Gédrosie, mais « Antilochos m'a sauvé la vie : Chiron, dis aujour-

(1) C'est bien du centaure Chiron qu'il s'agit ici, car Alexandre dira plus loin : « Chiron, raconte-leur ce qui est arrivé » ; cette phrase ne peut s'adresser qu'à un personnage doué de voix humaine, comme l'était le centaure. La substitution de Chiron à Bucéphale est à elle seule un indice de mauvaise époque : une telle confusion n'a pu se produire qu'à un temps et dans un pays où la tradition antique était déjà fort effacée.

« d'hui ce qui m'est arrivé! » Quand l'aube se fit, il s'assit sur le trône de sa royauté. Alexandre à cette heure fit crier par le héraut, disant : « Le roi Alexandre est venu. » Et, sur l'heure, la multitude vint. Agricolaos vint lui-même et il dit : « Nous voyons ta face et nous vivons! » Le roi Alexandre lui dit : « Tu t'es donc éveillé de ton « ivresse d'hier soir (1), quand tu disais : « Il a « été retiré de nous le joug d'Alexandre, mangeons, « buvons! » Le roi ordonna sur l'heure de lui trancher la tête avec l'épée; le roi dit : « Prends « maintenant du vinaigre au lieu de vin et bois- « en jusqu'à en être ivre. » Puis le roi Alexandre lui dit : « Amenez-moi cet Alarique (2) », et on le lui amena, et il commanda à la troupe de le faire mourir, et les hommes on les fit pendre, et les femmes on les lia ensemble. Alexandre ordonna à ses troupes de se tenir à la porte de la ville et il commanda de ne laisser sortir personne. Or, quand l'aube fut venue, le vieillard Eléazar il lui

(1) Le texte dit plus énergiquement : « Tu t'es donc éveillé de ton vin du soir? »

(2) Alarique me paraît être un nom d'homme, car on lit plus loin le pronom de la troisième personne singulier : je lis donc *pi alarikhos* au lieu de *ni alarikhos* qu'a Bouriant. Le personnage est d'ailleurs inconnu au Pseudo-Callisthènes, comme la plupart de ceux qui prennent part à cet épisode.

fit porter un vêtement royal, et tous les messagers qui étaient là, il les chargea de la sorte d'or, d'argent, de pierres précieuses de choix qu'on avait trouvées dans le palais en question, de diamants, de topazes, de jaspe, d'onyx, d'agathe, d'ambre, de chrysolithe, de chrysoprase, d'améthyste; — or, cette pierre qui est l'améthyste, c'est celle avec laquelle on essaie l'or. Puis on dépouilla les Lamites (1), et ils sortirent de la ville, et il établit Idoué (2) pour la gouverner. Alexandre dit : «.....

Le discours d'Alexandre manque. Il n'était pas long, mais la perte en est d'autant plus fâcheuse qu'il terminait l'épisode. Au verso du feuillet, nous sommes déjà engagés dans une aventure nouvelle dont

(1) Les Lamites sont mentionnés dans le martyre de saint Jean de Phanizoït (Amélineau, *Un document copte du XIIIe siècle. Martyre de Jean de Phanidjoit*, p. 20, 52, 65). Je ne sais ce qu'ils sont. Peut-être faut-il voir dans leur nom une forme abrégée d'un mot connu : je songerais alors aux Dilémites qui ont joué un si grand rôle sous certains souverains musulmans d'Égypte. Les Lamites seraient une sorte de milice attachée au roi de la ville où Alexandre avait failli rester prisonnier.

(2) Le nom Idoué n'est pas certain. Si on doit réellement le lire en cet endroit, le voisinage d'Éléazar nous permettrait d'y reconnaître un nom Iadoué, identique à celui du grand-prêtre de Jérusalem, que la légende met en rapport direct avec Alexandre.

Antipater est le héros. On ne sait trop ce qu'Antipater vient faire là, mais c'est lui qui parle au moment où le texte redevient intelligible.

Il dit : « J'éprouverai tous les ambas (1) qui sont dans la ville et je saurai ce qu'ils font. » Il entra donc dans la ville et s'y assit en face la maison du roi : il n'avait jamais vu celui-ci, il savait seulement que le roi était depuis soixante-dix-sept ans avec les Lamites et qu'il était leur seul roi ; mais celui-ci ne savait pas qu'Antipatros était son fils, et Antipatros ne savait pas que le roi était son père. Or, tandis que ton..... était là, voici une femme l'interpella et lui dit : « Antipatros, pourquoi n'irais-tu pas chercher ton « père? Car j'ai entendu qu'Alexandre est maître « des Lamites et qu'il a renvoyé tous les mes- « sagers. » Le jeune homme dit : « Mon père est « mort, et certes depuis plus de quarante ans. « Car mon père partit avant que je ne fusse au « monde et ma mère m'a appris les paroles qu'il « lui avait dites quand il partit..... »

(1) Le texte porte bien ici le mot *apa*, avec la prononciation *amba*, qui est appliquée en copte aux religieux. C'est une preuve à joindre à celles que nous avons déjà de l'origine égyptienne et chrétienne de cet épisode.

Il semble résulter de ce passage qu'Antipater, d'une part, était, sans le savoir, fils du roi dans la ville duquel Alexandre avait failli mourir ; d'autre part, qu'il passait pour être le fils d'un des messagers dont il est question dans l'épisode, et qui, une fois entrés dans la ville, n'avaient plus permission d'en sortir. C'est du moins dans ce sens que je crois devoir interpréter le langage de la femme : « Aniipatros, « pourquoi n'irais-tu pas chercher ton père ? Car j'ai « entendu qu'Alexandre est maître des Lamites et « qu'il a renvoyé tous les messagers. » En réunissant ces données, on en arrive à croire que le roi était un messager, père d'Antipater ; parti de Macédoine avant la naissance de son fils, il avait été retenu par les Lamites puis était devenu leur souverain. Les deux dates données dans le passage conservé sont une objection à cette hypothèse, mais non décisive, puisqu'Antipatros déclare qu'il y a plus de quarante ans que son père a disparu et que la phrase où les soixante-dix-sept ans sont mentionnés est coupée d'une petite lacune qui ne permet pas d'en établir entièrement le sens. On peut se demander quelle raison a poussé le rédacteur de notre conte à gratifier Antipater de cette parenté singulière. Je crois qu'elle avait été imaginée pour justifier l'hostilité d'Anti-

pater contre Alexandre et la part qu'il prend à la mort de ce dernier. Antipater reconnaissait son père, sans doute au moment où l'on venait de l'exiler ou de l'exécuter, et c'est pour le venger qu'il empoisonnait Alexandre. Quoi qu'il en soit de cette explication, le dernier feuillet conservé nous raconte les préparatifs du crime.

Il calma la rage d'Olympias et sa douleur. Lors donc qu'il envoya Krateros en Macédoine et en Thessalie, comme Antipatros sut la colère d'Alexandre, — car il entendit par des hommes qu'on l'avait dépossédé du commandement de la milice, — Antipatros complota de tuer Alexandre, afin de ne pas être soumis à de grandes tortures ; car il avait appris et il savait ce qu'Alexandre méditait contre lui, à cause de sa superbe et de ses intrigues. Or, quand Alexandre fit venir la troupe des archers, qui était très considérable à Babylone, il y avait parmi eux un fils d'Antipatros, nommé Oulios qui servait Alexandre. Antipatros prépara cette potion mortelle dont aucun vase ni de bronze, ni de verre, ne pouvait supporter la force, mais tous se brisaient dès qu'elle les touchait. Lors donc qu'il l'eut préparée, il la

mit dans un récipient de fer et la donna à Casandros, son fils, qu'il envoya au palais d'Alexandre, lui recommandant de s'entretenir avec son frère Joulios d'un entretien secret sur la façon de donner le poison à Alexandre. Quand Casandros vint à Babylone, il trouva Alexandre occupé à faire un sacrifice et à recevoir ceux qui venaient à lui. Il parla à Joulios, son frère, car celui-ci était le premier échanson d'Alexandre. Or, il était arrivé, peu de jours auparavant, qu'Alexandre avait frappé le serviteur Joulios d'un bâton sur la tête, irrité d'un léger manque de soin : c'est pourquoi le jeune homme était furieux, au point de vouloir se venger sans retard de l'injure. Il prit avec lui Misios et Thessalos, le premier, ami d'Alexandre, le second, juge, tous deux punis pour prévarication, et ils se concertèrent sur la façon de faire boire le poison à Alexandre.

CHAPITRE XXXIII

SUR CEUX QUI FIRENT BOIRE LA POTION DE MORT A ALEXANDRE

Il ne reste de ce chapitre que deux ou trois lambeaux de phrases séparés par des lacunes : on reconnaît pourtant, en les examinant, que le texte auquel ils

appartenaient était presque identique à ce que nous possédons du Pseudo-Callisthènes et n'en différait que par des détails insignifiants, tels que l'adjonction d'un certain Thessalos à Médios et à Jollas. Ici s'arrête ce que j'avais à dire sur la version thébaine du roman d'Alexandre. Elle paraît avoir obtenu peu de succès auprès des Coptes de vieille race. Alexandre, même fils de Nectanèbo, même égyptien d'origine, n'était après tout qu'un païen, et la mode était chez les chrétiens d'Égypte aux récits édifiants et aux légendes des saints. Les histoires de Martyrs avaient hérité, des récits publiés dans ce livre, le privilège de charmer et d'émouvoir les âmes. M. Amélineau vient d'en publier un bon choix, et c'est à son recueil que je renvoie les lecteurs curieux de voir les derniers contes dont l'Égypte, devenue chrétienne, prenait plaisir à bercer sa vieillesse.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction..... I-C

CONTES COMPLETS

Le Conte des deux Frères..... 1-32
Histoire d'un Paysan 33-50
Le roi Khoufoui et les Magiciens..... 51-86
Les Aventures de Sinouhit..... 87-130
Le Naufragé..... 131-146
Comment Thoutii prit la ville de Joppè 147-160
Le Conte de Satni-Khâmoïs 161-208
La Fille du prince de Bakhtan et l'Esprit possesseur. 209-224
Le Prince prédestiné..... 225-244
Le Conte de Rhampsinitos 245-256

FRAGMENTS

Avant-propos..... 258-261
Fragment d'un Conte fantastique antérieur à la XVIIIe dynastie..... 263-272
La Querelle d'Apopi et de Soqnounrî..... 273-286
Fragments d'une Histoire de Revenant..... 287-296
Histoire d'un Matelot 297-308
Histoire du bon tour que joua le sculpteur Pétisis au roi Nectonabo 309-318
Fragments de la version copte-thébaine du roman d'Alexandre 319-338
Table 339

Achevé d'imprimer à Rouen le 16 août 1889

par Esp. Cagniard imprimeur

pour Jean Maisonneuve

libraire-éditeur

à Paris

DATE DUE

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GR15 .L77 v.4
Les contes populaires de l'Egypte
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00024 9716